



UNIVERSITÉ  
BORDEAUX  
SEGALEN

Université Victor Segalen Bordeaux 2

UFR Sciences de l'Homme

UMR 5185 ADES : Aménagement, Développement,  
Environnement, Santé et Société

Année

Thèse n°

## THÈSE

pour le

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ BORDEAUX 2

**Mention : Société, Politique, Santé Publique**

**Spécialité : Ethnologie**

**Option : Anthropologie sociale et culturelle**

**Présentée et soutenue publiquement**

Le 17 Décembre 2012

Par Irina POSTOLACHE

Né(e) le 10.12.1984 à Ploiesti (Roumanie)

# LES RELATIONS INTERETHNIQUES ENTRE LES ETUDIANTS HONGROIS ET ROUMAINS DANS L'UNIVERSITE BABEŞ-BOLYAI

Sous la direction de M. Bernard CHERUBINI et M. Ion CUCEU

### Membres du Jury

M Bernard Cherubini, Maître de conférences, HDR, Université Bordeaux Segalen, Directeur de thèse

M Ion Cuceu, Professeur, Université « Babes-Bolyai » Cluj-Napoca, Codirecteur de thèse

M Dejan Dimitrijevic, Professeur, Université de Nice- Sophia Antipolis, Rapporteur

M Alain Viaut, Chargé de recherches au CNRS HDR, FRE 3392 - CNRS (« Europe-Européanité-Européanisation »)/Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, Rapporteur

Mme Stéphanie Rolland-Traina, Maître de conférences, Université Bordeaux Segalen

M Abel Kouvouama, Professeur, Université de Pau et des Pays de l'Adour



## **Dédicace**

A mes parents, Cristiana et Constantin

A ma sœur, Mădălina.

## Remerciements

L’élaboration de cette thèse n’aurait pas été possible sans l’aide précieuse de toutes les personnes rencontrées en Roumanie lors de mes séjours de terrain qui m’ont aidé à comprendre et à avancer dans l’analyse. Leur intérêt pour « notre » sujet, ainsi que leur implication ont été un soutien et un encouragement permanents.

Je tiens à exprimer ma reconnaissance infinie à Pierre Bidart, mon premier directeur de thèse de Victor Segalen, pour son enthousiasme, sa détermination et ses encouragements.

J’adresse mes sincères remerciements à Bernard Cherubini et Ion Cuceu, mes deux directeurs de thèse, pour m’avoir encadrée et soutenue, pour leur rigueur et leur patience.

Je voudrais remercier les professeurs du Département d’Anthropologie Sociale et Culturelle et, en particulier, Stéphanie Rolland et Rodica Zane, pour avoir cru à la pertinence de ma problématique de thèse et pour leur volonté d’éclairer mes questions.

J’adresse à toute l’équipe du laboratoire ADES mes sincères remerciements pour l’accueil dans un cadre de travail professionnel et pour leur soutien lors des colloques.

Je témoigne une vive gratitude à mes lecteurs et amis, Chantal, Claudine et Marcel, Fabien, pour leur patience, soutien et encouragements. Merci aussi à mes amis, en particulier à Ada, Ludovic, Denisia, Cornelia, Doina et Diana, pour leur soutien constant pendant cette période. Ils ont eu un rôle essentiel pour la mise en page finale de ce travail.

Infiniment merci à ma famille pour ses sacrifices, effort et patience et à mes amis, Mihaela, Razvan, Carmen, Ada, Alexandra, Andra, Fabien.

## **Liste des abréviations**

- AB : After Barth
- BB : Before Barth
- FSEGA : Faculté des Sciences Economiques et de la Gestion des Affaires
- OSUBB : Organisation des Etudiants de l'université Babes-Bolyai
- PUNR : Le Parti de l'Unité de la Nation Roumaine
- SSE : Organisation des Etudiants Européens
- UBB : Université Babes-Bolyai
- UDMR : Union Démocrate des Magyars de Roumanie

# Sommaire

<b>Dédicace</b>	3
<b>Remerciements</b>	4
<b>Liste des abréviations</b>	5
<b>Sommaire</b>	6
<b>Introduction générale</b>	12
<b>Première partie</b>	
<b>Approche théorique et méthodologique de l'étude</b>	22
<b>Chapitre I : Problématique de la recherche</b>	23
<i>Section I : Objet et intérêt de l'étude</i>	23
<i>Section II : Problématiques et hypothèses</i>	26
<i>Section III : Recueil et traitement des informations</i>	27
<b>Chapitre II : Cadres conceptuels et théoriques de la recherche</b>	30
<i>Section I : Situation du sujet dans la recherche scientifique</i>	30
<i>Section II : La recherche sur les relations interethniques : concepts appliqués à l'étude</i>	33
a. Ethnie, ethnicité	33
b. Comment définir l'ethinicté	37
c. Le multiculturalisme	43
<i>Section III : La recherche sur les identités. Différentes approches et théories</i>	52

<b>Deuxième partie</b>	
<b>Des constructions identitaires</b>	60
<b>Chapitre I : La construction des identités et de temporalités</b>	61
<i>Section I : Le temps</i>	61
<i>Section II : Le temps-histoire</i>	64
a. Le temps-histoire de la Transylvanie	64
b. Le temps-histoire de Cluj-Napoca/ Kolozsvar	71
c. Le temps-histoire de l'Université Babeş-Bolyai	72
d. Des mécanismes de nationalisation de l'histoire	75
<i>Section III : Le temps : Histoire et Mémoire</i>	84
a. La Mémoire	84
b. La relation Mémoire-Histoire	92
c. L'oubli	107
<i>Section IV : Le Temps-objet : Les temps sociaux étudiantins</i>	114
<i>Section V : Conclusion</i>	121
<b>Chapitre II : L'espace des relations interethniques</b>	123
<i>Section I : L'espace et sa relation à l'identité</i>	124
a. L'espace géographique	124
b. L'espace social	127
<i>Section II : Espace, Lieu et Non-Lieu</i>	130
<i>Section III : Espace privé – espace public</i>	133
<i>Section IV : L'espace comme territoire</i>	137
a. Le territoire, entre Nous et Eux	137

b. L'appropriation de l'espace à Cluj – Napoca	150
<i>Section V : Les sites</i>	154
a. Le cas de la statue de Mathias Rex	154
b. La statue d'Avram Iancu	160
c. L'espace-mémoire. Le cas des statues de l'Université	162
<i>Section VI : L'ethnicisation de l'espace étudiant</i>	164
a. L'espace étudiant : un espace ethnicisé ?	164
b. Une ethnicisation du centre-ville ?	171
<i>Section VII : Les cartes mentales</i>	177
<i>Section VIII : Conclusion</i>	192
 <b>Chapitre III : Les langues et les identités de temps-espace transylvanien</b>	 193
<i>Section I : Les rapports langues-identités</i>	194
Langue et culture	195
<i>Section II : L'appropriation de la langue</i>	198
a. Langue et nationalisme	199
b. La langue, principe organisateur de l'État Roumain	200
c. La pureté de la langue hongroise	202
d. La déconstruction de l'appropriation de la langue	204
e. <i>La langue maternelle</i>	206
<i>Section III : Le bilinguisme</i>	211
La langue dans l'éducation- élément influent de la catégorie ethnique	215
<i>Section IV : La langue, élément de liaison et de séparation</i>	222
La même langue, deux identités ethniques	229
<i>Section V : « Bozgor » et « Olah »</i>	238

<i>Section VI : La langue dans l'Université</i>	242
<i>Section VII : Conclusion</i>	247
<b>Troisième partie</b>	
<b>Des transitions entre nationalismes et multiculturalismes</b>	249
<b>Chapitre I : L'Université « Babeş-Bolyai » - de l'époque nationaliste à l'époque</b>	
multiculturelle	250
<i>Section I : Université et nation</i>	251
<i>Section II : Université et multiculturalisme</i>	256
<b>Chapitre II : Des opinions sur les multiculturalismes</b>	264
<i>Section I : Le multiculturalisme d'UBB, entre politique européenne ou solution</i>	
<i>de compromis</i>	265
<i>Section II : Les multiculturalismes de l'université</i>	273
<i>Section III : Les étudiants et leurs opinions sur le multiculturalisme</i>	276
<b>Chapitre III : Les nationalismes</b>	288
<i>Section I : La Nouvelle Droite</i>	291
<i>Section II : « 64 Komitate »</i>	301
<b>Chapitre IV : Conclusion</b>	306

<b>Conclusion générale</b>	308
<b>Liste des illustrations</b>	312
<b>Bibliographie</b>	314
<b>Table de matières</b>	329
<b>Annexes</b>	335

# Introduction générale

Pays de la région d'Europe centrale-orientale, la Roumanie se trouve en contact direct entre le monde slave oriental et les nouveaux pays de l'Union Européenne. Sa position géopolitique est décrite par Tudor Dinu comme étant très fragile : « coincée entre la Hongrie (dont elle est plutôt distante que rapprochée par le passé et par la présence d'une importante minorité hongroise concentrée surtout dans le sud-est de la Transylvanie), l'Ukraine (dont font partie la Bucovine du Nord, le comté de Hertza, celui de Hotin et le sud de la Besserebie), la République de Moldavie (ancienne province roumaine, devenue République moldave d'URSS, puis Moldavie indépendante), la Bulgarie (qui s'est vue attribuer en 1940 le sud de la Dobroudja), et la Yougoslavie<sup>1</sup> (théâtre d'une guerre susceptible d'éclater à nouveau » (Tudor Dinu, 2000 : 27).

Cette référence met en évidence surtout les relations historiques, souvent tendues, qui ont eu lieu avec les pays voisins. A présent, les relations de voisinage ont évolué, notamment avec la Hongrie et la Bulgarie, membres de l'Union Européenne.

La position géopolitique de la Roumanie explique aussi sa situation démographique actuelle : elle possède une population de 19.043.767 habitants<sup>2</sup> dont approximativement 10 % est représentée par des minorités. Les recensements estimatifs de 2011 démontrent que les deux minorités les plus nombreuses de l'espace roumain sont les Hongrois et les Rroms. La population d'ethnie hongroise enregistrée est de 1.268.444, représentant 6.7 % du total de la population. A part les deux minorités déjà mentionnées, d'autres ont été révélées par le recensement : les Ukrainiens, les Allemands, les Turcs et les Russes<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Serbie et Monténégro à présent.

<sup>2</sup> « Harta Noii Romanii », *CriticAtac*. 26 aout 2012, disponible sur <http://www.criticatac.ro/18520/recensmant-2012-harta-noii-romanii/>.

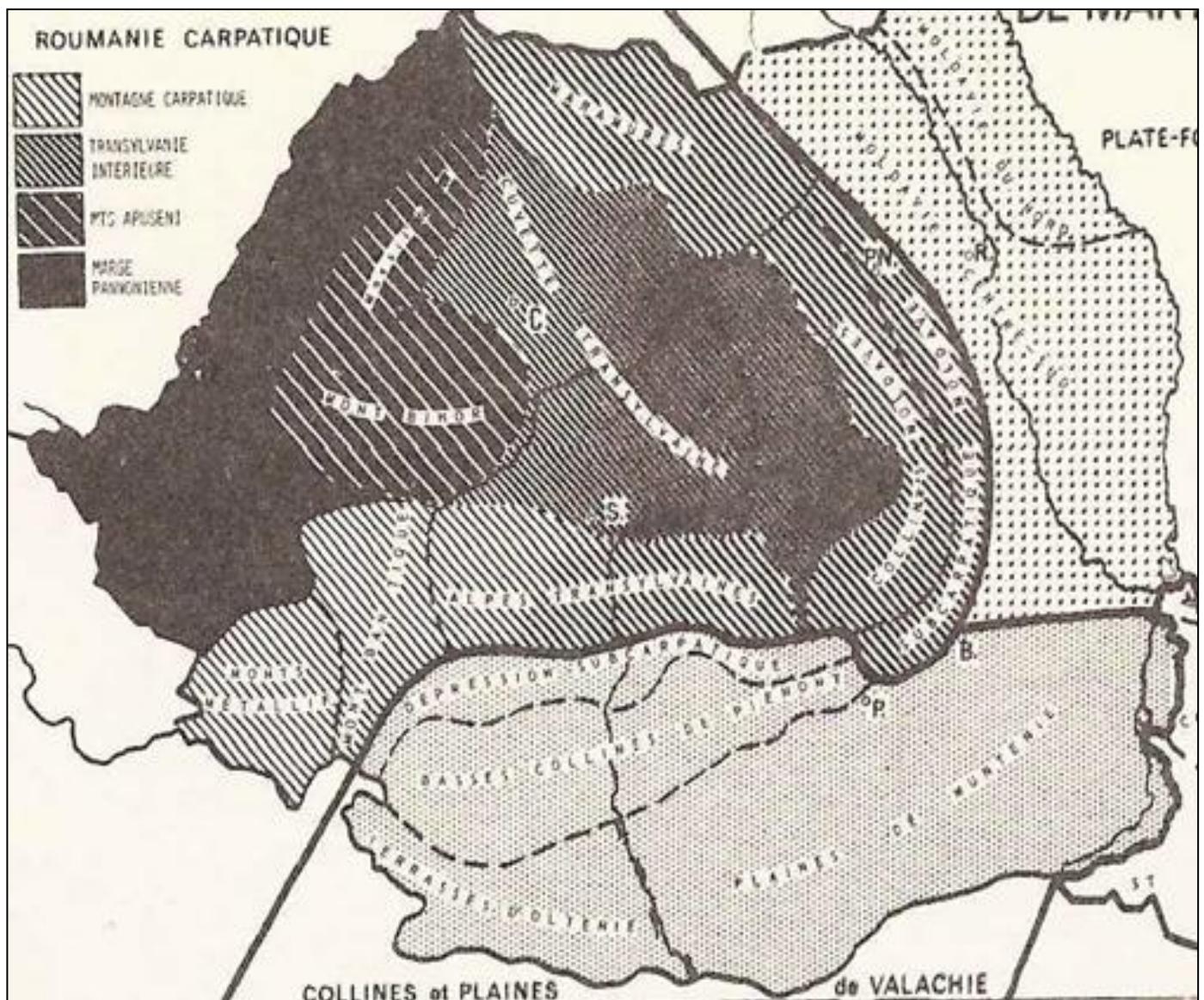
<sup>3</sup> « Recensământ 2011: Maghiarii și romii, cele mai numeroase minorități etnice », *Cotidianul*, 8 octobre 2012, disponible sur <http://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:EDz40KudCbIJ:www.cotidianul.ro/recensamant-2011-maghiarii-si-romii-cele-mai-numeroase-minoritati-etnice-192298/+recensamant+2012+minoritati&cd=4&hl=fr&ct=clnk&gl=ro>,

## Carte 1 : La Roumanie : pays voisins et localisation en Europe



Source : [http://asilverston.blog.lemonde.fr/2005/09/21/2005\\_09\\_la\\_roumanie\\_26m/](http://asilverston.blog.lemonde.fr/2005/09/21/2005_09_la_roumanie_26m/)

**Carte 2 : « L'analyse et le découpage géographique régional, en 1930, lorsque la Roumanie était encore un vaste pays rural et en 1970 après un quart de siècle de développement industriel. » (Rey, 1975 : p. 37)**



La carte de 1930 réalisée par Emmanuel de Martonne contient les frontières de la Transylvanie, région historique et géographique, telles que nous les envisageons dans cette étude. La Roumanie carpatique (ou la Transylvanie) contient les MontRebeka Carpatiques, la Transylvanie intérieure, les Monts Apuseni et la Marge Pannonienne.

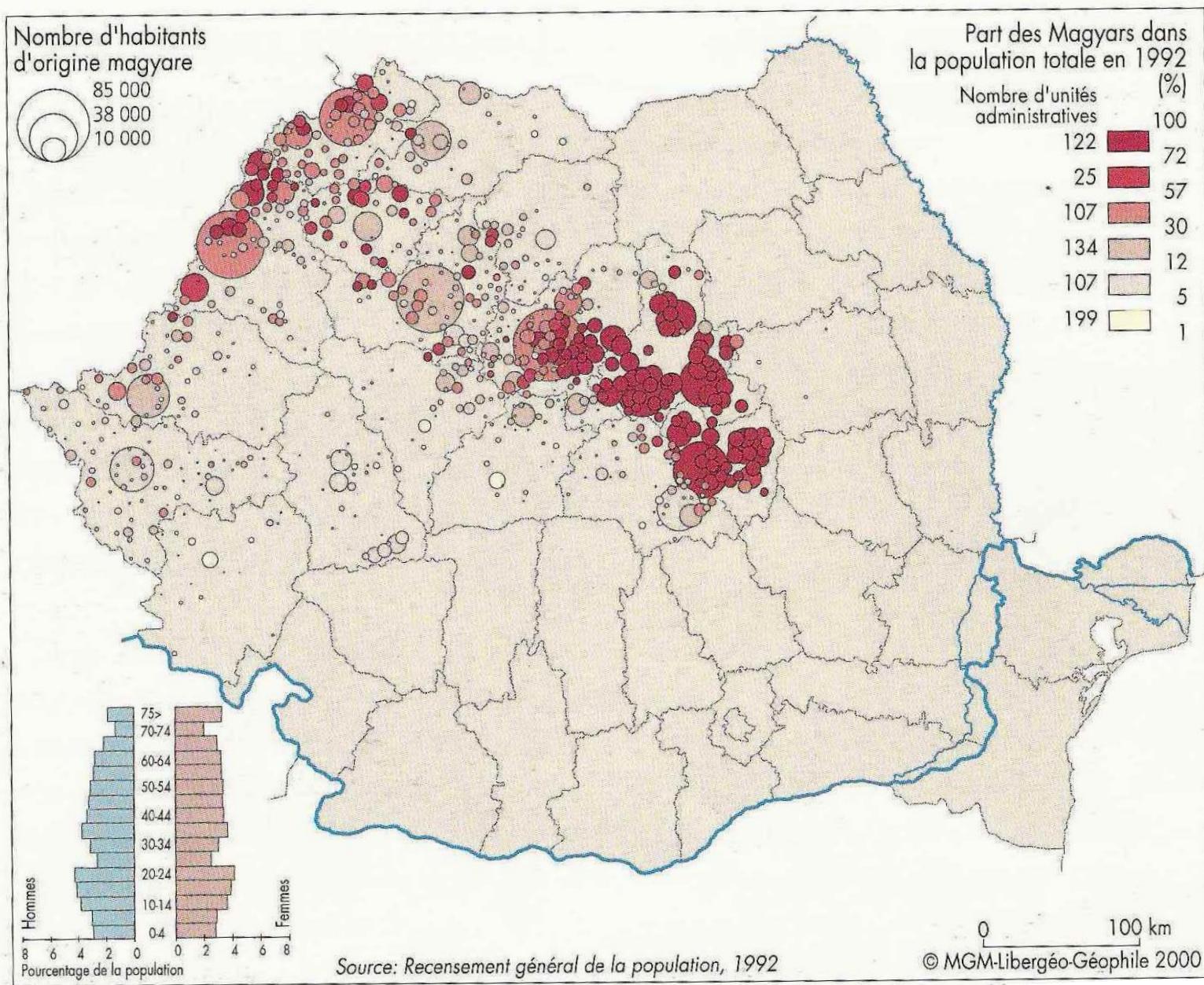
Notre étude va s'axer sur l'analyse des relations interethniques dans une université de Transylvanie, région de la Roumanie. C'est pour cela que nous allons commencer par une courte présentation de la Transylvanie (ou Erdély en hongrois). C'est une région située à l'intérieur de l'arc formé par les montRebeka Carpates, dans le centre, le nord et l'ouest de la Roumanie. Elle a une surface de 102 000 km<sup>2</sup>, en comptant aussi trois autres régions historiques : Banat, Crișana et Maramureș (Kulikovski, 2006 : 9). Etant donné son passé historique et sa politique fluctuante, la Transylvanie est comprise parfois sans les trois régions historiques. Mais, dans notre étude, nous utiliserons la version qui définit la Transylvanie avec toutes les régions comprises dans l'arc carpatique.

Etant donné son histoire, c'est une région connue pour sa diversité ethnique. Ainsi, la Transylvanie a fait partie de l'empire de Hongrie à partir de XIème siècle (1003) jusqu'au XVIème siècle (1541), quand la Transylvanie est devenue un principat autonome. Un siècle plus tard (1687), elle est attachée à l'empire Habsbourg et puis, en 1867, la région passe de nouveau sous la domination hongroise, faisant partie de l'empire Austro-Hongrois. C'est après la première Guerre Mondiale que la Transylvanie fait partie de ce qui s'appelle aujourd'hui la Roumanie.

Toute cette histoire explique alors la présence d'une minorité hongroise importante au centre de la Roumanie. Les recensements estimatifs de 2011 ont montré que la population d'ethnie hongroise détient la majorité dans les départements Harghita (84,8%) et Covasna (73,6%) ; ensuite il y a aussi des pourcentages élevés dans les départements : Mures (37,8%), Satu-Mare (34,5%), Bihor (25,2%) et Salaj (23,2%).

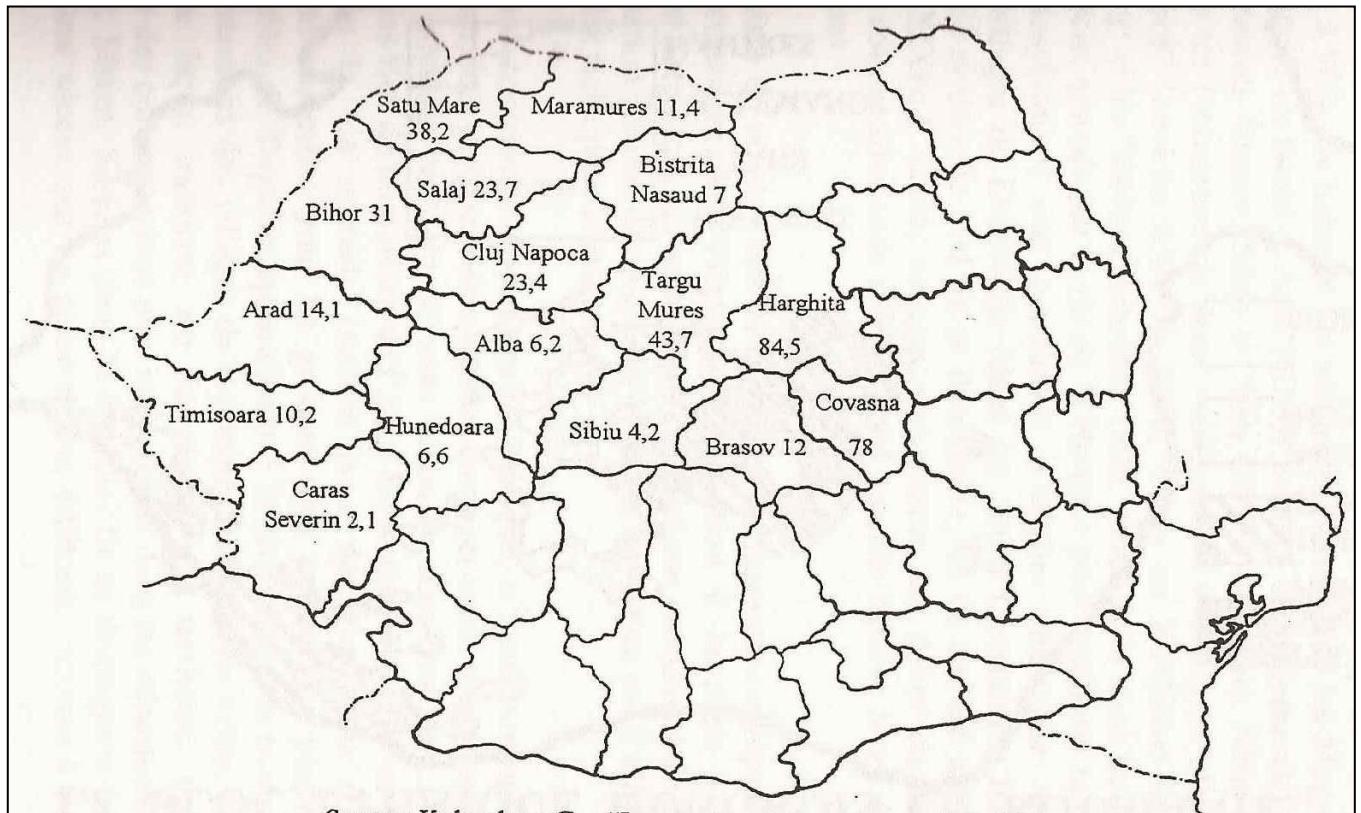
Cluj-Napoca (en roumain)/ Kolozsvár (en hongrois) est une ville qui se situe au centre de la Transylvanie, sa capitale traditionnelle, connue pour son héritage historique et sa multitude *d'ethnies*: roumains, hongrois, rroms, saxons, juifs. Grâce à cette variété Cluj-Napoca est considérée comme un miroir fidèle des relations interethniques de la Transylvanie. Le nombre des Hongrois à Cluj-Napoca au recensement de 2012 est de 49 375 (sur 309 136 habitants en total), soit 16% de la population. En regardant les résultats des recensements antérieurs, on observe une diminution de la population hongroise.

### Carte 3 : Le recensement de 1992



Source : Rey, 2000, p. 24.

#### **Carte 4 :Le pourcentage des Hongrois dans les départements de la Transylvanie en 1994.**



Source : Tudor Dinu, 2000 : 155.

On observe sur la carte que le nombre des Hongrois a beaucoup diminué, surtout dans le département de Cluj où se trouve notre zone d'étude.

L'université Babeş-Bolyai s'inscrit dans un contexte historique et politique qui doit être pris en compte pour comprendre les relations interethniques actuelles roumaines-hongroises. Nos sujets, les étudiants, par leur mobilité, n'imposent pas une zone d'étude fixe. Ainsi, notre zone d'étude sera définie principalement par l'espace universitaire et la ville de Cluj-Napoca, mais, parfois, on fera référence aussi à d'autres villes ou régions de la Roumanie.

Nous proposons dans cette recherche de suivre comment se déroulent les relations interethniques entre les étudiants Hongrois et Roumains dans le cadre de l'université, et en dehors de l'université. Le plan adopté s'articule autour de trois parties subdivisées en chapitres.

La première partie présente l'objet d'étude, les problématiques, les hypothèses et la méthodologie. Parallèlement, elle contient les cadres conceptuels et théoriques de la recherche.

La deuxième partie est dédiée aux constructions identitaires et est divisée en trois chapitres principaux qui traitent le Temps, l'Espace et la Langue. Chaque chapitre présente un facteur déterminant dans la construction des identités hongroises et roumaines.

Dans un premier chapitre, nous présenterons le Temps comme Mémoire et Histoire. Le sujet nécessite une analyse sur le concept de Mémoire (Alon Confino, Barbara Misztal, Maurice Halbwachs, Maurice Bloch, Paul Ricoeur, Joel Candau, Kevin Yelvington), mais aussi sur la relation Histoire-Mémoire. Celle-ci peut être soit d'opposition, soit d'interdépendance. Dans le cas des étudiants, on observe non seulement une interdépendance entre les deux, mais parfois même une confusion, ce qui peut contribuer à la construction d'identités nationalistes. Nous analyserons les événements les plus marquants de Transylvanie de l'histoire et de la mémoire des étudiants, en faisant aussi une étude comparative entre l'histoire écrite pendant la période communiste et celle écrite pendant la période postcommuniste. En discutant sur le sujet de mémoire et d'histoire, nous analyserons aussi le sujet d'oubli : qu'est-ce que les étudiants se souviennent et qu'est-ce qu'ils oublient ?

Toujours dans le cadre des constructions identitaires nous suivrons une analyse du « monde de vie » étudiant (Schutz, 1987 : 105) en passant par les trois facteurs déjà énumérés : Temps, Espace et Langue. En nous inspirant des théories

de l'analyse de la quotidienneté d'Alfred Schutz, appliquées à une recherche menée sur l'université de La Réunion dans l'océan Indien, dans une société du reste multiculturelle, on va diviser le Temps entre temps standard, temps de vie, temps universitaire et temps individuel (Cherubini, 2000 : 83) pour observer comment se construisent les identités lorsque l'on est à la fois étudiant et Hongrois ou étudiant et Roumain.

Dans un second chapitre, nous verrons comment le « monde de vie » étudiant se manifeste aussi dans l'Espace. L'espace peut être vu comme cadre général (la Transylvanie et ses trois départements de la région Sicule) ou plus spécifique : Cluj-Napoca ou Kolozsvár. Ici nous insisterons sur les changements de la ville en passant par le communisme et le postcommunisme. L'Espace est aussi l'espace étudiant et universitaire. La question de l'appropriation de l'espace (voir le campus universitaire) et le rapport des étudiants avec la ville et l'université, mais aussi l'ethnicisation de ces espaces (les café-bars, les bibliothèques, les églises, les théâtres) influencent la construction des identités. Pour rendre compte des rapports ville-université, nous suivrons la période du maire de Cluj-Napoca, Gheorghe Funar, sa politique nationaliste et la période de la naissance de la politique multiculturelle dans ce contexte.

Le chapitre trois évoque la langue, comme le facteur le plus puissant dans la construction des identités hongroises et roumaines, surtout qu'elle est vue comme culture et comme « racine » de la culture, de l'histoire, même de l'identité. L'analyse va s'articuler surtout autour des sujets comme : la relation entre la langue, l'identité ethnique et la culture, le bilinguisme, la langue en tant que minoritaire ou maternelle ou langue d'Etat. Dans le cadre de l'université on va insister aussi sur les conflits symboliques liés à la question linguistique et nous suivrons la même analyse dans le cadre de la ville.

Dans la troisième partie nous allons aborder plusieurs questions liées à la politique de l'université et son influence sur les relations interethniques entre les étudiants. Ainsi, on va commencer par l'histoire de l'université « Babeş-Bolyai » à partir du XIXème siècle (la construction du nationalisme et le rôle joué par les associations des étudiants) jusqu'à aujourd'hui. On va ensuite s'intéresser à la

situation actuelle en insistant sur les opinions des étudiants à l'égard du multiculturalisme, les conflits symboliques dans le cadre de l'université et leurs influences sur les relations interethniques des étudiants et sur le nationalisme. Ici, nous allons décrire les activités des organisations de droite extrémistes, telles que « Noua Dreapta » (« La Nouvelle Droite », organisation roumaine) et « Le mouvement des jeunes de 64 comitats » (organisation hongroise).

Notre travail consiste à montrer que l'on a souvent deux « mondes de vie » étudiants, un roumain, l'autre hongrois, qui se rencontrent dans un cadre dit multiculturel, mais qui gardent cependant des frontières ethniques. Cela renforce les identités ethniques différentes, mais crée en même temps des identités étudiantes semblables. L'université et la ville contribuent pourtant à la construction des différences ethniques, l'université surtout par ses spécialisations en différentes langues sans une vraie application de la politique multiculturelle, la ville surtout par son histoire. Ainsi, le déroulement des relations interethniques entre les étudiants adopte plusieurs hypostases en fonction de tous ces facteurs contribuables à la construction des identités.

Les garanties pour une meilleure situation de vécu du multiculturalisme au quotidien sont autant les interactions quotidiennes des étudiants que les activités culturelles et militantes dans et en dehors de l'université. Le passé des étudiants, leur ville d'origine et l'éducation reçue participent à ces événements culturels et politiques et donnent des informations complémentaires sur leurs attitudes et comportements, individuels et collectifs, associés au « monde de vie étudiant ».

## Première partie

### Approche théorique et méthodologique de l'étude

# Chapitre I : Problématique de la recherche

## Section I : Objet et intérêt de l'étude

Ce travail de thèse est réalisé dans le cadre d'une cotutelle avec une université française qui nous permet d'élargir notre vision de la recherche anthropologique sur les relations interethniques à la façon dont l'ethnologie française traite ces questions. La documentation utilisée en France sur des sujets comme les minorités ethniques, le multiculturalisme, le régionalisme et la diversité régionale française, l'immigration et l'intégration est extrêmement variée. Plusieurs universités ont vu la création de centres de recherches sur les relations interethniques, comme à Rennes sous l'impulsion de Pierre-Jean Simon et Ida Simon-Barouh, ou encore à Nice avec Jocelyne Streiff-Fenart. A Paris, Jean-Loup Amselle a repris les thématiques du multiculturalisme français, alors que la recherche sur le nationalisme et le régionalisme s'épuisait quelque peu en France après une impulsion majeure dans les années 1970 (recherches toulousaines sur les cultures occitanes, brestoises et rennaise sur les cultures bretonnes, basques à Pau et à Bordeaux, etc.). A Bordeaux, le professeur Pierre Bidart avait relancé récemment de nouvelles recherches sur les sociétés postcommunistes en Europe de l'Est, après avoir travaillé plusieurs années sur le nationalisme espagnol et basque. Cette thèse en cotutelle avec l'université Bordeaux Segalen a démarré au sein de ce programme. L'évolution des sociétés roumaines, bulgares, moldaves intéressait plus particulièrement Pierre Bidart.

Le sujet des relations interethniques hongroises-roumaines a commencé à intéresser la littérature spécialisée à partir des années 1990. C'est un sujet nouveau dans la recherche ethnographique, surtout à cause de la période communiste où les minorités étaient présentées comme un sujet de recherche interdit. A présent, les relations interethniques hongroises-roumaines sont étudiées pas seulement dans des domaines tels que l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, les sciences politiques, mais aussi dans des centres et des instituts roumains, tels que Le Centre de Recherche des Relations Interethniques (*Centrul de Cercetare a Relațiilor*

*Interetnice) ou L’Institut pour l’étude des problèmes des minorités nationales (Institutul pentru studierea problemelor minoritatilor nationale).*

Notre objet d’étude défini par les relations interethniques hongroises (magyares)-roumaines s’inscrit dans un cadre spécifique : l’université « Babeş-Bolyai ». Son particularisme consiste dans l’approche anthropologique appliquée aux relations qui se déroulent entre les étudiants hongrois et roumains dans un milieu spécifique : une université multiculturelle. C’est une étude qui s’intègre dans le domaine des relations interethniques et contribue à une meilleure application de la politique multiculturelle dans l’université « Babeş-Bolyai ».

Le sujet des relations interethniques magyaro-roumaines a commencé à me préoccuper dès mon arrivée à Cluj-Napoca. J’ai alors été confrontée, que ce soit dans le milieu universitaire, à l’université « Babeş-Bolyai », mais aussi dans la ville en elle-même, à la notion de diversité ethnique. Je ressentais une différence notable, en comparaison avec la région d’où je venais (le sud du pays, la Munténie). Ce qui était remarquable, c’était la séparation parfois très stricte entre Roumains et Hongrois, toujours dans le milieu universitaire qui officiellement est supposé être multiculturel. De plus le contexte politique était particulier : le fait d’appliquer une politique multiculturelle dans un pays ex-communiste et dans une université avec un fort passé nationaliste a amplifié mon intérêt. C’est un sujet qui a été étudié pour la première fois en 1997 par Eniko Vincze dans le volume « The Anthropology of Nationalist Identity Politics », au début de l’application de la politique multiculturelle. Dans sa recherche, elle a insisté surtout sur les opinions des professeurs de l’université « Babeş-Bolyai » au sujet du multiculturalisme. Le côté sur lequel j’insiste concerne surtout les étudiants Hongrois et Roumains. La différence avec ma région d’origine, l’ambiguïté séparation-multiculturalisme et l’absence d’une recherche approfondie des relations interethniques entre les étudiants m’ont déterminé à analyser ce sujet.

Même si les études sur les relations interethniques ont connu un grand développement après la chute de communisme en l’Europe de l’Est, nous observons une pénurie de recherches ethnographiques dans ce domaine, surtout dans le contexte roumain. La Transylvanie, région connue pour sa diversité ethnique, représente un terrain propice pour l’observation des relations interethniques. Notre

recherche, en s'inscrivant dans la recherche des relations interethniques, ajoute un nouveau regard dans ce domaine.

Dans la littérature de spécialité roumaine, il n'y a pas d'études ethnographiques sur les étudiants de l'université « Babeş-Bolyai ». Or, dans le domaine historique, il y a un réel intérêt sur la vie et la mobilisation étudiantes au cours de l'histoire de l'université. Notre objet d'étude s'inscrit ainsi à la suite de recherches historiques sur les étudiants roumains et hongrois de l'université de Cluj et apporte une nouvelle perspective sur le quotidien de la vie étudiante, en tant qu'étudiant hongrois ou roumain.

Le choix des étudiants comme sujet d'étude s'explique d'un côté par leur positionnement en tant que sujets de la politique multiculturelle de l'université et en même temps en tant que porteurs d'un temps-espace spécifique hongrois ou roumain. On ajoute aussi leur situation spéciale en tant qu'étudiants, ce qui suppose aussi un « monde de vie » (Schutz, 1987 : 105) particulier. En traitant les relations interethniques entre les étudiants on passe ainsi d'un niveau microscopique (le quotidien étudiant) à un niveau macroscopique (les milieux étudiants, leur Temps et Espace). Ainsi, l'ethnographie des relations interethniques au sein de l'université « Babeş -Bolyai » de Cluj-Napoca peut nous informer sur les évolutions en cours à l'échelle régionale et nationale.

Ensuite, le choix de l'université « Babeş-Bolyai » s'explique par son passage vers une politique multiculturelle. En suivant le déroulement des relations interethniques entre les étudiants, nous expliquons l'application de la politique multiculturelle dans la perspective de ses sujets principaux, en insistant sur ses points forts et ses points faibles. Le fait que « Babeş-Bolyai » se trouve dans des situations polarisées- parfois utilisées comme modèle multiculturel, autrefois divisées entre les enseignants pro-multiculturalisme et les enseignants pro-séparation- nécessite une analyse qui englobe une perspective politique, de même qu'une perspective anthropologique. Cette analyse est essentielle pour expliquer l'influence de la politique multiculturelle dans le quotidien étudiant et dans les relations interethniques, mais aussi la contribution des étudiants dans sa constitution.

## Section II : Problématiques et hypothèses

L'université « Babeş-Bolyai » est une institution représentative de l'enseignement supérieur transylvain, dotée d'une ancienne tradition hongroise et roumaine. Située au cœur de la Transylvanie, l'université a été un élément actif dans la science, mais aussi dans la conscience nationale. Nous nous proposons de suivre comment se déroulent les relations interethniques entre les étudiants hongrois et roumains dans le milieu universitaire actuel. Pour cela, plusieurs questions se posent :

- Quels sont les déterminants principaux dans le processus relationnel interethnique étudiantin?
- Quelle est l'influence de la politique multiculturelle de l'université sur le déroulement des relations interethniques ? Et aussi, quelle est la contribution des étudiants en tant que Hongrois et Roumains à la construction d'une telle politique ?

Notre hypothèse principale estime que la dynamique des relations interethniques est donnée par les constructions identitaires pensées autour de trois déterminants : le Temps, l'Espace et la Langue. Vu qu'on parle de deux Temps opposés (l'un hongrois, l'autre roumain), des Espaces ethnicisés et de deux langues différentes, les relations interethniques risquent de connaître des périodes de séparation ou même de conflit. Ici s'inscrit alors notre deuxième hypothèse qui considère que, dans le contexte présenté, la politique multiculturelle n'efface pas les frontières ethniques entre les étudiants, même si nous parlons d'identités étudiantes qui se rencontrent dans des temps-espaces communs.

### Section III : Recueil et traitement des informations

La recherche documentaire a porté sur des sujets tels les relations interethniques, les identités et les étudiants en passant par des domaines variés : ethnographie, sociologie, psychologie, histoire, philosophie, géographie, linguistique ou sciences politiques. En ce qui concerne la littérature de spécialité roumaine, celle-ci peut être partagée en deux périodes :

- La période communiste, quand le domaine scientifique était contrôlé par l'Etat. C'est pourquoi, la littérature de spécialité de cette période est utilisée dans cette étude pour montrer les mécanismes de nationalisation imposés par l'Etat dans les différents domaines, mais aussi pour expliquer les constructions identitaires d'aujourd'hui ;
- La période postcommuniste, lorsque les sciences humaines sont libérées du contrôle de l'Etat. Pourtant, dans ce contexte il faut se montrer encore méfiant à l'égard de certains sujets - surtout historiques - qui sont interprétés dans la tradition communiste. C'est la période de base pour notre étude puisque les recherches sur les minorités commencent à être élaborées.

J'ai commencé à étudier les relations interethniques en 2007, lorsque je me suis intéressée sur le sujet du multiculturalisme à Babeş-Bolyai. En essayant de faire une analyse de tous les groupes ethniques d'étudiants, sujets de multiculturalisme, le terrain m'a dirigée vers une analyse de biculturalisme, étant donné le nombre considérable des étudiants hongrois et roumains. Une année plus tard, j'ai commencé une analyse qui impliquait seulement les relations hongroises-roumaines dans le cadre du master « Etudes Multiculturelles ».

Puisqu'on parle des relations interethniques, un sujet très dynamique et flexible, et délicat en même temps, l'observation participante et l'observation directe ont été des méthodes de base pour la collecte des données qualitatives. En tant que sujet de notre recherche (j'ai été étudiante en licence et en master à la faculté d'Etudes Européennes), je me suis trouvée dans la condition idéale pour l'analyse des interactions étudiantes. Ainsi, l'accès au monde - étudiant a été direct par mon statut d'étudiante et ma propre expérience d'étudiante roumaine impliquée dans le processus des constructions identitaire a contribué énormément à la

compréhension de notre sujet de recherche. L'observation participante des pratiques sociales des étudiants et aussi de la culture étudiante ont contribué à la construction d'une image des « mondes de vie » étudiants et de leur manière d'interagir en tant que Hongrois ou Roumains.

Pourtant, le fait que je sois Roumaine a posé des difficultés dans certains entretiens avec les étudiants hongrois. Par manque de confiance à cause de la barrière ethnique, il y a des entretiens où les sujets n'expriment pas en totalité leurs idées sur le sujet des relations interethniques entre les étudiants. En même temps, j'observe une attitude réservée des étudiants hongrois et roumains, membres des organisations nationalistes.

La méthode d'enquête utilisée a consisté aussi en conversations informelles, entretiens libres et entretiens semi-directifs, entretiens individuels et entretiens de groupe, dans la plupart des cas enregistrés (23 entretiens avec des étudiants roumains et 28 avec des étudiants hongrois à partir de 2007). Cependant, parmi tous ceux interviewés, nous n'avons pas pu tous les suivre dans leurs parcours universitaires et après leurs parcours. C'est pour cela que, au cours de la recherche, nous insisterons surtout sur les sujets où le terrain s'est inscrit dans une continuité.

J'ai insisté surtout sur les entretiens individuels puisque les étudiants répondent différemment dans le cas où il y a encore une ou plusieurs personnes. Par exemple, avec Zsófia, j'avais commencé par un entretien de groupe (avec ses collègues). Aux questions liées au rapport hongrois-sicule elle a répondu vaguement pendant l'entretien de groupe et pendant l'entretien individuel elle a repris les mêmes questions pour les réexpliquer. L'entretien de groupe peut fonctionner mieux s'il s'agit d'un groupe d'amis (tel le groupe de Sebi, Nasti, Georgiana et leur collègue hongroise, Hanna) puisqu'ils s'expriment librement et la discussion devient plus qu'un témoignage, une manifestation des relations interethniques.

C'est intéressant de remarquer aussi l'intérêt des étudiants pour notre sujet. Les étudiants hongrois se montrent beaucoup plus intéressés par ce sujet, tandis que les Roumains se montrent parfois indifférents. Ainsi, les entretiens avec les Roumains durent beaucoup moins qu'avec les Hongrois et leurs réponses aux questions sont souvent très simplistes. La situation est totalement différente pour les Hongrois. Leur intérêt s'explique par leur position dans une « catégorie » minoritaire, et par le fait qu'ils aient des difficultés dans le processus d'identification ethnique, nationale ou régionale.

Les entretiens se sont déroulés presque en totalité dans un cadre amical, un espace-étudiant, comme un café hongrois ou roumain, que les informateurs fréquentaient, mais aussi dans d'autres espaces, aussi étudiantins tels les chambres universitaires. Ainsi, ceux-ci se sont sentis plus à l'aise et les entretiens se sont déroulés sous la forme de conversations amicales. Je suis entrée facilement en contact avec les étudiants, puisque étant moi aussi étudiante dans la même université, j'ai eu beaucoup de camarades hongrois et roumains. En plus, j'ai habité dans une cité universitaire où vivaient aussi certains de mes informateurs. J'ai participé aux fêtes nationales hongroises et roumaines et aux manifestations des organisations de droite extrémiste où il y a aussi des étudiants.

En proposant une analyse plus complexe des relations interethniques étudiantines, nous avons suivi des étudiants dans des facultés et spécialisations différentes (Histoire, Archéologie, Philosophie, Etudes Européennes, Sciences Economiques, Bibliothéconomie, Sociologie), originaires des zones différentes (Transylvanie, Région Sicule et d'autres régions roumaines, zone rurale-zone urbaine, zone majoritairement roumaine- zone majoritairement hongroise), avec des orientations politiques différentes (pour une politique multiculturelle, des nationalistes-extrémistes).

# Chapitre II : Cadres conceptuels et théoriques de la recherche

## Section I : Situation du sujet dans la recherche scientifique

La recherche anthropologique sur les universités est relativement récente, ce qui explique aussi la pénurie des études dans ce domaine. En ce qui concerne l'université Babeş-Bolyai, on a déjà mentionné l'étude d'Eniko Vincze, « *Antropologia politicii identitare nationaliste* » (« *The Anthropology of Nationalist Identity Politics* »), publié en 1997. Quant aux études anthropologiques sur des universités on peut mentionner la recherche de Bernard Cherubini et ses collaborateurs, Nathalie Clad, Alain Girard et Laurence Stephan : « *Les ancrages urbains et sociaux de l'espace universitaire à la Réunion. Des ethnologues sur le campus* » de l'an 2000.

Dans le domaine sociologique, il y a un nombre considérable des recherches sur l'université et les étudiants. La sociologie française ne fait pas exception. Les étudiants en tant que groupe ou catégorie, voire communauté, ont été le sujet de beaucoup d'études. Olivier Galland et Marco Oberti couvrent une fresque de la vie étudiante française en partant des années 1950, d'un contexte universitaire élitiste jusqu'aux années 1990, quand on parle d'une université de masse. En passant par plusieurs changements de politique universitaire, le monde étudiant change à chaque étape et s'adapte. Ainsi, les deux auteurs présentent les conséquences de ces changements et prennent en vue l'expérience universitaire, autour des pratiques, perspectives d'emploi et loisirs. En plus, ils dédient un chapitre aux mouvements étudiants, à leurs implications dans la vie politique et au militantisme étudiant. Enfin ils essayent d'expliquer ce qu' « être étudiant » veut dire.

Leur définition s'appuie sur des variables objectives- décrivant la situation de fait des étudiants- et des variables subjectives- certains choix ou certaines opinions. Les premières expriment la position dans le cycle de vie, l'intégration dans l'univers étudiant et l'effet Paris/province (puisque on parle de cas français). Parmi les variables subjectives, les auteurs remarquent des ambitions scolaires élevées, une représentation de l'avenir professionnel orienté vers le secteur privé et un niveau de critiques de l'université assez élevé (Galland, Oberti, 1996 : 115-116).

Dans la même direction, on a la recherche de la sociologue Valérie Erlich, « Les nouveaux étudiants. Un groupe social en mutation », réalisée en 1998. Dans une première partie, elle présente aussi les changements que les étudiants ont subis au cours du temps, à partir des « héritiers » (sujet étudié par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, dans le volume « *Les héritiers : les étudiants et la culture* ») jusqu'à la massification des étudiants, avec un zoom sur ses effets et sur les perspectives d'emploi. Dans une seconde partie, elle se concentre sur les modes de vie étudiants, les études, les conditions de vie, les loisirs, les pratiques culturelles, les temps et les espaces étudiants, sujets que je vais intégrer aussi dans cette recherche.

Georges Felouzis réalise une enquête sociologique permettant de comprendre le fonctionnement de l'université en tant qu'institution de formation. Pour arriver à cette compréhension, il va suivre les parcours des étudiants en premier cycle. La première partie, *La condition étudiante en premier cycle*, traite la relation étudiant-université comme une transformation identitaire : « entrer à l'université pour un jeune bachelier, c'est se confronter à une nouvelle définition de lui-même. Non pas tant parce qu'il change de « statut » en passant du secondaire au supérieur, mais parce que l'université lui propose de nouveaux principes d'identification, une nouvelle forme pédagogique et surtout une nouvelle manière d'être un individu. » (Felouzis, 2001 : 11). La question principale à laquelle il va répondre est : comment se construit l'adaptation au système universitaire et quelle en est la nature ? Dans la deuxième partie, l'auteur fait une recherche sur l'université « faible » et sur la réussite des étudiants par filière et par site. Dans une dernière partie, la recherche va prendre en considération trois sujets : les étudiants, les enseignants et l'université, leur relation et ses transformations à partir des années 1960.

Les recherches en sciences sociales continuent et se prêtent aux sujets les plus variés. Celles qui vont nous servir comme référence au long de la recherche sont de Schütz Alfred avec son œuvre « *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales* » que nous utiliserons pour exemplifier les « temps étudiants » et de Félonneau, M.L, avec « *L'étudiant dans la ville. Territorialités étudiantes et symbolique urbaine* », inscrit dans la psychologie sociale, qui contient une recherche importante sur l'espace étudiant.

Dans le domaine sociologique roumain, il y a aussi des recherches récentes sur les jeunes (étudiants), sujets des relations interethniques. Parmi les écrits scientifiques consacrés à ce sujet, nous allons spécifier le volume « *Les jeunes hongrois de Transylvanie* ». Rédigé par un groupe de sociologues, Kiss Tamás, Barna Gergo, Kozák Gyula en 2010, il s'agit d'une étude sur les jeunes entre 18 et 35 ans. Elle contient des articles sur les jeunes hongrois et roumains dans l'espace de travail, le système éducatif, les loisirs, les media, la culture, l'internet, la famille, etc. Elle fait suite aux études développées en parallèle par les sociologues de Bucarest et ceux de Budapest.

Dans les années 1990, les sociologues hongrois Gábor Kálman et Valér Veres font des recherches sur les étudiants et les jeunes de Transylvanie et vont publier plusieurs volumes et articles : « *A perifériából a centrumba. Az erdélyi fiatalok helyzetképe az ezredforduló után* » (De périphérie vers le centre. La situation des jeunes transylvaniens après le millénaire), 2005 ; « *Magyar fiatalok a Partiumban és Belső-Erdélyben az ezredfordulón* »/ *Les jeunes hongrois de la Transylvanie interieure et Crisana*, 2002 (Valér Veres) ; « *Liceeni ardeleni în tranziție – integrare națională versus generațională* » /*Des lycéens transylvaniens en transition-intégration nationale versus générationnelle* (Valér Veres, 2000) ; « *Percepții și atitudini ale studenților Universitatii "Babeș-Bolyai" fata de Uniunea Europeană* »/*Des perceptions et des attitudes des étudiants de l'université Babeș-Bolyai envers l'Union Européenne* (Valér Veres, 2007).

Toujours dans une perspective sociologique, Jon Fox, spécialiste du nationalisme et de l'ethnicisation, fait une courte recherche sur l'université de Babeș-Bolyai et sur ses étudiants. Son article, « *Missing the mark: nationalist politics and student apathy* » (2004), s'intéresse aux politiques de l'université dans le contexte des demandes de séparation dans une université hongroise et une autre roumaine. Il fait aussi une analyse sur les désirs des étudiants concernant la séparation, sur la politique de la ville et leurs influences sur les opinions des étudiants.

## Section II: La recherche sur les relations interethniques : concepts appliqués à l'étude

Lorsqu'on parle des relations interethniques, définir correctement le concept d' « **ethnie** » est essentiel. C'est pour cela que nous insisterons sur l'évolution de la signification du mot, en fonction du contexte où il a été utilisé, en partant de son étymologie, et en insistant sur les années 1960 et sur la contribution que l'École de Chicago a apportée. En même temps, j'ai insisté sur le passage du terme ethnie vers « **ethnique** », « **ethnicisation** », « **ethnicisé** » et la manière dont les sujets avec lesquels j'ai discuté comprennent ces termes. Un autre concept que je vais utiliser au cours de ma recherche et qui a constitué un point de départ à l'analyse des relations interethniques hongroises-roumaines est le **multiculturalisme**. Une université de l'Europe de l'Est, d'un pays ex-communiste désire adopter une politique née en Amérique, dans un contexte tout à fait différent. Je vais tracer de nouveau une histoire de l'utilisation du concept dans différents contextes et sociétés, et je vais analyser aussi le post-multiculturalisme, comme politique anti-mculturelle.

### *a. Ethnie, ethnicité*

Ce que nous proposons dans cette partie théorique est de s'accorder sur une définition du concept d'ethnie, concept largement utilisé dans la tradition anglo-saxonne, francophone, germanophone et soviétique. Cela veut dire, que nous nous efforcerons de présenter le concept pour ensuite l'appliquer à notre étude de cas.

Pour définir l'ethnicité à partir d'une brève historiographie de ce concept, je vais utiliser la littérature spécialisée qui a été partagée par plusieurs auteurs entre « *Before Barth* » (BB) et « *After Barth* » (AB). En même temps, nous insisterons sur le processus de construction de ce concept, les facteurs qui y ont participé et leurs conséquences, les contextes différents où ont été définies l'ethnie et l'ethnicité.

« *L'ethnie est un archaïsme condamné à évoluer, comme l'était dans la langue française le terme “tribu” au début du XXe siècle, appelé à se transformer en un autre mot.* » (Mayer, 2010 : 44)

Si on parle d'ethnie et d'ethnicité, on doit nécessairement tracer aussi leurs trajets historiques, pour mieux comprendre leurs évolutions différentes à travers le temps et les sociétés et les difficultés de les définir à présent. On convient que le mot « ethnicité » est un néologisme. En anglais, il apparaît la toute première fois dans un dictionnaire en 1933, *Oxford English Dictionary*. Il est défini en termes de paganisme et de superstition païenne (Martiniello, 1995 : 10). Il vient du mot « *ethnikos* », de l'adjectif *d'ethnos*, duquel dérivent les termes anglais *ethnic* et *ethnicity* (ethnie et ethnicité), et signifiait *gentil*, c'est-à-dire le nom que les juifs et les chrétiens donnaient aux païens (Martiniello, 1995 : 10). Par contre, le mot “ethnie” est d'un usage plus ancien. C'est un dérivé du Grec « *ethnos* », qui à son tour dérive de “*ethnikos*” qui signifiait à l'origine barbare ou païen (Eriksen, 2010 : 135).

Même s'il provient de la même racine grecque que “*ethnikos*”, on doit bien faire la différence entre *ethnie* et ethnicité. Le concept *d'ethnie* est surtout utilisé par les anthropologues et les ethnologues étudiant des sociétés non occidentales, tandis que le concept d'ethnicité est employé par les sociologues pour rendre compte de la société pluriethnique nord-américaine (Martiniello, 1995 : 14). *L'ethnie* a été utilisée dans le sens de barbare ou païen en anglais à partir de la moitié du XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, quand elle a commencé à désigner les caractéristiques « raciales ». Aux États Unis, “*ethnics*” a commencé à être utilisé à partir de la deuxième guerre mondiale en tant que terme poli pour désigner les Juifs, les Italiens, les Irlandais et d'autres populations considérées inférieures au groupe dominant, formé en grande partie des descendants anglais (Eriksen, 2010 : 135). L'idée de subordination et de marginalisation s'inscrit ainsi dans l'étymologie du terme. Il signifiait auparavant une population aux institutions mal affirmées, une forme apolitique d'organisation sociale, antérieure et inférieure à la *polis*. Et *polis* était une cité État, avec des lois et des coutumes bien définies. Puis les *ethé* représentaient les sociétés Autres, les « inciviles » ou les « barbares ».

Donc dès ses origines, le terme *ethnie* a une signification négative, déficitaire (Rivera, 1999 : 47). Cela va persister durant des siècles. Mais, le vocabulaire ethnique ne présentait originellement aucune connotation raciale ou *racisante*, même s'il définissait négativement l'altérité. Cette connotation a été introduite plus tard et le vocabulaire ethnique a dès lors été lié à la nation et à la « race ». Suite aux atrocités nazies, le vocabulaire racial sera progressivement remplacé par le vocabulaire ethnique dans les sciences sociales occidentales. Il faut observer que le vocabulaire

ethnique s'est substitué au vocabulaire racial proscrit dans la seconde moitié du XXème siècle suite aux génocides perpétrés par les nazis (Martiniello, 1995 : 15). En ce qui concerne l'ethnicité, l'auteur essaie d'expliquer pourquoi le mot *ethnicity* est ordinairement élevé au rang de concept dans les sciences sociales anglophones et le terme *ethnicité* relève encore du tabou pour la majorité du monde académique francophone, étant encore lié au sens biologique hérité du XIXe siècle. L'*ethnicity* a été réinventé à cause de l'émergence d'une réalité neuve, l'émergence et la construction de groupes ethniques comme groupes d'intérêt sur la scène politique américaine (Martiniello, 1995 : 15-16).

Il faut faire aussi la différence entre la tradition occidentale de l'Europe de l'Ouest et celle orientale de l'Europe de l'Est pour mieux comprendre l'évolution des significations différentes du même concept. Pour l'ethnologie occidentale, tournée vers les sociétés exotiques, *l'ethnie* apparaissait comme une donnée immédiate, une façon de désigner et de circonscrire ce que l'éloignement et l'étrangeté dotaient d'une réalité manifeste. Mais pour les savants de l'Europe centrale et orientale, les tenants de la *Volkskunde*, le peuple constituait une réalité essentielle. Ce sont les Russes, et plus généralement les Soviétiques, qui ont développé les premiers une réflexion proprement anthropologique en la matière, en construisant le concept *ethnos* (aucun substantif n'existe en russe pour signifier *l'ethnie*). En Russie et en URSS, la donnée ethnographique était problématique parce qu'il n'était pas celui des observateurs de l'exotique, voués à la monographie de groupes. Il n'était pas celui des folkloristes étudiant les traditions populaires de leur propre société. Mais, il était intermédiaire, entre l'évidence de soi et celle de l'autre. Les ethnographes russes se trouvaient dans leur pays en présence d'une grande diversité de populations, d'une multiplicité d'identités très différentes (Gossiaux, 2002 : 7). Depuis les années 1920-1930, les anthropologues soviétiques ont postulé que l'*ethnos* caractérisait aussi bien des petites communautés isolées, relativement archaïques, que des peuples constitués de millions d'individus et vivant d'une économie développée (Morin, 2010 : 61).

Un premier grand théoricien russe de l'*ethnos* dans les années 1930 a été Shirokogoroff. Il soutenait le fait que le problème essentiel de l'ethnographie et de l'anthropologie était celui de la fixation de l'unité dans laquelle s'élaborent simultanément la culture mentale et le type physique d'une population quelconque, ainsi que la transmission héréditaire de cette culture et de ce type (Gossiaux, 2002 :

8). Il définit l'ethnique par cinq traits: la possession d'une langue commune, la conscience de former un tout dans lequel les membres jouissent de la compréhension réciproque, une identité culturelle, la conviction d'une origine commune et une coutume endogamique. Mais cette définition parle seulement de l'unité ethnique, et non de concept d'ethnos. Shirokogoroff s'approche beaucoup de la biologie en définissant l'ethnologie comme une généralisation des faits de nature biologique se rapportant à l'Homme, et les acquisitions culturelles de l'humanité comme des formes spéciales d'adaptation au milieu ambiant. Ce sont ces processus d'adaptation de l'ethnos qui constituent la matière essentielle de l'Ethnologie. Ici l'ethnos désigne un processus d'adaptation lui-même, ou une autre façon d'exprimer la même réalité (Gossiaux, 2002 : 8).

La notion d'ethnos a été reprise dans l'ethnographie russe, par J. Bromley jusqu'en 1980. L'ethnos de l'époque primitive est la *tribu* (en russe: *plemia*), au temps de l'esclavage et du féodalisme, elle devient *ethnie* ou *peuple* (*norodnest*), et dans les phases capitaliste et socialiste, l'ethnos s'incarne dans la *nation* (*nacija*). Sur un plan synchronique, on peut distinguer les "groupes ethnographiques" ou sous-ethnos (ex.: les Goutzouls), les ethnoses à proprement parler (ex.: les Ukrainiens) et les communautés "métaethniques" (l'*Hommo Sovieticus*). L'ethnographie soviétique n'étudie pas le rapport entre les faits économiques, entre les réalités socio-politiques et les réalités ethniques, probablement en raison du peu de place qu'elle offre aux concepts d'ethnie et de nation et du fait qu'elle ne veut pas souligner les inégalités de développement entre les différents peuples de l'Union. La fin de l'URSS mettra un terme à l'hégémonie théorique du modèle promu par l'académicien Bromley (Gossiaux, 2002 : 9-10).

La théorie soviétique s'inscrit dans la tradition marxiste et surtout dans une tradition Est-Européenne (notamment allemande) qui met une réalité substantielle sous la notion d'ethnie (*volk*). Ladite Volkskunde étudie les manifestations d'un objet (le peuple) dont l'existence ne souffre ni question, ni demande de définition, c'est-à-dire d'un objet littéralement premier, transcendant et qui n'a pas à être confronté aux réalités de l'économie (Gossiaux, 2002 : 10-11).

Dans le langage quotidien, roumain ou hongrois, on utilise le terme « etnie » (*ethnie*), qui s'inscrit dans la même tradition marxiste est-européenne. Aucun des

étudiants avec lesquels j'ai discuté n'a observé de nuances péjoratives dans ce concept. *L'ethnie* est la différence, parfois la minorité :

« *Le mot ethnlie ne m'offense pas. Pourquoi le ferait-il? Pour moi ethnlie signifie minorité, c'est-à-dire minorité du point de vue de la statistique ... ah...dans le discours, il serait plus pragmatique, au sens où comme nombre, il contient aussi des questions de culture, d'identité.* » (Eddy, étudiant hongrois en Philosophie)

« *Ethnie: c'est un groupe de peuple, c'est-à-dire, ce qui diffère une personne de l'autre...mais au long de l'histoire, chaque signification se modifie* » (Levente, étudiant hongrois en Archéologie)

Le terme *ethnie* reste alors au sens de différence, sans aucune autre connotation négative et par *ethnie/ethnique* ils font référence aux Hongrois aussi bien qu'aux Roumains, quel que soit celui qui détient le pouvoir politique. C'est pour cela que, nous utiliserons aussi le terme « *ethnie* » au long de la recherche, avec le sens que les étudiants roumains ou hongrois lui donnent dans le langage quotidien.

Au regard de l'histoire, on observe que les termes « *ethnie* » et « *ethnicité* » ont subi des transformations. En partant de la signification grecque, jusque dans les différentes définitions anglaise et américaine, les concepts ont gardé une connotation négative, s'approchant dans le contexte européen occidental de l'idée de race et finalement arrivant à l'idée de nation dans l'espace soviétique. À cause de son parcours et encore de sa signification blâmable, le terme n'est quasiment plus utilisé dans la tradition occidentale ou américaine.

### *b. Comment définir l'ethnicité ?*

« *A “social radar” is a perceptual device through which people come to see where they stand in relation to the human environment (...) Ethnicity is a certain kind of social radar* » (Hale, 2004)

Étant donné les nombreux théoriciens de l'ethnicité, on peut observer que, lorsqu'il s'agit de définir ce terme, on a plusieurs approches et plusieurs théories. Premièrement, je vais prendre les approches principales pour définir ce concept:

l'approche subjective et l'approche objective, qui correspondent d'après plusieurs auteurs à l'approche émique et à celle éthique.

L'approche subjective dit que l'ethnicité correspond à l'identité individuelle à la conscience d'appartenance, à l'identification de l'agent à un groupe ethnique. Le groupe ethnique renvoie à la somme des *moi*, des identités et des consciences ethniques ou à un nous collectif. Cette conscience du groupe s'exprime au sein d'activités ou de projets politiques divers ou à des dimensions de la culture non matérielle, comme les croyances, les valeurs, les représentations (Juteau-Lee, 1983 : 40-41). Les « subjectivistes » donnent priorité à une perspective émique et définissent les groupes ethniques sur la base d'une auto-catégorisation subjective des personnes étudiées (Siân, 1997 : 56).

L'approche objective dit que l'ethnicité renvoie soit à des traits biologiques (origine commune, ancêtres, sang, hérédité), soit à la culture matérielle et à des pratiques observables. Danielle Juteau-Lee considère cette approche a-historique, comme un modèle figé à partir duquel il est facile d'exclure et d'isoler dans l'anormalité toute personne n'exhibant point les qualités véritables de son groupe ethnique. Il est défini à partir de la culture matérielle de ses membres en l'occurrence les individus possédant l'essence ethnique, une culture qui se manifeste dans des coutumes et des traditions alimentaires, vestimentaires, artistiques, etc. et par les dimensions institutionnelles du groupe (Juteau-Lee, 1983 : 41).

Siân Jones observe que cette opposition entre les définitions « objectivistes » et « subjectivistes » relève un problème fondamental: la relation entre la perception des agents de l'ethnicité et leurs modes d'interaction, et les contextes culturels et les relations sociales dans lesquels ils sont inclus. Il manque une théorie adéquate de la relation entre l'ethnicité et la culture, en incluant les relations inscrites culturellement de production et de reproduction (Siân, 1997 : 56).

Ensuite, Marco Martiniello mentionne parmi les principales approches théoriques de l'ethnicité les théories naturalistes et les théories sociales. Les théories naturalistes ont la prétention d'expliquer le social en le réduisant au biologique et au naturel. Parmi les théories naturalistes les plus importantes, l'auteur mentionne la théorie sociobiologique de l'ethnicité, qui dit que l'ethnicité est avant tout une affaire de sang, de gènes et de descendance objective commune entre les individus caractérisés par une même ethnicité. Toujours dans le cadre des théories naturalistes il y a les théories primordialistes. Le groupe ethnique est considéré

comme une réalité a-historique objective, stable et pratiquement éternelle. Il se caractérise par une culture distinctive authentique qui se transmet de génération en génération (Martiniello, 1995 : 30-36). En général, l'approche primordialiste assume sa durabilité, voire la permanence des communautés ethniques et argumente que les nations sont aussi des "liaisons primordiales" de race, origine/peuple, religion, langue et territoire (Smith, 1984).

Anthony D. Smith oppose aux primordialistes les instrumentalistes, qui soutiennent que l'ethnicité et les nations prospèrent aujourd'hui sous l'impact de l'urbanisme et de la modernité, mais leur rôle est plutôt "situationnel" et instrumental : l'ethnicité et la nationalité fournissent la base pour que les élites mobilisent un grand nombre de gens dans le but d'obtenir le pouvoir. Ensuite, ils considèrent l'ethnicité comme un phénomène moderne, tandis que les primordialistes le voient comme pérenne (Smith, 1984). Les primordialistes disent tout simplement que l'importance durable des aspects particuliers de la culture dans l'attribution de l'ethnicité est due à l'importance psychologique de l'identité ethnique. Les théories instrumentalistes disent qu'entre la culture et l'ethnicité il y a une grande différence. La culture est réduite à un set de symboles manipulés dans les intérêts changeants du groupe (Siân, 1997 : 87-88).

Il y a deux positions dans l'approche instrumentaliste: ceux qui soulignent les dimensions socio-structurelles et culturelles de l'ethnicité et adoptent une approche plus objectiviste et ceux qui soulignent les aspects interpersonnels et comportementaux de l'ethnicité et prennent une position subjectiviste. Il y a aussi des critiques apportées aux théories instrumentalistes de l'ethnicité:

- Beaucoup d'approches instrumentalistes tombent dans un mode réductionniste d'explication où l'ethnicité est définie en termes de régularités observées dans le comportement ethnique d'une situation particulière. Par exemple, la réduction des analyses de l'ethnicité aux facteurs économiques et politiques peut mener à un argument trop déterministe.
- La réduction de l'ethnicité aux relations économiques et politiques amène fréquemment à un abandon des dimensions culturelles de l'ethnicité. Cette négligence est une conséquence de l'idée que les catégories ethniques fournissent un « empty vessel »/ « récipient vide » dans lequel beaucoup d'aspects de la culture peuvent être versés.

- Le mode réductionniste d'analyse peut aussi négliger les dimensions psychologiques de l'ethnicité.
- On peut postuler que le comportement humain est essentiellement rationnel et dirigé vers la maximisation des résultats de ses propres intérêts et qu'il déconsidère les dynamiques du pouvoir dans les deux relations intragroupes et intergroupes. L'appartenance à un certain groupe ethnique national ne confère pas une perspective homogène pour tous les individus concernés et on ne peut pas présumer que les membres d'un groupe ethnique vont être d'accord avec ce qui est dans leur "intérêt".

Comme conséquence à la tendance à définir l'ethnicité comme une identité de groupe politique ou mobilisé, et à la négligence des dimensions culturelles et psychologiques de l'ethnicité, il est difficile de différencier les groupes ethniques des autres groupes collectifs d'intérêt. Donc, dans cette approche, parfois l'identité ethnique est regardée comme une variante de classe (Siân, 1997 : 75-79).

Toutes les classifications présentées au dessus peuvent être considérées comme faisant partie du mouvement BB (Before Barth). Ce qui suit, sont les théories non « substantialistes » où s'inscrit l'œuvre de Fredrick Barth, « *Ethnic Groups and Boundaries* » (1969). Pour lui, la question des groupes ethniques est d'abord une question d'organisation sociale. Considérer une ethnie isolément, comme une entité en soi, n'a pas de sens ou de pertinence. L'objet à considérer est la société et éventuellement les groupes ethniques qui existent au sein de cette société. La coprésence de tels groupes et leur interaction, leur interdépendance, constituent un type d'organisation sociale, dont l'analyse forme le domaine des recherches sur l'ethnicité (Gossiaux, 2002 : 12).

Les groupes ethniques n'existent que les uns par rapport aux autres et un groupe vivant de manière isolée ne peut être ainsi qualifié. Le mot "ethnie" en ce cas est impropre ou inutile par rapport à celui de « société ». Ils se définissent les uns par rapport aux autres par un ensemble de différences et de similarités culturelles. Et donc, la culture est considérée comme un moyen, et non comme l'essence. Ce qui est à prendre en compte, ce n'est pas la somme des différences et des similarités objectives, mais la notion de *frontière*: la continuité et la pérennité des groupes ethniques reposent sur le maintien d'une frontière (Gossiaux, 2002 : 12-13). Dans sa

définition de l'ethnicité, Barth s'est concentré sur le fait que les groupes ethniques ont des catégories d'attribution et d'identification par les acteurs eux-mêmes.

BB le groupe ethnique était d'habitude défini dans la littérature anthropologique comme une population qui:

- Se reproduit largement biologiquement
- Partage des valeurs culturelles fondamentales, réalisées dans un contexte donné avec des caractéristiques spécifiques
- Constitue un terrain de communication et d'interaction
- A une composition qui s'identifie et qui est identifiée par les autres comme constituant une catégorie distincte des autres catégories de même ordre
- Barth observe que, en fait, cette définition emprunte sur le même chemin: ce n'est pas loin de la proposition traditionnelle qui dit que la race est une culture, une langue, et que la société est une unité qui reflète ou discrimine les autres. Il garde de toutes ces définitions l'idée de partage culturel qui est une conséquence et non pas une caractéristique fondamentale du groupe ethnique.<sup>4</sup>

Barth a apporté une approche importante, celle interactionniste, qui est divisée en deux par plusieurs auteurs. L'une met davantage l'accent sur les opérations de classification et de catégorisation réglant les processus d'interaction, l'autre, sur les négociations des statuts sociaux et les stratégies de maîtrise des impressions (Poutignat, Streiff-Fenart, 2008 : 125).

Malgré son apport fondamental, la théorie de Barth est critiquée sur plusieurs points de vue. Le plus grand problème que cette démarche rencontre est le manque de profondeur historique. On n'analyse pas comment les distinctions ethniques ont évolué, comment des groupes homogènes en viennent à se séparer. Ensuite, l'approche anthropologique de Barth, étant centrée sur les relations inter-individuelles et sur l'acteur individuel, ne fait pas attention aux autres contraintes structurelles, comme le rôle de l'Etat, qui constitue autant de limites au choix individuel des acteurs sociaux, notamment en matière d'identité ethnique. Puis, en insistant sur l'importance de la négociation inter-individuelle et inter-groupale au sujet de l'ethnicité, on pourrait masquer le différentiel du pouvoir - politique ou économique - qui se manifeste

---

<sup>4</sup>Barth, F., « Ethnic Groups and Boundaries ». Disponible sur [http://www.bylany.com/kvetina/kvetina\\_etnoarcheologie/literatura\\_eseje/2\\_literatura.pdf](http://www.bylany.com/kvetina/kvetina_etnoarcheologie/literatura_eseje/2_literatura.pdf).

souvent entre les groupes ethniques en contact, ou entre certains de ces groupes et l'Etat (Martiniello, 1995 : 50-51).

En dépit de ces critiques, Fredrik Barth a révolutionné le domaine de l'ethnicité, par ses observations essentielles apportées. La question principale sur laquelle je vais m'appuyer dans l'étude de cas est l'approche interactionniste, et la manière dont on construit deux identités ethniques différentes, quelles sont les frontières, comment elles sont maintenues, ou par conséquent, transformées par le dialogue des groupes ethniques des étudiants hongrois et roumains.

Toujours dans le cadre du mouvement BB, plusieurs auteurs ont commencé à déconstruire le mythe d'une ethnicité née et ont développé des théories sur l'ethnogenesis. Ainsi, ils commencent par le fait que le groupe ethnique est un fait social, non pas une donnée biologique: on ne naît pas ethnique, on le devient. **Le constructivisme** est le paradigme dominant à présent dans les études sur l'ethnicité. Il suggère que l'ethnicité est construite et reconstruite en fonction du changement des identifications individuelles. Notre recherche va s'appuyer aussi sur une perspective constructiviste.

Gail Lewis et Ann Phoenix (2010) parlent du processus d'ethnicisation, qui est défini comme un processus dynamique qui construit des gens comme appartenant à un groupe « ethnique » particulier, sur la base des assumptions sur la culture, origine nationale et langage. Ils s'opposent à l'essentialisme, qui est un procès par lequel les groupes sont traités comme s'ils avaient une essence fondamentale et qui réduit les similitudes entre les groupes. Il offre un point de vue sur la culture de l'Autre rigide, fixe.

En dépit du fait que c'est un processus relationnel, la catégorisation des gens dans des groupes distincts est assumée comme naturelle et normale. L'assumption du « naturel » des catégories d'« ethnicité » cache les inégalités de pouvoir associées avec ces différentes catégories. Tous les groupes ont une ethnicité. Mais on observe même dans la science que les chercheurs ont analysé surtout ces groupes ethnicisés moins puissants ou « minoritaires ». Or, si toutes les identités sont relationnées et tous ont une « ethnicité », c'est intéressant d'analyser de la même manière ces groupes positionnés comme plus puissants (Lewis, Phoenix, 2010). C'est donc pourquoi il est nécessaire d'analyser aussi les groupes roumains et hongrois des étudiants les uns en relation avec les autres, et aussi de parcourir un

chemin historique de l'université « Babeş-Bolyai » pour observer le changement de pouvoir entre les deux groupes et les transformations de leurs relations.

Ce qu'on peut conclure est le fait que les termes dérivés *d'ethnikos* ont beaucoup changé de signification au cours du temps et en fonction de la région. Même si aujourd'hui, dans la littérature spécialisée, on insiste beaucoup sur la perspective constructiviste, dans le langage quotidien des étudiants de l'université « Babeş-Bolyai », et, en général dans l'Europe de l'Est, le terme « ethnie » est beaucoup utilisé encore. Toutes les approches et les théories *Avant et Après Barth*, nous aide à mieux comprendre les transformations par lesquelles les termes *ethnie* et *ethnicité* sont passées dans les contextes socio-politiques en cause, pourquoi les termes sont acceptés dans une certaine société et pas dans une autre, quelles sont les nouvelles significations de ceux-ci dans des régions différentes et quel est le terme approprié et accepté par la littérature spécialisée aujourd'hui.

### *c. Le Multiculturalisme*

Un autre concept que nous utiliserons tout au long de cette recherche et qui a constitué un point de départ à l'analyse des relations inter-ethniques hongroises-roumaines est le multiculturalisme. Une université de l'Europe de l'Est, d'un pays ex-communiste désire adopter une politique née en Amérique, dans un contexte tout à fait différent. Ce que nous suivons est la manière dont le multiculturalisme se manifeste dans le cadre universitaire et surtout comment il est perçu par les sujets les plus importants: les étudiants.

Même si « multiculturel » et « multiculturalisme » sont des termes récents, il y a une littérature très développée pour et contre le multiculturalisme. Milena Doytcheva dit que l'adjectif est recensé pour la première fois dans la langue anglaise en 1941, où il désigne une société cosmopolite, composée d'individus sans préjugés, ni attachés pour qui les nationalismes d'avant ne signifient plus rien. Le substantif fait son apparition au début des années 1970 au Canada et en Australie aussi, pour qualifier des politiques publiques dont le but est de valoriser la diversité culturelle qui caractérise les sociétés canadiennes et australiennes. C'est seulement en 1989 que le terme est introduit dans le « Oxford English Dictionary » (Doytcheva, 2011 : 9).

Il y a aussi des opinions, comme celles de Gilles Ferréol, qui disent que le multiculturalisme est apparu plutôt au Canada, en Australie ou en Suède, grâce aux politiques multiculturelles qui y sont exercées. Il parle du Canada étant donné sa Constitution de 1982, qui contient des lois de politique multiculturelle incluses sous la forme de la Carte des Droits et des Libertés. En Australie, on a adopté en 1989 un ensemble de mesures et « The National Agenda for a Multicultural Australia » concernant la thématique des identités. La Suède a adopté en 1975 une politique basée sur trois principes: égalité en ce qui concerne le niveau de vie entre les groupes minoritaires et le reste de la population; la liberté de choix entre l'identité ethnique et l'identité culturelle suédoise; la volonté d'assurer des relations de travail profitables pour la productivité (Ferréol, 2005: 450). Étant donné cette variété des lieux d'origine, et puis son utilisation dans différents contextes, le multiculturalisme a plusieurs définitions. Au début, il a été utilisé pour décrire « l'effort des groupes minoritaires (de couleur) pour une représentation séparée et égale dans les programmes culturels académiques et extra académiques » (Păun, 2006 : 13). Encore, il a été défini comme « une explosion d'identités culturelles, mais aussi comme une possibilité d'affirmation des différences » (Constant, 2000 : 15). Aujourd'hui, sa signification s'est élargie, et le terme définit « une politique identitaire dont le but est de reconnaître séparément et également des minorités ethniques dans le cadre de la culture majoritaire.» (Păun, 2006 : 13). Sous l'égide du multiculturalisme on parle de plus en plus de problèmes d'identité, de genre, de culture etc.

De même que l'ethnicité, le multiculturalisme doit être analysé en fonction du contexte politique, social et régional. Comme John Rex l'observe aussi, la question de multiculturalisme se présente différemment en Europe qu'en Amérique de Nord. Le concept, né au Canada, s'accompagne d'une politique appelée par Charles Taylor la « politique de reconnaissance ». Le terme fait son chemin en Amérique du Nord depuis les années 1960 en réponse à une « demande de reconnaissance » des minorités ethniques. Il trouve son fondement dans les mouvements des droits civils et prend forme avec la mise en place, dès 1965, des mesures « d'affirmative action ». Si au Canada le multiculturalisme s'adresse aux « minorités » territoriales et linguistiques, aux États-Unis, il renvoie aux populations « exclues » de l'assimilation (Noirs) (Kastoryano, 2000 : 166-167).

Dans l'Europe de l'Ouest existe une forte histoire nationale qui est troublée après la deuxième Guerre Mondiale par les vagues d'immigrations en provenance des pays moins développés et des anciennes colonies. A ce moment-là, ces pays ont estimé marginal le problème du multiculturalisme comparativement aux conflits de classes et aux compromis qu'ils souhaitaient instaurer entre les classes sociales grâce à l'État Providence. La pensée politique Ouest-européenne a toujours eu tendance à postuler l'existence d'une culture nationale monolithique avant 1939 (Rex, 1995 : 111). Alors, en Europe, le multiculturalisme correspond à des situations diverses selon la formation de l'Etat et sa politique quant à la reconnaissance des particularités régionales et linguistiques (Kastoryano, 2000 : 167). La diversité des situations a conduit le philosophe canadien Will Kymlicka à faire une distinction entre ce qu'il appelle les Etats-multiplicationaux - constitués d'entités nationales linguistiquement et territorialement définies - et les Etats polyethniques, c'est-à-dire ceux où coexistent plusieurs communautés ethniques nées de l'immigration (Kastoryano, 2000 : 167).

Comme on l'a déjà mentionné, Charles Taylor, avant de parler de multiculturalisme, discute de la politique de reconnaissance. L'exigence de reconnaissance prend une certaine acuité à cause des liens supposés exister entre la reconnaissance et l'identité, ce dernier terme désignant quelque chose qui ressemble à la perception que les gens ont d'eux-mêmes et des caractéristiques fondamentales qui les définissent comme êtres humains. Notre identité est partiellement formée par la reconnaissance et par la perception des autres (Taylor, 1994 : 41). Charles Taylor a montré à travers la notion de reconnaissance le lien structurel qui existe entre développement de l'individualisme et des revendications multiculturelles. L'auteur reconstruit le cheminement intellectuel, depuis Herder et Rousseau, qui a conduit la culture occidentale jusqu'à l'individualisme contemporain (Semprini, 1997 : 70). Dès son apparition, le concept de reconnaissance a été lié à celui d'identité. Charles Taylor observe que l'importance de la reconnaissance a été modifiée et intensifiée par la nouvelle conception de l'identité individuelle qui apparaît à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour saisir la connexion étroite entre identité et reconnaissance, il faut prendre en considération un détail essentiel de la condition humaine: son caractère dialogique (Taylor, 1994 : 44-49).

Le dialogisme est une notion utilisée pour montrer comment l'identité d'un individu se constitue dans le contact avec autrui et à travers l'échange continu qui

permet au moi - le self - de se structurer et de se définir par comparaison et par différence. Ici intervient le rôle essentiel joué par l'intersubjectivité dans la constitution du moi. Il ne peut y avoir conscience de soi en dehors d'une structure dialogique et donc sociale. Le *moi* individuel est construit et activement négocié par l'individu dans ses interactions avec autrui (Semprini, 1997 : 73). La théorie intersubjective de l'individu s'efforce de reconnaître l'importance des notions d'enracinement et d'appartenance dans la construction du moi. Dans cette conception, l'identité individuelle est conçue comme une structure vide, qui ne prend forme que dans le vif d'un processus d'éducation et d'apprentissage. Celui-ci fournit à l'individu un système de valeurs et de normes de conduite, lui permettant de "comprendre" le monde et sa position à l'intérieur de celui-ci. La perspective se trouve alors inversée: non seulement l'affiliation et le sentiment d'appartenance ne représentent pas une entrave à l'épanouissement de l'individu, mais ils en représentent les conditions de possibilité. En dotant l'individu d'un sens de moi fort et structuré, ils constituent une richesse pour lui (Semprini, 1997 : 74).

Ensuite, le développement de la notion moderne d'identité a donné naissance à une politique de la différence, et avec la politique de reconnaissance, ce que l'on demande de reconnaître c'est l'identité unique de cet individu ou de ce groupe, ce qui le distingue de tous les autres (Taylor, 1994 : 57). Entre les deux concepts d'égalité et de différence vont prendre naissance les différentes formes de multiculturalisme, de même que les différentes critiques de celui-ci. Margit Feischmidt a établi, en fonction des différences sociales, trois types de multiculturalisme: descriptif, normatif et critique.

- Le multiculturalisme descriptif se rapporte à la diversité des produits culturels (de l'art, de la musique, des films), du domaine de la communication et des services (de l'industrie hôtelière, du tourisme etc.). Cela est une forme superficielle de la diversité culturelle, conséquence de la globalisation et de la consommation transnationale. « La tolérance est plutôt une illusion ».<sup>5</sup>
- Le multiculturalisme normatif met l'accent sur des normes et des conceptions pour la vie en commun des groupes démographiques aux

---

5 Romanathan, Agentia Romilor pentru comunicare. Disponible sur  
<http://www.romanathan.ro/romana/studii/concepte/mltcu.html>

traditions différentes. Il est basé sur des institutions telles que l'enseignement, la pédagogie et la politique sociale. Le concept central du multiculturalisme normatif est celui de la différence. C'est pour cela qu'il est critiqué: la conséquence de l'application de ce type de multiculturalisme serait la consolidation des catégories identitaires rigides et la ségrégation des minorités. « La réponse des minorités à une telle politique est le retrait dans une forme de vie microcommunautaire, avec une identité culturelle authentique. » (Feischmidt, 1999 : 8).

- Le multiculturalisme critique s'intéresse aux concepts et aux cultures utilisés par les cultures dominantes et minoritaires et veut créer une culture commune plus ouverte et plus démocratique. Le concept de base est opposé au multiculturalisme normatif: l'hétérogénéité. On souligne le rôle de la représentation, des institutions génératrices des sens dans la construction de l'identité. On parle des identités-frontières (border identity), où il y a un dialogue entre les cultures différentes (Feischmidt, 1999 : 8).

La question des minorités en Europe de l'Est prend la forme particulière des « minorités nationales »: ce sont des minorités territoriales qui se voient comme une population déplacée d'un autre État souverain, souvent voisin. La position des régimes communistes sur ces questions avait été ambiguë. La théorie marxiste perçoit négativement la différence de culture ou de religion puisque, dans la perspective de la lutte des classes, elle représente une entrave à la « conscience de classe ». En fait, l'attitude des régimes communistes vis-à-vis des minorités a été opportuniste, se servant de leur existence et décidant de manière autoritaire leur nationalisation en faveur des stratégies de pouvoir (Doytcheva, 2011 : 54). Le communisme ne connaît pas le dilemme multiculturalisme ou intégration. Le premier contredit deux de ses idées fondamentales: celle du Bien unique et celle du Sujet social dont l'idéal d'homogénéité exclut toute hétérogénéité. Alors, les communautés ethniques n'étaient pas pensées en matière d'opposition minorités-majorités. Le centre autour duquel le communisme structure les relations sociales est la différence de classe. Au libéralisme qui affirme que nous devons être égaux indépendamment de la différence, le socialisme détermine que nous ne pouvons pas être égaux tant

qu'il y a des différences de classe. Voici une des deux raisons pour lesquelles il y a une visibilité de la différence culturelle, mais pas de politique de multiculturalisme. La seconde raison est liée aux conditions qui favorisent l'orientation de l'opinion publique vers les revendications culturelles. Dans les pays occidentaux, on voit que la conception qui lie justice et reconnaissance a suivi celle liée à la distribution (Greven, Tournon, 2000 : 173-175).

Ensuite, le discours communiste a été un discours fortement nationaliste, et il a eu deux objectifs. Le premier a été de fonder la primauté du commun sur le particulier, de la communauté sur l'individu. Comme on l'a déjà mentionné dans le chapitre précédent, le discours communiste ne connaît pas la notion d'ethnicité. Il ne parle que d'ethnie, concept qui fixe l'attention sur la communauté dans sa stabilité ontologique et sa primauté à l'égard de ses membres. Le second but du discours communiste est de présenter l'assimilation, l'effacement des différences comme l'unique politique possible. Tout ce qui ne s'inscrit pas dans l'homogénéité de « l'organisme » national proclamée « naturelle », est déclarée « déformation » ou « aliénation » (Greven, Tournon, 2000 : 176-177).

Après le communisme, on découvre la différence ethnique et aussi un autre type de politique. Si avant, c'était le pouvoir qui décidait quel type de politique appliquer aux minorités, avec souvent des politiques identiques pour toutes les minorités, maintenant ces dernières ont une plus grande liberté d'autodétermination. Le libéralisme, construit comme référent par le discours post-communiste est différent de celui des débats politiques et intellectuels de l'Ouest. Là, il est critiqué par le communautarisme pour son universalisme et son approche homogénéisante qui met les gens dans le même moule. Ce moule se présente neutre, mais il exprime souvent uniquement les prétentions de la culture dominante. La force du libéralisme - traiter tout le monde comme égaux - est d'un autre côté sa limitation, parce qu'elle le rend insensible à la diversité. Le post-communisme, comme le communisme, opte plutôt pour la localisation des différences ethniques et religieuses dans la sphère privée. Contrairement au second, la politique post-communiste produit de véritables élites ethniques et le rôle joué par les voix minoritaires dans la formation de la sphère publique est significatif (Greven, Tournon, 2000 : 179-182).

Riva Kastoryano observe que, dans tous les cas, le multiculturalisme, accepté, contesté, rejeté, s'est imposé comme un concept historique de changement, à la fois des institutions et des normes politiques dans les démocraties libérales occidentales.

Il se présente comme un choix politique qui s'appuie sur la reconnaissance des différences ou encore sur ce qui est aujourd'hui appelé des politiques d'identité. Cela consiste à promouvoir les spécificités culturelles et à assurer leur représentativité de manière égale dans la communauté politique. Alors, le multiculturalisme se réfère avant tout à l'Etat-nation qui, dans ces principes, tend vers l'unification territoriale, linguistique et culturelle (Kastoryano, 2000 : 164).

Les événements qui ont eu lieu ces dernières années, appelées aussi la période post - 11 Septembre, ont encouragé les mouvements anti-multiculturalistes. Le discours public de la période post - 11 Septembre a augmenté aussi à cause des bombes de Madrid en 2004, les bombes de Londres en 2005, ou le complot terroriste de Canada en 2006. De façon similaire, le discours académique sociologique anti-multiculturaliste s'est développé après le 11 Septembre. Ce discours a produit le terme « post-multiculturalisme » qui suggère le besoin de bouger au-delà des politiques actuelles du multiculturalisme et ses différentes approches au procès d'immigration et d'intégration ethnique.

En Europe, le terme de « post-multiculturalisme » a été popularisé par Vertovec, qui a voulu l'utiliser comme une demande d'alternatives au multiculturalisme qui inclue une recherche pour des modèles nouveaux qui encourage la cohésion sociale et promeut l'assimilation et l'identité commune. L'aspect central du discours "post-multiculturaliste" est basé sur la perception et la revendication que le multiculturalisme ne fonctionne pas, ou n'a pas fonctionné et qu'il sépare plutôt qu'il intègre les divers groupes « raciales », « ethniques » ou religieux. Alors, il ne fait que contribuer à la fragmentation de la société et rendre la cohésion sociale difficile voire impossible (Lloyd, 2008).

Le multiculturalisme comme politique et philosophie a reçu beaucoup de critiques depuis qu'il a été en premier plan dans la sphère publique dans les années 1970. Comme Stephen Castles (2000: 5) l'avait bien résumé, dans le terme multiculturalisme est encapsulé ce qui fait référence à « l'abandon du mythe des États-nations homogènes et monoculturels » et « à la reconnaissance des droits au maintien de la culture et de la formation de la communauté, en reliant cela à l'égalité sociale et à la protection contre la discrimination ». De cette façon, le multiculturalisme représente une sorte de correctif à des approches et des politiques assimilationnistes qui supposent l'incorporation nationale des immigrants. En termes

de politique, le multiculturalisme encadre des procédures, des représentations, du matériel et des ressources dans l'éducation, la santé, le bien-être, la police, les arts et les loisirs (toutes les pratiques de la sphère publique). Et malgré cela, le multiculturalisme est utilisé dans différents discours, avec des sens différents. Le multiculturalisme peut se référer à une description démographique, une idéologie politique large, un ensemble de politiques publiques spécifiques, un objectif de restructuration institutionnelle, un mode de développer l'expression culturelle, un défi général moral, un ensemble de nouvelles luttes politiques, et une sorte de modèle de post-modernisme. Alors, il y a plein de critiques concernant les différents types de multiculturalisme. Par exemple, on critique le « multiculturalisme boutique », le « multiculturalisme artistique et du style » ou le « multiculturalisme d'entreprise ». Toutes ces formes minimalistes, festives et tribales des multiculturalismes ont tendance à garder la diversité dans une boîte et peuvent finir par faire plus de mal que de bien (Vertovec, 2011 : 3).

Ralph Grillo (2000) fait la distinction entre le multiculturalisme « faible » - où la diversité culturelle est reconnue dans la sphère privée - tandis qu'un grand degré d'assimilation est attendu des immigrants et des minorités ethniques dans la sphère publique de loi et gouvernement, du marché, d'éducation et d'emploi ; et le multiculturalisme « fort » marqué par la reconnaissance institutionnelle de différence culturelle dans la sphère publique, y compris la représentation politique. On peut observer des modèles différents lorsqu'on compare par exemple les politiques des immigrants et des minorités ethniques à travers l'Europe (Vertovec, 2011 : 3).

Grillo (1998 : p.195) présente six problèmes communs identifiés dans la théorie et dans la pratique multiculturelle :

1. l'essentialisme implicite du multiculturalisme
2. le système de catégorisation qui sous-tend celui-ci
3. la forme que prend la politique multiculturelle
4. la ritualisation de l'ethnicité souvent associée avec lui
5. l'« élision » de la race (et de la classe)
6. l'attaque sur le « tronc commun » qu'elle représente.

Comme Grillo l'observe, la plupart de ces critiques se rapporte à la culture. Alibhai-Brown (2000) souligne certains « ennuis avec le multiculturalisme » : il ne s'agit que des « minorités ethniques », il a créé un sens d'exclusion blanche, son

modèle de représentation ne traite que les élites, il gèle le changement et peut enracer les inégalités, il érige les barrières de groupe, il est vu comme « un libéralisme laineux », il n'est pas engagé dans la globalisation (Vertovec, 2011 : 4-5).

John Rex soutient le fait que l'institution scolaire est le lieu privilégié pour la reconnaissance du multiculturalisme. La prégnance du multiculturalisme dans la société ne serait réelle que si les cursus scolaires des diverses cultures étaient reconnus, ainsi que leurs religions et pratiques. Une telle approche de l'éducation multiculturelle n'est pas universellement admise et devient très souvent un enjeu politique majeur (Rex, 1995 : 113). Claude Karnouuh se montre méfiant à l'égard de l'application du multiculturalisme en Transylvanie : « The multiculturalism of the United States, and to be more precise, of the American left, covers a phenomenon of an entirely different nature from that which exists in contemporary Romania. American multiculturalism ostensibly bases itself on the antiracist struggle, and the recognition of the cultural and social dignity of the African American community and the various immigrant groups which form, socioeconomically, the lower strata of American society (...) One might question whether this concept is applicable to the Eastern European context of “interculturalism”, where the societies have not been founded on immigration. » (Karnouuh, 2004 : 250).

Bien qu'il y ait une variation si grande de définitions, aucune d'entre elles n'est complète pour décrire le type de multiculturalisme qu'on cherche à étudier dans notre cas. Nous analyserons le multiculturalisme de la façon dont il est défini par l'université, mais aussi par les étudiants. Pour mieux comprendre l'application du multiculturalisme, nous suivrons aussi les facteurs qui ont déterminé le choix de cette politique, les acteurs impliqués et les acteurs qui s'y opposent.

### **Section III: La recherche sur les identités. Différentes approches et théories**

Dans le cadre de la même recherche, les identités vont jouer un rôle essentiel. En ce sens, il est nécessaire de discuter de l'utilisation du terme « identité » en considérant plusieurs questions : comment le terme « identité » est utilisé aujourd'hui étant donné sa polysémie ? Comment se forment les identités, l'identité vue comme catégorie de pratique et comme catégorie d'analyse - « identifier » est aussi catégoriser ? Je vais m'appuyer ici sur plusieurs approches : philosophique (Charles Taylor et la « reconnaissance ») ; sociologique (sur les trois types de concept d'identité : le sujet illuminé, le sujet sociologique et le sujet post-moderne) ; et politique (les mouvements féministes).

A force d'être beaucoup trop utilisée, dans plusieurs domaines, la notion d' « identité » risque de perdre de sa signification ou, comme l'évoquent plusieurs auteurs, elle risque de tomber dans « une crise ». Le mot « identité » a lui-même une longue histoire qui commence avec les Grecs anciens, passe par la philosophie occidentale, jusqu'à la philosophie analytique contemporaine (Brubaker, Junqua, 2001 : 67). Dans le domaine des sciences sociales, le terme est largement utilisé à partir des années 1960, aux États-Unis. La notion d'identification a été extraite du domaine psychanalytique (le terme avait été introduit par Freud), et elle a été associée d'un côté à l'ethnicité, de l'autre coté à la théorie sociologique des rôles et à la théorie du groupe de référence. Le terme a été vite diffusé dans plusieurs domaines : journalistique, académique, dans le langage de la pratique sociale et politique ou bien dans celui de l'analyse sociale et politique (Brubaker, Junqua, 2001 : 67).

Déjà dans les années 1970, on discute d'une crise de l' « identité » qui implique une inflation et, en conséquence, une dévaluation du sens. A partir des années 1980, au-delà même de la présence envahissante de la question de l' « identité » dans les *gender studies*, les travaux sur la sexualité, la race, la religion, l'appartenance ethnique, le nationalisme, l'immigration, les nouveaux mouvements sociaux, la culture et la politique identitaire, même ceux dont, à l'origine, le travail n'avait rien à voir avec ces objets, se sont sentis obligés de traiter de la question de l'identité (Brubaker, Junqua, 2001 : 68).

Les identités se forment par la marque de la différence, par des systèmes symboliques de représentation et par des formes d'exclusion sociale. L'identité n'est pas l'opposé, mais elle dépend de la différence. Dans les relations sociales, ces formes de différences sociales et symboliques sont établies par l'opération appelée des systèmes classificatoires. Par ces systèmes, la population est divisée entre Soi et l'Autre (Woodward, 1999: 29). L'ordre social est maintenu par la division Soi-Autre et par la construction de différentes catégories dans la structure sociale organisées par des systèmes symboliques et culturels (Woodward, 1999: 33). L'identité est à la fois une catégorie de pratique et une catégorie d'analyse. Elle est une catégorie de pratique puisqu'elle est utilisée par les acteurs « profanes » dans certaines situations quotidiennes. Elle est aussi utilisée par les leaders politiques pour persuader les gens de se comprendre, pour persuader certaines personnes qu'elles sont « identiques » entre elles et en même temps différentes d'autres personnes, et pour canaliser l'action collective dans une certaine direction. Alors, le terme « identité » est impliqué dans la vie quotidienne et dans la « politique identitaire » sous diverses formes.

Comme catégorie d'analyse, on a affaire à un amalgame instable de langage constructiviste et d'argumentation essentialiste qui reflète la double orientation de beaucoup *d'identitariens* académiques qui sont à la fois des analystes et des protagonistes des politiques identitaires (Brubaker, Junqua, 2001 : p. 69-70). La catégorie qui n'est pas marquée est celle « normale », commune, tandis que la catégorie marquée est spéciale, différente, l'Autre. Généralement, à Cluj les Hongrois sont d'habitude la catégorie marquée, et les Roumains les non-marqués. Mais, dans le « monde » Hongrois, ce sont les Roumains ceux marqués et les Hongrois les non-marqués (Brubaker, 2006 : 211-212).

L'identité comme catégorie de pratique peut donner naissance aux stéréotypes: « a stereotype is a simplified, and possibly exaggerated, representation of the most common typical characteristics associated with a category » (Gove, Watt, 2000 : 52). À partir d'une étude sociologique sur les stéréotypes qui existent parmi les Hongrois et les Roumains, on a eu les résultats suivants: la plupart des Hongrois de Roumanie considèrent que les Roumains sont plutôt « agressifs », « paresseux », « égoïstes » et « stupides/bêtes » et ils les considèrent moins intelligents, aimables, tolérants ou compétitifs. Les Roumains ont la même opinion sur les Hongrois, excepté le fait qu'ils ne les considèrent pas « stupides », mais ils les considèrent plus égoïstes (Culic,

Horváth, Lazăr, Magyari, 1998 : 16). En ce qui concerne le degré d'acceptation des Roumains par les Hongrois on peut observer qu'il est plus grand que celui des Roumains envers les Hongrois. La discrimination ressentie par les Hongrois avant 1990 basée sur *l'ethnie* était en proportion de presque 100%, mais après cette année le pourcentage diminue. En ce qui concerne la perception du conflit ethnique (« conflict etnic ») entre les deux, celui-ci existe en proportion de 75% pour les Hongrois et en proportion de 45% pour les Roumains (Culic, Horváth, Lazăr, Magyari, 1998 : 22-34). La différence significative entre la minorité qui perçoit les relations interethniques comme conflictuelles et la majorité qui les perçoit ainsi dans un nombre beaucoup plus restreint, démontre de nouveau que la minorité ressent son statut comme déficitaire et en s'opposant à celui-ci résultent des relations conflictuelles avec la majorité. La recherche a été effectuée dans la période 21 octobre - 8 novembre 1997 par un groupe de sociologues de Cluj-Napoca. Nous allons utiliser ici cette étude seulement pour figurer le cadre amenant les identités hongroises et roumaines à générer des stéréotypes ou des préjugés.

Aniko, Hongroise, Licence d'archéologie, spécialisation hongroise :

*«Sincèrement ? Bah...je parle de préjugés nationaux disons...de nation, oui. Par exemple quelqu'un m'a dit, je l'ai connu, c'était mon collègue de travail, on s'est très bien compris jusqu'au moment où il m'a dit qu'il ne supportait pas les Hongrois. C'est-à-dire, il m'a dit que moi ça va, et qu'il pense vraiment que je suis une fille gentille et ainsi de suite. Et à ce moment-là j'ai été choquée. C'était la première fois qu'une chose comme ça m'arrivait. »*

Les « préjugés nationaux » peuvent en effet être observés parmi les Roumains qui viennent d'autres régions que la Transylvanie. Puisqu'ils n'ont jamais rencontré de Hongrois, leurs opinions sur l'Autre sont basées surtout sur la mémoire collective, l'histoire, le media et l'éducation où souvent le Hongrois est présenté comme l'ennemi. En rencontrant des Hongrois, on peut voir dans plusieurs cas que leurs opinions restent les mêmes et les systèmes classificatoires utilisent les mêmes stéréotypes.

Les stéréotypes et les préjugés font partie de la vie quotidienne, y compris de la vie étudiante. Dans notre cas, on s'intéresse particulièrement à ceux construits sur une base « nationale » ou « ethnique ». L'exemple illustré en haut n'est pas un cas

isolé. Il y en a beaucoup qui passent par ce processus de « stéréotypisation ». Conscient du fait qu'il s'agit des stéréotypes, Istvan, étudiant de la Région Sicule à la Faculté d'Histoire et de Philosophie, spécialisation hongroise, essaie d'expliquer la différence hongrois-sicule :

*« D'habitude on dit que, mais enfin, ça c'est un stéréotype ou une question de mentalité, que nous (nous, c'est-à-dire les Sicules) sommes plus impulsifs et beaucoup plus...comment dire ? Plus perspicaces, et ainsi on dit que nous sommes plus malins. C'est comme ça qu'on dit. Enfin, ça c'est un truc, un stéréotype, disons. Ça c'est une chose envers les Hongrois et envers les Roumains aussi. Et nous sommes beaucoup plus conservateurs et nous tenons beaucoup plus à nos coutumes. »*

Ce qui est intéressant dans sa « stereotyping » est aussi la manière d'intériorisation de ces stéréotypes. On ne sait pas si les stéréotypes viennent de l'intérieur du groupe ou de l'extérieur. Mais, de toute façon leur rôle est toujours d'encadrer les groupes ethniques et de souligner les différences.

La question des significations des identités s'élargit en fonction de son emploi et de la tradition théorique à laquelle elle se rattache. Rogers Brubaker et Frédéric Junqua résument les différents sens de l'identité en passant par ses usages variés. Comme motif ou fondement de l'action sociale ou politique, le mot « identité » est fréquemment opposé à l'« intérêt » dans un effort pour mettre en lumière et conceptualiser les modes non instrumentaux de l'action sociale et politique. Ensuite, entendue comme un phénomène spécifiquement collectif, l'« identité » dénote une similitude fondamentale et conséquente entre les membres d'un groupe ou d'une catégorie. Comme aspect central de l'« individualité » ou comme une condition fondamentale de l'être social, l' « identité » est invoquée pour designer quelque chose de supposément profond, fondamental, constant ou fondateur. Entendue comme un produit de l'action sociale ou politique, l'« identité » est invoquée pour souligner le développement progressif et interactif d'une solidarité ou d'un « sentiment de groupe » qui rend possible l'action collective. Encore, comme produit de discours multiples et concurrents, l'« identité » est invoquée pour souligner la nature instable, multiple, fluctuante et fragmentée du « Moi » contemporain (Brubaker, Junqua, 2001 : 71-72).

Dans une approche philosophique, Charles Taylor ajoute au traitement de l'identité, un autre concept : celui de la « reconnaissance ». L'identité est ce qu'une personne comprend par elle - même et ce qui contient les caractéristiques définissant une personne. Le philosophe lie l'identité au besoin de reconnaissance, dans le sens où le besoin de reconnaissance vient de l'importance que l'Autre donne à notre identité. Alors, notre identité peut être façonnée par la reconnaissance ou par la non-reconnaissance des autres. En conséquence, une personne ou un groupe peut éprouver une distorsion réelle si les gens et la société autour d'eux reflètent une image digne de mépris. Le lien entre l'identité et la reconnaissance se fait par la nature dialogique: on se définit toujours par rapport à un « significant other » (Taylor, 1994 : 75-107).

Dans une approche sociologique, Stuart Hall parle de trois types de concepts sur l'identité : celui du sujet illuminé, celui du sujet sociologique et celui du sujet post-moderne. Il fait une analyse diachronique des transformations qu'a subies l'identité, en commençant avec la période illuministe, en passant par le socialisme et en insistant sur la modernité tardive. De cette façon, il essaie d'expliquer la manière par laquelle on est arrivé à la fragmentation de l'identité dans la modernité tardive.

Pendant la période illuministe, on pensait le sujet comme une personne humaine centrée, un individu unifié, avec la capacité de raisonner, de la conscience et de l'action, dont le centre reste le même. Le centre de l'existence du soi/self était l'identité de la personne. Tandis que pour le sujet sociologique le centre n'était pas autonome, mais il était formé en relation avec l'Autre/ le « significant other ». Le sujet faisait partie d'une structure. Alors, on a un sujet qui expérimente au début une identité unifiée et stable, et qui devient après fragmenté, composé de plusieurs identités parfois contradictoires (Hall, 1992 : 275). L'idée que les identités étaient unifiées et cohérentes avant et qu'après, pendant la modernité, elles se sont disloquées, est quand même une façon simpliste d'expliquer le sujet moderne. Stuart Hall mentionne deux phénomènes majeurs qui ont contribué à l'articulation du sujet moderne : la biologie de Darwin (ou le sujet a été « biologisé ») et l'apparition des sciences sociales (qui va localiser l'individu dans les procès de groupe et des normes collectives) (Hall, 1992 : 284).

Le sujet postmoderne n'a pas d'identité fixe, essentielle ou permanente. L'identité se forme et se transforme continuellement en relation avec les manières dont on est représenté dans les systèmes culturels auxquels nous appartenons. Elle est définie

historiquement et non pas biologiquement. Ce changement se passe à cause des conditions sociétales : la société moderne est caractérisée par des changements permanents, constants et rapides. L'impact de la globalisation se manifeste premièrement dans ce sens. David Harvey décrit cette société par des phénomènes de fragmentations et de fissures en soi-même. Dans la prémodernité, le sujet est isolé, exilé et aliéné, mais dans la modernité tardive, le sujet ne supporte pas seulement une aliénation, mais aussi une dislocation. Le terme de dislocation appartient à E. Laclau, théoricien politique postmarxiste (Hall, 1992 : 278-279) et est utilisé aussi par Kathryn Woodward dans « Concepts of Identity and Différence » pour décrire le changement majeur produit dans la société moderne : celle-ci n'a plus un centre ou un principe organisateur créateur d'identité, mais plutôt une pluralité de centres. Si E. Laclau voit un côté positif à ce changement, parce que la société offre tant d'endroits différents d'où l'identité peut être née et où de nouveaux sujets peuvent être formés, K. Woodward observe aussi le côté négatif: la complexité de la vie moderne nous oblige à assumer des identités différentes, mais ces diverses identités peuvent entrer en conflit (Woodward, 1999 : 18).

Lacan décrit le processus d'identification sur l'hypothèse que le sujet unifié est un mythe, et que les individus cherchent un sens unifié par des systèmes symboliques et d'identification avec la façon dont nous sommes perçus par les autres. L'identité est toujours quelque chose d' « imaginaire » concernant son unité, elle est toujours incomplète, en formation. Par conséquent, plutôt que de parler de l'identité comme quelque chose de finalisé, on devrait parler d'identification et la voir comme un processus continu (Woodward, 1999 : 44-45). Définie de cette manière, l'identité postmoderne va nous servir tout au long de la recherche pour analyser les désaccords qui interviennent des fois dans les manifestations identitaires hongroises, roumaines ou sicules. Les causes sont multiples, celles sur lesquelles on va s'axer seront surtout le Temps, l'Espace et la Langue. Nous allons voir ainsi dans quelle mesure le fait d'assumer différentes identités peut avoir des conséquences positives ou négatives et quelles sont celles-ci.

Stuart Hall explique la décentralisation du sujet cartésien par l'émergence de nouvelles théories ou des changements dans les sciences sociales. L'un de ces changements serait la pensée marxiste, qui dit que les individus ne peuvent pas être les auteurs de l'histoire tant qu'ils ne peuvent agir qu'en fonction des conditions historiques et des ressources qui proviennent des générations précédentes. Ainsi, il

disloque toute notion d'action individuelle (Hall, 1992 : 285). Louis Althusser et K. Woodward parlent aussi sur le marxisme et soutiennent que celui-ci, par l'emphase du rôle de la matière et des relations de production et d'action collective, forme plutôt des identités sociales, que des autonomies individuelles.

Une autre explication est apportée par la théorie de Freud qui dit que nos identités se forment dans la base du procès psychique et symbolique de l'inconscient (Hall, 1992 : 286). A partir de ça, K. Woodward dit qu'à la base des formations et des fragmentations des identités il y a le conflit qui apparaît entre les désirs réprimés de l'inconscient (qui fonctionne d'après ses propres lois et qui a une logique différente) et les demandes des forces sociales (Woodward, 1999 : 44-45).

La troisième théorie est liée à la langue et appartient à Ferdinand de Saussure: nous ne sommes pas dans un sens absolu "auteurs" des significations qu'on exprime dans le langage. Le langage est un système social, non pas individuel ; il pré-existe avant nous. Nous ne pouvons pas être ses auteurs. Parler une langue ne signifie pas seulement exprimer ses pensées, mais aussi activer un vaste système de significations qui sont déjà intégrées dans notre langue et notre culture. Les significations des mots apparaissent dans la relation de ressemblance ou de différence que les mots ont avec d'autres mots dans le code de la langue, comme cela arrive avec les identités qui se forment sur les mêmes principes (Hall, 1992 : 288).

La théorie suivante appartient à Michel Foucault et parle de la généalogie du sujet moderne dans le cadre du « pouvoir disciplinaire ». Le pouvoir disciplinaire s'occupe des règles, de la supervision et de la gestion de toute la population, de l'individu et de son corps. Son objectif est de produire un être humain qui peut être traité comme un «corps docile». Plus les institutions sont grandes et mieux organisées, plus le sujet est isolé et surveillé individuellement (Hall, 1992 : 289).

La dernière théorie est apportée par le féminisme: l'impact du féminisme comme théorie critique et le mouvement social est un moment important (1960), car il fait référence à la naissance de la politique d'identité / «new social movements»: une identité pour chaque mouvement politique. L'identité politique signifie réclamer l'identité de quelqu'un en tant que membre d'une politique opprimée ou marginalisée. Ainsi, l'identité devient un facteur majeur dans la mobilisation politique (Woodward, 1999 : 24).

Toutes ces étapes mènent vers un sujet individualisé et fragmenté, autonome qui (se) construit. La perspective constructiviste suppose bien sur le processus de construction, mais aussi celui d'historicisation. En passant par les multiples changements qu'ont subi les identités, et par les nombreuses définitions qu'elles ont connues, on peut s'approcher plus de la manière de construction des identités hongroises et roumaines dans le cadre de l'université « Babeş-Bolyai » et au-delà de l'université. La marque de la différence qui donne naissance aux identités parfois opposées est la plus visible autour de trois facteurs comme cité auparavant dans ce travail: le Temps, l'Espace et surtout la Langue. Ce qui va suivre est par conséquent une analyse de la construction des identités des étudiants autour de ces trois facteurs, en utilisant surtout des approches anthropologiques, historiques et philosophiques.

# **Deuxième partie**

# **Des constructions identitaires**

# Chapitre I

## La construction des identités et les temporalités

### Section I. Le Temps

Roger Sue commençait, dans son étude sur le « temps et l'ordre social », par souligner l'importance du temps dans une société, comme moyen pour l'identifier, saisir la culture et la différencier d'une autre. Dans une perspective sociologique, on voit les différences entre deux cultures, deux sociétés etc., en rapportant le temps à la diversité des activités sociales qui le produisent (Sue, 1994 : 21-22). En essayant de définir le Temps, l'historien Jean Chesneaux met en évidence l'interdépendance d'entre temps et espace à partir même du titre : « habiter le temps ». Par l'association traditionnelle entre temps et espace, dit-il, on réussit à mieux saisir la profonde originalité du premier par rapport au second. De cette perspective il pourra tirer quelques caractéristiques qui vont servir à la définition du Temps. Ainsi, contrairement à l'espace, le temps n'est pas directement accessible, ni représentable. Aucun organe de notre corps ne dit le temps et nous n'en avons qu'une expérience indirecte. Pour évoquer le temps, nous devons donc recourir au vocabulaire de l'espace: flux ou champ temporel, mouvement cyclique ou linéaire du temps. La grande originalité du temps c'est son irréversibilité, alors qu'on peut parcourir en tout sens les trois dimensions de l'espace: hauteur, largeur et profondeur (Chesneaux, 1996 : 12-13).

On peut parler de Temps de plusieurs manières. Par exemple, on peut prendre en considération le côté mécanique de temps apporté par la modernité, qui s'oppose généralement au temps naturel. Les technologies sophistiquées et l'évolution récente de l'économie font surgir de nouvelles exigences temporelles et des formes originales de temporalité. Les caractéristiques du temps technique et du temps économique sont la compression à l'extrême des rythmes et des délais et la confusion des limites entre le virtuel et le réel (Chesneaux, 1996 : 31). Ensuite, le temps système de notre époque procède à la fois des immenses capacités de la technologie et des priorités économiques fixées sur le court terme. Il opère en circuit fermé, très loin du temps de la nature (Chesneaux, 1996 : 42).

Dans une perspective sociologique, Roger Sue regroupe les conceptions de la temporalité autour de deux grands pôles : le Temps-histoire et le Temps-objet. Le Temps-histoire, ou le temps macrosociologique, est la représentation du temps comme espace de la réalisation de l'Histoire. Mais à la différence de l'historien tourné vers le passé, le sociologue prétend découvrir les principaux mécanismes pour interpréter cette histoire et se projeter ainsi vers l'avenir. Cette conception du Temps-Histoire s'appuie sur un temps linéaire et continu qui permet de prévoir l'avenir en fonction du passé et du présent selon un ordre de succession inévitable. Le Temps-objet, ou le temps microsociologique, est le temps ou la périodisation qui résulte de tel ou tel phénomène social (Sue, 1994 : 25-26). Celui-ci est le temps vécu, le même que le sociologue Daniel Mercure appelle temporalité sociale. Celui-ci soutient que les temporalités sociales peuvent être expliquées telle la réalité vécue par les groupes ou bien comme une multiplicité des conduites temporelles et des représentations du temps liées à la diversité des situations sociales et des modes d'activités dans le temps. Il considère la notion de temps social désuète et la remplace par celle de multiplicité des temps sociaux. La notion de multiplicité des temps sociaux implique la différence et la pluralité des temps vécus et aussi l'hétérogénéité des modalités des temps collectifs dans les divers secteurs de la réalité sociale (Mercure, 1995 : 13-17).

Les temps sociaux sont les grandes catégories ou blocs de temps qu'une société se donne et se représente pour désigner, articuler, rythmer et coordonner les principales activités sociales auxquelles, elle accorde une importance particulière. Ils se décomposent généralement en temps de travail, temps de l'éducation, temps familial et temps libre. Les temps sociaux révèlent les activités sociales qui sont particulièrement importantes et significatives pour une société. Ce sont les temps macrosociaux qui déterminent les rythmes prépondérants dans une société donnée, en distinguant les formes majeures de l'activité sociale (Sue, 1994 : 29).

La structure des temps sociaux permet d'observer les interrelations et les principales activités sociales, leurs rapports, leur hiérarchisation, un certain mode d'organisation sociale (Sue, 1994 : 90). Cette structure définit une certaine configuration des rapports entre temps sociaux qui correspond à un état de la société à un moment donné. Il y a quand même un temps dominant qui structure et polarise l'ensemble des temps sociaux autour de sa propre structure. Un temps social

dominant contient et produit un nouveau temps social qui deviendra dominant à son tour, engendrant une rupture dans la temporalité, c'est-à-dire, un changement de société. On peut dire alors que l'histoire est une succession des temps sociaux dominants, dont les oppositions représentent et « réfléchissent » les conflits et contradictions internes à une société, qui produisent la dynamique du changement sociétal (Sue, 1994 : 123-151).

## Section II. Le Temps-Histoire

En ce qui concerne le cas transylvain je vais parler premièrement du Temps-histoire, vu dans une perspective historique, en suivant l'enchaînement des principaux événements qui ont contribué à la constitution de la Transylvanie. Je vais analyser du Temps-histoire sur trois niveaux : la Transylvanie, Cluj-Napoca et l'université « Babeş-Bolyai ». Je vais m'attacher à l'écriture de l'histoire, à la perception qui peut en être faite et à l'influence sur la vie quotidienne des étudiants. Toujours dans le cadre de cette dernière approche, j'élargis la définition du Temps, en l'expliquant comme histoire *et mémoire à la fois*. *La relation qui existe entre l'histoire et la mémoire est en cours d'éclaircissement*. C'est la raison pour laquelle je prends en référence le point de vue de différents anthropologues, sociologues, historiens et philosophes et m'appuie sur la théorie susceptible de se transposer de la manière la plus juste au cas transylvanien. Etant donné la différence des Temps-histoire roumain et hongrois dans le cas transylvain, le développement de ce sujet va s'articuler autour de deux temps, parfois opposés : le Temps hongrois et le Temps roumain. Le Temps-Histoire, vu dans une approche historique (suivant la définition de Roger Sue) divisé en trois parties (la Transylvanie, Cluj-Napoca et « Babeş-Bolyai ») va servir comme cadre général d'analyse de la construction des identités hongroises et roumaines. Nous avons déjà mentionné que nous pourrions parler de deux Temps différents ou même opposés. C'est un argument pour choisir des événements historiques pouvant être traités des deux côtés.

### a. *Le Temps-Histoire de la Transylvanie*

La Transylvanie a constitué une grande portion de la Dacie antique<sup>6</sup> et est devenue une province romaine, de Trajan à Aurélien, aux IIème et IIIème siècles. Elle fut intégrée dans la Hongrie médiévale à la fin du IXème siècle et est devenue une principauté autonome au XVIIème siècle, quoique sous statut spécial en tant que « vassale » des Turcs. Mise sous l'autorité des Habsbourg aux confins des XVIIème et XVIIIème siècles, elle fut directement dépendante de Budapest en 1848-1849 et

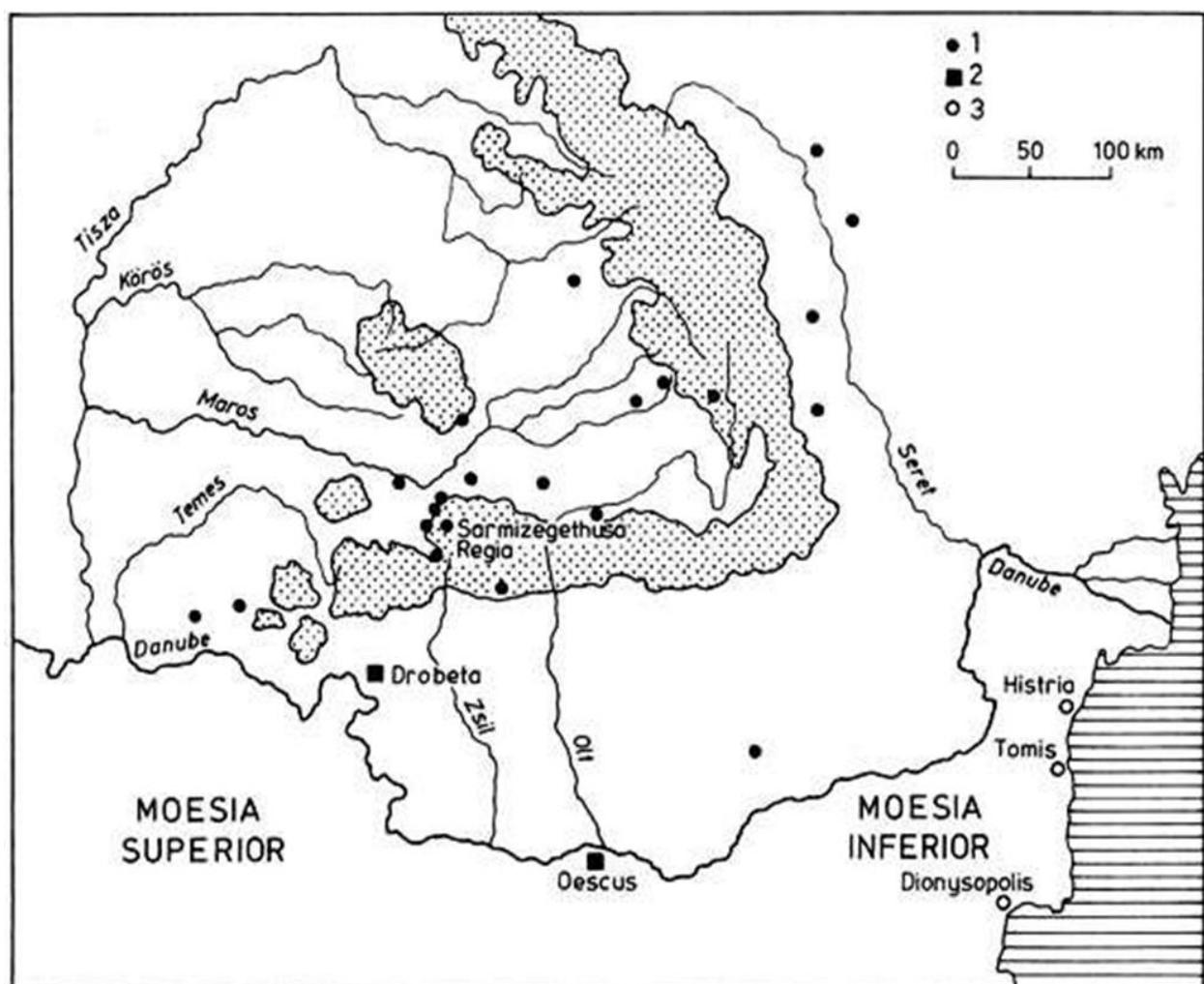
---

<sup>6</sup> Territoire de la région carpato-danubiano-pontique correspondant approximativement à celui de la Roumanie actuelle.

hongroise sous le régime du dualisme austro-hongrois à partir de 1867. Elle fut, par le traité de Trianon (1920) qui confirma la « Grande Union » de 1918, intégrée dans la Grande Roumanie.

Depuis lors, elle est restée roumaine jusqu'à nos jours, à l'exception de la période 1940-1944, lorsqu'une partie de la Transylvanie du Nord fut attribuée à la Hongrie de Horthy par l'Arbitrage de Vienne de l'été 1940, ce que l'historiographie roumaine appelle le « Diktat de Vienne ». A la fin de la IIème Guerre mondiale, la Roumanie va se trouver entre les mêmes frontières qu'aujourd'hui et va passer pas plus d'une moitié d'un siècle de communisme.

Carte 5 : La Transylvanie à l'époque du Royaume de Dacie



Conçue par András Mócsy, dessinée par Sándor Csanko

Légende : 1. Forteresse Dace

2. Camp militaire romain

3. Ville romaine

Source : Köpeczi, 1992 : 33.

## Carte 6 : La construction du territoire 1699-1792



Source : Atlas de la Roumanie (Rey, 2000 :16)

## Carte 7 : La création de l'Autriche-Hongrie en 1867

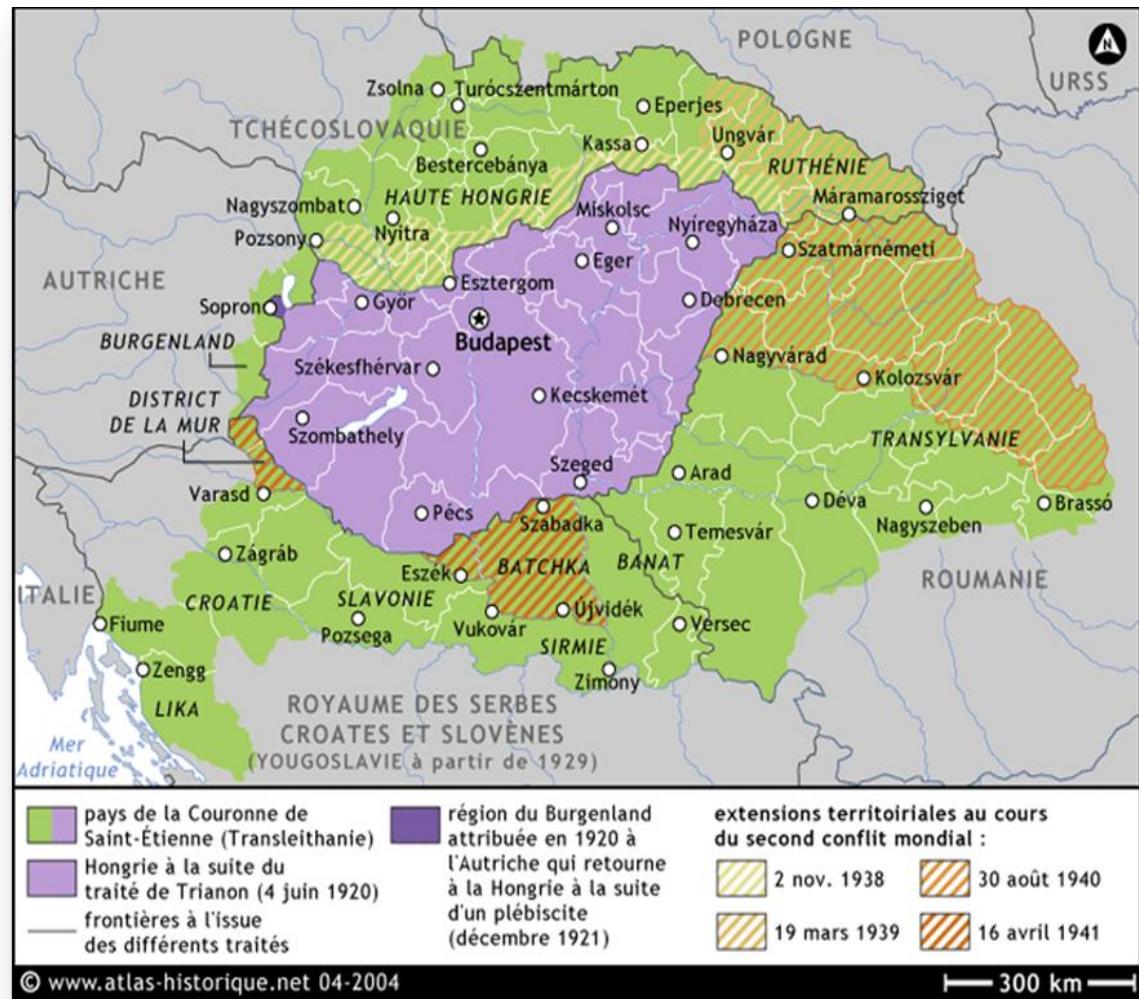


Source : [www.atlas-historique.net/1815-1914/cartes/Autriche-Hongrie1848-68.html](http://www.atlas-historique.net/1815-1914/cartes/Autriche-Hongrie1848-68.html)

Légende : Les régions d'Autriche (Cisleithanie) à la suite du compromis austro-hongrois de 1867 :

1. Royaume de Bohême
2. Margraviat de Moravie
3. Duché de Silésie
4. Royaume de Galicie-Lodomérie
5. Duché de Bucovine
6. Voralberg
7. Principauté comtale du Tyrol
8. Duché de Salzbourg
9. Duché de Carinthie
10. Archiduché de Haute-Autriche
11. Archiduché de Basse-Autriche
12. Duché de Styrie
13. Duché de Carniole
14. Littoral (Küstenland : Gorizia, Gradisca, Trieste et Istrie)
15. Royaume de Damaltie
16. Bouches de Cattaro (Kotor)

## Carte 8: La Hongrie à la suite de Trianon



Source : <http://www.atlas-historique.net/1914-1945/cartes/Hongrie1919-45.html>

La Transylvanie signifie aussi « *Tinutul Secuiesc* », c'est-à-dire *La Région Sicule*, qui s'étend à l'est de la Transylvanie, à côté des Carpates, dans les départements Harghita et Covasna et sur une partie du département de Mures. Cette région mérite une analyse séparée, étant donné sa population Sicule, son histoire parfois différente de celle des Hongrois et des Roumains et encore incertaine et ses revendications toujours d'actualité. « Une tradition des chroniqueurs qui remonte au début du XIII<sup>e</sup> siècle, veut que les Sicules, qui vivent actuellement concentrés dans la partie sud-est de la Transylvanie, aient fait partie des Huns, et se soient retirés dans cette région après la mort d'Attila. Légende qu'il serait impossible d'étayer par les faits, tout comme la thèse qui n'est pas sans s'appuyer sur certains arguments archéologiques, mais ne se justifie pas du point de vue linguistique, et qui les identifie à un peuple turc s'étant installé, à l'en croire, dans le bassin des Carpates vers 670. Le plus probable est que les Sicules, ou du moins le groupe étant à l'origine de leur dénomination, sont les descendants de la tribu kabar, mentionnée par Constantin, empereur de Byzance, une tribu qui s'était insurgée contre les Khazar et se rallia aux Hongrois avant leur conquête du bassin carpatique. Cette tribu était, vers 950, encore bilingue : elle parlait sa langue turque tout en lui substituant peu à peu la langue finno-ougrienne des Hongrois. » Ils ont gardé leur structure d'organisation tribale d'origine turque, différente de celle transylvaine pour des raisons militaires : ils se trouvaient dans des zones de garde-frontière qu'ils devaient protéger. Dès le X<sup>e</sup> siècle, les Sicules commencent à se laisser assimiler à la culture hongroise, utilisant déjà leur langue. Ils gardent leurs propres structures sociales et politiques jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, quand commence le processus d'identification à la nation politique et culturelle hongroise. Cette situation historique incertaine se reflète aujourd'hui dans le processus difficile d'identification des Sicules/Hongrois ou des Hongrois/Sicules.

Ce qu'il est important de mentionner est que, pendant la première période du communisme, en 1952, les Sicules obtiennent l'autonomie (non-institutionnelle encore) de ce qu'on a appelé La Région Autonome Magyare (RAM). Staline et la politique soviétique ont joué un rôle essentiel à cette période. C'est en 1961 que la Région Autonome Magyare devient la Région Mures-Autonome Magyare, reconnue institutionnellement. La création de la RAM a eu comme conséquences, d'un côté, la tension ethnique roumaine-hongroise, et de l'autre côté, la fragmentation Hongrois de Transylvanie et Sicules. Cela a duré jusqu'en 1962, les causes de sa dissolution

étant externes (la révolution de Hongrie et la déclaration de ne pas prétendre la Transylvanie) et internes (la mise en pratique d'un nouveau type de communisme nationaliste). Après cette période, son destin est commun à celui de la Transylvanie. (Bottini, 2010).

### *b. Le Temps-Histoire de Cluj-Napoca/Kolozsvár*

Capitale historique de la Transylvanie, Cluj-Napoca apparaît pour la première fois dans les sources écrites sous le nom de « Napoca » au deuxième siècle, après la conquête de la Dacie par l'empereur romain Trajan et elle devient une province romane. Pourtant, des sources archéologiques montrent que la ville était habitée depuis l'antiquité. La ville s'est vite développée et est devenue un municipé (Municipium Aelium Hadrianum Napocensium). Elle apparaît dans les sources hongroises plus tard sous le nom de Kolozsvár (le nom en hongrois) ou Klausenburg (le nom en allemand) (Brubaker, 2006 : 89).

Elle a fait partie de l'empire Hongrois et représentait un important centre commercial de la période médiévale. Au XIVème siècle, la plupart des habitants de Klausenburg étaient des Saxons<sup>7</sup>. Mais, vers la deuxième partie du XVème siècle, la moitié de la population de Klausenburg était Hongroise ou avaient des noms hongrois et un accord a été établi, stipulant que le conseil représentatif de la ville serait partagé également entre les Hongrois et les Saxons. Pendant la période de « vassalité » ottomane, Kolozsvár/Klausenburg a connu une période d'enrichissement économique et culturel. Isolés géographiquement et institutionnellement des grandes concentrations des Saxons au sud de la Transylvanie, beaucoup de Saxons ont été assimilés au fur et à mesure à la population parlant le hongrois (Brubaker, 2006 : 90). En plus, la plupart des migrants en ville parlait la langue hongroise. Voilà comment, graduellement, la langue hongroise a été adoptée par les Saxons. Kolozsvár est devenue ainsi une ville où on

---

<sup>7</sup> Population d'origine allemande dont le rôle principal était la protection des frontières.

parlait surtout le hongrois et restera ainsi jusqu'au XXème siècle (le saxon et le roumain sont aussi parlés, mais dans une moindre mesure) (Brubaker, 2006 : 90).

Le pouvoir hongrois à Kolozsvár est arrivé à sa fin le 24 Décembre 1918, quand les troupes roumaines ont défilé dans la ville. La ville a pris son nom roumain et les premières années sont marquées par un exode signifiant des Hongrois de Cluj vers la Hongrie et d'un afflux des Roumains. Pour une courte période, entre 1940 et 1944, le nord et l'est de la Transylvanie passent sous le régime hongrois horthyste<sup>8</sup> (y compris Cluj ou bien Kolozsvár). Après cette période, Cluj passe sous le régime communiste et dans une première phase, la politique roumaine a suivi le régime soviétique nationaliste qui supposait des droits égaux pour toutes les nations co-habitantes. La phase suivante est une étape urbanisation, industrialisation et roumanisation en même temps (Brubaker, 2006 : 92-108). La chute du communisme apporte plusieurs changements : l'apparition de l'UDMR (Union Démocrate des Magyars de Roumanie), mais aussi la gouvernance de 12 ans du maire de Cluj, Gheorghe Funar, homme politique nationaliste, membre du parti PUNR (Le Parti de l'Unité de la Nation Roumaine).

### *c. Le Temps-histoire de l'université « Babeş-Bolyai »*

Dans le cadre historique présenté ci - dessus, une université *multiculturelle* va naître. Pour comprendre comment se développent les relations interethniques dans une université qui essaie la politique du multiculturalisme, il faut prendre en compte aussi son passé. Nous commencerons avec les années 1849-1852, quand les intellectuels roumains de Transylvanie rédigent une multitude de pétitions qui demandaient à la Cour de Vienne l'établissement d'une université pour les Roumains de Transylvanie (Puşcaş, 2003 : 55). La création de l'Université de Cluj en 1872, avec la langue d'enseignement hongrois, a provoqué beaucoup de débats politiques et culturels. Le but de cette institution, avoué par Kolzsvari Kozlony (professeur

---

<sup>8</sup> Régime de politique nationaliste sous le gouvernement de Miklós Horthy très dur pour les populations non-hongroises de Transylvanie.

universitaire hongrois), était de donner la possibilité aux jeunes d'apprendre chez eux et de ne plus être obligés de voyager jusqu'à Budapest. L'université était donc dédiée spécialement aux Hongrois ou aux pratiquants de la langue hongroise (Puşcaş, 1994 : 10).

En 1918, à l'occasion de l'union de la Grande Roumanie (c'est-à-dire d'intégration de la Transylvanie à la Roumanie), il y a également la nationalisation des universités de Cernauți et de Cluj. À ce moment-là, Cluj était comme la ville idéale pour l'établissement d'une université roumaine. Paul Pârvan, célèbre historien roumain de cette période, voyait en cela "l'affirmation naturelle même de *notre existence latine*", et à cette époque plusieurs intellectuels croisent leurs opinions pour soutenir Cluj. Voilà par exemple ce que Dr. Negru, intellectuel roumain, avait affirmé: « c'est Cluj, et non pas une autre ville qui doit devenir centre roumain et foyer de la culture roumaine en Transylvanie. Le choix d'une autre ville signifierait de laisser dans le cœur de la Transylvanie une formidable forteresse de la *magyarité*. Roumaniser Cluj- artificiellement magayarisé- signifierait être maître chez soi. » (Puşcaş, 2003 : 146). A ce moment-là, l'université hongroise a émigré à Szeged, en Hongrie, alors que l'université de Cluj est devenue une université roumaine (Magyari-Vincze, 1997 : 235). L'idéal de l'université roumaine s'est accompli ainsi à Cluj.

En 1940, l'université roumaine de Cluj a été réorganisée à Sibiu (au sud de la Transylvanie, plus près de la Munténie et plus loin de la Hongrie), parce qu'une partie de la Transylvanie était tombée de nouveau sous la domination de la Hongrie. A partir de cette année, l'idéal universitaire s'identifie de nouveau avec l'idéal de la lutte pour des droits et pour la libération nationale. À cette époque, on l'appelait Alma Mater Napocensis, langue utilisée pour relever la latinité de l'université. Alma Mater signifie « mère nourricière », mais c'était aussi le synonyme pour université ; Napocensis est le nom latin de la ville de Cluj-Napoca. Ensemble, les mots veulent souligner le fait que l'université appartient à la Transylvanie latine, donc roumaine. Alma Mater Napocensis se présentait comme une "université lutteuse", dans le programme de laquelle l'union des provinces roumaines dans un Etat roumain devenait l'objectif essentiel (Puşcaş, 1994 : 27). Ainsi. Dr. Iuliu Hațieganu, lors du discours de l'inauguration de l'année universitaire 1941-1942 prononcé au Théâtre Municipal de Sibiu affirmait: « en Transylvanie, la science s'est toujours cultivée en sens national. La science a été ici depuis toujours pénétrée par la conscience

nationale. (...) notre éducation dans l'université ne peut être que réaliste (...) et par réaliste je comprends nationale (...). » (Puşcaş, 1994 : 27). Les origines de l'université de Cluj renvoient à la nation et à la conscience nationale. Même si les étudiants ne connaissent pas l'histoire détaillée de l'université, chaque côté sait qu'à un moment donné elle a été hongroise ou roumaine, et c'est à partir de cette histoire vulgarisée que souvent les demandes de séparations en deux universités peuvent être justifiées. Les demandes n'appartiennent pas aux étudiants, mais, généralement, aux professeurs.

En dépit des discours nationalistes, pendant la période de l'entre les deux Guerres, il y a eu un esprit de tolérance et de dialogue avec les autres *ethnies* de Transylvanie, en éloignant les discriminations en fonction de la confession et de la nationalité. La solution que les Roumains ont choisi pour que les Hongrois puissent apprendre dans leur langue maternelle a été la « spécialisation hongroise » (« linia maghiara » en roumain), c'est-à-dire, des spécialisations d'une certaine faculté roumaine où les cours sont en langue hongroise. La traduction textuelle de « linia maghiara » serait « la lignée magyare », expression qui pourrait donner des malentendus. Alors, tout au long de la recherche, je vais utiliser l'expression « spécialisation hongroise » pour parler de l'enseignement en hongrois dans le cadre de l'UBB (Bocsan, 1994 : 17).

Après la « libération » de la Transylvanie (expression utilisée souvent par les Roumains pour parler du rattachement de la Transylvanie à la Roumanie), l'université roumaine est rattachée à Cluj, en 1945. La même année, une université hongroise, « Bolyai Janos », s'est ouverte et l'université roumaine a reçu le nom de « Victor Babeş ». Tous les deux étaient des hommes de sciences nés dans l'empire Austro-Hongrois. Pendant le communisme de Nicolae Ceaușescu, les deux universités ont été unifiées en 1959, assurant encore certaines spécialisations hongroises. Quelques années plus tard, le Parti Communiste Roumain commence la politique de « purification » idéologique contre les « ennemis » de classe et la *roumanisation* massive des villes de Transylvanie (Karnoouh, 1996 : 176). Les conséquences ont été bien sûr l'émigration des intellectuels hongrois de Transylvanie et l'impossibilité de reconstruire une université hongroise. Cette politique visait la marginalisation de la culture de la politique hongroise et la *roumanisation* forcée des intellectuels hongrois (Karnoouh, 1996 : 176). En dépit de

la tendance de la plupart des intellectuels roumains de cette époque-là de discréder tout ce qui tient des actions du régime communiste, une partie d'entre eux approuvent en secret sa politique nationaliste (Karnoouh, 1996 : 191).

A partir de ce moment, l'autonomie de l'université hongroise de Cluj devient une question de plus en plus discutée. Ses facultés ont été transformées en sections annexées aux départements de l'université roumaine. Même si entre 1989 et 1996 il y a eu quelques améliorations (parmi lesquelles l'augmentation du nombre des places pour le concours d'admission à la faculté), en soi, la situation administrative est restée presque la même : en fait, les sections d'enseignement supérieur en hongrois - exceptant les deux départements de langue et de littérature hongroise et celle de folklore et d'ethnographie hongroise - ont statut de groupes linguistiques annexés aux départements roumains, sans une véritable autonomie administrative et financière, sans une vraie liberté de recrutement des enseignants nécessaires (Karnoouh, 1996 : 175). Les résultats des élections de 1996 qui marquent la conciliation des Hongrois et des Roumains sur le plan politique, ont ressuscité l'espoir, des changements commencent à s'entrevoir.

Donc on peut observer que l'Université de Cluj s'était conceptualisée « comme institution de l'émancipation nationale ». Elle a été utilisée comme moyen d'exclusion des forces non désirées- c'est-à-dire des ennemis de classe ou des Hongrois, dangereux pour le système communiste et a promu une politique du monoculturalisme et de l'autoritarisme de la communauté envers l'individu. Elle est devenue ainsi une institution du discours autoritaire national (Magyari-Vincze, 1997 : 235). Aujourd'hui encore elle se heurte encore à des mentalités ou à des intérêts nationalistes.

#### *d. Des mécanismes de nationalisation de l'histoire*

*Le Temps-histoire* vu dans une « soi-disant » *approche sociologique* cherche les mécanismes pour interpréter l'histoire. On dit « soi-disant » approche sociologique puisque l'histoire elle-même est une interprétation et est écrite en

fonction des nécessités et des idéaux du présent et de l'avenir. On va utiliser cette approche pour mieux observer la manière de construction de deux Temps différents : le Temps hongrois et le Temps roumain, qui vont donner naissance à deux identités différentes.

Tout d'abord, prenons en compte le fait que les deux histoires sont passées par une politique communiste. Voilà par exemple ce qui est dit sur l'histoire hongroise : « due to the relatively smooth political transition of 1989, and also to the in regional comparison rather unusual level of-cultural tolerance in the 1980s, the situation of Hungarian historiography in the 1990s fell as far as possible from being a comfortable *tabula rasa*. Both in themes and personnel, one can witness a stronger continuity than in most of the other former socialist countries. » (Antohi, 2007 : 1). Depuis la période moderne en Hongrie, la production de l'histoire est dans une relation étroite avec les pouvoirs politiques. Ainsi, si à la fin du XIXème siècle nous observons deux principales orientations historiques : les « indépendantistes » libéral-nationalistes et les pro-Habsbourg, pendant la période staliniste, les deux ont été niées ou redéfinies. En ce qui concerne les publications sur l'histoire de la Transylvanie, elles n'ont pas existé entre 1950-1960, quand le régime essayait de ne pas toucher les autres pays communistes. On a pu publier pendant le régime Ceausescu qui avait lancé, à son tour, une propagande contre les thèses hongroises sur leur arrivée en Transylvanie (Antohi, 2007 : 5). Tard, il suit une période de « de-idéologisation » comme dans la plupart des pays ex-communistes.

En ce qui concerne la Roumanie, il est question de deux traditions : « l'ancienne tradition » (qui contient la plupart des historiens de la période communiste, mais aussi certains de la période post-communiste qui sont influencés par le communisme-nationaliste) et « la nouvelle tradition » (les historiens qui ont soutenu la « de-idéologisation » d'après 1989 et qui combattent l'idée d'une histoire nationale promue par le Parti Communiste (Antohi, 2007 : 311). La relation histoire-politique a été très forte pendant la période communiste. Ici nous avons trois étapes qui se reflètent dans l'historiographie d'aujourd'hui encore :

- Entre 1948-1958 nous observons une rupture avec l'historiographie d'entre les deux guerres. Nous soulignons l'influence des Slaves dans

la langue et la culture roumaine et l'exagération de l'importance des relations Roumaines-Slaves.

- L'étape suivante, 1958-1974, annonce un procès timide de libéralisation. Après 1964, une campagne de de-soviétisation a été lancée, et, graduellement, plusieurs auteurs roumains ont été réintroduits dans l'historiographie roumaine.
- La troisième étape est la plus importante, puisque l'histoire d'aujourd'hui est basée en grande partie sur elle : en 1974 le Programme Communiste du Parti est lancé. Il est basé sur un document qui contenait aussi un court chapitre historique. Les thèses énoncées dans ce chapitre faisaient référence à : les anciennes racines du peuple roumain ; la continuité des Roumains sur l'actuel territoire du pays des temps anciens jusqu'à présent ; l'unité du peuple roumain dans toute son histoire ; la lutte continue des Roumains pour l'indépendance (Antohi, 2007 : 314-317).

Après la chute du communisme, nous observons un premier changement parmi certains historiens dans le procès de de-idéologisation qui continue dans la seconde moitié des années 1990 avec un procès de démythologisation. Ici on a la figure de l'historien roumain Lucian Boia, qui, par ses œuvres qui déconstruisent la tradition « nationale », a donné naissance à beaucoup de discussions dans le cercle historique.

Ioan Aurel Pop, historien roumain contemporain, observe un glissement vers l'exagération dans l'historiographie roumaine avant 1989. Sur la base de ces interprétations forcées (de type, Glad- « gouverneur d'une union politique roumaine »), l'historien roumain remarque qu'après 1991, un chercheur anglais, en analysant le sujet, soutenait que, à partir d'Anonymus (une source historiographique essentielle), nous ne pouvons rien prouver avec certitude sur les Roumains (Deletant, 1991 : 332-351). Le produit de l'historiographie hongroise n'a pas non plus éclaté par son objectivité ; voilà quelques exemples: le rejet des sources en les considérant légendaires, la modification non justifiée de la date et du chemin suivi par les Hongrois vers Pannonie, la contestation de l'existence d'une formation politique et des personnages, sur le motif que cela aurait résulté des toponymes, la

contestation de la continuité daco-roumaine en Transylvanie, le fait de considérer les Roumains des ancêtres d'une population turque, etc. (Pop, 1996 : 5)

David Prodan, historien roumain reconnu, surtout pour la période communiste, fortement nationaliste, présente dans le volume « Transilvania si iar Transilvania »/ « La Transylvanie et de nouveau la Transylvanie » les thèses de base qui séparent l'histoire roumaine de l'histoire hongroise : « de l'historiographie hongroise nous séparent quelques marottes qui lui appartiennent, mais vitales pour nous, exacerbées par la passion, par le révisionnisme, entrées fortement dans la conscience publique, même dans la psychologie commune hongroise, des marottes toujours rafraîchies, auxquelles elle ne renonce pas en dépit de toute évidence » (Prodan, 2002 : 19). Il faut observer le rapprochement de l'auteur de peuple roumain, son manque d'objectivité, la manière dont un historien parle de *son* peuple et les nuances ironiques concernant les Hongrois. Ses thèses sont construites sur la base de différentes lectures des historiens hongrois nationalistes.

Prenons quelques exemples des événements de l'histoire de la Transylvanie pour voir deux façons d'interpréter les événements. Un premier événement très souvent débattu par les deux peuples est la période de IXème au XIIème siècle. Deux théories sont utilisées dans des buts politiques et nationalistes et sont incorporées à la mémoire collective des gens.

L'historiographie roumaine soutient la théorie de la continuité qui dit qu'après le retrait aurélien des provinces de la Dace du nord du Danube, une grande partie de la population est restée sur place, même dans les régions de la Transylvanie et très peu ont migré au sud. Elle s'appuie sur l'idée que les colons romains avaient fait souche, et que c'était là la raison essentielle de la présence d'une langue latine dans les Balkans. C'est cette théorie que les historiens roumains utilisent souvent pour légitimer les prétentions du nationalisme roumain sur la Transylvanie (Thual, 1995 : 24).

La théorie hongroise dit que les Roumains ont immigré graduellement du sud du Danube dans le plateau de la Transylvanie où ils ont été colonisés par les Hongrois du Xème au XIIIème siècle. Donc lorsqu'ils sont arrivés dans cette région, elle était presque vide ou en tout cas il n'y avait pas de roumanophones. Les historiens hongrois insistent sur le fait que la langue roumaine s'est réinstallée en

Transylvanie après l'arrivée des Hongrois en arrivant des zones correspondant grossièrement à l'Albanie actuelle (Thual, 1995 : 25). Comme dit Joël Candau, le moment origine est toujours un enjeu pour la mémoire et pour l'identité et “parmi les attachements primordiaux qui sont au fondement de l'ethnicité, nous trouvons toujours la référence à une origine commune” (Candau, 1998 : 89).

Le même historien roumain, David Prodan, traite le problème de la continuité, en attaquant avec ironie les auteurs hongrois. Il ridiculise le fait que les Hongrois considèrent que l'immigration des Roumains commence dans les siècles XII-XIII, après que les Hongrois ont conquis la Transylvanie et va durer jusqu'à présent. Ioan Aurel Pop, beaucoup plus objectif que ceux avant lui, dit, lui aussi, que les recherches des dernières 70 années ont apporté des arguments solides de nature archéologique, épigraphique, numismatique et linguistique à la faveur de la continuité, après le retrait d'Aurélien (Pop, 1996 : 28).

Les opinions des historiens hongrois sont parfois celles dont David Prodan parle : la question se pose de savoir si pour les masses des citoyens romains, parlant latin, mais abandonnées par l'Empire étaient possible de demeurer sur le territoire de l'ancienne province, puis de survivre à la migration des peuples et de devenir finalement les ancêtres d'un peuple néo-latin (Toth, 1992 : 61). La réponse qu'ils trouvent est que l'évacuation de la Dacie ne se fit pas contre la volonté de sa population. Pour les citoyens romains de langue latine, grecque ou éventuellement syrienne, rester au nord de Danube aurait été insensé alors qu'ils étaient en mesure de reprendre leur vie habituelle un peu plus loin, à l'intérieur des frontières sûres de l'Empire (Toth, 1992 : 62). En ce qui concerne *Anonymous*, le notaire du roi Bela, note qu'à l'entrée des Hongrois en Pannonie (896), celle-ci était habitée par des « Roumains » aussi c'est une des principales sources utilisées par les historiens roumains, il est considéré comme une source peu crédible par les Hongrois (Bóna, 1992 : 116).

Voilà pourquoi les Roumains, mais aussi les Hongrois, voient la Transylvanie comme le berceau de leur civilisation. Et l'interprétation contradictoire de l'histoire continue à influencer les relations interethniques actuelles en Transylvanie. Pour la plupart des étudiants hongrois et roumains avec lesquels je me suis entretenue à ce propos les deux théories sont vagues, ne pouvant pas accepter en totalité aucune.

En parlant avec un étudiant hongrois sur la question de la continuité il me dit avec une réticence observable :

« *Donc...j'ai entendu parler des deux variantes...depuis mon enfance j'ai beaucoup lu, et de l'histoire hongroise...donc je connaissais la question...et donc...à l'école on a parlé des deux théories...J'étais sûr que notre variante est véritable, mais maintenant je ne suis plus sûr...parce que je ne me suis plus occupé de voir quelle est la variante la plus proche de la réalité. Je ne veux pas être nationaliste ou quelque chose comme ça...mais je veux savoir la vérité...il y a eu une période où...à présent il faut être vrai ce qui est vrai, tu sais? Vraiment vrai...mais je ne me suis plus occupé de l'histoire. Je n'ai pas changé d'avis...donc, à ce que je sais, la théorie roumaine dit que les Roumains ont été ici les ancêtres des Roumains...ils ont habité ici...et la théorie hongroise dit que les Roumains sont venus de la péninsule Balkanique...Voilà la différence...Le problème est qu'à présent je ne peux pas dire quelle théorie est vraie...mais quand même, si on lit la théorie roumaine dans les matériaux d'histoire, il n'y a pas grande chose...donc...comme j'ai lu sur wikipedia etc...les Roumains sont apparus dans l'histoire plus tard...en tout cas la langue roumaine a des éléments slaves...donc ils sont arrivés de la péninsule Balkanique. Et les Roumains disent que c'est plutôt une langue latine...donc je ne pourrais pas dire comment la langue roumaine est fondée : si c'était un phénomène naturel ou artificiel...c'est-à-dire, elle a été imposée comme langue latine. En tout cas, selon ce que j'ai lu, les Roumains en Transylvanie ont été très peu nombreux et dans très peu de places...au début...mais je ne saurais pas s'ils sont venus de la péninsule Balkanique.* » (Szabi, étudiant hongrois en Sciences Economiques, IIème année, spécialisation allemande).

Il faut remarquer de cette citation l'usage fréquent des mots comme « ils » et « nous », leur relation d'opposition, les ruptures dans la phrase, le fait que ce n'est pas un sujet très facile à aborder, mais aussi une sorte de tentative de sortir de la théorie hongroise. En tout cas, l'étudiant garde son opinion en concordance avec la théorie hongroise, bien qu'il ne le déclare pas fortement, mais ses explications renvoient quand même vers le fait que la « vérité vraie » est plutôt hongroise que roumaine. La recherche de la « vérité » et en même temps les références à ses lectures montrent son intérêt pour la question identitaire, politique et historique qui tient de la question « primordiale » : *qui a été le premier ?* Pourtant, la seule

référence exacte est le site internet de *wikipedia*, ce qui renvoie de nouveau vers l'idée de la vulgarisation de l'histoire.

Plusieurs étudiants de la Faculté de Sciences Economiques, spécialisation roumaine, considèrent la théorie de la continuité comme étant la seule valable :

*« Au début il y a eu les Daces et les Romans...ce n'est pas mon point fort...puis, La Transylvanie a été à la Turquie, à l'Austro-Hongrie, quelque chose comme ça... ».* (Sebi, roumain, master Sciences Economiques, spécialisation roumaine).

Même si l'histoire n'est pas claire, leurs opinions semblent certaines. Cela s'explique par l'histoire enseignée dans les écoles et les lycées, mais aussi par leur manque d'intérêt dans ce domaine. Comme conséquence, pour beaucoup d'entre eux (surtout pour ceux qui ne viennent pas de Transylvanie), la Transylvanie a été depuis toujours roumaine et cela les encourage parfois à avoir un comportement *conflictuel* envers les Hongrois, ou bien à s'attacher à un comportement nationaliste.

Voici un autre exemple d'une étudiante provenant d'une famille mixte roumaine-hongroise, parlant seulement la langue roumaine :

*« La théorie de la continuité ?... elle me saoûle aussi. Il me semble que c'est une discussion inutile et stupide dans le contexte historique actuel. Attend un peu ! Qu'est-ce qu'on joue maintenant ? Je lis un livre et on y parle à un moment donné des relations interethniques avec les Hongrois et ces théories de la continuité et le fait que les Hongrois soutiennent qu'ici il n'y avait personne et les Roumains soutiennent qu'ils ont été ici depuis toujours et la conclusion est : probablement les deux côtés se trompent. Et, enfin, après nous commençons lire là comment nous construisons les mythes historiques, et enfin, c'est une toute autre perspective sur l'histoire...déjà toutes ces choses deviennent pénibles. Elles deviennent des mythes identitaires. »* (Lia, spécialisation roumaine, Faculté d'Etudes Européennes).

Un autre étudiant hongrois, étudiant en Archéologie, spécialisation roumaine, lorsque je le demande qui a été « le premier » dit :

*« Je ne donne pas de réponse, parce qu'il n'y a pas de sens. Donc, le poisson ! (il rit). Donc, je veux dire qu'il n'y a pas de sens de donner une réponse à*

*cette question, sauf que je n'ai pas la réponse. Premièrement, je n'ai aucune idée, mais en plus, elle n'a pas de sens. Parce que ça c'est notre question absolue, comme on dit, mais elle n'est pas nécessaire. Je ne sais pas... c'était l'an 1100, je ne sais pas 1000 environ. Il n'y avait pas du tout de nationalité, que des zones. Cette question, c'étaient les Hongrois, c'étaient les Roumains ? Aucun n'existe à ce moment-là. Il n'y avait pas cette chose comme la nationalité. »* (Csabi, hongrois, master Faculté d'Histoire, spécialisation roumaine).

Nous observons alors que pour les étudiants ayant des connaissances en histoire, la théorie de la continuité n'est pas une référence suffisante. Lia, étudiante à la Faculté d'Etudes Européennes, est intéressée par le sujet des mémoires collectives hongroises et roumaines pour des raisons scientifiques, mais aussi personnelles : elle même provient d'une famille mixte, son père étant hongrois, sa mère roumaine. Son positionnement « ethnique » est difficile à clarifier. Son positionnement historique est très objectif : « probablement ni les Roumains, ni les Hongrois n'ont pas raison quand ils écrivent l'histoire ». Elle amène en discussion un sujet nouveau : les mythes historiques. Ces mythes ne deviennent connus qu'à partir des années 1990 et sont encore contestés par les historiens de « l'ancienne tradition ». L'opinion de Csabi concernant la théorie de la continuité n'est pas unique parmi les étudiants en Histoire, qu'ils soient Hongrois ou Roumains. D'un côté le fait que l'histoire est traitée d'une façon méfiante contribue à leur positionnement neutre ou bien en dehors de cet événement trop souvent manipulé par les deux côtés dans des buts politiques et nationalistes. Mais, si nous prenons en considération les opinions des étudiants Roumains qui ne sont pas spécialisés en Histoire, la situation change. La question de la continuité ne semble pas leur poser de questions, en dépit du manque d'informations spécialisées.

**Dans la nouvelle tradition roumaine**, nous constatons des changements au niveau de l'interprétation de l'histoire. Lucian Boia affirme que la théorie de la continuité c'est le mélange des populations et des cultures, et non pas la pureté daco-romane, qui caractérise de façon la plus correcte l'espace roumain de l'antiquité jusqu'à l'époque moderne. La tendance à éliminer les Autres de l'équation roumaine (comme les migrants par exemple), en ne s'appuyant que sur la douteuse

pureté daco-romane reflète et soutient des attitudes de rejet qui appartiennent au présent aussi, non pas seulement au passé (Boia, 2000 : 23).

Mais le point origine n'est pas suffisant pour que la mémoire puisse organiser des représentations identitaires. « Il faut encore un axe temporel, une trajectoire marquée de ces repères que sont les événements » (Candau, 1998 : 91) et l'histoire de la Transylvanie n'en manque pas. Alors, si nous prenons le fait que la Transylvanie a été une principauté autonome sous l'empire Ottoman du XVIème au XVIIIème siècle, nous verrons qu'elle a généré une différence de perspective signifiante entre les historiographies roumaines et hongroises. L'historiographie hongroise considère la principauté de Transylvanie comme le dépositaire de l'indépendance hongroise pendant une période où tout le reste du pays était sous la loi turque ou Habsbourg. Par contre, l'historiographie roumaine soutient que pendant cette période les trois provinces principales « historiques » de la Roumanie d'aujourd'hui ont vécu des états similaires dans le monde dominé par les Ottomans. C'est pour cela que cette période est aperçue comme un prélude à l'unification de 1918 (Antohi, 2007 : 331).

### Section III. Le Temps : Histoire et Mémoire

Dans l'analyse du Temps comme Histoire et Mémoire ce que je me propose d'analyser est comment les deux s'influencent réciproquement et quel est leur apport dans le cas de la Transylvanie. L'hypothèse de départ est le fait que les étudiants ne font pas la différence entre les deux et, étant donné l'histoire fortement nationaliste écrite pendant la période communiste, la mémoire ne doit pas être loin de celle-ci. Alors, la contribution du Temps sous cette forme à la construction des identités serait susceptible d'amplifier les différences ou même les *conflits*.

#### a. *La Mémoire*

Pour mieux clarifier la relation mémoire-histoire, je vais commencer par une analyse de la notion de mémoire qui, depuis la fin des années 1970, a pris une importance croissante, dans plusieurs disciplines, se substituant parfois à d'autres concepts (tel celui de culture). Polysémique et plurielle, la notion engage les mécanismes de rappel et de recouvrement de souvenirs, de relecture des représentations sociales collectives, étroitement liés à la question des identités présentes et les souvenirs eux-mêmes (Baussant, 2007 : 389). Alors, nous focalisons l'analyse sur les souvenirs et sur les oubliés, mais aussi sur les différents concepts qui font partie de notre sujet de recherche, tels la mémoire collective, la mémoire autobiographique ou la mémoire générationnelle.

Les mythes, les légendes, les croyances, les différentes religions sont des constructions mémoriales, et j'y ajouterai des constructions mémoriales collectives, et des représentations des membres d'une société de ce qu'ils sont, de leur identité. En conséquence, l'identité a moins le caractère d'une réalité que d'une représentation sociale relevant du mythe et de l'idéologie, représentation par laquelle une collectivité figure son unité par différenciation des autres (Lipiansky, 1995 : 39). Son unité se manifeste aussi par l'acte de nomination de soi : « nous, les Hongrois ». Elle permet la réflexion de soi sur soi. La nomination est sans sens quand même s'il n'y a pas de narration ou de récit qui puisse donner à ce nom un contenu ou une

signification. Le peuple se raconte et la caractéristique fabulatrice que l'on retrouve dans la poésie, la littérature, les arts etc. joue un rôle de base (Mengue, 2008 : 44-48).

L'historien Alon Confino présente la notion de « mémoire » comme terme principal dans l'histoire culturelle et donne des indications sur la manière dont les hommes se construisent un sens du passé. Il décrit la mémoire comme le résultat d'une relation entre une représentation distincte du passé et l'entier spectre des représentations symboliques valables dans une certaine culture. Ce point de vue situe l'étude de la mémoire comme la relation entre la totalité dans son ensemble et ses parties composantes, en voyant la société comme une entité sociale globale, symbolique et politique où les différentes mémoires interagissent (Confino, 1997 : 386-391). C'est un point de vue qui pourrait servir comme cadre général dans l'université Babeş-Bolyai où différentes mémoires se retrouvent et interagissent dans un espace commun.

Toujours à propos de la mémoire, la sociologue Barbara A. Misztal (2004) apporte un nouveau point de vue: *la sacralisation de la mémoire*. Elle explique ce phénomène par l'expansion de la passion pour la mémoire dans nos sociétés amnésiques et par l'émergence d'une nouvelle vague de spiritualité dans nos sociétés dites séculaires. Le passé est de plus en plus utilisé comme un écran de projection. Comme nous vivons dans des sociétés fragmentées, nous nous attachons à un certain groupe et nous réclamons l'appartenance à une certaine mémoire de groupe. Avec la dénationalisation de la mémoire, causée par la globalisation et qui est encore augmentée par la diversification et la fragmentation des intérêts sociaux par les larges migrations, nous arrivons à la prolifération des mémoires de groupe. Ainsi, différents groupes peuvent projeter leurs contradictions, leurs controverses et conflits et les souvenirs traumatisants assument un rôle crucial dans l'image de soi du groupe. En plus, le déclin des mémoires autoritaires fait naître une connexion entre l'âme et la mémoire. Les questions que soulève ce cas sont en quelle mesure on peut parler d'une mémoire dénationalisée en Transylvanie parmi les étudiants de Babeş-Bolyai et quelle est la connexion entre l'âme et la mémoire ?

Dans une perspective anthropologique, Carole Lemée-Gonçalves ne parle pas de mémoire, mais d'agir mémoriel. Ce concept recouvre le champ des actes, actions

et effets relatifs aux rapports d'altérité et d'identité que des personnes et des groupes établissent entre des temps passés (réels ou mythiques) et des temps présents, dans une tension vers l'avenir. Alors, dans l'agir mémoriel sont compris tous les temps et nous utilisons comme sujets l'altérité et l'identité. Leurs actes, actions et leurs effets s'engagent à partir d'échanges sociaux (directs ou médiatisés) ayant cours soit dans des temporalités ordinaires, soit dans celles extraordinaires, ou dans les deux. Les échanges interindividuels ou collectifs qui les portent sont toujours contingents par des contextes événementiels. Ceux-ci forment donc un ensemble avec ce qui est lié à la structuration sociale et culturelle (comme les principes de parenté ou le régime d'historicité) (Lemée-Gonçalves, 2007 : 493). L'agir mémoriel s'ancre en quatre « lieux » :

- Dans des relations interindividuelles et dans des rapports sociaux plus généraux ;
- Dans ce qui est extériorisé ou mis en circulation et prend toujours de la signification ;
- Dans les diverses opérations cognitives réalisées par les personnes dans tous les temps de vie de leur vie quotidienne ;
- Dans les conséquences qu'ont les actes effectués, individuels ou collectifs, conscients ou inconscients, verbalisés ou non etc. (Lemée-Gonçalves, 2007 : 494).

Carole Lemée commente ensuite les actes de communication qui alimentent les pratiques sociales de mémoire et qui s'articulent à partir de trois principaux registres de communication. Le premier registre est le récit ou la narration, lorsque les locuteurs partent du principe que leurs interlocuteurs ne connaissent pas encore ce qu'ils ont à leur transmettre ou que leur connaissance n'en est que partielle. C'est une situation de **transmission**. Ce type d'agir mémoriel peut être observé dans le cas des histoires des Hongrois sur d'autres Sicules. Le propos s'initie toujours par le procès de transmission de la famille, un moyen de leur donner une mauvaise idée sur l'histoire de la Transylvanie « roumaine » et sur la situation actuelle.

Voici un exemple d'un étudiant hongrois parlant d'un de ses collègues Sicules :

« Il faut aller premièrement dans la Secuime<sup>9</sup> et on va battre très bien dans une première étape les parents, parce que c'est de là-bas que l'éducation élémentaire commence. On va bien les battre et après on va faire que ça soit bien. Ils ont été éduqués comme ça à la maison, on n'a rien à faire. Quand tu apprends toute ta vie à manger que de la m\*\*\*\*, quand tu iras dans un resto tu vas commander de la m\*\*\*\*. Moi, j'ai vu des Sicules, j'ai eu des collègues de Secuime. J'ai une collègue qui vient de Odorheiul Secuiesc<sup>10</sup>, le centre ou le milieu, tu l'appelles comme tu veux, et elle a atterri ici comme si elle venait d'une toute autre planète. Et elle quand elle est venue disait que « non, je n'apprends pas le Roumain, parce que moi je n'aime pas Cluj, je veux chez moi. » On a reparlé après une année et demie (...) et elle apprend le roumain aussi et ainsi de suite... Bien sûr, maintenant si elle vient à Zorki<sup>11</sup> et il y aura deux qui vont la battre, c'est sûr qu'elle n'aimerait plus venir à Cluj. Ca dépend de plusieurs choses. Il y a tellement de petites choses qui ne devraient pas être si importantes... » (Levente, Archéologie, Master).

C'est un témoignage agressif, mais qui reflète plusieurs opinions des étudiants Hongrois avec lesquels j'ai parlé des Sicules et surtout sur l'éducation qu'ils reçoivent à la maison et la mémoire qui leur est transmise. Les étudiants Sicules qui ont une attitude réfractaire concernant la langue et aussi la culture roumaine n'ont pas d'habitude des relations avec les étudiants roumains et, parfois, avec les étudiants Hongrois non plus. Ils étudient des spécialisations hongroises où il y a aussi plus d'étudiants Sicules que d'autres groupes ethniques et ils préfèrent rester dans leur groupe. Pourtant, parmi les Sicules avec lesquels j'ai discuté, la question de la transmission ne semble pas avoir donné naissance à des problèmes, mais ils reconnaissent que cela peut poser des problèmes dans d'autres familles de Sicules.

Rebeka, étudiante sicule en Etudes Européennes, spécialisation anglaise, raconte un épisode relatif à ses amis Sicules et Hongrois concernant un sujet « anti-roumain »:

---

<sup>9</sup> Terme utilisé dans le langage courant pour parler de la région « Tinutul Secuiesc » (La Région Sicule), c'est-à-dire sur les trois départements Harghita, Covasna et Mures, habités en majorité par des Sicules.

<sup>10</sup> Centre historique des Sicules de Transylvanie, ville de département de Harghita.

<sup>11</sup> Nom du café-bar roumain où j'ai observé plusieurs fois la présence des membres de la Nouvelle Droite.

*« Franchement, moi j'ai été confuse un jour. Je ne sais plus, je suis allée sur Facebook et je vois là-bas quelques « posts » anti-roumains. Et je me suis dit « comment cela est possible ? Comment leurs parents peuvent leur apprendre une telle chose ?» Moi, mes parents, je ne sais pas s'ils ne m'avaient jamais éduquée contre une autre nation....et quand je vois que d'autres parents...Ca c'est une connerie, non ? D'autres nations contre nous, nous contre d'autres nations. Et c'est ça ce qui me gène parce que nous n'essayons pas de changer. Mais nous, nous sommes quelque part prisonniers dans le passé, et dans notre passé communiste qui est différent en Roumanie et en Hongrie aussi. Et ce fait, et ces événements, et cette frustration ne rendent amers et nous essayons de trouver un responsable. »*

Les étudiants roumains ne font pas la différence entre Hongrois et Sicules et cela détermine une sorte d'ignorance concernant aussi le sujet de la transmission. Mais le processus de transmission se manifeste certainement dans leurs familles aussi :

*« Ma grand-mère me disait : Ces Hongrois veulent nous voler la Transylvanie ! Et elle me faisait lire « La Grande Roumanie ». J'avais 8 ans. » (Lia).*

Cette étudiante dit avoir été « nationaliste » pendant son enfance et il n'y a que très tard, à la faculté, qu'elle a pris conscience de sa « double » identité : hongroise et roumaine, comme elle provient d'une famille mixte. Puisqu'elle a été élevée par sa grand-mère roumaine et nationaliste, elle a refusé d'apprendre la langue hongroise, cela étant une des conséquences du processus de transmission qu'elle regrette à présent. Mais, si nous prenons en considération le cas du président de Cluj de l'organisation d'extrême droite, La Nouvelle Droite (Noua Dreapta), nous notons l'importance du processus de transmission : il a été élevé par son arrière grand-père, ancien légionnaire<sup>12</sup> et par son père, dans un esprit fortement nationaliste et anti-communiste d'où on pourrait supposer qu'il a hérité des idées et des croyances actuelles.

Le registre suivant que note Carole Lemée-Goncalves consiste dans le fait de commenter dans une situation d'examen, en livrant des explications et des interprétations. Les locuteurs retiennent que les destinataires ont déjà une

---

<sup>12</sup> Adepte de l'organisation nationaliste-fasciste Miscarea Legionara (Le Mouvement Légionnaire).

connaissance de base de ce qui est examiné. Elle impose une distance temporelle et une distance sociale aussi entre les énonciateurs et leurs interlocuteurs. Le troisième registre consiste dans l'activité de débattre et c'est le contexte social du contradictoire. (Lemée-Gonçalves, 2007 : 494-495).

Nous ne pouvons pas passer par l'étude de la mémoire sans mentionner Maurice Halbwachs et **la mémoire collective**. Il dit que *le cadre social* et le contexte des événements dont nous nous souvenons sont d'une importance majeure. Si, lorsqu'on se souvient, nous revivions les événements passés, il faudrait que l'on se transporte à l'époque où ils se sont déroulés, et nous comprendrions alors que les mêmes raisons qui ont déterminé jadis la succession de ces moments, l'apparition de l'un à la suite de l'autre, expliquent la réapparition, dans le même ordre, des mêmes états (Halbwachs, 1994 : 27-33).

Déjà, par le cadre social, M. Halbwachs s'approche de ce qu'il va appeler la mémoire collective. Toute mémoire individuelle participe à la mémoire collective et les deux ont en commun les mêmes cadres sociaux. Ce sont les conditions nécessaires de souvenir individuel. Les cadres sociaux de la mémoire sont ainsi les instruments dont la mémoire collective et individuelle se sert pour recomposer une image du passé qui s'accorde à chaque époque avec les pensées dominantes de la société (Jaisson, 1991 : 164-167). Nous portons toujours avec nous et en nous une quantité de personnes qui ne se confondent pas. On a des souvenirs en commun.

La mémoire collective s'appuie sur la multitude des mémoires individuelles. Elle tire sa force et sa durée de ce qu'elle a pour support un ensemble d'hommes, mais ce sont cependant des individus qui se souviennent, en tant que membres du groupe. De cette masse de souvenirs communs qui s'appuient les uns sur les autres, ce ne sont pas les mêmes qui apparaîtront avec le plus d'intensité à chacun d'eux. Chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire collective, et ce point de vue change suivant la place que l'on occupe. Cette place elle-même change suivant les relations que l'on entretient avec d'autres milieux (Halbwachs, 1997 : 94). C'est pour cela qu'au moment où nous parlons des mémoires collectives des étudiants, nous ne pouvons pas les partager en fonction de leur ethnicité.

Par exemple, nous observons des différences entre les mémoires collectives des étudiants roumains et hongrois quand il s'agit de la période de gouvernement du maire de Cluj, Gheorghe Funar. Nous remarquons qu'il y en a certains qui ont été affectés négativement par ses lois anti-hongroises (et ici il y a des étudiants Hongrois), mais, il y a aussi d'autres étudiants, roumains et hongrois, qui ne se souviennent pas beaucoup sur cette période et disent de ne pas être marqués par sa politique nationaliste.

Un autre type de mémoire dont Joël Candau parle et qui est la plus importante, la plus marquante pour les étudiants est **la mémoire générationnelle**, une mémoire à la fois horizontale et verticale. Elle présente deux formes, l'une ancienne, l'autre moderne (Candau, 1998 : 6). La mémoire ancienne est généalogique et est plutôt la conscience d'appartenir et d'être l'héritière des générations passées. La forme moderne est "personnalisée", parce que les relations entre les contemporains, prédecesseurs et successeurs ne sont plus anonymes. Cette mémoire reste intragénérationnelle et n'a pas vocation à être transmise. En ce sens, la génération se caractérise par la discontinuité et la généalogie par la continuité. Quand même, on doit admettre le fait que la mémoire ancienne influence la mémoire moderne et une séparation totale entre les deux n'est pas possible. La vie d'un enfant plonge plus que l'on ne croit dans les milieux sociaux par lesquels il entre en contact avec un passé plus ou moins éloigné et qui est comme le cadre dans lequel sont pris ses souvenirs les plus personnels. C'est le passé vécu, bien plus que le passé appris par l'histoire écrite, sur lequel pourra plus tard s'appuyer sa mémoire (Halbwachs, 1997 : 118). Joel Candau va intégrer ce passé vécu dans la mémoire générationnelle, celle qui, semble-t-il, affecte le plus les relations interethniques quotidiennes entre les étudiants hongrois et roumains.

En ce qui concerne la Transylvanie, la mémoire générationnelle peut être divisée en deux : la communiste et la postcommuniste, mais, pour les étudiants avec lesquels j'ai discuté, la mémoire post-communiste est plus saisissable.

A Cluj, on parle du « phénomène Funar » (Magyari, 2002 : 144) (la période de la gouvernance du maire Gheorghe Funar), qui est marquée par un sentiment anti-hongrois manifesté dans des projets publics destinés à cacher l'héritage culturel

hongrois et à offenser ceux-ci par des inscriptions publiques, une présence obsédante des symboles roumains, etc. En existant déjà les circonstances favorables au développement d'une mentalité discriminatoire, c'est-à-dire une mémoire générationnelle ancienne négative, on a essayé d'instaurer une mentalité d'ignorance presque complète de l'élément hongrois à Cluj.

La plupart des étudiants hongrois avec lesquels je me suis entretenue n'ont pas vécu cette période à Cluj. Ils soulignent que cette donnée n'a pas influencé leurs relations avec leurs camarades roumains. Dans le milieu universitaire, ce maire n'est pas apprécié ni par les Roumains, ni par les Hongrois. Prenons quelques exemples de ceux qui ont vécu cette période à Cluj. Zsófia, étudiante Hongroise en master d'Archéologie, spécialisation hongroise, originaire de Cluj dit sur cette période, en souriant :

*« J'étais jeune pendant ce temps-là. Je ne m'occupais pas de politique...aaa...ça ne m'a pas affectée. C'est-à-dire...je ne sais pas, j'étais encore à l'école et vraiment je ne m'en préoccupais pas ».*

Csabi, un autre étudiant hongrois en Histoire, spécialisation roumaine, raconte avoir vécu cette période à Cluj :

*« Donc, on s'est bien amusé en pensant qu'on pourrait peindre les rues où on habitait dans les couleurs du drapeau hongrois. C'est tout. Les bancs colorés, les poubelles aussi. Quoi dire ? »*

Ou bien, il y a des étudiants qui se sont sentis plus affectés par cette politique nationaliste anti-hongroise :

*« Il y a eu pour 12 ans, je me souviens bien. Je sais comment était la ville : c'était une chiotte cette ville, une chiotte en trois couleurs. Mes parents étaient apolitiques, mais comme ça, à l'extrême, ils n'ont rien à voir avec la politique...Cette chose-là ne m'a pas traumatisé. Je savais sur Funar seulement qu'il haïssait les Hongrois. Mais on riait de lui. Je sais que mon grand-père était un homme qui s'impliquait beaucoup dans la politique, depuis toujours depuis que je le connaissais. Et je sais qu'on riait de lui. On le prenait en riant. C'est-à-dire, il était une caricature, il était un comique. Cet homme non...et ces gens vont disparaître. Ces gens ne vont*

*pas rester dans l'histoire. Et c'était comme ça. »* (Norbert, Histoire, spécialisation hongroise).

Il y a eu même des discussions dans des organisations non gouvernementales (Patrir) des étudiants qui ont parlé de cela comme quelque chose de honteux et parmi ces étudiants se trouvaient des Roumains et des Hongrois. Quand même, ce maire et ses lois restent dans la mémoire collective et générationnelle de tous les étudiants, les marques de sa politique nationaliste étant encore présentes.

### *b. La relation Mémoire-Histoire*

Si on se demande quelle est la place de la mémoire dans l'histoire, ou par contre, quelle est la place de l'histoire dans la mémoire, on constatera différents points de vue, des approches multiples suivant le domaine mis en exergue. Nous allons initialement éclairer la manière de traiter cette relation de la même manière que Paul Ricœur l'a fait. Il disait que si l'on traitait d'une manière non linéaire, mais circulaire la mémoire, elle pouvait apparaître à deux reprises dans cette analyse : l'une, comme matrice de l'histoire, si l'on se place du point de vue de l'écriture de l'histoire, l'autre comme canal de réappropriation du passé historique tel qu'il nous est rapporté par les comptes-rendus historiques (Ricœur, 2006 : 21). La perspective sur laquelle nous allons insister est la seconde. Ricœur met en relation d'interdépendance les deux, sans les opposer comme dans les situations habituelles. En ce sens, il s'appuie sur les observations d'Aristote concernant les deux sens de la mémoire : d'un côté, il l'appelle mnémè (évocation ou souvenir) et la caractérise comme pathos ou affection et de l'autre côté, il l'appelle l'anamnésis, ou anamnèse, qui est le rappel ou la recherche (Ricœur, 2006 : 32). L'histoire devient alors le « moteur de recherche » qui essaie de retrouver l'absent de l'histoire, c'est-à-dire le souvenir reconnu passé. Par conséquence, elle construit en vue de reconstruire (Bédarida, 2001 : 735).

Maurice Halbwachs divise la mémoire en intérieure - extérieure. La mémoire intérieure est la mémoire personnelle ou autobiographique. Celle extérieure est la mémoire sociale ou historique (Halbwachs, 1997 : 99). L'anthropologue Maurice Bloch dit que le souvenir qu'un sujet conserve de ce qu'il a vécu pendant sa vie construit **la mémoire autobiographique** et n'est pas de nature très différente de la connaissance qu'il a des événements historiques plus éloignés qu'il ne peut en aucun cas avoir vécus. La mémoire autobiographique se rapporte strictement au souvenir des événements que le sujet a vécus. On dirait aussi qu'elle s'oppose à la mémoire sémantique- qui exprime les faits que le sujet a appris par l'intermédiaire d'autres personnes (on l'appelle aussi la mémoire historique). C'est la même opposition que les psychologues ont établi entre le fait de « se souvenir » et d'« évoquer » (Bloch, 1995 : 61). Cette opposition rejoint celle qui est établie traditionnellement par les historiens entre mémoire et histoire. Quand les historiens parlent de mémoire, ils se réfèrent à ce que des sujets se rappellent de leur vie; quand ils se penchent sur un passé éloigné, ils perdent tout intérêt pour les problèmes psychologiques de la connaissance et ne retiennent que le degré d'efficacité et de précision (Bloch, 1995 : 61-62).

Mais l'auteur soutient que lorsqu'on commence à étudier la mémoire dans le monde réel, on s'aperçoit que la mémoire autobiographique et la mémoire historique se rejoignent. Il montre que le souvenir né des récits peut prendre la forme des souvenirs autobiographiques et vice-versa et qu'un récit n'est pas conservé en mémoire en tant que récit, mais sous la forme d'une re-représentation de séquences d'événements, semblable aux séquences qui nous arrivent dans la vie réelle (Bloch, 1995 : 71-73). C'est un point de vue bien applicable au cas transylvain, y compris à la relation entre les étudiants hongrois et roumains. Comme M. Halbwachs, Bloch dit que, puisque l'évocation implique une communication avec les autres et dans la mesure où le souvenir individuel est sans cesse soumis à des transformations et à des reformulations au cours de ce processus de communication, il perd par là même son caractère isolé, indépendant et individuel. Ainsi, des souvenirs se référant à des périodes bien antérieures à la vie du sujet peuvent partager beaucoup de caractéristiques de la mémoire autobiographique (Bloch, 1995 : 63). Johnson Laird démontre que, dans des conditions normales, se souvenir d'une histoire, c'est construire un modèle mental cohérent qui permet de nous rappeler ce qui s'est

passé, comme si ces événements se déroulaient devant nos yeux. C'est cet événement imaginé et non le texte qui reste dans la mémoire (Bloch, 1995 : 72-75).

Horia, ex-étudiant roumain en Philosophie, actuellement doctorant, peut illustrer par son rapport aux Hongrois la différence, mais aussi la juxtaposition entre la mémoire autobiographique et celle historique. Horia, originaire d'une ville de Sud-est de la Roumanie a été le porte-parole de l'organisation d'extrême droite, La Nouvelle Droite pour plusieurs années. Sa ville d'origine est très importante à mentionner pour montrer qu'avant son arrivée à Cluj, il a habité une ville où il n'y avait pas de Hongrois (la seule minorité était les Rromes). N'ayant pas l'expérience vécue des relations interethnique roumaines-hongroises, il s'est formé pourtant une image négative sur les Hongrois, à la base de l'histoire écrite. On parle dans ce cas de la mémoire historique. Après son arrivée à Cluj, même s'il entre en contact avec ses collègues hongrois- certains disent qu'ils ont une relation collégiale- il garde toujours le même rapport à l'égard des Hongrois. La preuve est le fait même que jusqu'à ce qu'il commence le doctorat il reste le porte-parole de la Nouvelle Droite, organisation connue pour être nationaliste et anti-hongroise. Sa mémoire autobiographique est une continuation alors de celle historique.

Ensuite, Maurice Halbwachs présente l'histoire tel le recueil des faits qui ont occupé la plus grande place dans la mémoire des gens, mais qui passent par une modification au moment où ils sont lus dans les livres, enseignés et appris dans les écoles, car les événements passés sont choisis, rapprochés et classés (Halbwachs, 1997 : 94). Giovanni Eddy disait que l'école a été et reste le lieu par excellence de vulgarisation de la connaissance historique, le lieu de l'usage civique et politique de l'histoire, le lieu où la socialisation des jeunes s'effectue largement à travers la transmission de modèles identitaires façonnés par les événements historiques qui ont constitué les nations. Pour la Roumanie, l'école en effet a eu ce rôle pendant le communisme et l'a encore dans une moindre mesure. Lorraine Ryan met en avant la famille, la communauté mnemonic la plus puissante, car elle apprend aux enfants comment se souvenir de leur passé d'une manière structurée et acceptable du point de vue social. Bien sûr, il y a ensuite les institutions déjà mentionnées, comme l'école ou les médias, qui s'inscrivent en complément de ce procès (Ryan, 2011 :

154). Aux étudiants, nous avons posé la question du rôle de l'éducation dans la construction des identités, dites hongroises ou roumaines.

Levente, hongrois, licence en Archéologie, spécialisation hongroise :

« *Ma mère est Hongroise 100%. Mon père... des Autrichiens...sauf qu'ils ne parlent plus l'allemand...on a émigré au XVIII<sup>e</sup> siècle de Viseu. (...)* »

*Et à la faculté, je pourrais dire que j'ai des professeurs nationalistes et même, oui !, ils transmettent cette chose aux enfants. Par exemple (il éclate de rire)... oui, à ce moment-là je me suis beaucoup énervé. Je me suis dit que je vais me lever et je vais quitter le cours parce que ce truc m'avait choqué. J'étais en deuxième année et on parlait sur le peuplement des Romans en Transylvanie. Et d'ici le plus grand conflit, le plus grand...et le prof disait à un moment donné que c'est quoi, qu'ils viennent d'arriver<sup>13</sup>, que je ne sais pas quoi. Et cette chose m'a choqué de toute façon... et il a dit encore qu'à la spécialisation roumaine il y a aussi des profs qui ne voient que dans un seul sens. (...)*

*Je ne me considère ni Hongrois, ni Roumain...ca c'est ce que l'Etat m'a donné...mais on a besoin de catégorisation...je ne dis pas qu'on devrait renoncer aux coutumes. Ca c'est le bon côté ! ».*

J'ai choisi d'exposer le propos d'Levente parce qu'il est parmi les quelques étudiants hongrois qui s'expriment sur des questions nationalistes, roumaines ou hongroises, dans l'université. Etudiant en archéologie, il y a déjà un contexte où ce genre de sujets peuvent surgir. J'ai discuté également avec d'autres collègues hongrois et ils n'ont pas mentionné ce type de controverses. Tout d'abord, observons sa position neutre de point de vue *ethnique* : il ne se considère ni Hongrois, ni Roumain. Notons ensuite qu'il a une attitude critique à l'égard de la manière dont se traite le « conflit » historique roumain-hongrois. Avec ironie et colère en même temps, cet étudiant exprime son désaccord avec les professeurs qui « regardent » dans un seul sens l'histoire. Le sujet débattu en classe est celui des « origines » : qui a été le premier ?, et le professeur hongrois expose la théorie *hongroise* en attaquant

---

<sup>13</sup> Le professeur faisait référence à l'arrivée des "Roumains" en Transylvanie.

la théorie roumaine. Nous constatons que l'influence éducative ne se fait pas du sens de son professeur, mais la question reste ouverte pour ses collègues.

Norbert, étudiant hongrois en Histoire, présente la façon dont il a appris l'histoire au lycée :

*« Donc on étudie l'histoire hongroise, l'histoire universelle et l'histoire de la Roumanie, qu'on apprend en roumain.*

*Et comment tu vois les deux histoires ?*

*Moi, j'ai eu de la chance à notre école, c'était la plus forte école de la ville. J'ai eu de la chance parce qu'il y avait des professeurs jeunes et très bien préparés. Quand il y a eu des problèmes historiographiques différents de l'histoire de la Roumanie ou de l'histoire hongroise, ça a été très simple. Le professeur a dit dès le début : ça c'est la variante roumaine sur le problème respectif et ça c'est la variante hongroise. Mais il n'a pas soutenu aucun côté, c'est-à-dire il ne s'est pas impliqué. Le professeur était hongrois et son père a été un peintre important en Transylvanie. Et donc il provenait d'une famille d'intellectuels, pas comme ça, comme moi par exemple, je viens d'une famille de travailleurs, et je fais une faculté. Donc avec une vraie tradition, on voyait qu'il n'a pas été élevé dans je ne sais pas quel hameau... Maintenant tu vas penser que j'ai quelque chose contre... que je dis des bêtises... mais tu sais de Gheorgheni ?<sup>14</sup> De quelque part d'où on doit faire 50 km pour arriver en ville, tu sais ? »*

Pour Norbert le procès d'apprentissage des deux histoires dites « vulgarisées » a passé aussi par la conscientisation de ce procès. Le fait qu'il admet qu'il a eu de la chance avec son professeur exprime l'insuffisance des enseignants « neutres ». Remarquons en même temps qu'il s'agit d'un très bon lycée, et que son professeur est jeune. Ce que Norbert veut dire est qu'il s'inscrit dans la « nouvelle tradition historique » dont on a déjà parlé.

Prenons d'autres exemples, pour illustrer l'éducation informelle. Eddy est un étudiant Hongrois en Philosophie, master, spécialisation hongroise :

---

<sup>14</sup> Ville de la Région Sicule.

« Ma grand-mère, l'autre, était horthiste, ...mon grand-père a été amené au Canal<sup>15</sup>, est revenu et est mort...ma grand-mère dit que (à voix basse) vous avez volé le pays, que les Hongrois ont fait ça et ont fait l'autre...Elle connaît la langue roumaine, elle a une voisine roumaine qui parle avec elle, elles s'entraident. Ca se voit qu'elle est de droite...c'est-à-dire, elle aide, elle aide son prochain.

*Ma mère (en parlant de la copine d'Eddy, qui est Roumaine) n'a pas été d'accord au début, mais je me suis énervé et maintenant elles se comprennent très bien.*

*L'idée est que si j'y réfléchis...c'est mon père qui m'a appris cette question de socialisation...depuis que j'étais petit. Mon père est professeur de sport et je l'accompagnais dans les championnats dans tout le pays et il m'apprenait à socialiser avec les autres de tout le pays. Il me disait de lier amitié avec ceux de son équipe de basket-ball. C'était dans les années '90...c'était bien...C'est grâce à mon père que cela ne m'est jamais arrivé de ne pas avoir d'amis parce que je suis Hongrois.*

*Je me sens Hongrois et une partie de moi roumaine, roumaine dans le sens que...voilà, ma grand-mère, l'autre, était roumaine. »*

Quant à son identité culturelle, il se sent « une personne multiculturelle...comme les Juifs internationaux ». Il se déclare aussi maramuresean<sup>16</sup>, en s'identifiant régionalement.

Dans le cas de Eddy, l'éducation prédominante est celle de son père. On voit qu'il existe aussi l'autre coté : la mère et la grand-mère ont des orientations politiques différentes. Mais cela ne l'empêche pas de choisir sa propre volonté. Même s'il est dans une spécialisation hongroise, sa copine est roumaine et son entourage est mixte. Il a travaillé dans une librairie où tous ses autres collègues étaient roumains, et à présent il travaille aussi dans une autre librairie où ses collègues sont aussi roumains. Il ne s'identifie pas comme Hongrois, mais plutôt comme *maramuresean*.

---

<sup>15</sup> Il s'agit du Canal Danube-La Mer Noire, construit pendant la période communiste par les prisonniers du régime.

<sup>16</sup> Maramures est une région au Nord de la Transylvanie.

Maramures est une région de nord de Transylvanie, avec une position frontalière, connu pour la préservation de ses traditions locales. La population hongroise représente 7,5 % dans le département de Maramures, conformément au recensement de 2011<sup>17</sup>. C'est un milieu pluriculturel et les interactions entre différentes *ethnies* sont fréquentes : il y a encore 6,8 % ukrainiens, 2,7 % roms, 0,3 % allemands. Dans un tel contexte, Eddy préfère adopter une identité régionale, plutôt que nationale ou ethnique.

Paul, master en Philosophie, roumain, spécialisation roumaine :

*« J'ai été né à Satu-Mare, dans une famille avec deux femmes : ma mère et ma grand-mère. Ma grand-mère est à moitié Hongroise, ma mère est un quart et moi une huitième. (...) dans la maison on parlait hongrois, seulement avec moi on parlait roumain. Ils ont voulu que j'aille à une école roumaine et de toute façon mon nom de famille est roumain. Mon grand-père était roumain, mais il n'a pas voulu apporter le roumain dans la famille. Et voilà le comble : c'est l'enfant qui l'apporté. Mais ce n'est pas moi qui a eu ces prétentions. Mon nom roumain est choisi d'après le grand-père et d'après le père. »*

*(...) Mes origines sont toujours roumaines, car ma mère a fait l'école en roumain, donc elle est de culture roumaine. J'ai été élevé dans la culture hongroise aussi, comme la moitié de la famille est hongroise. Et quand on fêtait les Pâques c'était aussi hongrois. Et on respectait les deux, les Pâques catholiques et les Pâques orthodoxes. Moi, je suis orthodoxe. Et comment je ressens ce mélange...comme ça, j'aime quand je vais au marché ici et on entend les vieux comment ils parlent hongrois...et je ressens une nostalgie de chez moi et de Satu-Mare.*

*La culture hongroise tient surtout de la période où j'étais petit. Aujourd'hui, elle n'a plus autant d'impact pour moi. »*

Paul provient aussi de la région de Maramures, d'une famille mixte. On sait que sa mère provient d'un couple mixte roumain-hongrois, mais il ajoute qu'elle a fait l'école roumaine, donc il la considère plutôt roumaine que hongroise. En dépit de fait

---

<sup>17</sup> <http://www.maramures.insse.ro/phpfiles/ComunicatRPL%202011MM.pdf>.

que sa mère et sa grand-mère parlaient en hongrois et qu'ils participaient aux fêtes hongroises, elles ont décidé de lui offrir une éducation « roumaine ». Même s'il se considère roumain, il n'est pas étranger de la culture hongroise. On observe ensuite chez Paul une relation étroite entre « âme et mémoire », dont B. Misztal parlait, quand il associe la langue hongroise parlée par les vieux avec le « chez soi ». La mémoire collective transmise par sa famille s'entrevoit dans son quotidien : il a des amis hongrois, il aime parler en hongrois et il le fait quand il a l'occasion.

Lia, provient d'une famille mixte, est étudiante à la Faculté d'Etudes Européennes, spécialisation roumaine :

*« Je proviens d'une famille multiculturelle, dont les origines ethniques se perdent dans le néant des siècles (elle rigole ironiquement). Ma famille a une tradition de quelques centaines d'années et la branche d'où je me tire, B., provient de Pologne. Et nous, en provenant d'une famille de petits nobles, l'homme de la famille, étant soldat, a sauvé la vie du roi Stefan B. et il a été ennobli et il a été amené à la maison royale et marié avec une femme de la famille B. Et comme ça, c'est de là que nous provenons. Donc on est Polonais aux origines, entre temps on a été magyarisés. Et ce qui est resté de notre famille actuellement provient de Sighetu-Marmatiei. Ça c'est d'une part le côté de mon père et de la part de ma mère, je ne sais pas exactement quoi dire, mais j'ai compris qu'elle a des origines Gruze<sup>18</sup>, de Caucase. La famille Gal est aussi une famille de généraux, sur laquelle Teodoreanu a écrit aussi un livre, « Tudor ceaur alcaz ». Il est très beau, je te le recommande si tu as envie d'une lecture d'été, sympathique. Maintenant, tu sais, si mes aïeux entendraient comme je parle bien le roumain et comme je parle mauvais le hongrois, je ne pense pas qu'ils seraient trop heureux.*

*Comme nous avons été élevées par la grand-mère de la part de ma mère, qui est en plus nationaliste, vraiment enflammé, finalement c'est l'éducation en roumain qui a prédominé. »*

En demandant quelle est l'opinion de la grand-mère concernant le mariage de sa mère roumaine et son père hongrois, Lia répond:

---

<sup>18</sup> De Géorgie.

« Bah...elle n'a jamais rien dit sur ça, mais elle a poursuivi qu'elle nous laisse comprendre, nous, les enfants, toutes sortes de choses. Par exemple elle nous disait que « ton père pense qu'il va t'élever et il va faire de toi une hongroise de sorte que tous les hongrois vont être affolés de toi quand tu seras grande. » Et d'autres choses comme ça. Ou bien si je faisais des bêtises, j'étais « bozgoroica<sup>19</sup> petite ». Et bien, comme ça venait d'elle, moi j'étais très affectée, car j'aimais plus ma grand-mère quand j'étais petite que j'aimais mon père. Et là je sais que je me suis proposée avec un entêtement qu'aujourd'hui je regrette beaucoup, évidemment, dans le sens où je n'ai pas appris le hongrois de sorte que je me suis proposée.

*Ma mère a été d'accord que nous apprenions le hongrois avec papa et elle n'a eu jamais quelque chose contre ça. Et elle aussi avait essayé à un moment donné d'apprendre, et elle avait des cahiers et des mots et des trucs comme ça...mais elle n'a pas réussi. Mais entre maman et papa il n'y a eu jamais de discussions de ce genre. »*

En posant la question sur le sujet de l'histoire dans sa famille, Lia raconte sur sa grand-mère qui lui disait:

« Ces Hongrois veulent nous voler la Transylvanie! » On en a eu. Et elle me donnait à lire « La Grande Roumanie ». (...) Ma grand-mère avait fini le lycée à ce temps-là. Elle a fini le lycée et puis elle a commencé à travailler, assez jeune elle a commencé travailler. Et jamais je n'ai pas été consciente de ma double identité, pour dire comme ça. Jusqu'au moment où je suis arrivée à la faculté. Jusque là, j'ai eu des « sursauts » comme ça, dans le sens où, dans la quatrième année d'école je pense qu'on a eu ce manuel idiot de l'Histoire des Roumains et il y avait B. et Michel le Brave avec je ne sais pas quoi dans ces leçons-là. Maintenant, je ne sais plus comment expliquer le contexte, mais enfin, chaque fois que le nom de B. apparaissait dans ces leçons, la maîtresse me regardait comme ça, très long et bizarre. Et moi, je savais que je devais me faire petite sous le banc parce qu'à cause de moi Michel le Brave est mort. Parce que c'est comme ça qu'elle me regardait.<sup>20</sup>

---

<sup>19</sup> Terme offensant que les Roumains utilisent contre les Hongrois (à voir dans le sous-chapitre "la langue")

<sup>20</sup> Elle fait référence à la bataille de Șelimbăr entre le gouverneur roumain Michel le Brave et un gouverneur hongrois.

(...)Ça a commencé à m'énerver beaucoup compléter mon ethnies ou ma nationalité dans les formulaires. Ça m'exaspère. Et ...bon, disons que la nationalité ça va, c'est une question de carte d'identité finalement, mais compléter son ethnies me tape sur les nerfs beaucoup. (...) Je ne savais pas quoi dire. Je me suis déclarée Roumaine parce qu'il y a avait trop de la folie. A propos, ma sœur et mon père sont catholiques, et moi et ma mère, bon, ma mère est morte entre temps, je suis orthodoxe. »

Elle explique la division religieuse par l'intervention de sa grand-mère :

« Bah...en ce qui concerne ma sœur, ma grand-mère n'est pas intervenue, mais en ce qui me concerne, pour qu'elle soit sûre que je serai orthodoxe et il n'y aura pas d'interférences, elle a amené le prêtre Andu jusqu'à la maison. »

Lia a un parcours atypique pour quelqu'un provenant d'une famille mixte. C'est vrai qu'habituellement, l'enfant hérite « l'ethnie » de sa mère, étant donné que le plus souvent ce sont les mères qui s'occupent de l'éducation de l'enfant et qui transmettent aussi la langue. Dans les cas où la mère est roumaine, il y a beaucoup d'exemples où les enfants n'apprennent pas la langue hongroise. Ce qui est exceptionnel dans le cas de Lia est le fait qu'elle provient d'une famille « magyarisée » avec une importance très grande dans l'histoire de la Transylvanie et de la Roumanie (elle est considérée ennemie des Roumains) et en même temps elle a été élevée par sa grand-mère, roumaine, dans un esprit fortement nationaliste roumain, de sorte que pendant son enfance elle a refusé la langue hongroise. Dans ces conditions, à présent elle essaie de « récupérer » sa partie hongroise, mais au niveau d'identification *ethnique*, elle ne sait pas où se situer.

Rebeka, étudiante en Etudes Européennes, spécialisation anglaise, qui vient de la Région Sicule :

« Je n'ai jamais entendu de la bouche de mes parents quelque chose d'anti-roumain. Oui, mon père a apporté quelques bouquins très vieux sur l'histoire de la Hongrie, que j'ai aussi ici à la maison, à Cluj. Et il a essayé de me raconter vraiment l'histoire originelle, non pas celle que certains essaient de nous bourrer le crâne. Parce que l'histoire de la Roumanie est aussi... Mes parents proviennent de familles

*normales. Comment dire ? Ça se voit que le nationalisme n'a pas fait partie de leur vie quotidienne. »*

On observe dans les cas de Paul et de Lia le fait que la religion est mise en discussion lors de la question identitaire. Tandis que dans les entretiens avec les étudiants Hongrois ou Sicules, le sujet religieux n'est pas rappelé. L'idée de l'orthodoxie est fortement liée à l'identité roumaine en général dans le nationalisme construit entre les deux guerres mondiales et nié/ignoré pendant le communisme. En même temps, on observe facilement l'extension des églises orthodoxes après la chute du communisme. Et pourtant tous ces étudiants ont été baptisés pendant le communisme. L'attachement religieux peut être expliqué soit comme une coutume sans une vraie application, soit comme une pratique religieuse réfléchie et désirée. Dans les deux cas, les sujets ont été élevés dans un esprit roumain, avec une éducation « roumaine », la religion représentant un attachement à cet esprit. Aucun d'entre les deux n'est un vrai pratiquant orthodoxe.

De la même façon que Lorraine Ryan l'explique, la famille joue un rôle de base dans le procès mémoriel et de l'apprentissage de l'histoire. A part Levente qui raconte un épisode de « vulgarisation de l'histoire » dans sa faculté et Norbert qui évoque la manière dont son professeur de lycée a présenté les deux histoires, les entretiens des autres étudiants soulignent surtout le rôle de la famille dans la construction de la mémoire (intérieure et extérieure). Un cas exceptionnel est Lia, qui est elle-même sujet de l'histoire et par ça affectée lors de l'apprentissage de l'histoire roumaine dans le cadre scolaire et qui est bouleversée aussi à cause de la mémoire anti-hongroise transmise par sa grand-mère. C'est un exemple éloquent où l'histoire est en relation conflictuelle avec la mémoire.

Maurice Halbwachs dit ensuite que la mémoire collective se distingue de l'histoire au moins sous deux rapports

- C'est un courant de pensée continu, d'une continuité qui n'a rien d'artificiel, puisqu'elle ne retient du passé que ce qui en est encore vivant ou capable de vivre dans la conscience du groupe qui l'entretient. Elle ne dépasse pas les limites de ce groupe. Lorsqu'une période cesse d'intéresser la période qui suit, ce n'est pas un même groupe qui oublie une partie de son passé; il y a, en réalité, deux

groupes qui se succèdent. La mémoire collective remonte dans le passé jusqu'à une certaine limite, plus ou moins éloignée. Au delà, elle n'atteint plus les événements et les personnes d'une prise directe. Or, c'est précisément ce qui se trouve au-delà de cette limite qui retient l'attention de l'histoire (Halbwachs, 1997 : 166). L'histoire divise la suite des siècles en périodes, comme on distribue la matière d'une tragédie en plusieurs actes.

- La seconde distinction consiste dans le fait qu'il y a plusieurs mémoires collectives, tandis que l'histoire est une, formée des faits divers historiques qui forment un ensemble (Halbwachs, 1997 : 130-136).

La mémoire collective est une réflexion fluide et dynamique de l'identité collective d'un groupe ou d'une nation. En essayant d'unifier des étrangers ensemble, la mémoire collective mélange les sphères publiques et privées, en s'appuyant sur des moments historiques significatifs pour les individus et en construisant une histoire chronologique (Ryan, 2011 : 154). Voici un point essentiel qui décrit la relation entre la mémoire collective, l'identité collective et l'histoire.

Pourtant, les notions historiques et générales jouent des rôles très secondaires: elles supposent l'existence préalable et autonome de la mémoire personnelle. Les souvenirs collectifs viendront s'appliquer sur les souvenirs individuels, en leur donnant une prise plus sûre. Mais, il faudra alors que les souvenirs individuels soient d'abord là; sinon notre mémoire fonctionnerait à vide (Halbwachs, 1997 : 107). Il y a alors une interdépendance entre les souvenirs individuels et ceux collectifs, et, en même temps, une interdépendance entre la mémoire individuelle et celle collective.

Ensuite, si on adopte le point de vue de l'anthropologue Joël Candau sur la relation mémoire-histoire, on voit que les deux sont des représentations du passé, mais l'histoire se donne comme objectif l'exactitude de la représentation, alors que la mémoire ne prétend qu'à son caractère vraisemblable. L'histoire se préoccupe de mettre en ordre des événements, tandis que la mémoire englobe les sentiments, les affects, la passion de ces événements. « L'histoire peut venir légitimer, mais la

mémoire est fondatrice. » (Candau, 2005 : 58). Joël Candau met l'accent en ce cas sur l'interdépendance entre les deux. Paul Ricœur fait lui aussi remarquer la liaison entre les deux : la mémoire a la fonction de reconnaissance-elle donne la certitude de la présence réelle de l'absence du passé. Même s'il n'est plus là, le passé est reconnu comme ayant été. Et cette fonction la mémoire la transmet à l'histoire (Ricœur, 2000 : 4).

L'anthropologue Kevin Yelvington apporte encore un point de vue: la mémoire est « intersubjective » et s'appuie sur le processus de la transmission. Le lien avec le monde est toujours accompli par l'Autre. Le monde a une texture et elle correspond aux liaisons intersubjectives du sujet (soi-même) avec l'autre (Flores-González, 2008 : 191). L'intersubjectivité est une question spécifique pour la mémoire et qu'on ne retrouve pas à l'histoire. La mémoire est une activité dans le présent, est une production de symboles en relation avec l'expérience, avec des thèmes cultureaux significatifs et des catégories, et d'autres objets dans le monde social et culturel : « it is part of a process of the self situating itself, of interpreting bodily states and emotions » (Yelvington, 2002).

Si on adopte le point de vue de l'historien Pierre Nora, on voit que pour lui il y a une opposition claire entre les deux : la mémoire « est la vie, portée par des groupes vivants, en évolution permanente, multiple et démultipliée » (Candau, 2005 : 59). Elle est « enracinée dans le concret, le geste, l'image et l'objet », dans les détails. L'histoire, par contre, met l'accent seulement sur les continuités temporelles, sur les évolutions et sur les rapports des choses, « elle appartient à tous et à personne, elle a vocation à l'universel (...) l'histoire est une anti-mémoire et, réciproquement, la mémoire est l'anti-histoire. » (Candau, 2005 : 59).

Si on prend en considération la relation entre la mémoire collective et l'histoire, dans le cas transylvain, on voit que la perspective historique ne s'applique pas. Les deux risquent de se confondre, étant donné la politique communiste nationaliste, qui a insisté sur le mauvais côté des relations hongroises-roumaines et a écrit l'histoire. L'histoire, de la même façon que la mémoire, sont des narrations. Dans le cas des Roumains, le mythe « Michel le Brave » (Mihai Viteazul) fait preuve de la manière dont les étudiants ne font pas la différence entre mémoire et histoire.

Le gouverneur qui a réussi à conduire pour une courte période, 1599-1600, les trois provinces roumaines réunies, il commence à être perçu comme unificateur que vers le milieu du XIXème siècle. Dans l'historiographie du XVIIème et de XVIIIème siècle, cette image de l'unificateur n'existe pas. Chez plusieurs historiens de ce temps-là, Michel le Brave apparaît comme un grand guerrier, éventuellement un héros, ou bien même un conquérant de la Transylvanie, mais jamais comme un unificateur. Il n'y a qu'au XIXème siècle que Mihai Viteazul passe par un procès de transfiguration, en devenant d'un héros chrétien et guerrier, un symbole de l'unité roumaine. Cette orientation nationale, politique et historique appartient à la génération qui a fait la révolution de 1848 et a réalisé plus tard la Grande Union (Boia, 2000 : 60-65). Ce symbole est repris pendant la deuxième période du communisme et existe encore aujourd'hui. Alors, ce n'est pas étonnant que les étudiants roumains considèrent Michel Le Brave un symbole de l'union des trois provinces roumaines. C'est un cas expressif pour montrer comment l'histoire a influencé la mémoire collective roumaine. En parlant sur des événements historiques, Michel le Brave apparaît souvent lors du sujet de l'Union des Principats :

*« Quels sont les événements historiques les plus importants pour toi de l'histoire de la Transylvanie ?*

*Georgiana : La Grande Union de 1600... C'était important parce Michel le Brave a réussi à unir pour la première fois les principats roumains et la Transylvanie »* (étudiante roumaine, Sciences Economiques).

Parmi les Hongrois, il y a des étudiants qui ne considèrent pas Michel le Brave aussi important pour la Transylvanie. Szabi se demande pourquoi on a construit la statue de ce gouverneur à Cluj :

*« Michel le Brave a été de Cluj ou quelque chose comme ça ?! Pour moi c'est totalement artificiel. Il n'a pas de place dans ce paysage. Ça se voit qu'il n'a pas été là, que c'est artificiel. »*

Si on prend en considération les opinions des étudiants en histoire, on peut remarquer la distance qu'ils prennent souvent concernant l'histoire ou bien les histoires écrites. La superposition histoire-mémoire n'est plus valable dans ce cas.

« Comme un prof l'avait dit : chaque pays crée sa propre histoire, disons, indifféremment des armes...et bien sûr, ici, ceux d'Odorhei Secuiesc par exemple, mais d'autres aussi, pas seulement qu'eux, ont certainement des problèmes avec la continuité. Parce que ça c'est le plus grand problème. Mais ils disent et ils affirment, ici je parle de Transylvanie, qu'ici il n'y avait que des Hongrois et ils sont les meilleurs et bla bla bla. Et ils ont besoin de nouveau de la Transylvanie et maintenant il y a le problème avec Odorhei Secuiesc. Et bien sûr, j'ai eu des professeurs qui disent que la Transylvanie appartient et est encore aux Hongrois...des professeurs à la faculté...et j'en avais dit avant aussi. Je ne suis pas forcément l'histoire écrite par les Hongrois parce qu'en Hongrie les livres apparus sont au même niveau que ceux roumains. Mais, le mieux serait si un historien anglais écrivait, neutre, qui n'a aucun rapport ni avec l'histoire hongroise, ni avec celle roumaine. Et oui, bien sûr, il y a des choses comme ça et on observe surtout à la faculté d'histoire et de Philosophie. Et surtout en Histoire. Parce que, je t'avais dit que j'ai des collègues qui affirment que la Transylvanie est la nôtre. Ils affirment ça dans le contexte où ils ont été avant ici. Des affirmations de ce genre se passent aussi pendant les cours, je ne sais pas, en médiévale, contemporaine ou moderne. » (Levente)

« On ne savait plus de quoi il s'agit. On ne savait plus ce qui se passe. Pas à pas, on se formait nous-mêmes une opinion. Bien sûr qu'au baccalauréat on a du écrire des choses qu'on ne croyait pas peut-être. Mais on les écrivait parce qu'on devait obtenir la note respective. Il y avait des choses qui n'avaient pas de logique. Mais, nulle part il n'y a pas de choses qui soient clarifiées jusqu'à aujourd'hui. Et on voit clairement que c'est de bullshit d'un côté et de l'autre. C'est comme ça, quoi faire? C'est ça la politique. C'est ça, rien d'autre. L'histoire va être toujours une arme politique très grande malheureusement. » (Norbert)

La manière dont les histoires sont écrites peut créer des confusions. Les Hongrois passent le baccalauréat d'Histoire en roumain, après avoir étudié « l'histoire des Roumains », mais aussi l'histoire de la Hongrie, pour ceux qui en ont eu la possibilité. Et ici interviennent les malentendus entre les deux. Les étudiants en histoire cités préfèrent se placer « en dehors » de différentes variantes, les considérant incertaines et en dehors de ce que les professeurs enseignent aussi parfois. Le problème ressurgit chaque fois qu'on pose la question de l'autonomie de

la Transylvanie ou de la Région Sicule puisque les demandes d'autonomie s'appuient souvent sur des sujets historiques, tel celui de la continuité<sup>21</sup>.

### *c. L'oubli*

Pour Halbwachs, la mémoire est un construit social qui actionne comme un filtre des événements passés essayant de préserver seulement ces images-là qui soutiennent le sens d'identité présent du groupe. La mémoire collective est une sorte de conscience du passé qui la réinterprète dans la lumière des intérêts présents. La contribution orale des historiens, en commençant par Thompson (1978) a été de reconnaître la nature de médiatisation de la mémoire, d'être considéré en relation soit avec les expériences vécues, historiques, soit avec la production active de signification et d'interprétation, capable d'influencer le présent. Dans ce sens, la narration et la mémoire sont elles-mêmes des événements, plutôt que des descriptions d'événements (Cappelletto, 2003 : 241-241). La mémoire collective est utilisée donc comme instrument du temps présent. La filtration des événements se fait aussi en fonction des besoins du présent, de sorte qu'il y aura toujours certains événements dont les hommes se souviendront et certains d'autres qui seront oubliés. Ce chapitre est dédié aux « souvenirs oubliés » ou tout simplement dit, aux oublis.

« La mémoire collective est sans doute davantage la somme des oublis que la somme des souvenirs, car ceux-ci sont avant tout et essentiellement le résultat d'une élaboration individuelle alors que ceux-là ont en commun, précisément, le fait d'avoir été oubliés. » (Candau, 1998 : 72). Une nation se forme aussi sur l'oubli, parce que, pour que tous les individus aient beaucoup de choses en commun il faut qu'ils « oublient » beaucoup de choses. Le philosophe français Phillippe Mengue voit la question d'histoire fabuleuse dont les peuples vivants ont besoin comme un problème de dosage entre mémoire et oubli. Il dit que la faculté d'oubli n'est pas opposée à la mémoire, mais devient une fonction positive de celle-ci (Mengue, 2008 :

---

<sup>21</sup> La continuité fait référence à la théorie de la continuité daco-roumaine en Transylvanie

49-50). Ensemble, ils peuvent construire un Temps consenti par le peuple en cause, qui libère du malheur ou des fautes du passé.

En parlant de mémoire, la plupart des auteurs parlent aussi de l'oubli, d'habitude en l'opposant. Ce courant a donné naissance à de nombreuses critiques qui ne sont pas d'accord avec cette opposition. Marc Augé par exemple, dit qu'on oppose trop hâtivement un âge de la mémoire à un âge de l'oubli, qui lui aurait succédé. C'est plutôt l'inverse : une époque où le passé se vit au présent, dans la fidélité à la tradition, bascule dans une période où ce passé prend toute l'allure d'un passé et doit, dès lors, être enregistré par la mémoire (Augé, 1989 : 43-55). L'oubli est considéré nécessaire à l'individu, ainsi qu'à la société. « Il faut savoir oublier pour goûter la saveur du présent, de l'instant et de l'attente, mais la mémoire elle-même a besoin de l'oubli : il faut oublier le passé récent pour retrouver le passé ancien. » (Augé, 2001 : 7). Plus qu'une relation de besoin, Maurice Olender appelle, la mémoire et l'oubli, un vieux couple fonctionnel. Mais ici il fait rappel aux valeurs positives de l'oubli, non pas à l'amnésie, ni à la négation de la mémoire. Le « bon oubli », comme il l'appelle, rend le sommeil à ceux qui en ont été privés, apaise ceux qui ont souffert de ce qu'ils ne peuvent souvent pas même formuler. Cet oubli ne survient que quand la mémoire a fait son œuvre et quand l'histoire a été élaborée en choisissant une certaine représentation. La temporalité des œuvres de mémoire ne peut pas être prescrite à l'avance : le deuil suppose le temps de « ruminer » jusqu'à ce qu'un passé, qui n'a pas pu se transférer par « représentation », soit « digéré » avant de basculer dans l'oubli. Mais, ni la mémoire, ni l'oubli ne peuvent être imposés (Olender, 2010 : 174).

L'ethnologie, les théories locales du temps qu'elle a recueilli ou reconstitué, les témoignages et les réflexions qu'elle a rassemblé, mettent en évidence des figures de l'oubli dont on pourrait dire qu'elles ont une vertu narrative, qu'elles aident à vivre le temps comme une histoire et que, à ce titre, elles sont dans le langage de Paul Ricœur, des configurations du temps (Augé, 2001 : 36-37). Il y a trois figures de l'oubli :

1. Celle de retour dont l'ambition première qui est de retrouver un passé perdu en oubliant le présent et le passé immédiat avec lequel il tend à

- se confondre pour rétablir une continuité avec le passé plus ancien, éliminer le passé «composé» au profit d'un passé «simple»;
2. Celle du suspens, dont l'ambition première est de retrouver le présent en le coupant provisoirement du passé et du futur et, en oubliant le futur pour autant que celui-ci s'identifie au retour du passé ;
  3. Celle de commencement ou de re-commencement, dont l'ambition est de retrouver le futur en oubliant le passé, de créer les conditions d'une nouvelle naissance qui ouvre à tous les avenirs possibles sans en privilégier aucun (Augé, 2001 : 76-78).

L'oubli est alors intégré dans la mémoire et dans le Temps. Dans notre cas, «la mémoire est un présent du passé», c'est-à-dire, elle reprend ce qui est évoqué, sélectionné, retravaillé par des acteurs du présent en fonction de leurs projets (Martin, 2010 : 54). La figure de l'oubli qui s'approche le plus du cas transylvanien est celle de retour. L'oubli joue un rôle important à la liaison mémoire-histoire et passé-présent-avenir. En utilisant l'oubli, l'histoire devient « digérable » pour les chaque côtés séparément, mais le passé n'est pas capable de construire un seul avenir. On verra pour les deux cas que les événements qu'on oublie le plus souvent d'un côté sont rappelés de l'autre côté. Est-ce qu'on peut parler de « bon oubli » dans ce cas ? Est-ce que le « bon oubli » d'une partie pourrait devenir un « mauvais oubli » pour l'autre côté ?

Pour répondre à ces questions je vais prendre quelques exemples des entretiens avec les étudiants hongrois et roumains lorsque l'on discutait sur le sujet de l'histoire de la Transylvanie. Le plus souvent, je leur ai demandé de me donner des exemples des événements historiques qu'ils percevaient comme les plus importants. En observant les événements que certains se rappellent, je remarquais que « de l'autre côté » il n'y avait à peu près jamais ces événements-là. Mais, du côté hongrois nous verrons quasiment les mêmes événements racontés par les étudiants et la même chose du côté roumain.

Lorsque l'on parle avec les étudiants roumains de l'histoire de la Transylvanie, il y a toujours certains événements qui sont rappelés : la période 1867-1918, lorsque la Transylvanie a été incorporée à la partie hongroise de l'empire Austro-Hongrois. C'est une période difficile surtout pour les Roumains, mais aussi pour les autres

nationalités de ce territoire, à cause de la politique assidue de « magyarisation ». Par contre, les étudiants hongrois voient cette période comme une période de gloire, de grand éclat, d'enrichissement.

Il suit après un événement traumatisant pour la partie Hongroise : le traité de Trianon, par lequel la Transylvanie a été cédée à la Roumanie. Par ce traité, 33% de la population hongroise de la Hongrie d'avant guerre a passé hors de ses frontières. Les étudiants de la lignée hongroise parlent souvent de lui, et une des étudiantes considère que c'est à cause de ce traité que la Roumanie a gagné la Transylvanie:

*« Il ne s'agit que d'une question de chance, et j'y me suis habituée »* (Hanna, étudiante en Histoire) ;

*« Comme Hongrois, je peux dire que c'est une question triste pour nous...nous sommes devenus une minorité...et puis, nous sommes des Hongrois, mais nous n'appartenons pas ni à l'Hongrie, ni à la Roumanie...donc ça c'est un peu triste... »* (Szabi)

Mais il y a aussi des opinions différentes, beaucoup plus neutres :

*« Trianon est un événement historique qui doit être accepté...l'histoire change au long de l'histoire, on ne sait pas ce qui arrive. Moi, je n'ai pas de problème, c'est comme ça que cela s'est passé, les Hongrois ont été battus, La Grande Hongrie a été partagée et point. C'est un événement historique, une évolution normale dans le cadre de l'histoire. »* (Levente).

Si pour la plupart des Hongrois cet événement a été choquant, pour les Roumains, par contre, il est tout à fait naturel, comme une chose qui a été désirée depuis toujours et qui s'est accomplie enfin le 1er décembre 1918. Le même événement est rappelé d'une manière différente : pour les Hongrois, c'est le traité de Trianon, pour les Roumains c'est la Grande Union (et aucun étudiant roumain n'a mentionné ce traité).

Et puis, un autre événement qui doit être précisé est celui de la période horthyste. Cette période (1940- 1944) est bien accentuée par les Roumains, à cause des victimes roumaines de cette époque et il est presque passé dans l'oubli par les Hongrois. Voilà l'opinion de l'historien roumain David Prodan sur le horthysme : « le

horthysme n'apportait rien de soudain. Il n'était qu'une exacerbation plus spectaculaire d'un grand peuple. Réconciliions-nous du fait qu'il n'a pas duré plus longtemps) (...) le « horthysme » n'a pas du tout été accidentel. Il a été l'exacerbation d'une mentalité façonnée de haut en bas, à partir de la haute intellectualité, de l'opinion publique majeure (...), exacerbation de la haie envers les peuples qui se soulèvent, de la haie sans égal envers le peuple roumain, le premier qui, par son importance va préjudicier sa domination. » (Prodan, 2002 : 174). En consultant les manuels d'histoire d'aujourd'hui, on observe que le horthysme n'occupe plus la même place qu'avant, cette période étant rappelée fugitivement. Et pourtant, il est encore présent dans la mémoire collective :

*« Horthy a été un assassin...il y a eu beaucoup de morts à ce moment. Ça a été dur pour les Roumains...et pour les Juifs aussi. »* (Sebi, roumain, Sciences Economiques)

*« Le horthysme a été une période mauvaise pour les Roumains, très mauvaise. Et puis il y a eu le communisme. »* (Dragos, roumain, Sciences Economiques, président de la filière La Nouvelle Droite de Cluj-Napoca)

Dans les discussions avec les étudiants hongrois, aucun d'entre eux ne fait rappel à cette période. Il n'y a qu'un seul jeune hongrois qui affirme être un peu amusé que sa grand-mère ait été horthyste. Mais il ne pense pas quand même qu'elle pourrait être vraiment horthyste. Il dit timidement sur sa grande mère : « *elle dit que vous avez volé le pays...que les Hongrois ont fait ça et ça* » (Eddy). Mais, elle connaît la langue roumaine et a même une voisine roumaine avec laquelle elle discute parfois, s'entraide, etc. Donc, le horthysme reste pour elle une question idéologique, mais sans aucune finalité pratique.

Si on pose la question d'une manière duale, « bon oubli »/ « mauvais oubli », on observe que les « oublis » dont on parle dans les exemples en dessus deviennent « mauvais » si on se rapportent aux oublis des Hongrois concernant certains événements de la Transylvanie que les Roumains gardent dans leur histoire et leur mémoire collective et vice-versa. Le dualisme devient plutôt « mauvais oubli »/ « souvenir ». Le « bon oubli » n'est pas exemplifié ici, mais cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas. Il y a aussi des étudiants qui préfèrent oublier pour arriver à un présent

pacifique : « *mais, tu sais, je pense qu'ils devraient faire la paix, laisser le passé, tout ça...* » (David, Hongrois).

Déjà en partant des perspectives présentées en dessus et surtout des exemples offerts par les relations inter ethniques entre les étudiants hongrois et roumains, nous pouvons affirmer, de la même façon qu'Alon Confino que le problème crucial dans l'histoire de la mémoire n'est pas comment le passé est représenté, mais pourquoi il a été accepté ou rejeté. Une des contributions significatives des études de la mémoire a été d'explorer comment la construction du passé, par un procès d'invention et d'appropriation, a affecté la relation du pouvoir dans la société. Dans ce cas, la mémoire est perçue comme une expérience subjective d'un groupe social qui soutient une relation de pouvoir. Plus simplement dit c'est qui veut se souvenir, de quoi et pourquoi. Alors, la mémoire devient un corolaire « naturel » de développement politique et d'intérêts (Confino, 1997 : 391-394).

Le sociologue Barbara A. Misztal parle aussi du fait que la mémoire est devenue un des discours principaux qui est utilisé stratégiquement pas seulement pour expliquer le passé du groupe, mais aussi pour le transformer dans une source d'identité fiable pour le groupe présent. Le déclin dans le rôle de mémoire nationale ou religieuse comme sources stables d'identité ouvre l'espace de recherche pour les identités authentiques et les passés utilisables (Misztal, 2004 : 68).

Nous avons vu précédemment comment le Temps passé est utilisé au service du temps présent. Il y a une confusion entre la mémoire et l'histoire. Dans une perspective anthropologique, on parle d'une interdépendance des deux, mais à partir de cette relation étroite, dans le cas transylvain on arrive à une confusion. En plus, en suivant Maurice Halbwachs et M. Bloch, on observe que les mécanismes de construction de la mémoire et de l'histoire sont semblables, ce qui pourrait expliquer aussi cette confusion. Dans ce contexte, la politique cherche les passés utilisables, en utilisant les souvenirs autant que les oublis. La situation est plus compliquée dans notre cas puisque l'on parle de deux Temps : l'un hongrois et l'autre roumain, qui se construisent parfois en opposition. Ainsi, les souvenirs d'un autre deviennent les

oublis de l'autre et vice-versa, de sorte qu'on ne peut pas parler dans ce cas de « bon » ou de « mauvais » oubli comme M. Ollender.

L'éducation formelle et informelle joue un rôle de base dans la transmission de la mémoire collective, mais aussi de l'histoire. Les étudiants prennent des positions différentes quand il s'agit de l'utilisation du Temps. Certains étudiants en histoire, hongrois et roumains prennent de la distance avec l'histoire transmise à l'université ou dans le système éducatif en général. D'autres étudiants gardent les connaissances de la période de lycée, des connaissances sommaires, qu'ils intègrent dans les « passés utilisables ». Nous devrions ajouter que l'événement essentiel débattu dans l'histoire et qui est rappelé par les étudiants reste celui de l'origine. Cela s'explique justement par le fait que démontrer que c'étaient les Roumains ou les Hongrois les premiers pourrait justifier leur présence comme groupe ethnique sur le territoire de la Transylvanie.

C'est pour cela que la mémoire collective est toujours négociée à l'interface entre l'imposition de la narration publique dominante et la réaction de l'individu privé. Elle est une construction narrative qui, comme résultat des divers facteurs (comme le rôle indispensable de l'individu dans sa négociation, son dynamisme, la potentielle déstabilisation du message pourvu à être réceptionné, et le changement générationnel) peut être réinterprétée, modifiée par le « consommateur de la mémoire » ou bien rejetée (Ryan, 2011 : 163-165). La mémoire est une construction narrative qui impose une structure temporelle et linéaire des événements sans lien et sans ordre et est en totalité compatible avec l'hégémonie. Alors la mémorisation forcée s'engage au service de la remémoration de ces événements appartenant à l'histoire commune qui sont utilisés pour l'identité commune. La mémoire regroupe l'identité et le pouvoir comme la mémoire narrative limite l'identité commune à une qui sert à la légitimation des stratégies du dominant (Ryan, 2011 : 158).

## Section IV. Le Temps-objet : Les temps sociaux étudiantins

Toujours dans le cadre des constructions identitaires, nous allons analyser des « mondes de vie » (Schütz, 1987 : 105) étudiant, dans le Temps-objet en passant par plusieurs temps sociaux afin d'observer comment se construisent les identités en tant que étudiant et Hongrois ou Roumain à la fois.

Les temps sociaux dans le cadre de la vie étudiante peuvent être organisés en quatre niveaux :

- Le temps standard ou le temps civil, « une structure temporelle universelle du monde inter subjectif de la vie quotidienne », qui « se situe à l'intersection du temps cosmique et du temps intérieur ». Par le temps cosmique il peut être mesuré avec les montres, les calendriers etc. Comme sens intérieur du temps des actes du travail, il gouverne, si et seulement si nous sommes pleinement conscients, le système des plans (de vie, de travail, de loisir) sous lesquels nous subsumons nos projets. Comme il est commun à tous, il rend possible la coordination inter subjective de ces systèmes de plans individuels (Schütz, 1987 : 120). Ce temps ne coordonne pas nos actions et celles des autres individus, mais c'est à partir de celui-ci, parce qu'il est commun à tous, que nous allons les coordonner. A partir de ce temps standard, nous pourrons analyser le temps de vie quotidien (Cherubini, 2000 : 84).
- Le temps de vie, spécifique à la vie étudiante qui a une dimension diachronique, en passant par le lycée, l'université et le monde de travail.

Bernard Cherubini décrit la vie étudiante universitaire comme une étape transitoire entre un statut de dépendance vis-à-vis d'un univers familial (et vis-à-vis d'un univers éducatif de type lycée) et un statut de dépendance par rapport au monde de travail. De plus, dans beaucoup de cas, elle est une étape transitoire entre deux espaces différents (la plupart des étudiants Hongrois et Sicules viennent de Transylvanie ou parfois même de Cluj, tandis que les Roumains viennent aussi des régions plus lointaines telles Moldavie, Munténie etc.) et cela peut poser des problèmes d'adaptation au milieu *clujean* (de Cluj). Ensuite, les deux caractéristiques

du temps de vie qui sont soulignés par Bernard Cherubini sont appliqués dans notre cas aussi : le statut d'indépendance relative et la durée limitée (de 3 à 5 ans). Les différences interviennent au choix de la langue d'étude pendant l'école élémentaire et puis le lycée. La plupart des Hongrois et tous les Sicules avec lesquels j'ai discuté ont choisi la spécialisation hongroise au lycée. Cela a contribué à l'association des amis/ camarades de la même *ethnie* et au choix de la spécialisation hongroise à la faculté aussi.

Eddy, master en Philosophie, a fait l'école en hongrois depuis son début. En lui demandant pourquoi il a choisi aussi la faculté en spécialisation hongroise il répond :

*« Pourquoi tu poses la question comme ça ? On devrait plutôt dire « pourquoi on t'a choisi la spécialisation hongroise ? ».*

En effet, ce sont les parents qui avaient choisi pour lui. Mais la faculté en hongrois c'est lui même qui l'a choisie pour des raisons pratiques:

*« Comme j'avais fait 12 ans en hongrois, je me suis dit allons-y, encore 4 ans ! Et j'avais plusieurs chances d'entrer au budget<sup>22</sup> à la spécialisation hongroise qu'au budget à la spécialisation roumaine. »*

Il y a aussi des cas isolés où les étudiants hongrois n'ont pas réussi à s'intégrer dans le milieu scolaire hongrois. Erika, master en Bibliothéconomie, avait commencé l'école primaire en hongrois. Après une année elle est allée dans une école roumaine parce qu'elle disait qu'elle ne pouvait pas s'adapter. Elle a choisi plus tard la faculté de Bibliothéconomie, en roumain aussi. Son entourage est aussi formé en majorité par des Roumains et elle dit même de se sentir mieux parmi eux.

Ensuite, tous ces étudiants ont passé par le même vécu lycéen de dépendance de leur horaire scolaire et aussi de leurs parents. Après l'université, ils sont dépendants du monde du travail, où ils doivent suivre aussi un certain horaire et des directives (Cherubini, 2000 : 85). Le choix du monde de travail va être aussi influencé par le choix de la spécialisation choisie. Ceux qui ont choisi la

---

<sup>22</sup> Place non payante dans le cadre de la faculté.

spécialisation hongroise et ne maîtrisent pas bien la langue roumaine vont choisir surtout des métiers où la langue roumaine ne serait pas prioritaire. Par contre, ceux qui parlent très bien les deux langues, vont utiliser cela comme un avantage dans leur future carrière.

Erika faisait ses études et après elle a commencé à travailler en même temps:

*« La Bibliothèque Centrale avait besoin de quelqu'un avec des études en Bibliothéconomie et qui parle hongrois. Et c'est comme ça que j'ai commencé à travailler, dans ma deuxième année. Bon, je travaillais à mi-temps au début et surtout dans le Dépôt. Il n'y a qu'après que j'ai commencé dans la salle professorale. »*

Les étudiants sont beaucoup plus libres pour les horaires et indépendants des parents. Cette étape transitoire fait partie d'un monde inter subjectif qui résulte de l'interaction de l'étudiant universitaire avec les autres individus dans un monde de vie commun. De ce monde inter subjectif les spécificités étudiantes présentées en bas vont être résolues (Cherubini, 2000 : 87).

- Le temps universitaire, rattaché spécifiquement à l'université.

Il est défini de façon générale par les horaires de cours, par les heures de cours, les examens, les heures de loisirs, le calendrier scolaire, les horaires des bureaux administratifs et les disponibilités des professeurs (Cherubini, 2000 : 87). L'université « Babeş-Bolyai » offre des horaires semblables pour les deux spécialisations. Les secrétariats sont les mêmes pour les deux groupes ethniques. Ce qui nous intéresse, c'est dans quelle mesure les horaires de la spécialisation hongroise peuvent se rencontrer avec ceux de la spécialisation roumaine. Il y a des cas, comme à la Faculté d'Histoire et de Philosophie, où les deux groupes ont des cours en commun, mais en Roumain. Cela peut avoir comme conséquence que la partie des Hongrois ou Sicules qui ne comprennent pas le roumain ne vont pas réussir à suivre les cours. En même temps, on observe que les deux spécialisations ne se mêlent pas :

*« On a eu aussi des cours ensemble (...) dans les cours communs, je ne peux pas dire qu'on a des relations les uns avec les autres. Parce que, si on entre au cours...on voit déjà les uns qui s'assoient du côté gauche, les autres du côté droit. Et*

*ils ne se mélangent pas trop. Et on voit cette chose. Mais, l'Archéologie aide beaucoup plus à la socialisation entre Roumains et Hongrois quand on fait des fouilles archéologiques. C'est mixte. »* (Levente)

Zsófia, étudiante en Archéologie aussi raconte sur ses camarades Hongrois qui ne comprennent pas les cours en roumain :

*« Bah oui, surtout ceux qui proviennent d'une région avec majorité hongroise et ils n'ont pas entendu le roumain en fait... Ils ne connaissent pas la langue roumaine parce qu'ils ne l'avaient pas utilisée. Ils se débrouillent assez difficilement, parce que jusqu'à un certain niveau ils comprennent. On comprend que c'est plus difficile pour eux d'apprendre le roumain. »*

Les horaires sont semblables pour toutes les spécialisations, les différences interviennent entre le niveau licence et le niveau master. Ainsi, Elena, étudiante roumaine en master Archives, commence ses cours l'après-midi (d'habitude un cours par jour), exceptant le vendredi quand elle n'a pas du tout de cours. Son horaire est très relaxé, ainsi elle passe beaucoup de temps dans la bibliothèque pour préparer son mémoire. En même temps, elle est à la recherche d'un travail.

*« J'ai eu un cours hier à 17 heures et à 18 :30 on avait déjà fini... normalement sur l'horaire c'est écrit jusqu'à 19 heures. Enfin, et après je suis restée avec deux copines à Atelier<sup>23</sup>, on a bu une bière, on a bavardé... et c'est tout. Je suis rentrée après. »* (Elena)

Au niveau licence, les étudiants ont plusieurs cours et séminaires par jour, ce qui fait un horaire très chargé. Mais, plusieurs disent de ne pas aller à tous les cours :

*« Aujourd'hui j'ai eu trois cours et un séminaire. Je suis allée en Statistique et après au séminaire parce que c'était aussi en Statistique. Pour les autres on a déjà les cours imprimés. Je vais apprendre directement comme ça.*

*Et quand est-ce que tu vas les récupérer ?*

---

<sup>23</sup> Le nom d'un bar

*Aaahh...Pendant la session d'examens. Je n'apprends pas tout avant. »*  
(Sebi, étudiant roumain, Sciences Economiques)

Une autre particularité de temps universitaire est donnée par la période d'examens. A la fin de chaque semestre il y a entre deux et quatre semaines dédiées aux vérifications et examens. La plupart des étudiants se préparent dans la période juste avant les examens ce qui décale leurs horaires habituels. Les salles de lectures des foyers universitaires sont pleines pendant cette période. Les étudiants apprennent souvent pendant la nuit et le lendemain vont à l'examen.

Alors, les « mondes de vie » du temps universitaire se déroulent de la même manière pour les deux groupes ethniques, l'université ne créant pas de dispositions spéciales pour aucune des spécialisations.

- Le temps individuel, défini par l'étudiant (Cherubini, 2000 : 83-84). C'est un temps défini par les libertés laissées dans le monde de la vie quotidienne (la question de l'indépendance relative) et en même temps structuré par les horaires scolaires (Cherubini, 2000 : 88).

En cherchant les caractéristiques principales de la vie universitaire à Cluj, nous pourrons dire que celles-ci se déclinent surtout entre la pédagogie et les loisirs. Si on commence par la pédagogie, les opinions sur celle-ci sont différentes, en fonction des étudiants et de la faculté. Le temps dédié est optionnel dans la plupart des cas. Aux cours, même si obligatoires, on ne fait pas de présence (donc pratiquement ils restent optionnels) et les TD sont obligatoires. Ce système fonctionne pour les deux spécialisations, hongroise et roumaine.

Les horaires scolaires, même si différents contiennent toujours des pauses assez grandes entre les cours. C'est ici que, assez souvent, les étudiants prennent une pause-café. Les locaux choisis sont surtout en fonction de leur proximité à la faculté et des prix:

« *Notre favori est Zorki ou Krojczar<sup>24</sup>, mais non pas parce qu'il est hongrois ou... j'y ai travaillé. Mais je pense que c'est parce qu'il est moins cher et on fait la plupart des cours au Musée, dans la Place du Musée. Et quand on va après les cours ou entre les cours boire un thé, un café, une bière etc. le plus proche et le moins cher est Krojczar.* » (Csabi)

Toujours pendant les pauses et surtout quand ils n'ont pas de cours, les étudiants passent leur temps dans les bibliothèques. La Bibliothèque Centrale Universitaire est le plus souvent fréquentée par les étudiants roumains. La bibliothèque offre des livres en hongrois aussi et plusieurs employés sont Hongrois. Elle est devenue un lieu de rencontre et elle n'est pas forcément destinée à l'étude. Il y a des étudiants qui passent toute la journée là, à partir de l'ouverture (à 8 heures) jusqu'à la fermeture (à 20 heures). Pendant la période d'examens, la situation est plus difficile parce qu'il n'y a pas assez de places pour tous les étudiants. Cela explique la file d'attente qu'ils forment même avant son ouverture. Il y a des étudiants qui préfèrent d'autres bibliothèques. Par exemple, les étudiants en Sciences Economiques qui sont plus loin de la Bibliothèque Centrale, choisissent la bibliothèque de leur faculté, qui est beaucoup plus proche. En Archéologie, surtout en spécialisation hongroise, il y a beaucoup d'étudiants qui fréquentent l'Institut Hongrois d'Archéologie. C'est un lieu d'étude, mais aussi un lieu de socialisation, mais de socialisation hongroise ou sicule. La plupart des Roumains soit ne connaissent pas l'Institut, soit ne sont pas intéressés, ou bien, comme ils ne connaissent pas la langue hongroise, ils ne peuvent pas se servir des livres majoritairement hongrois de l'Institut.

La vie étudiante est très développée en ville et dans les campus aussi. Le campus offre des locaux ouverts jour et nuit, des magasins alimentaires, des restaurants avec un programme sans interruption. Le campus principal est situé en proximité du centre ville, ce qui crée une liaison forte entre les deux. En centre ville les bars sont dédiés et adaptés à la vie étudiante. Les étudiants qui habitent sur le campus, peuvent passer leurs soirées sur place, tandis que ceux qui habitent en ville préfèrent choisir les locaux de centre ville.

---

<sup>24</sup> Zorki est un bar roumain; Korjczar est un bar hongrois.

Nous pourrons dire qu'il y a une forte relation entre la ville et le campus et que cela aide l'intégration de la vie étudiante dans la vie citoyenne. Même si parfois on a deux « vies étudiantes », qui se manifestent parallèlement, on peut voir que le système est le même pour les deux. De ce point de vue, la vie étudiante en général n'est pas « ethnicisée », mais se déploie parfois sur des plans divergents.

## Section V. Conclusion

Le Temps participe à la construction des identités étudiantes hongroises et roumaines en tant que Temps-histoire et Temps-objet. Le Temps-histoire contribue surtout à l'ethnicisation des deux groupes. En analysant les Temps-histoire de la Transylvanie, de Cluj-Napoca et de l'université, on peut voir qu'il y a déjà un contexte favorable à la séparation ethnique. Cela se passe à cause des mécanismes de nationalisation qui se sont développés pendant la période communiste et qui résistent toujours même après plus de deux décennies de la chute du communisme. Le Temps vu comme mémoire et histoire apporte sa contribution à la construction de deux groupes ethniques différents. Vu qu'entre les deux il y a une relation de confusion, les deux risquent d'amplifier la séparation ethnique.

Pourtant, on observe dans plusieurs cas un phénomène nouveau : la mémoire autobiographique participe à la construction d'une nouvelle identité, qui n'est ni roumaine, ni hongroise, mais plutôt régionale. Ceux qui adoptent une identité régionale proviennent tous des milieux mixtes, où la population hongroise est numériquement moins nombreuse que la roumaine. Par contre, les Roumains qui ne proviennent pas de Transylvanie et une large partie de ceux de Transylvanie, s'identifient tout simplement comme Roumains. En général, le Temps-histoire participe à la construction des identités collectives comme roumaines et hongroises, mais il y a aussi des exceptions.

Les étudiants en Histoire, roumains et hongrois, représentent cette exception étant donné leur positionnement concernant l'histoire. Le fait qu'ils adoptent une attitude neutre de point de vue ethnique et aussi qu'ils se tiennent à distance des deux histoires (roumaine et hongroise) montre aussi leur rapprochement vers la « nouvelle tradition » historique. Celle-ci traite les événements d'une manière plus objective, essayant de ne pas se laisser contrôler par le pouvoir dominant et de ne pas adapter une histoire nationaliste.

Le Temps-objet semble être le même pour tous les étudiants. Cependant, étant donné déjà le contexte temporel-historique qui a tendance à séparer en groupes ethniques les étudiants, on peut comprendre pourquoi les vies étudiantes se déroulent parfois dans des temporalités parallèles. Quand je parle des temporalités

parallèles j'insiste sur le cas des étudiants roumains dans des spécialisations roumaines et des hongrois dans des spécialisations hongroises. A partir de leur temps de vie, en passant par le temps universitaire, jusqu'au temps individuel, on observe un usage semblable du temps, mais sans beaucoup d'interactions entre les deux groupes. Ici le temps-histoire joue un rôle important.

## Chapitre II : L'espace des relations interethniques

Pour révéler les raisons pour lesquelles on a choisi l'espace comme deuxième déterminant dans la construction des identités, je vais analyser dans une première étape la relation qui existe entre les deux. Nous allons saisir cette relation de deux perspectives principales : une géographique et l'autre sociologique et anthropologique. Les deux donnent des définitions différentes à l'espace et aussi à l'identité, les relations présentées vont ainsi varier. On part de la prémissse que l'identité manifeste une continuité dans le temps autant que dans l'espace (Di Méo, 2004 : 350).

### *a. L'espace géographique*

Dans une vision géographique, Guy di Méo soutient que la plupart des identités affichent une composante géographique, une spatialité qui les renforce et les rend plus prégnantes. Les identités s'expriment souvent par les médiations du social et du spatial que forment les lieux, les territoires ou les paysages (Di Méo, 2004 : 339). Au long de la recherche, on va parler de l'espace surtout sous ses formes de lieu et de territoire. Une analyse plus simplifiée qui présente la relation entre l'espace et l'identité est faite par A. Berque. Il observe que les relations qui sous-tendent les identités dans une société, aussi avancée soit-elle, englobent toujours son substrat matériel (Di Méo, 1991 : 2). Et ce substrat matériel est l'espace. L'espace géographique a une nature dialectique : l'espace forme pure, c'est-à-dire une substance qui nous est donnée chaque fois que nous exerçons nos sens dans la perception, mais aussi les objets eux-mêmes qui s'organisent sous nos yeux en dispositifs spatiaux (Di Méo, 1991 :37). Dans ce cadre, l'identité est définie comme une construction tripartite mettant en interaction trois éléments majeurs : le sujet humain, la société et l'espace géographique (Di Méo, 2002 : 178).

La perspective géographique implique aussi une nouvelle définition de l'identité. Bernard Debarbieux identifie quatre types d'identités « géographiques » :

- L'identité numérique, qui dit qu'une chose ou une personne reste elle-même malgré les changements que lui impose le temps qui passe ;
- L'identité sociale, qui est un type d'identité attribuée ou imputée par d'autres à un individu ou à un groupe pour le situer dans une représentation de la société. La dimension spatiale de ces identifiants renvoie tantôt à des logiques de localisation (ex. les quartiers, les ouvriers), tantôt à des logiques environnementales (ex. : les montagnards) ;
- L'identité personnelle, conçue comme un produit d'un exercice de conscientisation de soi ;
- L'identité collective, qui désigne le sentiment et la volonté partagés par plusieurs individus d'appartenir à un même groupe (Debarbieux, 2006 : 2).

Les deux premiers types désignent des composantes de la réalité, indépendantes de toute appréciation subjective et dont on n'a pas discuté dans les sous-chapitres précédents. L'idée selon laquelle les identités sociales sont coextensives aux identités géographiques constitue une des formulations les plus anciennes et les plus récurrentes de la pensée géographique. Cette idée est à la base de la théorie de « l'être géographique » de Vidal de la Blache (1903). Il dit qu'il y a deux principes qui sous-tendent « l'être géographique »: l'unité (le pays qui transcende la diversité des parties) et la permanence (les changements n'altèrent pas fondamentalement). Vidal mentionne un ensemble d'identifiants comme des « modes d'existence », des manières de sentir, du langage, genre de sociabilité etc. qui se veulent être des descripteurs objectivants. Dès lors ils ressortent davantage de ce qu'on appelle l'identité sociale, par rapport à l'identité collective (Debarbieux, 2006 : 4-5). « L'être géographique » entre en contradiction pourtant avec « les identités », telles qu'on les a définies dans une approche constructiviste. L'une des caractéristiques définitoires des identités est justement son caractère changeant et sa pluralité. L'identité sociale sur laquelle on va axer la recherche est celle des étudiants avec leur « dimension spatiale », l'université, mais aussi avec les lieux publics tels les café-bars considérés « étudiantins ». Pourtant, on va prendre

distance de « l'être géographique » dans le procès d'observation des identités qui se construisent et interagissent dans le « monde étudiant » hongrois et roumain.

Guy Di Méo analyse la question relationnelle identité-espace dans une approche plutôt fonctionnaliste, où on voit comment les identités peuvent être utilisées dans des buts politiques pour la maîtrise de l'espace. Au long de l'histoire de la Transylvanie, les identités nationales roumaines et hongroises ont été utilisées pour la maîtrise de même espace, ce qui a donné naissance aux conflits. Nous pouvons imaginer que l'identité se comporte socialement comme le moyen de légitimer un groupe dans un espace dont il tirera de substantielles ressources, matérielles et idéelles, symboliques en particulier (Di Méo, 2004 : 344).

Comme elle est un produit idéologique et politique, l'identité collective n'a pas de substrat territorial obligatoire. Comme l'identité personnelle, l'identité collective a moins le caractère d'une réalité objective que celui d'une représentation sociale construite, de nature idéelle. Pour le pouvoir politique, l'enjeu réside dans la capacité à fabriquer les identités les plus larges possibles, susceptibles de fédérer les populations les plus nombreuses. De telles entités deviennent des outils de domination et d'exercice de l'hégémonie sur les autres, ceux qui sont exclus de cette représentation identitaire. La production d'identité collective constitue donc un puissant outil au service du pouvoir. Produire de l'identité collective revient souvent à fabriquer un mythe mobilisateur. Celui-ci donne une image plus nette du groupe territorialisé qui prend alors l'aspect d'une totalité unifiée. Dans cette démarche, le Territoire joue toujours un rôle majeur (Di Méo, 2004 : 344-347).

Ensuite, on peut parler d'« espace de vie », défini comme un espace fréquenté par chacun de nous, avec ses lieux attractifs, ses nœuds autour desquels se construit l'existence individuelle : le logis, la maison, les lieux de travail et de loisir. C'est aussi l'espace concret du quotidien, dans lequel sont compris un « espace perçu » et un « espace représenté ». Dans l'espace perçu, l'esprit se représente les objets et laisse une place très effacée à l'imaginaire et à la conceptualisation, tandis que dans l'espace représenté, il s'appuie sur l'imaginaire. L'espace représenté reconstruit l'espace de vie et le dépasse, brise ses frontières pour le hisser jusqu'aux sphères de l'imaginaire, du rêve, de la mémoire et des concepts (Di Méo, 1991 : 123-125). L'espace vécu, l'espace perçu, mais aussi l'espace imaginé dans le cadre de nos rapports sociaux, forment pour chaque individu une métastructure socio-spatiale au sein de laquelle il évolue, se situe et vit sa relation à la société (Di Méo, 1991 :

148). C'est justement cette structure socio-spatiale que je vais analyser pour voir comment elle influence et se laisse façonner dans le processus de construction identitaire. De la structure font partie la ville de Cluj-Napoca avec ses sites, ses rues, ses magasins, ses café-bars etc. et aussi l'université, la bibliothèque et le foyer universitaire.

### *b. L'espace social*

La représentation de l'espace dans les sciences sociales est dépendante des images de rupture et de disjonction. Le caractère distinctif entre les sociétés, les nations et les cultures est basé sur une apparente innocente division de l'espace, sur le fait qu'on occupe naturellement les espaces discontinus. La prémissse de la discontinuité forme le point de départ d'où on peut théoriser le contact, le conflit et la contradiction entre les cultures et les sociétés (Kupta, Ferguson, 1992 : 6). Hilda Kuper essaie de mettre en ordre les perspectives anthropologiques et sociologiques sur le concept d'espace.

Elle commence par Durkheim et Mauss, qui ont été les premiers à proposer d'amener le concept d'*espace social* dans la théorie sociologique. Les travaux de Durkheim traitaient les relations sociales aux niveaux empiriques et cognitifs. Les deux notions ont été continuées par des anthropologues et sont observables encore dans la théorie de Radcliffe-Brown. Le niveau cognitif du structuralisme durkheimien dans l'analyse de l'espace sert comme analyse structurale dans l'interaction des unités territoriales et comme modèle d'analyse des éléments de l'*espace social*. On peut distinguer l'espace physique, écologique et structurel. L'espace physique est le plus concret et il est mesurable ; l'espace écologique est une relation entre les communautés, défini en termes de densité et de distribution, faisant référence aux ressources naturelles ; l'espace structurel se définit en fonction des relations entre des groupes de personnes dans un système social exprimé en termes de valeurs. Malgré les différences qui existent dans l'analyse du concept d'espace à partir de Radcliffe-Brown jusqu'à Lévi-Strauss, il y reste quand même une orientation intellectuelle commune qui provient de l'accent durkheimien sur la société et les relations sociales. L'espace social est analysé comme partie du système total. Le

structuralisme a analysé le concept d'espace par des méthodes différentes et aux différents niveaux d'interprétation. Dans l'approche culturelle de Malinowski, l'espace et le temps sont composants essentiels du « contexte de culture ». Il a considéré la territorialité, le lieu, la proximité et la contigüité comme principes de regroupement (Kuper, 2003 : 248-249).

Dans une perspective sociologique, Maurice Halbwachs analyse l'espace en relation avec le temps et plus précisément avec un temps double : le temps collectif des groupes et le temps social permanent. De la même façon, il va considérer l'espace dans une perspective double : l'espace du groupe collectif et l'espace général. Cette homologie dans le traitement du temps et de l'espace provient du fait que les deux sont conçus comme des cadres sociaux. L'espace social du groupe s'inscrit dans l'espace général de la société (Jaisson, 1999 : 174-175). C'est un cadre social englobant les autres cadres, c'est-à-dire le langage et le temps. Alors l'espace devient un lieu de signification et un langage. Dans sa relation au temps, l'espace est une condition nécessaire au fait que le groupe ait l'illusion que sa mémoire collective puisse durer. L'espace fonde ainsi une temporalité subjective. C'est la structure des espaces particuliers qui détermine alors la structure du temps induit par ces espaces (Jaisson, 1999 : p.175). L'espace social est fortement lié au groupe social, aux relations à l'intérieur du groupe et à celles qu'entretiennent le groupe à l'égard de son cadre matériel (Jaisson, 1999 : 176).

L'espace social chez Bourdieu (1994) est construit de telle manière que les agents et les groupes y sont distribués en fonction de deux principes de différenciation : le capital économique et le capital culturel. Il s'ensuit que les agents ont d'autant plus en commun qu'ils sont plus proches dans ces deux dimensions et d'autant moins qu'ils sont plus éloignés. Les distances spatiales sur le papier équivalent aux distances sociales. L'idée de la différence est au fondement de la notion même d'espace. Ainsi il est vu comme un ensemble de positions distinctes et coexistantes, extérieures les unes aux autres, définies les unes par rapport aux autres, par leur extériorité mutuelle et par des relations de proximité, de voisinage ou d'éloignement et aussi par des relations d'ordre, comme au-dessus, au-dessous ou entre. La position occupée dans l'espace social par les agents sociaux, dans la structure de la distribution des différentes espèces de capital, qui sont aussi des armes, commande les représentations de cet espace et les prises de position dans les luttes pour le conserver ou le transformer (Bourdieu, 1994 : 20-28).

Tout système de relations entre des éléments dessine un espace, en l'occurrence un espace social qui se confond avec l'espace construit dans lequel il se forme, car ces relations ont nécessairement un espace physique comme support, elles s'inscrivent dans un lieu. L'espace « physique » est lui-même le produit d'une construction sociale, il porte la marque des groupes sociaux qui ont contribué à le façonner historiquement et l'utilisent. Leurs relations participent à sa transformation et lui confèrent des significations particulières (Bonetti, 1994, p. 45). Ainsi, d'après Bonetti, on ne peut pas vraiment introduire une distinction entre l'espace social et l'espace construit.

Il préfère utiliser la notion d'espace imaginaire comme une catégorie générique, recouvrant l'ensemble des processus par lesquels l'espace brut est transformé en lieu de vie, ensemble de significations liées à son passé ou projetées par ses habitants. Il suscite des sentiments et est doté de valeurs qui en font un support de statut social (Bonetti, 1994 : 18).

L'anthropologue américain, Edward T. Hall, introduit un nouveau concept dans l'étude de l'espace : la proxémie. Par proxémie, Hall définit l'ensemble des observations et des théories concernant l'usage de l'espace par l'homme. Tout ce que l'homme est et fait est lié à l'expérience de l'espace. Notre sentiment de l'espace résulte de la synthèse de nombreuses données sensorielles, d'ordre visuel, auditif, kinesthésique, olfactif et thermique. Chaque sens constitue un système complexe modelé et structuré par la culture. Des individus élevés dans des cultures différentes vivent également dans des mondes sensoriels différents. L'étude de la culture au sens proxémique consiste à étudier l'usage que font les individus de leur appareil sensoriel selon leurs différents états affectifs, au cours d'activités ou des rapports humains variés ou des environnements divers (Hall, 1971 : 222-223).

On voit alors qu'en géographie, en sociologie et anthropologie aussi, l'espace fait partie de l'identité et prend différentes représentations. Ainsi, on peut voir l'espace dans un sens restreint comme substrat matériel que les individus forment, transforment et utilisent dans différents buts, on peut le penser comme espace de vie (avec tous les trois sens d'espace perçu, représenté et imaginé), ou bien on peut insister sur l'espace social (qui se retrouve aussi dans ces trois formes énumérées). Toutes ces formes d'espace mentionnées au-dessus sont liées et nous intéressent

dans cette recherche, mais celle par laquelle je vais commencer tient de l'espace vu dans une approche anthropologique et en même temps différenciée de lieu.

## Section II. Espace, Lieu et Non-Lieu

Avec Michel de Certeau, on observe une autre perspective de l'espace. Pour définir l'espace il part de la distinction qui existe entre espace et lieu. Le lieu est l'ordre selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence. Deux choses ne peuvent pas être alors à la même place. Les éléments considérés sont les uns à côté des autres, chacun situé en un endroit « propre » et distinct qu'il définit. « Un lieu est donc une configuration instantanée de positions. Il implique une indication de stabilité. » (De Certeau, 1990 : 172-173). On parle d'espace dès qu'on prend en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable du temps. « Est espace l'effet produit par les opérations qui l'orientent, le circonstancient, le temporalisent et l'amènent à fonctionner en unité polyvalente de programmes conflictuels ou de proximités contractuelles. L'espace serait au lieu ce que devient le mot quand il est parlé (...). A la différence du lieu, il n'a donc ni l'univocité ni la stabilité d'un *propre*.» (De Certeau, 1990 : 173).

En somme, l'espace est un lieu pratiqué. Ainsi, la rue géométriquement définie par un urbaniste est transformée en espace par des marcheurs (De Certeau, 1990 : 173). A partir de cette définition, on s'approche d'une vision anthropologique sur l'espace. Marion Segaud disait sur l'espace habité que c'est une construction sociale. Les éléments qui le composent (ouvert/fermé, dehors/dedans, devant/derrière, clair/obscur etc.) ont des significations qui n'en finissent pas de se décliner selon les cultures (Segaud, 2007 : 11). Parler de spatialité propre à chaque société ne signifie pas l'enfermer dans un espace figé, mais lui reconnaître un espace dominant qui la caractérise tout autant que son organisation sociale, culturelle ou économique. Cela signifie que chaque individu possède un système de référence par rapport auquel il se situe, soit en le reconduisant, soit en le détournant ou modifiant (Segaud, 2007 : 48). Habiter c'est dans un espace et un temps donnés, tracer un rapport au territoire en lui attribuant des qualités qui permettent à chacun de s'y identifier. L'habiter est un fait anthropologique. C'est-à-dire qu'il concerne toute l'espèce humaine (Segaud, 2007 : 65).

On retrouve la question de l'espace et du lieu avec Marc Augé aussi sous une forme différente. Il soutient que l'organisation de l'espace et la constitution des lieux sont, à l'intérieur du même groupe social, l'un des enjeux et l'une des modalités des

pratiques collectives et individuelles. Les collectivités et les individus qui s'y rattachent ont besoin simultanément de penser l'identité et la relation. Pour ce faire, ils doivent symboliser les constituants de l'identité partagée (par l'ensemble d'un groupe), de l'identité particulière (de tel groupe et de tel individu par rapport aux autres) et de l'identité singulière (de l'individu ou du groupe d'individus en tant qu'ils ne sont semblables à aucun autre) (Augé, 1992 : 67).

Le lieu anthropologique est une construction concrète et symbolique de l'espace. Il est un principe de sens pour ceux qui l'habitent et principe d'intelligibilité pour ceux qui l'observe. Ces lieux ont au moins trois caractéristiques communes : ils sont identitaires, relationnels et historiques. Marc Augé explique la première caractéristique par le lieu de naissance. Naître c'est naître en un lieu, être assigné à résidence. En ce sens le lieu de naissance est constitutif de l'identité individuelle. La deuxième caractéristique est expliquée en s'appuyant sur la définition de Certeau sur le lieu : c'est un ordre selon lequel les éléments sont distribués dans des rapports de coexistence. Tandis que la caractéristique historique est dépendante des deux déjà énumérées. Le lieu compte du moment où conjuguant identité et relation, il se définit par une stabilité minimale. Toutes les relations inscrites dans l'espace s'inscrivent aussi dans la durée et les formes spatiales (tels les monuments) ne se concrétisent que dans et par le temps (Augé, 1992 : 68-76).

Marc Augé introduit un concept nouveau : le non-lieu. Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir par aucune de ces caractéristiques est un non-lieu. La surmodernité est productrice de non-lieux, c'est-à-dire d'espaces qui ne sont pas eux-mêmes des lieux anthropologiques et qui n'intègrent pas les lieux anciens : ceux-ci, répertoriés, classés et promus « lieux de mémoire » y occupent une place délimitée et spécifique. Un monde où l'on naît dans une clinique et où l'on meurt à l'hôpital, donne naissance aux non-lieux. Si les lieux anthropologiques créent du social organique, les non-lieux créent de la contractualité solitaire. Les lieux et les non-lieux sont des polarités fuyantes : le premier n'est jamais complètement effacé et le second ne s'accomplit jamais totalement (Augé, 1992 : 100-119).

Dans une perspective géographique, Guy Di Méo présente les lieux comme des espaces ou plutôt des édifices de grande échelle, étroitement circonscrits. Il insiste beaucoup sur la différence avec les territoires et sur la question de limites.

Ainsi, dit-il, le lieu, plus encore que le territoire géographique, abolit la distance. Alors que le territoire répugne au bornage, le lieu en tire une bonne partie de son identité. Le lieu se définit par la continuité de ses composantes, par la contigüité des points qui le composent, par le principe de co-présence d'êtres et de choses porteuses d'un sens socio-spatial particulier. C'est une contraction de l'espace. Le lieu, surtout privé, constitue un espace privilégié de social.

Jean Pierre Paulet ajoute lui aussi à la notion de lieu celle de symbole. Le symbole correspond à une interprétation de l'environnement, sentimentale, culturelle ou mystique qui constitue néanmoins une forme de connaissance. Un lieu est un symbole qui peut aussi représenter le pouvoir, mais qui se traduit toujours par une réalité matérielle : un château, une statue, un fleuve etc. Tous les lieux ont une dimension symbolique potentielle, tout dépend de ce qu'ils signifient pour un groupe. Le plus souvent un symbole se rattache à des réalités bien concrètes car le passé marque les lieux (Paulet, 2002 : 12-13). Les lieux symbolisant le pouvoir que nous présenterons dans ce chapitre sont les sites.

Le lieu principal vu comme espace pratiqué ou comme une construction concrète est symbolique de l'espace, avec ses caractéristiques identitaires, relationnelles et historiques qui se trouvent au centre de cette analyse est l'université. Mais, nous allons analyser l'université dans sa relation aussi avec la ville de Cluj-Napoca, en suivant dans le quotidien des étudiants les lieux qu'ils marquent comme « étudiantins », mais aussi les lieux symboliques hongrois ou roumains. Ce qui nous intéresse dans l'analyse du lieu anthropologique est surtout sa fonction symbolique en relation avec le Temps et sa fonction relationnelle. Ainsi, on ne va pas insister sur les non-lieux ou sur l'espace dans un sens matériel.

### Section III. Espace privé - espace public

A partir de la question des relations inter ethniques, j'ai essayé de voir aussi quelles sont les différences ou les correspondances entre l'espace public et l'espace privé. J'ai commencé l'observation à partir de la langue parlée : quand parle-t-on le hongrois et quand parle-t-on le roumain? Est-ce que cela se fait en fonction de l'espace (public ou privé) ? Ensuite, tout au long de la recherche j'ai observé les étudiants à la fois dans leurs chambres universitaires, mais aussi dans l'université et dans la ville. Avant d'exposer les espaces publics et privés, je vais essayer d'établir une séparation entre les deux. On remarque que la limite entre les deux espaces diffère d'une culture à l'autre, ajoutant à la complexité de les définir vraiment.

Le sociologue français Louis Quéré fait une brève présentation de l'évolution du concept d'espace public en passant par deux perspectives principales qui concernent notre recherche aussi. L'une est philosophique et concerne l'espace public comme partie de la démocratie. Dans ce cadre, la notion d'espace public comporte deux idées essentielles : celle d'une sphère publique de libre expression, de communication et de discussion, médiatrice entre la société civile et l'Etat, entre les citoyens et le pouvoir politico-administratif ; celle d'une scène publique, c'est-à-dire d'une scène d'apparition, où accèdent à la visibilité publique des acteurs et des actions, des événements et des problèmes sociaux (Quéré, 1992 : 76-77). En suivant le « monde étudiant », on se demande en quelle mesure on peut parler d'une citoyenneté étudiante dans un espace public défini ainsi.

La plus « visible » organisation étudiante dans l'espace public s'appelle OSUBB (L'Organisation des Etudiants de l'université Babeş-Bolyai), dont le but est de représenter les droits et les intérêts de tous les étudiants d'UBB. Aucun des étudiants avec lesquels j'ai discuté ne fait partie de l'organisation, mais plusieurs utilisent les avantages offerts par l'organisation (le plus souvent les titres de transport gratuits) ou des réductions dans certains bars, clubs, magasins etc.

Une autre organisation de laquelle font partie surtout les étudiants de la Faculté d'Etudes Européennes s'appelle « L'Organisation des Etudiants Européens » (SSE) et elle s'implique surtout dans des projets liés à l'idée européenne dans des domaines variés : économie, culture, histoire ou bien des projets humanitaires. Adriana, étudiante à cette faculté raconte son expérience dans l'organisation. Elle a

passé trois ans dans le cadre de l'organisation, se dédiant surtout au secteur des Relations Humaines :

*« Je voulais apprendre et exercer aussi un peu dans le domaine...et comme j'ai eu la chance de le faire, puisque j'ai été élue pour m'occuper de Relations Humaines....On avait des activités de toutes sortes et puis on rencontrait des gens...des étudiants, on voyageait parfois, on fêtait ensemble. Il y avait une atmosphère agréable. Et puis, c'est une expérience ! »*

Pourtant, SSE et les colloques qu'elle organise se concentrent sur des activités destinées au monde étudiant et moins à la ville de Cluj, ainsi qu'ils sont plus visibles dans l'université et surtout dans la faculté que dans l'espace citadin de la ville.

Ensuite, Louis Quéré continue toujours avec le domaine philosophique en suivant Habermas et sa définition utopique sur l'espace public intégré dans une société démocratique. Il détermine quelques points principaux de la notion d'espace public : la théorie de l'agir communicationnel et de la rationalisation sociale. Une autre caractéristique du raisonnement de Habermas est la conception purement procédurale de l'espace public : l'exercice de la souveraineté populaire se fait en termes de procédures à institutionnaliser. Habermas applique en ce cas sa problématique de l' « éthique de la discussion », qui se présente comme une éthique purement procédurale. Une troisième caractéristique dans l'approche d'Habermas est de concevoir l'espace public comme une sphère médiatrice : il fait tampon entre l'Etat et la société civile (Quéré, 1992 : 76-77). La construction d'un espace public dans la vision de Habermas peut être critiquée par le fait que ce n'est pas réaliste : la réalisation d'un espace public qui tient toutes les promesses que le discours démocratique y a investi suppose la moralité des citoyens, leur adhésion rationnellement motivée aux principes démocratiques et leur acceptation délibérée des procédures de l'éthique de la discussion mises au jour par les philosophes (Quéré, 1992 : 80).

Dans une perspective socio-anthropologique, l'espace public prend une autre forme. Premièrement on met l'accent sur la vie et les relations en public, plus spécialement dans les espaces urbains. Ensuite, ce type d'interaction sociale se manifeste à la fois par une absence de communication, par le maintien de

l'anonymat, par le privilège des apparences et par l'acceptation de l'indétermination d'autrui. La coexistence dans les lieux publics repose sur une forme particulière d'institution d'un commun (identification et qualification des personnes selon les apparences, sans distinction de statut, de rang etc., et en fonction des égards dus au « self »), la mise en visibilité (l'appartenance des personnes à des types et à des catégories) et la non-appropriation (les gens ont une identification anonyme). Cette perspective repose sur la représentation de Goffman, « la vie sociale est une scène ». Les gens vivent dans un milieu de perception mutuelle et l'observabilité réciproque des personnes et des comportements. Le résultat joue un rôle déterminant dans la configuration des conduites, dans l'établissement des relations et dans la formation et le maintien de l'identité personnelle (Quéré, 1992 : 83-84).

Dans une approche anthropologique, le concept d'espace public change de signification, en ne désignant ni une sphère de thématisation de questions politiques ou pratiques d'intérêt général, ni une scène d'apparition des événements politiques. C'est le cadre déjà donné et en même temps à recomposer dans chaque situation, dans lequel les actions et les paroles, les événements et les personnes, les situations et les relations acquièrent leur individualité et leur socialité. La composition de ce cadre met en œuvre des médiations publiques (des formes symboliques) et des procédés d'institution d'un commun et des techniques de configuration (Quéré, 1992 : 87).

La séparation souvent radicale entre l'espace privé - signifié par le logement et sa fermeture et l'espace public, signifié par la rue - n'a pas toujours existé. L'anthropologie de l'espace indique des sociétés où les frontières entre privé et public dans l'espace sont floues (Segaud, 2008 : 93-94). Dans notre cas, je vais prendre en considération comme espace privé les chambres universitaires. Même si on l'appelle espace privé, les chambres universitaires sont souvent partagées avec une personne ou plusieurs.

Katalin, étudiante hongroise en Histoire, habite un logement universitaire du bâtiment 14 de Hasdeu. Le bâtiment 14 est connu pour le fait que les chambres sont partagées entre deux personnes et d'habitude les personnes qui y obtiennent une place sont soit celles qui ont des résultats très bons, soit les masters ou les doctorants. On parle aussi de la question de « pourboire » ou de piston parmi ceux qui obtiennent des places. Les chambres sont étroites et de chaque côté il y a un lit,

un bureau et une armoire. Il n'y a pas de cuisine et ni de toilettes puisqu'elles sont communes pour chaque étage.

Katalin partage sa chambre avec un doctorant roumain en Histoire. Dans la décoration de la chambre on peut observer facilement de quel côté elle se situe. Sur son mur il y a un grand drapeau de la Hongrie. En lui demandant pourquoi elle a choisi de décorer sa chambre avec un drapeau, elle répond simplement : « *parce que je suis Hongroise* ». Katalin est connue parmi les autres étudiants comme étant nationaliste, ses idées et orientations politiques ne se manifestant pas seulement dans l'espace privé, mais aussi dans l'espace public. D'ailleurs on peut facilement observer cela lors de notre discussion sur les minorités : « *je n'aime pas les tsiganes, je ne peux pas les supporter, et je n'aime pas la Roumanie non plus* ». À la fin de sa licence, Katalin est partie en Angleterre et elle est revenue seulement périodiquement en Roumanie. Le fait qu'elle habite avec un garçon ne la dérange pas, surtout qu'elle va chaque week-end « chez elle » (elle est originaire de département de Alba, proche de Cluj).

Elena, étudiante roumaine en Archives habite un autre foyer universitaire où la chambre, même si plus grande, est partagée avec encore quatre personnes. Elle partage sa chambre avec d'autres copines roumaines. Le fait qu'elles soient collègues facilite la situation parce qu'elles ont le même horaire. Ainsi, elles se réveillent le matin à la même heure et partent ensemble à la faculté. En dépit de leur relation d'amitié, Elena ne perçoit pas la chambre universitaire comme « chez soi » et va souvent à la maison (elle est originaire de Baia-Mare). Si on fait une équivalence entre « chez soi » et espace privé on se rend compte que dans aucun des cas présentés l'espace privé n'existe, les étudiants ayant besoin de rentrer dans leur lieu d'origine pour se trouver chez eux.

L'espace privé étant partagé dans la plupart des cas et en plus étant temporaire (entre un et cinq ans au maximum), il n'est pas « approprié » dans tous les cas. Ainsi, l'espace privé n'est plus perçu de la même manière que « chez soi » et son importance diminue au profit de l'espace public. Les étudiants qui habitent des résidences universitaires affirment de passer peu de temps dans leurs chambres. La plupart de temps ils sont à la faculté ou en ville. L'espace public gagne par conséquence une importance majeure.

## Section IV. L'espace comme territoire

L'identité culturelle et l'identité géographique se fondent dans un même espace et donnent naissance au territoire. Celui-ci s'apprend, se défend, s'invente et se réinvente. La liaison étroite avec l'identité se manifeste de sorte qu'au moment où le territoire est menacé, l'identité aussi est menacée. Les discours identitaires s'appuient sur des idéologies à base territoriale et non pas seulement historique. Le passé n'est plus le seul référent. La multiplicité des territoires, du quartier à la région renvoie à une architecture complexe (Bonnemaison, Cambrezy et Quinty-Bourgeois, 1999 : 11-14). Le territoire correspond à une construction, produit de l'histoire que reconstitue et déforme, au fil de ses pratiques et de ses représentations, chaque acteur social (Di Méo, 1991 : p.145). Edmond Bernus ajoute encore un aspect de base : le territoire représente les liens affectifs qui unissent une communauté à un espace (Bernus, 1999 : 33).

La relation territoire-identité est relevée en géographie aussi par Guy di Méo : le rapport aux territoires et aux lieux paraît un facteur de consolidation, voire de facilitation à la formation des identités sociales. Pierre George ajoute que le territoire exprime la synthèse entre l'espace occupé et l'identité de la société qui l'occupe (Di Méo, 2004 : 343-344).

### *a. Le territoire, entre Nous et Eux*

Les formes modernes de surveillance d'Etat, de même que celles de contrôle de populations, d'organisation capitaliste et de discipline de travail ont dépendu de l'homogénéisation, de la rationalisation et de la répartition de l'espace. En plus, la transformation de l'espace en territoire qui a été centrale dans le nationalisme s'est appuyée sur la conceptualisation des gens comme vivre dans un seul cadre spatial partagé (Alonso, 1994 : 382-383). Le territoire fournit au pouvoir politique l'occasion d'une mise en scène efficace, celle d'une affirmation de légitimité (Di Méo, 2004 : 347).

On a ainsi le territoire comme un espace construit, transformé, déformé, lié par des liens affectifs d'une communauté utilisée dans des buts politiques, souvent dans le nationalisme. Le territoire de la Transylvanie a été souvent disputé entre les Roumains et Hongrois et aujourd'hui encore il y a des discussions sur son autonomie. Plus que la Transylvanie, on discute sur la Région Sicule, dont l'autonomie est revendiquée par le Parti Civique Hongrois et désirée par une partie des étudiants hongrois/sicules. « La Nouvelle Droite » perçoit différemment la situation : un territoire roumain sous « la menace » des Hongrois majoritaires dans cette zone, signifie aussi la menace de l'identité roumaine. Un de leurs buts est de lutter contre la « magyarisation » de cette région et de protéger l'identité roumaine.<sup>25</sup> Pourtant, en parlant avec Vlad, étudiant roumain en Etudes Européennes, qui vient d'un village avec une majorité hongroise, il dit ne pas avoir rencontré de problèmes « ethniques ». Par contre il est content d'avoir appris le hongrois et d'avoir vécu dans un milieu roumain-hongrois :

*« Ma mère est institutrice et elle a beaucoup de collègues hongrois. Et ils nous invitent quand il y a une fête ou quelque chose comme ça. Par exemple au 15 Mars. Le plus souvent ils invitent ma mère aussi, qui y va avec un grand plaisir, et bavarde avec eux sur différents thèmes, parfois même politiques. Mais il n'y a pas de divergences sur cette question roumaine-hongroise. Et j'allais avec elle et c'est comme ça que j'apprenais. Je jouais avec les enfants. »*

Si on parle avec les étudiants roumains en général sur l'autonomie de la Région Sicule ou de la Transylvanie, les réactions sont assez récalcitrantes. Observons un morceau d'un entretien avec plusieurs étudiants en Sciences Economiques, qui s'est déroulé dans la chambre universitaire de Nasti. Tous les interviewés sont collègues et copains. A part Hanna, tous les autres sont Roumains provenant de zones différentes : Sebi vient de Carei, ville à la frontière avec la Hongrie, Nasti provient d'une ville de la région moldave et Georgiana vient d'Olténie (région au sud de la Roumanie). Hanna est la seule qui vient de Cluj. On voit que la discussion se porte autour du territoire de Transylvanie, pensé comme autonome, comme roumain ou comme partie de la Hongrie.

---

<sup>25</sup> <http://www.nouadreapta.org/objective.php>

« *Hanna : Pourtant j'ai plusieurs fois pensé que si la Transylvanie restait dans la Hongrie, alors peut-être elle aurait été dans le bon côté...ou peut-être pas...*

*Georgiana : Ou peut-être tu n'aurais pas existé.*

*Sebi : Au niveau européen, la Roumanie va beaucoup plus mal que la Hongrie. Tiens, par exemple ebay<sup>26</sup>, tout le monde peut l'utiliser à part la Roumanie et la Bulgarie. La Hongrie n'apparaît pas mentionnée aux exceptions là. Et...cela me dérange parce que je veux y acheter quelque chose et on ne m'envoie pas parce que je suis Roumain.*

*Nasti : On peut prendre en considération aussi l'idée de la séparation, que la partie de Harghita et Covasna devienne autonome. Je ne sais pas si ça fait partie de l'histoire ancienne, mais j'ai entendu à la télé qu'ils veulent l'autonomie. Et je crois qu'ils veulent être une partie de la Hongrie pour avoir plusieurs avantages. Ils sont mieux regardés, ils ont plusieurs avantages, les lois sont plus permissives, je ne sais pas...*

*Sebi : Mais, si un président roumain accepterait l'autonomie, il partirait à la prison pour trahison du pays. L'accepter de se former là, au milieu...une loi séparée des lois de la Roumanie c'est comme si c'était le Vatican envers l'Italie.*

*Nasti : oui, exactement, un Etat dans un Etat.*

*Sebi : A un moment donné, on peut attacher Covasna et Harghita à la Hongrie, de la même façon que Kosovo l'avait fait avec les autres. Je ne pense pas que cela serait ok, parce que si on faisait tous comme ça, il n'y aura plus le Roumain de Roumanie. C'est comme s'il y avait les Moldaves en Turquie...*

*Georgiana : Le problème est que si eux ils veulent l'autonomie, qu'ils partent ! Où ?...je ne sais pas...*

*Sebi : Si les Hongrois veulent l'autonomie, qu'ils aillent au-delà des frontières.*

*Hanna : Moi, avec cette idée de partir, j'aimerais dire quelque chose...*

*Georgiana : Cela ne me semble pas normal de demander l'autonomie dans un pays, quand on peut aller vivre dans le pays...*

*Hanna : Mais peut-être tu n'as pas la possibilité.*

*Georgiana : Alors, ne viens pas dans le pays.*

*Hanna : Comme pourrait te dire quelqu'un: déménage en France, en Allemagne. Tu n'as pas les possibilités.*

---

<sup>26</sup> C'est un site internet où on peut acheter et vendre différents produits.

*Sebi : Tu sais ce qui se passe ? En Roumanie, les Hongrois et les Roumains ont les mêmes droits. Sauf que Harghita et Covasna veulent plus que les Roumains.*

*Georgiana : Cela n'est pas vraiment normal.*

*Nasti : Mmmm...oui, c'est ça le problème.*

*Sebi : Et ce truc avec la représentation des Hongrois dans le parti, par UDMR. Ils représentent les Hongrois comme si les Hongrois n'étaient pas représentés par les Roumains. Parce que les lois sont les mêmes pour les Hongrois que pour les Roumains. On n'a pas de lois spéciales, je crois.*

*Alors, je comprends que vous n'êtes pas d'accord avec l'autonomie de la Transylvanie ?*

*Georgiana : non, non.*

*Et en ce qui concerne la Région Sicule ?*

*Les autres se taisent et regardent Hanna :*

*Oana vers Hanna : Tu es d'accord ?*

*Hanna : mmm...non. Je pense...pourquoi devraient-ils avoir plus de droits que les Hongrois de Roumanie ? Donc il y a des Hongrois à Cluj, des Hongrois à Brasov, et dans d'autres pays. Alors, pourquoi ceux de Secuime devraient avoir d'autres droits et d'autres possibilités, et les autres qui sont séparés non ?*

*Sebi : Je pense que je ne connais aucun domaine en Roumanie où un Hongrois ait un désavantage par rapport à un Roumain par le simple fait qu'il soit Hongrois. Et les lois ne désavantagent pas du tout les Hongrois.*

*Hanna : En plus de ça, ce que tu pourrais faire et ce qui est apparu maintenant, la double citoyenneté ou quelque chose comme ça. Si tu peux démontrer que tes anciens grands-parents jusqu'à je ne sais pas quel degré ont été Hongrois, tu peux obtenir la citoyenneté hongroise. Et un avantage serait que tu peux obtenir le visa, donc tu peux partir aux Etats-Unis sans visa. Et le roumain ne bénéficie pas de cet aide. »*

Hanna commence par l'idée d'une Transylvanie hongroise, idée à laquelle Georgiana répond colèreusement, en refusant même le principe. Par contre, Sebi met en vue les avantages dont la Hongrie bénéficie et qui n'existent pas en Roumanie et Nasti aussi pensent que les avantages dont Harghita et Covasna pourraient profiter comme « hongroises » les poussent à demander l'autonomie. L'autonomie de cette région est comparée à la situation du Kosovo, situation que le

groupe des Roumains ne veut pas accepter. Elle est vue plutôt comme une division des peuples, puisqu'en ce qui concerne les lois et les droits, cela ne pourrait pas changer. Cela s'explique par le fait qu'ils trouvent que les Hongrois ont les mêmes droits que les Roumains. Or les *Hongrois* de la Région Sicule (à remarquer qu'ils ne sont jamais appelés Sicules, mais Hongrois tout le temps) veulent, dans leur opinion, plus de droits que les Roumains eux-mêmes.

Georgiana commence par l'idée de l'émigration des Hongrois « du pays » dans « le pays ». Ce qui est intéressant dans sa discussion avec Hanna, c'est qu'aucune d'entre elles n'utilisent ni le nom de Roumanie, ni celui de Hongrie. La discussion de partir dans un autre pays, sans faire référence directe à la Hongrie, garde leur débat à un niveau plus neutre. En plus, cela évite la discussion *classique* « la Roumanie est mon pays, la Hongrie est ton pays », où à part le fait que les pays sont précisés, il y a aussi les possessifs. Or, dans leur discussion c'est justement le possessif qui manque : « le pays ». Pourtant, la discussion laisse entrevoir la même idée : la Transylvanie est roumaine et si les Hongrois ne veulent pas l'accepter, ils devraient partir au delà des frontières.

Alors, tous les étudiants Roumains se déclarent contre l'autonomie de la Transylvanie ou de la Région Sicule. Hanna voit différemment les choses : elle ne veut pas d'autonomie de *Secuime* parce qu'elle pense que les Sicules ne devraient pas avoir de droits spéciaux par rapport aux autres Hongrois. Alors, pour elle il serait plus normal de donner l'autonomie à tout le monde (c'est-à-dire à toute la Transylvanie) ou à aucun d'entre eux. Mais, même sans autonomie, elle évoque le cas de la double citoyenneté que les Hongrois peuvent obtenir dans certaines conditions et qui leur offre plusieurs avantages que la citoyenneté Roumaine.

Alors, la question d'autonomie territoriale ou d'une réunion Transylvanie-Hongrie comporte plusieurs facettes : d'un côté il y a la question affective (qui s'entrevoie surtout chez Georgiana), de l'autre côté il y a la question législative : l'autonomie n'est pas légale. Ensuite, on peut évoquer aussi les raisons pragmatiques : il y a une hiérarchie Hongrie-Roumanie et c'est plus avantageux de faire partie du pays hongrois. De plus, la question Sicule-Hongrois intervient de nouveau : ce serait injuste de ne donner l'autonomie qu'aux Hongrois de *Secuime* ; on devrait la donner en ce cas à tous les Hongrois.

Baptisé avec un nom approprié, l'espace devient une propriété nationale, un patrimoine souverain regroupant lieu, propriété et héritage, dont la perpétuation est assurée par l'Etat (Alonso, 1994 : 382-383). On voit que l'appropriation de l'espace et la territorialisation se fait par le nom. Dans le chapitre intitulé « Ce nom qui nous porte », Evelyne Ponožner-Apeloig souligne elle aussi la liaison qui se crée entre l'espace comme territoire, le nom et l'identité. Le nom, dit-elle, est un ancrage de l'identité, en se rapportant à l'histoire et à la filiation (Ponožner-Apeloig, 1999 : 11). Le nom ne se contente pas de nommer ; il décrit, relie, transmet et donne force et consistance à l'identité (Ponožner-Apeloig, 1999 : 25).

Il faut spécifier que la différence hongrois-roumain se fait souvent au niveau des noms. Ainsi, les noms, de même que les prénoms des roumains sont différents de ceux hongrois. On va voir dans le chapitre suivant le cas de la statue Mathias Rex : son nom en hongrois est Matthias et en roumain Matei (et la prononciation change aussi). Pendant la période communiste, la politique de roumanisation a affecté aussi le choix des noms. Ainsi, plusieurs Hongrois ont reçu des prénoms roumains en leur « traduisant » les noms en roumain (par exemple : János, nom hongrois est devenu Ion, nom roumain). La situation a changé depuis, de sorte qu'aucun Hongrois ou Sicule de ceux interviewés n'avait de nom roumain.

L'identité entre le peuple, l'héritage, le territoire et l'Etat est représentée aussi par l'usage des métaphores botaniques qui préservent l'idée que chaque nation provient d'un grand arbre généalogique qui a les racines dans un certain territoire. Comme les cartes, ces métaphores façonnent la nation comme limitée dans sa « famille », souveraine et continue en temps (Alonso, 1994 : 383). On observe souvent dans les discours nationalistes des Roumains l'expression « neam ». Qu'est-ce que c'est le « neam » ? Le terme date depuis plus d'un siècle, et on le retrouve utilisé souvent dans les discours nationalistes des Légionnaires. Horia Sima, président du parti « Garda de Fier » (parti fasciste), le définit vaguement dans son livre « Doctrina Legionara » (« La Doctrine Légionnaire »). Le « neam », élément essentiel dans l'ordre social, à côté de l'individu et de Dieu, représente plus que le peuple ou la nation, c'est la spiritualité. Et quand il parle de la spiritualité, il parle de la religion orthodoxe (Sima, 1980). Le neam devient alors la spiritualité roumaine orthodoxe qui dépasse toute frontière physique.

J'ai rencontré le mot « neam » seulement dans les discussions avec les étudiants roumains, y compris avec le président de la Nouvelle Droite et avec un

« sympathisant » de la même organisation. Les deux, en suivant Horia Sima, lorsqu'ils ont parlé de l'identité roumaine, ont touché le concept de « neam » et de « spiritualité orthodoxe ». La doctrine même de cette organisation est : « Pentru Dumnezeu, Neam si Tara ! », « Pour Dieu, Neam et Pays ! ». Le mot reste un concept étranger pour les autres étudiants ou difficile à l'utiliser dans un entretien. Le fait que les deux ont utilisé le mot avec la même signification que Horia Sima montre, d'un côté leur approche à la doctrine nationaliste-fasciste, et de l'autre côté le fait que cela reste un concept, utilisé dans des discours des fois, mais non pas forcément dans le langage courant et quotidien. Une autre définition, qui s'éloigne un peu de celle de Horia Sima, peut être retrouvée par un autre étudiant roumain lors d'une discussion sur l'histoire :

*« Je pense que c'est très important l'effet de la cession de l'église orthodoxe. Je ne sais plus la date...environ 1500, 1600, quand...la papauté a voulu obtenir...des droits sur la population parlante de langue roumaine, qui était orthodoxe. Et alors elle a cédé l'église. Je ne sais plus...en 1621...probablement. Enfin, je ne sais plus exactement. Mais, en accordant des droits, en allouant la population roumaine à l'occasion du passage au gréco-catholicisme, elle a eu le droit à l'école maternelle, tandis que l'intellectualité roumaine s'est développée et a revendiqué l'identité du Neam. »*

*C'est qui le Neam ?*

*« Ben, le neam c'est les parleurs de la même langue, qui ont la même religion, la même tradition. Je ne sais pas en quelle mesure les roumains auraient su les uns des autres s'ils n'avaient pas les mêmes traditions. Mais voilà qu'il y a eu certains qui ont su les coaguler et les mobiliser. »* (George, étudiant roumain en Licence, Sociologie).

L'anthropologue roumain Vintila Mihailescu souligne un autre terme qui a joué un rôle important dans la construction de la géographie roumaine et du territoire de la Roumanie. Le territoire du pays est construit par les géographes roumains comme une « moșie » (« propriété »), terme qui combine plusieurs éléments : les gens et la nature, le temps et l'espace. Elle est le corps, l'organisme vivant du pays (Mihailescu, « Omul locului. Idéologie autohtonista in cultura romana »). Ainsi, le territoire devient plus qu'un espace, il est propriété nationale, patrimoine souverain, héritage, histoire

et spiritualité. De nouveau, la spiritualité apparaît dans un terme qui, à la base, définit un territoire. Par ces termes, c'est éloquent comment la relation affective territoire-identité a été construite même dans un domaine tel la géographie.

Alain Hayot continue l'idée de la relation territoire-identité dans une perspective anthropologique. Les territoires dans l'espace urbain sont envisagés non comme un agrégat naturel de populations aux caractéristiques communes, mais plutôt comme le résultat d'un processus socio-historique qui peut déboucher sur une conscience identitaire collective, un sentiment d'appartenance à un groupe, à un lieu etc. (Hayot, 2002 : 6). Il soulève ensuite la question du territoire dans l'espace urbain, et fait mentionner trois caractéristiques principales :

- Il a une fonction urbaine issue d'une histoire et de rapports sociaux spécifiques, définissant une organisation institutionnelle ou non du territoire, des activités économiques propres, les catégories sociales qui y vivent ;
- Il a une forme urbaine qui se construit en même temps que son paysage social, histoire à laquelle elle participe activement au point de peser lourdement sur les modes de reproduction sociale : culture locale, formes de l'appropriation de l'espace, mémoire collective et individuelle etc. ;
- Il a une vie collective, en termes de sociabilité et de relations de voisinage, de comportements communs, de références communes à un système de valeurs, à une même conception de l'appropriation de l'espace (Hayot, 2002 : 6).

À partir de là, l'émergence d'une identité locale semble dépendre de plusieurs conditions : une inscription socio-spatiale dans la durée ; une certaine similitude dans les conditions sociales d'existence, supposant l'existence ou la construction d'une certaine proximité culturelle ; une relative homogénéité morphologique du territoire. La notion d'échelles spatiales, appliquée à l'espace urbain, permet d'appréhender le territoire de la ville non pas comme une unité spatiale homogène mais comme un espace composé, formé de la sédimentation et de l'articulation de ses multiples sous-territoires. Cette manière d'aborder l'urbain permet d'envisager la multiplicité des rapports aux territoires qui s'établissent dans la ville sans les figer ni surdéterminer le local (Hayot, 2002 : 6-7).

Dans une perspective anthropologique, la notion de frontière appliquée au territoire urbain ne s'apparente pas à une frontière géographique ou à une barrière infranchissable délimitant des territoires autonomes, totalement discontinus. Elle n'a pas un contenu ni une forme figés tels que les limites administratives ou les limites d'un État-Nation qui requièrent une réglementation, une régulation et un contrôle institutionnel des passages d'un territoire à un autre. Elle ne représente pas une rupture de communication et de relations, mais peut animer des tensions et des conflits. C'est une construction sociale et symbolique qui peut s'appuyer sur des éléments territoriaux, architecturaux et topographiques, donc sur une matérialité qui donne une certaine consistance à son existence et l'inscrit dans l'ordre de l'évidence. La dimension « constructive » de la notion de frontière peut s'inscrire au centre des luttes et des conflits de catégorisation, de désignation et de qualification des groupes concernés et de leur territoire d'habiter (Hayot, 2002 : 8-9).

La volonté de singulariser le territoire et de lui donner une valeur emblématique pose la question de l'identité et des appartenances territoriales. Ces identités territoriales, dont les registres et les sources de légitimation sont multiples (mémoire, ancienneté, appartenance à un groupe dominant, autochtonie, identité nationale, valeurs), cristallisent la tension entre différentes polarités : l'allogène/l'exogène ; le légitime/l'illégitime du lieu ; « Nous »/« Eux » ; proximité spatiale/distante sociale ; proximité sociale/distante morale, etc. (Hayot, 2002 : 8-9).

La stigmatisation et la construction de groupes allogènes comme pôle négatif de référence s'inscrit dans un processus complexe de construction sociale de la figure de « l'étranger ». Cette construction sociale de l'étranger, proche spatialement mais maintenue dans une distance sociale et symbolique, est véhiculée à travers différentes formes et expressions dont celle de l'ethnicisation des relations sociales (Hayot, 2002 : 9).

La question l'allogène/l'exogène ; le légitime/l'illégitime du lieu ; « Nous »/« Eux » est bien évidente pendant la période du maire Gheorghe Funar. La politique nationaliste roumaine transforme l'espace jusqu'à arriver à la limite du caricatural et construit des frontières *ethniques*. Ce n'est pas par hasard qu'au moment où on discute sur cette période avec les étudiants on observe dès le début une attitude ironique. Mais, ce que la politique de Funar a fait avait comme but non pas

seulement l'ethnicisation des relations sociales, mais aussi l'identification des Hongrois avec l'illégitime et l'exclusion de l'élément « allogène ». Comme Brubaker l'observe, Funar a utilisé tous les moyens- surtout des plaques, des monuments et des couleurs nationales- pour nationaliser l'espace public.

Il a visé surtout l'église gothique Saint Michel et la statue qui est à proximité, Mathias Rex. Pour beaucoup de Hongrois, l'église et la statue représentent le *lieu de mémoire* central de la ville et il est investi d'une signification « ethnonationale ». Les deux ne sont pas seulement des symboles nationaux, mais aussi des symboles civiques, avec lesquels beaucoup de Clujeni (habitants de Cluj), roumains ou hongrois, s'identifient (Brubaker, 2006 : 138-139). En plus de ces significations, pour les étudiants, ils représentent surtout un lieu de rendez-vous sans aucune autre signification ethnonationaliste. Fox et Brubaker soulignent encore une chose essentielle dans la discussion sur l'espace : beaucoup de Hongrois considèrent que la place est à eux, de même que le vieux centre. Mais certains Roumains nationalistes pensent aussi que la place est la leur (Brubaker, 2006 : 139). Dans ce sens, Funar a mis en évidence les fouilles archéologiques sur les ruines romanes faites dans la place même, pour montrer la latinité de la ville, et donc son appartenance à la Roumanie. Les drapeaux roumains apparaissaient partout et les couleurs des drapeaux étaient sur les bancs publics et sur les poubelles. Même dans les magasins de vêtements, on voit des fois des vêtements exposés en Rouge, Jaune et Bleu (les couleurs du drapeau roumain).

*La Place de L'Union pendant les fouilles archéologiques faites à la demande de Maire Gh. Funar pour mettre en évidence les sites romans, et par cela la latinité des Roumains et l'origine latine aussi de la ville de Cluj-Napoca.*

*Photo 1 : Place de l'Union, Cluj-Napoca*



Source: <http://voxpublica.realitatea.net/politica-societate/clujenii-au-invins-poftim-dovada-clujul-cel-mai-frumos-oras-si-cum-se-face-un-lucru-ardeleneste-2-64922.html>

En bas, il y a l'exemple d'une plaque qui se trouve sur la façade de l'établissement du Conseil Municipal de Cluj. De nouveau (comme dans l'exemple de Baba Novac), on peut voir la construction de l'image Nous/Eux. Le hongrois, même s'il n'est pas nommé directement, est l'ennemi « éternel » des Roumains.



*Photo 2 : L'établissement du Conseil Municipal de Cluj-Napoca*

Source : Postolache, 2011

*Photo 3 : La plaque qui se trouve à l'entrée de l'établissement du Conseil Général*



*Source : Postolache, 2011*

*« 11 octobre 1944- 11 octobre 1994*

*Une moitié de siècle depuis que notre ville a été libérée par l'armée roumaine de la servitude où elle avait été jetée par le Diktat de Vienne. Ce bâtiment a été le dernier point important de la résistance ennemie conquis par notre armée dans son avancement victorieuse, qui a ramené l'Ardeal de Nord- ancienne terre roumaine-dans ses frontières naturelles.*

*Gloire éternelle aux héros du Neam ! »*

## *b. L'appropriation de l'espace*

Un autre sujet lié au territoire et à l'espace en général tient de la question de l'appropriation. L'homme et l'espace se produisent l'un et l'autre. Le rapport entre le soi et l'espace se fait par l'intermédiaire de l'appropriation. Rendre propre (sien) l'espace, c'est le singulariser pour le construire selon ses sentiments et sa culture. Marion Segaud porte une perspective instrumentaliste sur l'appropriation de l'espace : on s'approprie l'espace pour pouvoir exercer sur lui une maîtrise, un contrôle, un certain pouvoir. On se l'approprie par rapport aux autres en affirmant que l'espace en question est le sien. L'appropriation est donc liée à la territorialité, à la proximité et au privé (Segaud, 2008 : 68-69).

S'approprier un espace c'est établir une relation entre cet espace et le soi par l'intermédiaire d'un ensemble de pratiques. Il s'agit d'attribuer de la signification à un lieu. Cela peut se faire au niveau sémantique, à travers les mots et par les objets et les symboles qui leur sont attachés (Segaud, 2008 : 88). Cluj-Napoca et l'université même sont deux exemples évidents de l'appropriation de l'espace par ces deux méthodes. En « descendant dans la rue », les étudiants s'approprient un espace emblématique de la ville. Ils prennent la dimension d'acteurs de la ville et de citoyens et acquièrent une visibilité sociale (Felonneau, 1997 : 4).

Rogers Brubaker (2002) fait une analyse complexe de l'histoire de Cluj-Napoca en suivant justement les aspects qui tiennent de l'appropriation de l'espace. Au niveau sémantique j'ai utilisé plusieurs fois dans les chapitres précédents des dénominations différentes pour parler de la même ville: Cluj-Napoca, Kolozsvár ou Klausenburg, en fonction de la période qu'on évoque. Cluj-Napoca est le nom roumain, utilisé à partir de la période communiste ; Klausenburg est utilisé au XIVème siècle quand dans la ville la population majoritaire était saxonne ; et Kolozsvár est le nom hongrois, utilisé encore dans le langage courant par les gens, y compris par les étudiants hongrois. Il y eu plusieurs différends autour de nom de la ville pendant la période du maire Gh. Funar. A l'entrée de Cluj-Napoca apparaît un panneau où il est écrit: « Bienvenue dans notre municipalité! », texte écrit en 6 langues différentes. Fait stupéfiant, aucune d'entre elles n'est le hongrois. C'est une attaque discriminatoire qui a touché les officialités hongroises, mais aussi les gens hongrois.

Encore, lors d'une cérémonie de 15 Mars 2008 (la journée nationale des Hongrois), les membres de la Nouvelle Droite ont manifesté contre la fête nationale des Hongrois. Les slogans qu'ils croyaient étaient d'un côté « Clujul nu e Kolozsvár ! » (Cluj n'est pas Kolozsvár !), et du côté hongrois on pouvait entendre « Kolozsvár ! ». On voit alors la signification forte que peuvent détenir les mots. Dans la dénomination de la ville on retrouve son histoire propre, qui est encore revendiquée dans certains contextes par les deux groupes. Les étudiants roumains utilisent dans leurs discours le nom de « Cluj » tout simplement, sans réfléchir vraiment aux origines de mot et à sa signification. Les étudiants hongrois utilisent les deux noms (en fonction de la langue utilisée), mais eux non plus ne prêtent pas attention au côté nationaliste ou historique s'y référant.

Lorsque la Transylvanie a été incorporée à la Roumanie, une série de mesures nationalistes qui ont affecté la géographie symbolique de Cluj-Napoca ont été prises. Des noms de rues et de places ont été changés d'après des figures historiques roumaines, des statues de héros roumains ont été construites et ainsi que de nouvelles places. La place principale municipale a été nommée Piata Unirii (La Place de l'Union) pour commémorer l'unification de la Transylvanie avec la Roumanie. La Cathédrale orthodoxe a établi un deuxième centre, « roumain » cette fois-ci (Brubaker, 2006 : 99-100). La ville semble commencer une construction en miroir, le côté roumain cherchant à opposer un présent nationaliste au passé hongrois. En 1940 s'instaure le régime Horthy et la politique de nationalisation recommence du côté hongrois. Les rues et les places sont renommées d'après leurs noms d'avant la 1ère Guerre Mondiale, des statues roumaines sont enlevées etc. On trouve une déclaration dans un journal roumain laissant apparaître une plainte expliquant que les Hongrois veulent détruire toute trace de Roumains à Cluj (Brubaker, 2006 : 101-103). Toutefois, cette période va être courte car la Roumanie va entrer dans son époque communiste. La politique de nationalisation roumaine ne se manifeste que pendant le régime de Ceausescu. L'histoire de la Roumanie est réécrite et l'espace devient un outil important pour son illustration.



Voici un exemple d'une statue roumaine construite pendant la période communiste à Cluj-Napoca :

*Photo 4 : La statue de Baba Novac*

Source : Postolache, 2011

Sur la statue est écrit : « *BABA NOVAC. Capitan al lui Mihai Viteazul. Ucis in chinuri groaznice de catre unguri in data de 5 februarie 1601. S-a ridicat acest monument spre cinstirea memoriei sale in anul 1975* »

(« *Baba Novac, le capitaine de gouverneur roumain Michel le Brave. Tué par les Hongrois dans des douleurs atroces le 5 Février 1601. Ce monument a été construit pour sa mémoire en 1975* »).

Il faut mentionner plusieurs choses concernant ce monument. Premièrement il montre comment l'histoire était écrite pendant la période communiste et la catégorisation des Hongrois comme ennemis historiques des Roumains. Sur l'inscription de la statue il y a plusieurs détails à observer : le nom de voïévode roumaine Michel le Brave, un vrai héros légendaire autour duquel l'histoire a construit tout un mythe ; et ensuite le fait que les Hongrois ont tué ce capitaine dans des douleurs atroces, ce qui veut souligner la cruauté des Hongrois.

Le positionnement de la statue est dans la proximité du centre-ville. Pourtant c'est une statue assez méconnue et jamais mentionnée dans les discours ou dans les cartes mentales des étudiants. Elle fait partie de l'espace de la ville et fait preuve de la construction « ethnicisée » de la période communiste, mais elle ne fait pas partie de l'espace étudiant.

A présent, beaucoup de signes d'appropriation restent dans la ville, sauf que le monde étudiant ne prête pas attention à de pareils sujets. Le vieux centre, « hongrois », est riche en café-bars roumains et hongrois que les étudiants fréquentent le plus souvent. L'idée que cet endroit a été construit par les « Hongrois » ne semble capter l'attention de personne. Même la maison de Mathias Rex a été transformée dans la Faculté d'Art. L'appropriation de l'espace parmi les étudiants se fait encore cependant, mais à un niveau plus restreint. Au niveau politique pourtant, après le départ de Gh. Funar, la ville passe par très peu de changements. Il n'y a plus de tentatives d'appropriation, mais les transformations faites par l'ex-maire sont restées présentes.

## Section V. Les sites

Un site peut être défini comme un fragment particulier de l'espace social, un lieu socialement et idéologiquement démarqué et séparé des autres lieux. Ainsi, il devient un symbole dans un système complexe de communication dans l'univers social global. Des relations sociales sont articulées sur des sites particuliers, associés aux différents messages et registres de communication. L'importance de ces sites n'est pas seulement leur apparence manifeste et distinctive, mais aussi leur signification caractéristique et latente (Kuper, 2003 : 258).

Le procès d'interaction politique peut être exprimé empiriquement par des débats sur la manipulation des sites et d'une façon symbolique dans le langage des sites. L'espace social n'est jamais neutre et jamais homogène. Certains sites ont plus de pouvoir et de signification que d'autres, et les qualités qu'ils demandent n'ont pas de relation fixe avec une dimension physique ou empirique. Les sites sont identifiés verbalement et spatialement (Kuper, 2003 : 259). Par la statue de Mathias Rex j'aimerais mettre en lumière le processus d'interaction politique qui s'est déroulé autour d'elle, mais aussi sa signification dans le quotidien pour les étudiants.

### *a. Le cas de la statue Mathias Rex*

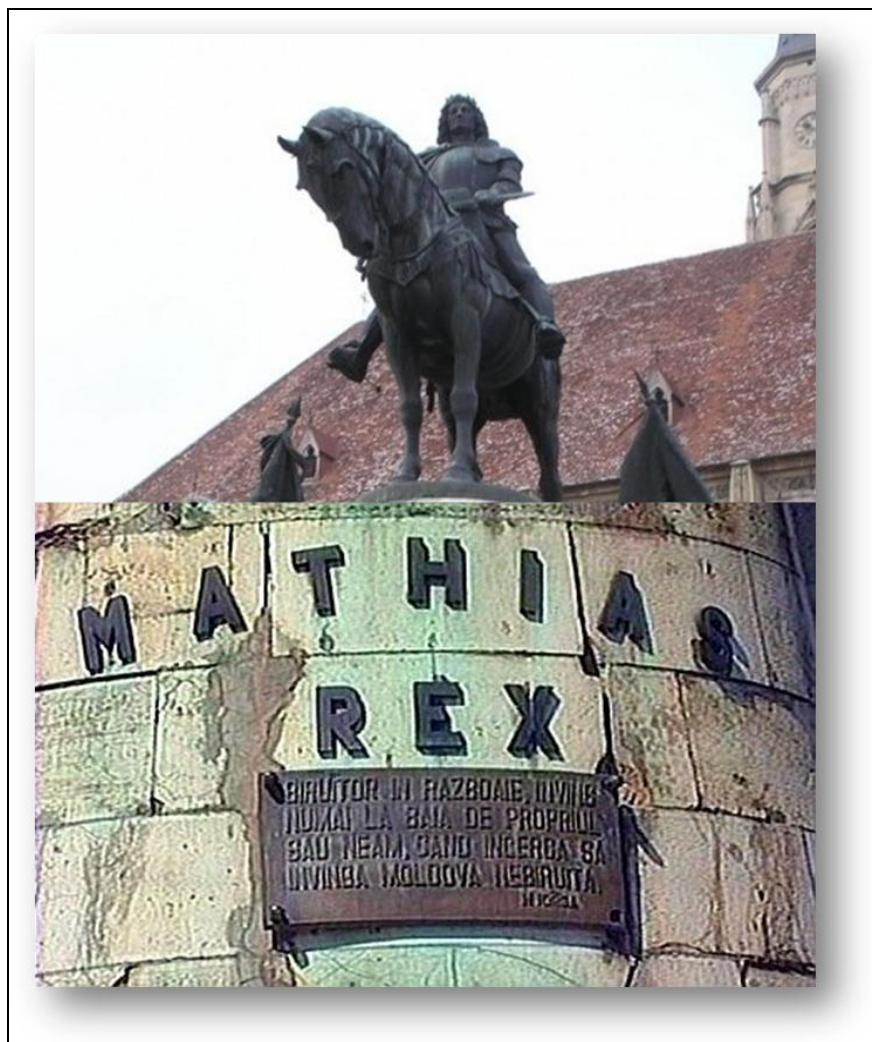
En 1896, en Transylvanie, et plus précisément à Kolozsvár(Cluj), fut célébrée la conquête hongroise du bassin Carpathien en sculptant la statue Mathias Corvinus. Six ans plus tard, la statue a été dévoilée dans une cérémonie à laquelle ont participé les plus hauts dignitaires du pays, venus spécialement de Budapest. Le dévouement de cette cérémonie aurait pu mentionner la partie d'origine roumaine de Mathias comme un geste en faveur de la population roumaine majoritaire (Brubaker, 2006 : 96). En effet, Mathias a été roi hongrois, mais son père était lancu de Hunedoara, Roumain, voïvode de la Transylvanie et gouverneur de la Hongrie. Cet élément est passé dans « l'oubli » du point de vue de l'histoire hongroise. Par exemple, l'historien Bela Köpeczi dans « L'histoire de la Transylvanie » mentionne que Mathias qui fut élu roi en 1458, mais ne mentionne rien sur ses origines roumaines. Par contre, il souligne la relation de Mathias avec son oncle maternel,

Mihály Szilágyi (Köpeczi, 1992). Dans une courte introduction sur le même roi, extraite d'un livre d'histoire roumain, celui-ci est présenté comme la personnalité historique probablement la plus populaire de l'histoire de Transylvanie, en concurrence toutefois avec son père, Iancu de Hunedoara (Dragan, Salagean, Ardelean et Gruia, 2008).

La conception du monument et le discours de la cérémonie a exprimé un nationalisme hongrois triomphaliste. Le Roi est entouré des quatre guerriers qui tiennent les drapeaux des pays voisins (un Tchèque, un Autrichien, un Turc et un Moldave) comme des trophées du triomphe militaire. Celui Moldave a provoqué la colère des nationalistes roumains. La signification nationaliste de la statue, de même que la représentation d'un roi de la Hongrie, mais fils d'un gouverneur roumain, suscite encore des discussions. Dans les années 1920, quand la Transylvanie passe sous le régime roumain, l'imposante statue de Mathias Rex soulève alors des problèmes. Les pouvoirs politiques roumains ont décidé la construction d'une *contre-statue* qui représente Remus et Romulus étant allaités par une louve. Elle a été positionnée contre la statue équestre en 1921 et représentait la copie de la Louve Capitoline de Rome. Son rôle était de symboliser les origines romaines de la ville et de ses habitants roumains. En 1932 une nouvelle plaque a été installée sur le piédestal de la statue. L'inscription a été écrite par Nicolae Iorga, considéré comme un des plus grands historiens roumains. Il décrivait le roi Mathias comme un grand vainqueur dans la guerre, vaincu une seule fois, à Baia, par sa propre nation, les Moldaves (Brubaker, 2006 : 99-100). Par cette inscription, l'historien atteint deux points essentiels : l'origine roumaine du roi et aussi le fait qu'il n'a pas pu vaincre les Moldaves, considérés déjà en 1920 comme des Roumains.

Il y a eu aussi des propositions pour faire changer l'emplacement de la statue de Mathias Corvin et pour en construire une autre, roumaine, à sa place. En citant un journal local (« *Statuia lui Matia* », en *Patria*, 2 Décembre, 1926), Brubaker souligne l'importance symbolique de cette statue. Le journal disait qu'en dépit de la valeur artistique de la statue et de la figure dominante de ce roi de la Hongrie, le peuple roumain ne peut pas tolérer que sa dignité nationale soit attaquée jour après jour par un symbole de la gloire hongroise. Cette discussion a été portée au sein de la Commission des Monuments Historiques sur le besoin d'enlever, détruire ou « corriger » les monuments construits par le régime antérieur (Brubaker, 2006 : 100).

Photo 5 : La statue de Mathias Rex (septembre 2011), après sa rénovation.



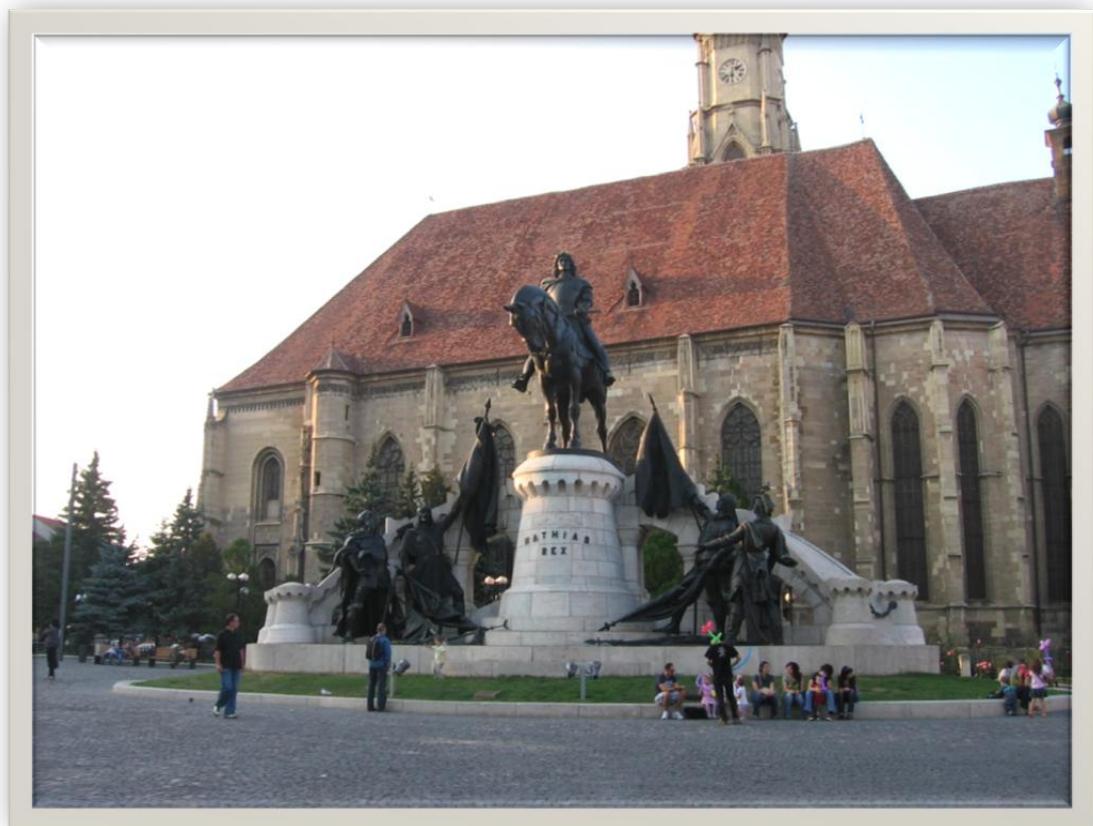
Source : <http://www.ziaristionline.ro>, « Nicolae Iorga a fost cenzurat de UDMR de pe statuia lui Matei Corvin din Cluj cu numai 787.000 de euro. Etapele falsificarii istoriei », Vendredi, 21 Janvier 2011.

L'inscription sur la statue de Mathias Rex :

“Biruitor în războaie, învins numai la Baia de propriul său neam, când încerca să învingă Moldova nebiruită”

« Triomphateur dans les guerres, vaincu seulement à Baia par son propre Neam, quand il essayait d'abattre la Moldavie invaincue »

*Photo 6 : La Place de l'Union*



Source : Postolache, 2011

Pendant la période de Horthy, la politique de nationalisation se dirige contre les Roumains. Ainsi, l'inscription sur la statue de Mathias est enlevée et remplacée par une hongroise et la Louve Capitoline est aussi démontée (Brubaker, 2006 : p.103). Pendant la première étape de communisme, quand la Transylvanie fait partie de nouveau de la Roumanie, et quand la politique n'encourage pas le nationalisme, il y a un changement considérable concernant la plaque de la statue : au lieu d'installer la plaque controversée « de correction-historique », les autorités ont remplacé l'inscription hongroise Matyas Kiraly en 1945 avec son équivalent latin, Mathias Rex. Dans le même esprit la Louve Capitoline n'a plus été installée devant la statue (Brubaker, 2006 : 108).

La fameuse plaque revient en discussion après la chute du communisme, grâce au « phénomène » Funar dont on a déjà discuté dans le chapitre précédent. En 1992 fut décidé la réinstallation de la plaque, en dépit de l'opposition minoritaire hongroise. Des protestations ont été initiées par des étudiants, surtout par des étudiants du séminaire théologique calviniste (Hongrois majoritairement). Celles-ci ont attiré les gens qui se sont séparés en deux groupes, roumain et hongrois, en chantant chacun leur hymne national. Les Hongrois protestent, en considérant Matias Rex comme étant un roi Hongrois, et la Commission Nationale des Monuments Historiques s'oppose. Cela n'empêche quand même pas le maire d'afficher quatre drapeaux nationaux. Il fait appel ainsi à la mémoire identitaire et topophile; ce type de mémoire s'ancre dans des territoires, des itinéraires, des espaces publics, autour des frontières, le lieu servant d'indice de souvenir (Andreeescu, 2002 : 153). La plaque a été de nouveau enlevée lors de la restauration de la statue, en 2011. Cela a donné naissance à beaucoup de discussions sur des questions nationalistes et historiques dans les medias roumaines.

Pour les étudiants, Matia Corvin reste dans le quotidien comme un lieu central de rendez-vous. Par son emplacement au centre de la ville, proche de tous les cafés-bars et magasins, et aussi de l'université, « à Matei » (en roumain « la Matei ») a une toute autre signification que celle historique. Le seul moment où elle symbolise « la magyarité » est lors de la journée nationale des Hongrois. Son emplacement dans la Place de l'Union contribue aussi au fait qu'elle est toujours entourée par des gens et animée. C'est un endroit parfois commercial, qui sert aussi comme lieu de

## Carte 9 : Les sites de Cluj-Napoca

Réalisation : Fouché Ludovic, architecte

Conception : Irina Postolache



- 1** La statue de Matthias Rex
- 2** La statue de Avram Iancu
- 3** La statue de Michel Le Brave
- 4** La statue de Baba Novac
- 5** La maison de Matthias Rex  
*(actuellement faculté d'architecture)*
- 6** L'université Babes-Bolyai
- 7** La statue Lupa Capitolina

manifestations ou de concerts, et qui pendant l'hiver, est même utilisée comme « place patinoire ». Dans ce contexte, son parcours historique se révèle rarement, mais ressort parfois par l'intermédiaire des medias ou des implications politiques.

*b. La statue d'Avram Iancu*

Pendant la longue gouvernance du même maire, en 1993, une statue imposante a été construite devant la Cathédrale orthodoxe. Avram Iancu, jeune avocat qui a conduit avec succès la révolution contre les forces hongroises en 1848, est représenté au sommet d'une haute colonne. Dans la géographie ethnoscopique de la ville, les deux places (où se trouvent les statues d'Avram Iancu et Matthias Corvin) sont des images antagonistes l'une contre l'autre (Brubaker, 2006 : 142). Depuis, la statue représente un lieu de célébration de la fête nationale roumaine du 1er Décembre. En même temps, les membres de la Nouvelle Droite, lors de la commémoration de la révolution de 1848, qui coïncide avec la date de la fête nationale hongroise, vont déposer leurs hommages à la statue Avram Iancu.

Dans le quotidien étudiant, la statue d'Avram Iancu, de même que celle de Matthias Rex n'est pas identifiée à l'histoire roumaine-hongroise. Pourtant, la statue fait partie moins de quotidien étudiant que la statue de Matthias Rex, « hongroise ». L'explication tient de son positionnement, plus éloigné du centre-ville, de l'université, des résidences universitaires et de la Bibliothèque universitaire. Alors, il n'y a pas vraiment une tradition de rendez-vous étudiants ici, et par conséquent elle fait moins partie de la vie étudiante.

Photo 7 : La statue d'Avram Iancu

*La statue d'Avram Iancu devant la cathédrale orthodoxe roumaine, entourée par les drapeaux nationaux (décembre 2011)*



Source : Postolache, 2011

### c. L'espace-mémoire. Le cas des statues de l'université

S'il existe une mémoire de l'espace, l'espace est aussi une mémoire; c'est une mémoire vivante (Martin, 2010 : 59). Voici un exemple de manifestation de la mémoire vivante: en juillet 2007, « les radicaux hongrois », comme les médias roumains les ont appelés, du Comité d'Initiative Bolyai ont demandé l'exposition des bustes des souverains austro-hongrois à l'université Babeș-Bolyai<sup>27</sup>. Ils ont demandé d'exposer les bustes de l'empereur austro-hongrois Franz Jozef et de l'impératrice Elisabeta, de même que le rectorat avait déjà installé les bustes du roi Ferdinand I et de la reine Maria, les souverains de la Grande Roumanie. Les Hongrois pensent que ces bustes de l'empereur et de l'impératrice austro-hongroise auraient représenté un geste de réparation historique pour tout ce qui s'est passé entre les Roumains et les Hongrois, étant donné que la reine Maria et le roi Ferdinand I ont gouverné la Grande Roumanie, et que l'impératrice Elisabeta et l'empereur Franz-Josef ont gouverné La Grande Hongrie. Le rectorat a refusé leur demande et on n'a plus parlé de cela après. Il a précisé que, cependant, les relations magyar-roumaines sont sur le bon chemin, puisque la situation de l'enseignement hongrois s'était beaucoup améliorée dans les derniers temps, et on a même mis en place un tableau électronique près du Rectorat, où on pouvait trouver des informations sur l'université en hongrois aussi.

La plupart des étudiants ne connaissaient pas vraiment ce dernier conflit, mais se montrent toutefois méfiants à son égard. Il y a quand même un étudiant hongrois, Robi, de la spécialisation hongroise qui le connaît. Il souligne le fait que l'attention à ces petits « détails » améliorerait les relations roumaines-hongroises au niveau des cadres didactiques et des étudiants aussi.

*« Oui, j'avais entendu parler...mais c'est la même chose qu'avec les panneaux<sup>28</sup>...donc, c'est une question de respect. C'est tout.»* (Robi, étudiant hongrois, Histoire)

Les étudiants ne se sont pas impliqués dans ce conflit et ils pensent qu'il n'est pas représentatif pour eux. On observe la même attitude auprès des étudiants roumains, qui ont laissé le conflit en dehors de leurs relations avec les camarades

---

<sup>27</sup> [http://www.newz.ro/stiri/scandal-grotesc-la-universitatea-babes-bolyai-placute-bilingve-contrastatui\\_n41838.html](http://www.newz.ro/stiri/scandal-grotesc-la-universitatea-babes-bolyai-placute-bilingve-contrastatui_n41838.html)

<sup>28</sup> Il fait référence au conflit “des panneaux” présenté dans le chapitre 4.

hongrois, en considérant que ceux-ci ne sont pas impliqués dans le conflit ou n'ayant tout simplement pas le courage ou la volonté de ressusciter le vieux conflit.

« *Et tu connais les discussions sur les statues de la reine Maria et du roi Ferdinand ?*

*Elena : Non, je n'ai pas entendu parler. C'était quoi ? (...) Oui, mais ça c'est toujours entre eux<sup>29</sup>.* » (Elena, étudiante roumaine, Archives).

Nous pouvons conclure en disant que les sites ne représentent pas de réel lieu d'identification en tant que hongrois ou roumain pour les étudiants. Cela se passe seulement dans des cas exceptionnels. En même temps, les sites exemplifiés, les plus importants de Cluj-Napoca, ne représentent pas non plus des espaces spécifiques étudiants, mais représentent un espace social ouvert pour tout le monde et construit par les gens. Toutefois, lorsque les sites sont remis en question par le politique, comme c'est le cas des sites de la ville ou de l'université, leur signification risque d'être représentative pour les étudiants aussi. Ainsi on a déjà pu observer des manifestations étudiantes lors de ré-emplacement d'une plaque qui parle d'une version de l'histoire roumaine, version qui ne peut pas être acceptée par les Hongrois. Ce type d'événements peut ressurgir encore dans un contexte d'ethnicisation de l'espace.

---

<sup>29</sup> "Eux" sont les enseignants roumains et hongrois.

## Section VI. L'ethnicisation de l'espace étudiant

L'ethnicisation décrit un « processus d'appropriation de l'espace urbain et de l'espace social par des groupes qui ont tendance à se percevoir et être perçus de l'extérieur à travers des références de type ethnique » (Barou, 1997 : 133). L'espace ethnicisé est un espace où s'investit un sentiment d'appartenance, c'est un espace affectif. Ici se développe une sociabilité « communautaire ».

### a. *L'espace étudiant, un espace ethnicisé ?*

Puisqu'on parle des étudiants de l'université « Babeş-Bolyai », on peut se poser aussi la question de savoir si l'université représente en elle-même un espace ethnicisé. En parlant de l'histoire de l'université, on a vu qu'à ses origines elle a été « hongroise », c'est-à-dire, elle a été construite pendant la gouvernance hongroise. Dans sa composition il y a eu bien sûr des étudiants et des professeurs d'*ethnie* roumaine. Mais, le fait qu'elle a été construite dans cette période de gouvernance hongroise crée aujourd'hui encore des débats. Lorsque le pouvoir politique roumain a « construit » l'université *roumaine*, ils ont utilisé les mêmes bâtiments que les Hongrois avaient bâtis. Depuis, l'université s'est beaucoup étendue et plusieurs bâtiments ont été construits, bâtiments utilisés à la fois par les étudiants roumains et hongrois. Pourtant, lors des demandes séparatistes qui sont apparues dans le passé récent post-communiste de l'université, ceux qui demandaient la séparation de Bolyai de Babeş (en majorité des professeurs hongrois) s'appuyaient aussi sur l'argument des bâtiments « hongrois ».

En ce qui concerne le quotidien étudiant, on peut voir que l'université et ses bâtiments ne représentent pas des espaces ethnicisés pour eux. Premièrement, en discutant sur la séparation de Babeş et de Bolyai, ils pensent que ça ne leur serviraient à rien. Par contre, parmi les Hongrois qui suivent l'université en hongrois, une séparation pourrait les affecter négativement, dans le sens où leur université n'aurait plus le même prestige.

« En fait, il y a des universités hongroises aussi, comme Sapientia<sup>30</sup>, mais quand j'ai choisi Babeş-Bolyai, je ne pense pas qu'à Sapientia il y avait de spécialisation d'Etudes Européennes...non...je suis sûre. Je voulais faire cette spécialisation, et puis c'était Babeş-Bolyai. Et je l'ai choisie. Maintenant, je ne suis pas contente, mais enfin, j'attends de finir. » (Zsófia, étudiante de la région Sicule).

En ce qui concerne les roumains, ceux qui acceptent la séparation l'acceptent seulement avec la condition que l'Etat hongrois paie tous les frais, et non pas l'Etat roumain. Ensuite, les bâtiments universitaires sont communs pour tous les étudiants, quelle que soit la spécialisation (hongroise ou roumaine). Les mêmes salles de cours sont utilisées par les étudiants des facultés en conséquence.

L'espace étudiant est défini aussi par les équipements de l'université. « Babeş-Bolyai » est une université avec un passé étudiantin et qui détient tous les équipements nécessaires pour la vie étudiante. Les bâtiments de l'université se trouvent en centre-ville en grande partie. Cela crée une forte liaison entre les étudiants et les citoyens. La vie étudiante est bien intégrée dans la ville et les espaces étudiants ethnicisés sont aussi assimilés ou même confondus avec les espaces urbains. Si on prend en considération la dimension symbolique de la « centralité » des espaces étudiantins dans la ville, on observe aussi dans le passé surtout et moins dans le présent l'implication des étudiants dans le vécu quotidien de la ville. Dans le passé, on constate une implication considérable des étudiants dans la construction du nationalisme. Aujourd'hui, les étudiants se rendent visibles lors des événements tels les jours nationaux, lors des concerts ou des événements culturels (tel Transylvanian Film Festival, considéré comme un événement majeur). Mais, ils s'impliquent aussi dans des événements politiques. Par exemple, en discutant sur l'inauguration de la statue Matthias Corvin, Lia raconte :

« Oui, il y a eu des discussions très tendus à ce moment-là, mais ces discussions-là sont parties des Clujeni qui ont dit qu'on ne peut pas renoncer à la plaque de l'orga, qui puisse attester la vérité historique...et la vérité historique est n'importe laquelle...enfin...ça dépend à qui tu demandes. (...) Et ça a commencé comme ça du côté roumain. Il semble que l'emplacement de la plaque respective n'est pas très légal parce qu'en fait on n'a pas décidé une telle rénovation de la

---

<sup>30</sup> "Sapientia" est une université privée, mais qui n'a pas le même renom que "B-B".

*statue. Et l'administration locale a décidé de violer la loi. Et il l'a gardée toujours là...maintenant elle est dans l'herbe. Et je sais qu'il y a eu une forme de protestation, pas très évidente...de la part de la communauté hongroise...Ils conseillaient sur facebook à un moment donné que ceux qui ne sont pas d'accord avec la plaque aillent la couvrir avec des fleurs. Je n'ai pas eu le temps d'y aller parce que c'était de 7 heures à 8 heures le soir et je ne sais plus ce que j'avais à faire alors. Mais ça m'a semblé sympa. C'est une forme de protestation...diplomatique et intelligente. »*

« Aujourd'hui, la création ou l'amélioration du cadre matériel nécessaire au développement de la vie universitaire passe par une organisation efficiente de son propre domaine susceptible de créer chez les étudiants un sentiment d'appartenance. Ceci implique que tous les espaces dans leur diversité fonctionnelle et constitutifs d'une bonne université soient pris en compte, qu'ils s'agissent des espaces pédagogiques (administration, enseignement, recherche), des espaces parapédagogiques (bibliothèque, lieu symbolique de l'université car indicateur de la vie et de travail, restauration, équipements sportifs, logements étudiants) : c'est par ces lieux parapédagogiques que passe la représentation de l'université. A ces équipements il faut ajouter les lieux de proximité, tels que les cafeterias, salons...qui permettent la détente entre deux séances de travail. » (Cherubini, 2000 : 98).

Ce que je vais analyser à partir de cette citation ce sont les espaces parapédagogiques et les lieux de proximité comme espaces-estudiantins, leur ethnicisation et leur relation à la ville. Les espaces parapédagogiques dont je vais parler sont les bibliothèques et les campus universitaires et les lieux de proximité sont les café-bars, les théâtres, les églises.

L'université « Babeş-Bolyai » met à la disposition de ses étudiants plusieurs complexes universitaires : « Hasdeu », « Economica », « Universitas Student House » (pour les étudiants étrangers), « Juventus » (pour des sportifs de performance, professeurs etc. pour la période d'été surtout). Ceux auxquels ont accès les étudiants sont les deux premiers. « Hasdeu » met à disposition 13 résidences universitaires pour les étudiants de « Babeş-Bolyai ». Il y a différentes types de chambres : chambres universitaires pour cinq personnes (ici les résidences sont séparées pour des garçons ou pour des filles) et chambres universitaires pour deux (les résidences dans ce cas sont mixtes). Le complexe se trouve à proximité du centre-ville et de la Bibliothèque Universitaire Centrale. Dans le complexe il y a des

magasins avec un régime non-stop, des bars et des restaurants aussi avec un programme non-stop. Cela participe à la création d'un monde étudiant très actif. Les café-bars de cette zone sont reconnus comme étant des *café-bars étudiants*, surtout parce que leurs clients sont principalement les étudiants qui habitent à proximité. Ainsi, les conditions sont aussi adaptées au style de vie étudiant, par les soirées organisées, par la musique ou les prix. Le complexe « Economica » est beaucoup plus nouveau que « Hasdeu ». Si les bâtiments de Hasdeu datent des années 1960, les bâtiments de « Economica » datent du début des années 2000. Ainsi, les conditions de vie sont meilleures, mais les places plus limitées (il y a deux étudiants par chambre), et distribuées uniquement aux étudiants en Economie. Par contre, la localisation n'est plus centrale. Ils se trouvent à côté de la Faculté de Sciences Economiques, dans le quartier Gheorgheni, tout près du centre commercial « Iulius Mall ». Le fait que la faculté et le centre commercial sont juste à côté apparaît comme deux avantages de base, mais le *monde étudiant* est inactif dans cette zone. C'est pour cela qu'ils se déplacent surtout en centre-ville pendant leur temps libre. Les réseaux de transport sont aussi à leur disposition.

Le *monde étudiant* ne semble pas être un monde ethnicisé. En ce qui concerne la distribution dans les chambres universitaires, en général c'est l'administration qui gère cela, en fonction de la faculté. Mais, des fois, les étudiants peuvent demander eux-aussi de partager la chambre avec certaines personnes. Ainsi, pendant mon expérience d'étudiante, le bâtiment où j'habitais avait toujours le quatrième étage « hongrois ». A cet étage (qui était aussi le dernier), la plupart des étudiantes étaient hongroises, d'où son surnom. Mais, si on observe aussi d'autres cas, on constate que celui-ci pourrait être plutôt un cas isolé voire rare. Seulement deux étudiants hongrois parmi ceux avec lesquels j'ai discuté habitaient dans la même chambre universitaire, en choisissant eux-mêmes d'habiter ensemble. Une étudiante hongroise en parlant de la distribution dans les chambres universitaires dans le campus Hasdeu dit :

« *Il n'y a pas toujours de séparation dans les chambres. Par exemple, si tu es en philologie, tu es en anglais-français, on va pas te mettre toi à cause de ton nom de famille dans une chambre séparée. Mais avec les personnes qui sont en anglais-français. Plus tard tu peux demander, mais...c'est en fonction des facultés et non pas des ethnies. Et plus tard, si tu veux faire des changements tu peux ou tu ne peux*

*pas. Moi, je sais qu'on peut déposer une demande ou parler à l'administration. »*  
(Aniko, archéologie licence)

Alors, le campus universitaire peut représenter un lieu ethnicisé, mais c'est en fonction surtout des étudiants. Il est surtout un *monde étudiant* où parfois trouvent leur place aussi les *enclaves* ethnicisées. Même si on ne peut pas le définir comme un lieu ethnicisé, cela ne veut pas dire que des conflits ethniques ne peuvent pas apparaître. Ainsi, Levente, étudiant en archéologie en ce temps-là, habitait dans la résidence de Hasdeu, avec quatre autres étudiants roumains dans la même chambre. Dans la cuisine commune pour tout l'étage, il est provoqué et menacé par d'autres étudiants roumains qui étaient dans un état d'alcoolisme. La raison pour laquelle il a été menacé était parce qu'il était Hongrois. Levente appelle la police. Celle-ci « s'est entretenue avec les Roumains, mais ne leur a même pas donné d'avertissement » (Levente). Il raconte que c'était la première fois qu'un événement de ce genre lui était arrivé, mais, que ses collègues de chambre, roumains, ont été de son côté. D'autres conflits, plutôt symboliques se sont passés lors d'une propagande de la part de La Nouvelle Droite contre l'homosexualité. Dans la résidence universitaire où le porte-parole de l'organisation habitait, plusieurs affiches avec des messages antihomosexuels ont été laissés dans les espaces communs de chaque étage du bâtiment. Dans le cas des chambres où ils savaient qu'il y avait des Hongrois qui habitaient, ils ont mis les affiches sous leurs portes. Sur un côté de l'affiche il y avait le message anti homosexuel, sur l'autre côté, il y avait le « programme» de l'organisation et ici il y avait aussi le combat du nationalisme hongrois. Les deux étudiants hongrois avec lesquels j'ai discuté se sont sentis vexés d'avoir reçu un tel message, tandis que les Roumains ont pris le message comme une blague ignoble et n'y ont pas prêté attention.

Le campus reste alors un lieu propice pour le développement du *monde étudiant* actif ; et comme le *monde étudiant* est parfois ethnicisé, cela peut créer aussi des « *enclaves* » roumaines ou hongroises. De plus, comme le *monde étudiant* contient des fois aussi des nationalistes, il peut être aussi un espace de conflit (à remarquer que dans les exemples au-dessus, les roumains majoritaires sont ceux qui provoquent ; pourtant cela ne veut pas dire que la situation ne peut pas s'inverser).

La Bibliothèque Centrale Universitaire se trouve dans la proximité du Campus universitaire Hasdeu, en centre-ville. Comme déjà mentionné dans le chapitre précédent, elle représente autant un lieu d'étude qu'un lieu de rencontre. A l'intérieur de la cour de la bibliothèque il y a un café, point de rendez-vous pour les étudiants qui travaillent là-bas ou pour ceux qui sont seulement de passage. Sa position à proximité du centre-ville et en même temps proche de Hasdeu la rend accessible pour les étudiants qui habitent dans le campus, autant que pour ceux qui ont des cours en centre-ville. C'est une bibliothèque ouverte pour tous les étudiants, qu'ils soient Hongrois ou Roumains. Parmi les étudiants avec lesquels j'ai parlé, il y en a certains qui n'y vont pas. Les étudiants roumains ou hongrois en Sciences Economiques préfèrent la bibliothèque de leur faculté, puisque c'est plus proche pour eux. Les étudiants en archéologie, spécialisation hongroise, préfèrent eux-aussi l'Institut d'archéologie hongrois, Posta Bela. Celui-ci peut être perçu comme un lieu ethnicisé étant donné que tous ceux qui y vont sont Hongrois. Les livres sont en Hongrois, et puis, comme la Bibliothèque centrale, il représente aussi un lieu de rencontre pour les étudiants. Il est à côté de la Faculté d'Histoire, en plein centre-ville. Ce qui démontre de nouveau que les institutions universitaires sont bien placées et intégrées dans la ville de Cluj.



Carte 10 : Les espaces étudiants

Réalisation : Ludovic Fouché

Conception : Irina Postolache

### *b. Une ethnicisation du centre-ville ?*

Le centre-ville de Cluj est riche en café-bars, la plupart destinés aux étudiants. Comme on l'a déjà vu dans le chapitre précédent, chaque pause entre les cours peut servir de motif pour s'y rendre. La vie nocturne est également active, mais surtout dans les clubs. Ces café-bars, par leur emplacement, sont dédiés aux étudiants, et représentent des « espace-étudiants ». L'ethnicisation de ces espaces est beaucoup plus claire et évidente que dans les institutions de l'université. Tous les étudiants connaissent les bars comme étant des bars hongrois ou « neutres » (les bars « roumains » ne sont pas marqués). Et en général, les étudiants hongrois vont choisir un bar hongrois et les étudiants roumains un bar non-hongrois. Les raisons sont en général les mêmes : si leurs amis sont hongrois, ils vont choisir un bar hongrois et eux ils vont s'y soumettre. Pour les Roumains, les raisons sont généralement les mêmes. Voyons quelques exemples :

« *Tu sors où d'habitude ?*

*A Bulgakov.*

*Y-a-t-il une signification pour toi le fait que c'est un bar hongrois ?*

*Oui, parce que plusieurs fois on organise des projections en hongrois. Et puis il y a aussi les amis qui y vont.*

*Et puis tu sors aussi dans d'autres café-bars ?*

*Oui....à Krajczar, à Heltai... » (Zsófia, archéologie, spécialisation Hongroise, master)*

*« En 2011, j'ai travaillé en Krajczar. Il y a beaucoup de Roumains qui y viennent.*

*Quel est la spécificité d'un bar hongrois ?*

*Bah, chaque serveur demande en hongrois aux clients « Qu'est-ce que vous voulez ? », s'ils n'entendent pas qu'ils parlent roumain. Et personne n'a été dérangé. Une fois, il s'est passé le contraire, mais seulement dans le sens où on m'a dit : « en roumain ». Donc, ce n'était pas comme si...donc, tout le monde qui vient là-bas sait que c'est hongrois et que, évidemment, tu vas demander en hongrois. Ou ils savent déjà ce que tu leur demandes.*

*Et il y a encore d'autres spécificités d'un bar hongrois ?*

*... Ben...Je crois que c'est la musique...ou bien le style...c'est-à-dire...je ne peux pas généraliser. Mais d'habitude ils sont plus créatifs avec l'organisation, le décor, la musique.*

*De quelle musique on parle ? C'est de la musique hongroise ?*

*....oui...mais ce n'est pas la favorite. Je ne sais pas, je pense que c'est le style. Mais ici, de nouveau je ne peux pas généraliser. Parce que par exemple, Janis a de nouveau un style très bien, donc je ne sais pas où on peut trouver ce style.*

*Si on ne connaît pas ni le roumain, ni le hongrois, on se rend compte que c'est un bar hongrois ?*

*Si personne ne te le dit, non, tu ne te rends pas compte. Je sais ça à cause des Allemands avec lesquels j'ai travaillé. » (Csabi)*

*« Moi, je pense que cette question des séparations est profitable du point de vue politique et économique. Parce que, disons qu'on ouvre un local à Cluj qui reçoit des clients. Et il est possible que là-bas aillent beaucoup d'étudiants et de jeunes hongrois qui veulent participer à une communauté hongroise, pour que ça soit plus facile pour eux, qui veulent demander une bière en hongrois, qu'ils parlent librement et sans... » (Aniko).*

*« Je ne sais pas, pour moi il y a des locaux qui me semblent hongrois hongrois, et d'autres qui me semblent neutres (...) Tu ne dois pas avoir un local roumain, parce que tu as eu déjà des locaux roumains. » (Ildi, étudiante hongroise, master Archéologie, spécialisation hongroise).*

*« Je sors surtout à Bulgakov, Krajczar, Klausen. Ils sont mieux (que ceux roumains ou les autres café-bars en général). Et le local aussi est mieux entretenu...et le service est mieux...*

*Et comment tu fais pour te rendre compte si c'est un bar hongrois ou roumain ?*

*Par ceux qui y travaillent. En fonction de la langue que la majorité parle. Autrement il n'y a pas une atmosphère ou une image plus différente. (...) Par exemple Vali (un ami roumain), il le sent comme ça...il ne se sent pas bien à Bulgakov. Parce qu'il pense que les serveuses, quand elles voient qu'elles ont des clients roumains, je ne sais pas...comme ça, à moitié. Moi, je ne comprends*

*pas...elles demandent avant en hongrois et après en roumain « Qu'est-ce que vous voulez », mais ce n'est pas du tout une question de conflit. » (Paul)*

La question commune qui apparaît dans tous les exemples est la langue. En fonction de la langue utilisée par les serveurs on peut se rendre compte s'il s'agit d'un bar hongrois ou roumain, respectif neutre. La territorialisation se fait par la langue. En même temps il y a aussi la question de l'atmosphère différente, de la musique, des services et le côté économique, les prix. Tous les café-bars énumérés par les étudiants sont marqués comme hongrois. En ce qui concerne Krajczar, le nom du bar lui-même est hongrois. Exceptant Heltai, tous les autres se trouvent en centre-ville. Ils ont déjà une histoire de bars « hongrois » étant donné le fait qu'ils existent depuis plusieurs années. Il y a des Roumains qui y vont aussi, mais, il y a des cas, comme celui de Vali, qui ne se sentent pas à l'aise dans ces lieux. Les roumains parlent aussi beaucoup plus des clubs et moins des pubs. Les clubs en effet ont l'aspect « neutre » étant donné la variété des gens et la musique souvent en langue anglaise. Parmi les bars qu'ils mentionnent se trouvent Zorki et Atelier. Ce sont deux bars où les membres de la Nouvelle Droite préfèrent aller aussi. Zorki reste quand même le préféré, à cause de la musique (souvent rock et parfois même de rock roumain). Tous les entretiens et rendez-vous avec les membres et sympathisants de la Nouvelle Droite se sont déroulés dans le café-bar Zorki.

Ces espaces « ethnicisés » peuvent devenir aussi des espaces de conflit, en fonction du contexte. Dans le bar Krajczar j'ai assisté à une dispute entre un groupe des Roumains et un groupe de Hongrois concernant la musique (le groupe hongrois voulait suivre le match de football, tandis que le groupe des Roumains voulaient écouter de la musique). Les Hongrois ont refusé de parler en roumain et leurs commentaires devant la serveuse ont été de ne plus recevoir des Roumains dans un bar Hongrois. A partir de ce prétexte, le conflit du bar a pris une connotation ethnique. Le bar est devenu par la suite un espace de conflit, un territoire hongrois avec des *frontières ethniques* qui doivent être « protégées » contre les Roumains.

A Cluj-Napoca il y a aussi deux théâtres : Le théâtre National Cluj-Napoca et le Théâtre Hongrois de Cluj. Le premier est positionné en centre-ville, devant la Cathédrale orthodoxe et la statue de Avram Iancu ; le deuxième en proximité du

centre-ville. Les deux bâtiments contrastent par leurs dimensions, le théâtre roumain étant plus imposant. Il s'appelle aujourd'hui le théâtre roumain, mais son inauguration a eu lieu en 1906, quand la Transylvanie était une partie hongroise.<sup>31</sup> Le théâtre hongrois a été fondé en 1792 et c'est la compagnie de théâtre de langue hongroise la plus ancienne.<sup>32</sup> L'ethnicisation ne semble pas se manifester dans ces lieux, étant donné que les deux communiquent avec des metteurs en scène et des acteurs de toutes les « ethnies ». Les étudiants non plus ne choisissent pas les spectacles en fonction de l'ethnicité. Pourtant, parmi les étudiants roumains nous observons qu'ils vont plus souvent au théâtre roumain puisqu'il est aussi plus célèbre. Le théâtre hongrois se distingue de celui roumain par la langue, mais tous les spectacles sont aussi traduits en roumain. Le simple fait que ce théâtre existe participe à conserver la culture hongroise et son histoire (à noter que c'est la compagnie de théâtre de langue hongroise la plus ancienne).

*« Tu vas souvent au théâtre ?*

*Mumm...non pas très souvent.*

*Et quand tu vas, tu choisis le théâtre roumain ou hongrois ?*

*Je ne connais pas trop le théâtre hongrois...Je vais au théâtre roumain...comme ça je sais que les spectacles sont en roumain. » (Sebi)*

*« Avant j'allais plutôt au théâtre roumain, mais maintenant je vais au hongrois. Les acteurs et les spectacles et puis il y a un festival...je ne sais plus le nom...ils sont mieux qu'au théâtre roumain. » (Elena, Archives)*

*« Je vais aux deux, je vais aux deux...ca dépend du spectacle. » (Csabi)*

Les églises sont des espaces étudiants seulement si on prend en considération les étudiants en Théologie ou les membres de La Nouvelle Droite. La plupart des étudiants hongrois avec lesquels je me suis entretenue sont des catholiques ou des gréco-catholiques, mais la religion ne joue pas un rôle important dans leurs vies. Certaines églises catholiques célèbrent les messes en hongrois,

---

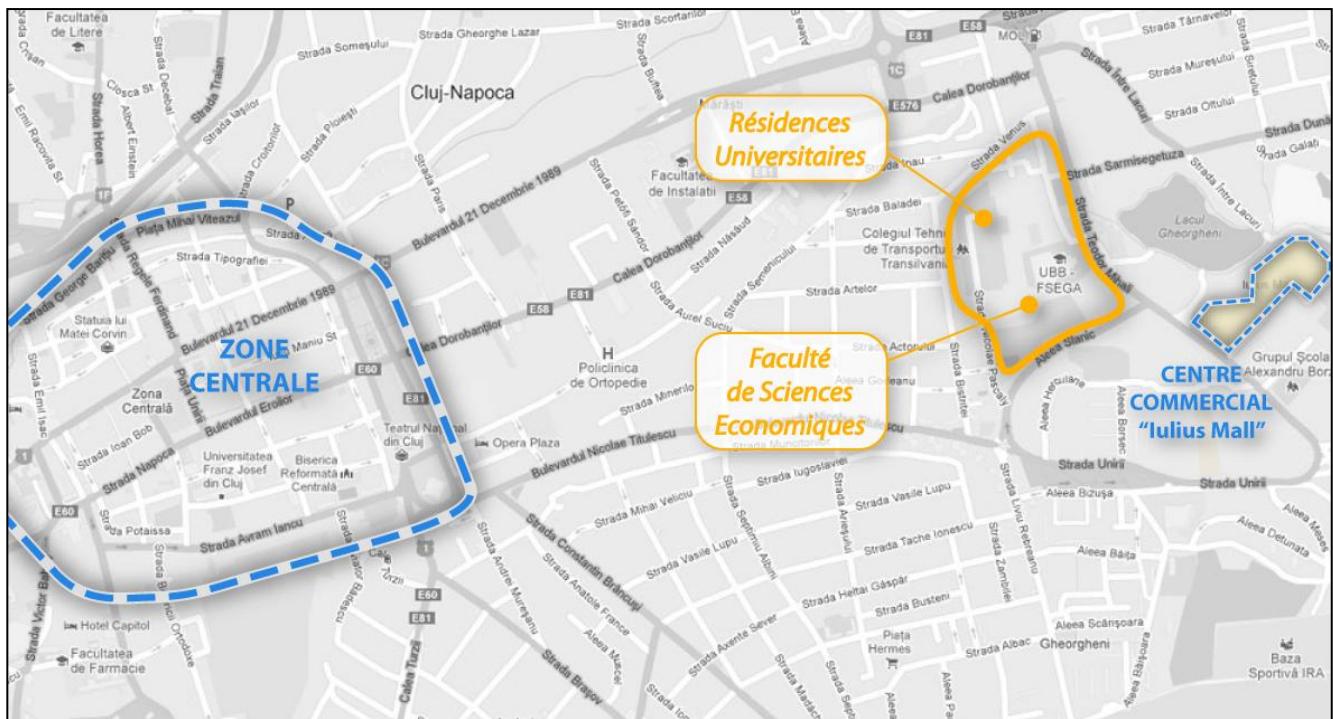
<sup>31</sup> [http://www.teatrucluj.ro/index.php?page=onepage&pid=12&t\\_cp=4](http://www.teatrucluj.ro/index.php?page=onepage&pid=12&t_cp=4)

<sup>32</sup> <http://www.huntheater.ro/oldal.php?soid=7&mm=8>

tandis que les églises orthodoxes célèbrent les messes en roumain. Sur le site internet de La Nouvelle Droite on peut voir que beaucoup de ses membres sont des étudiants en Théologie. Cela s'explique par le fait que beaucoup de prêtres dans le passé ont été légionnaires et cette organisation revendique aussi aujourd'hui une identité qui passe par l'orthodoxie. Mais, généralement, les églises ne représentent pas des espaces étudiantins et le *monde étudiant* ne se manifeste qu'exceptionnellement ici.

En conclusion, l'université « Babeş-Bolyai » dispose d'espaces pédagogiques et parapédagogiques qui participent à la création d'un monde étudiant actif. Les espaces sont « ethnicisés » dans des cas particuliers. Leur emplacement en centre-ville crée aussi une relation forte entre l'université et la ville, les étudiants faisant partie de la ville. On dit souvent de Cluj que « c'est une ville universitaire », expression qui résume en fait la relation entre les deux. Même s'il ne s'agit pas d'espaces ethnicisés, les conflits peuvent apparaître, mais dans des cas isolés. En ce qui concerne les lieux de proximité, et ici on parle de café-bars, l'ethnicisation est évidente. Alors, là où les étudiants peuvent faire un choix, ils choisissent quand même l'ethnicisation, et à la base de ce choix il y a toujours la question de la langue.

## Carte 10 : Faculté de Sciences Économiques : emplacement



Réalisation : Fouché Ludovic, architecte

Conception : Postolache Irina

## Section VII. Les cartes mentales

La carte mentale ou cognitive est la réalité telle que l'individu se la représente. Elle est témoin d'une interprétation symbolique de la ville en fonction de schémas de perception et d'appréciations (Fellonneau, 1997 : 61-62). Un espace est connu lorsque l'observateur sait relier entre eux un certain nombre de points. Il y a un double marquage : d'une part, les panneaux publics (noms des rues etc.) et, d'autre part, une mémoire personnelle des lieux, subjective, qui répond aux besoins de l'action quotidienne (Paulet, 2002 : 21).

Kevin Lynch remarque 5 éléments que l'on retrouve le plus souvent sur les cartes :

- Les chemins (c'est la liaison entre les points). Les individus ne repèrent que les voies qu'ils empruntent habituellement. L'appropriation de l'espace est fonction de la pratique du déplacement.
- Les points de référence (ex. : monuments, églises).
- Les nœuds (carrefours, interfaces faisant communiquer les différents points).
- Des espaces homogènes (le quartier par exemple).
- Les discontinuités (sont des « frontières » entre des zones qui apparaissent nettement sur les cartes. (Paulet, 2002 : 45)

Ce qu'on va suivre maintenant est la représentation de la ville des étudiants hongrois et roumains en suivant la structure que Lynch propose et aussi les « lieux communs », qui apparaissent chez tous les étudiants (Fellonneau, 1997 : 179).

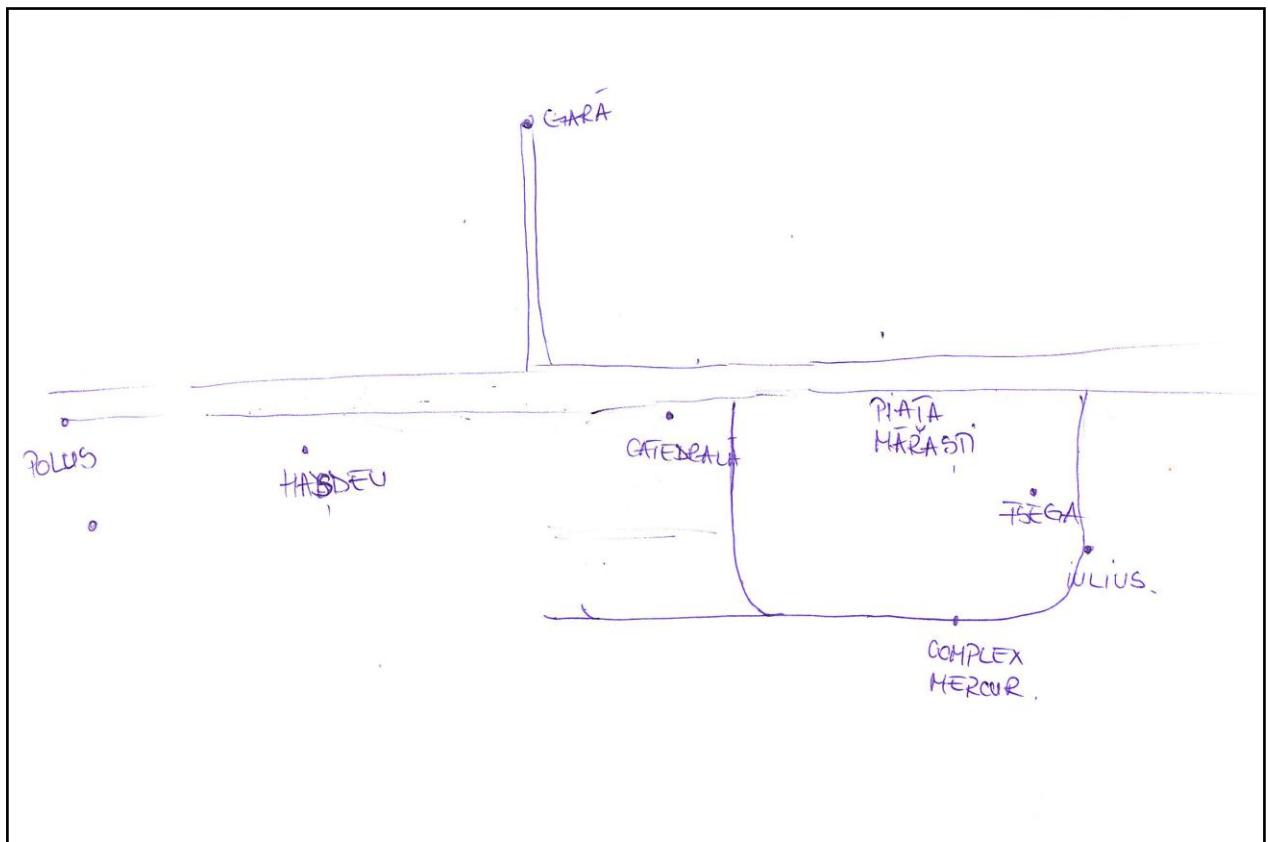
Voici quelques exemples des cartes mentales réalisées par les étudiants :

- Georgiana, étudiante roumaine, master, Faculté des Sciences Economiques ;

Georgiana trace un chemin pour séparer d'un côté la Gare et de l'autre côté tous les autres lieux qu'elle fréquente (des points de référence). Elle commence par Polus, qui est un grand centre commercial, continue avec Hasdeu (où se trouve le campus universitaire), La Cathédrale orthodoxe (*Catedrala*), le Marché Marasti (*Piata Marasti*), la

## Carte mentale 1 : Georgiana

Lieu : Cluj-Napoca



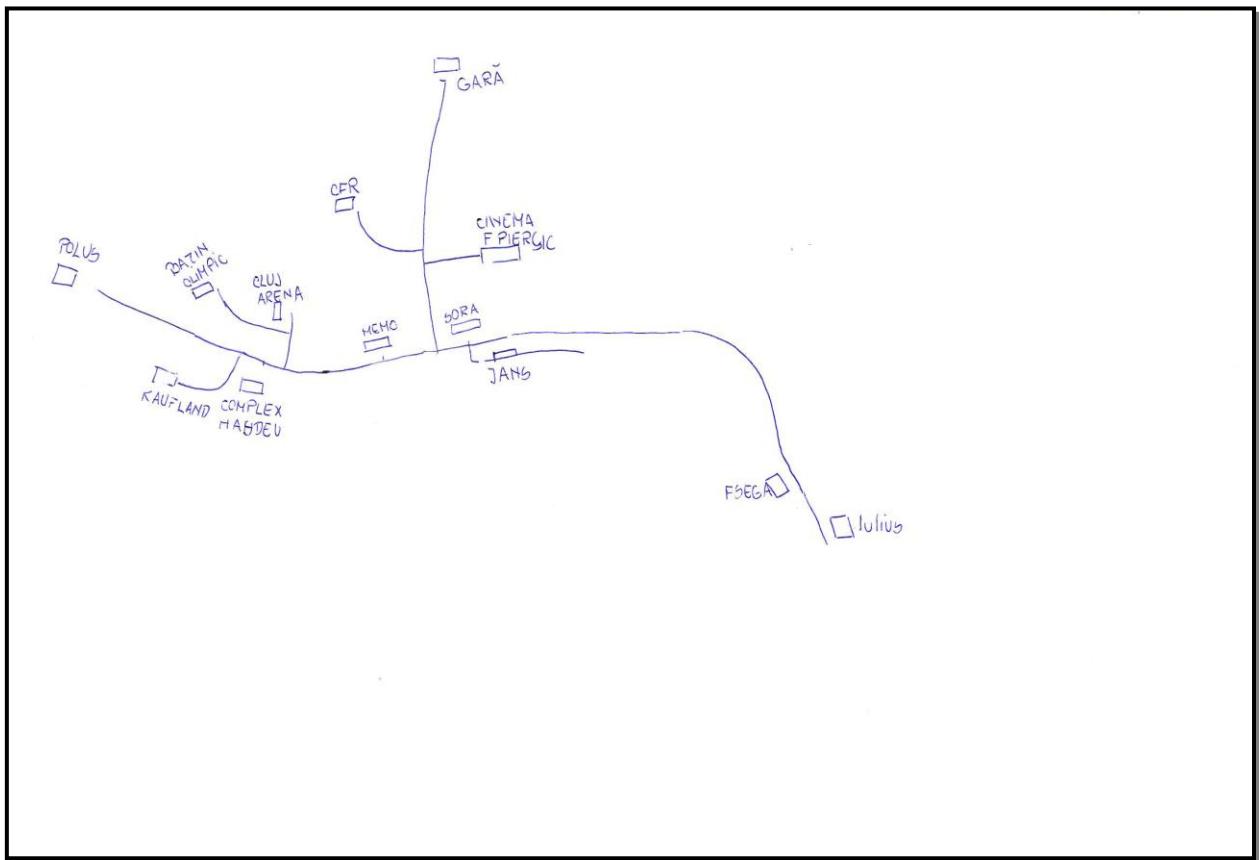
Date : Mars 2012

la Faculté de Sciences Economiques (FSEGA) et continue avec deux autres centre commerciaux : Iulius et Complex Mercur.

Georgiana vient d'une ville d'Olténie, région de Sud de la Roumanie. Elle est venue à Cluj-Napoca pour étudier à la faculté de Sciences Economiques et parce que Babeş-Bolyai est considéré comme étant un important centre universitaire. Elle habite dans une colocation dans Piata Marasti (Le Marché Marasti) qu'elle a noté aussi sur la carte. Elle a choisi cette colocation parce que c'est plus proche de sa faculté (FSEGA) et en même temps elle a accès au marché et au complexe commercial Iulius Mall. Celui-ci représente souvent le lieu de pause des étudiants, étant donné sa proximité avec la faculté. Il y a des magasins alimentaires et de vêtements, mais aussi des café-bars et des restaurants. Elle prend souvent ses déjeuners à MacDo à Iulius avec ses collègues et de temps en temps elle va aussi au cinéma toujours à Iulius. Elle ne se sent pas « exilée » de l'espace central parce qu'elle dit qu'il y a tout ce qui lui faut très proche de chez elle. Elle n'est pas obligée de faire un grand chemin pour aller faire des courses, comme ceux qui habitent au centre-ville et qui viennent à Iulius. Elle a habité aussi à Haşdeu, dans ses premières années universitaires et elle y a encore beaucoup d'amis. C'est pour cela que Haşdeu fait encore partie de sa vie. Souvent elle fait des fêtes là-bas dans les chambres universitaires. La cathédrale fait référence à la cathédrale orthodoxe, même si cela n'est pas mentionné. Elle est orthodoxe et va de temps en temps à l'église le dimanche. Celui-ci est le seul espace consacré surtout aux Roumains et qui participe à la construction de l'identité roumaine. La Gare est représentée aussi parce qu'elle y va souvent, pour rentrer chez elle. Ainsi, comme beaucoup d'étudiants, Georgiana va chaque mois à la maison et pour les vacances scolaires. Polus est un centre commercial qu'elle ne fréquente pas souvent, mais comme il est à la sortie de la ville, elle a décidé de le représenter aussi.

On voit que dans sa carte mentale on a surtout des lieux neutres/non-marqués et seulement deux lieux-étudiants : Hasdeu et FSEGA. Le centre-ville n'est pas du tout marqué et tous les points de référence sont soit en haut, soit en bas d'un chemin qui partage la ville en deux. Au-delà de son habitation, le chemin continue en bas, mais sur le chemin principal il n'y a plus rien de représenté (les quartiers qui suivent ne constituent aucun point d'intérêt pour elle).

## Carte mentale 2 : Sebi



Lieu : Cluj-Napoca

Date : Mars 2011

- Sebi, étudiant roumain en Science Economiques, master

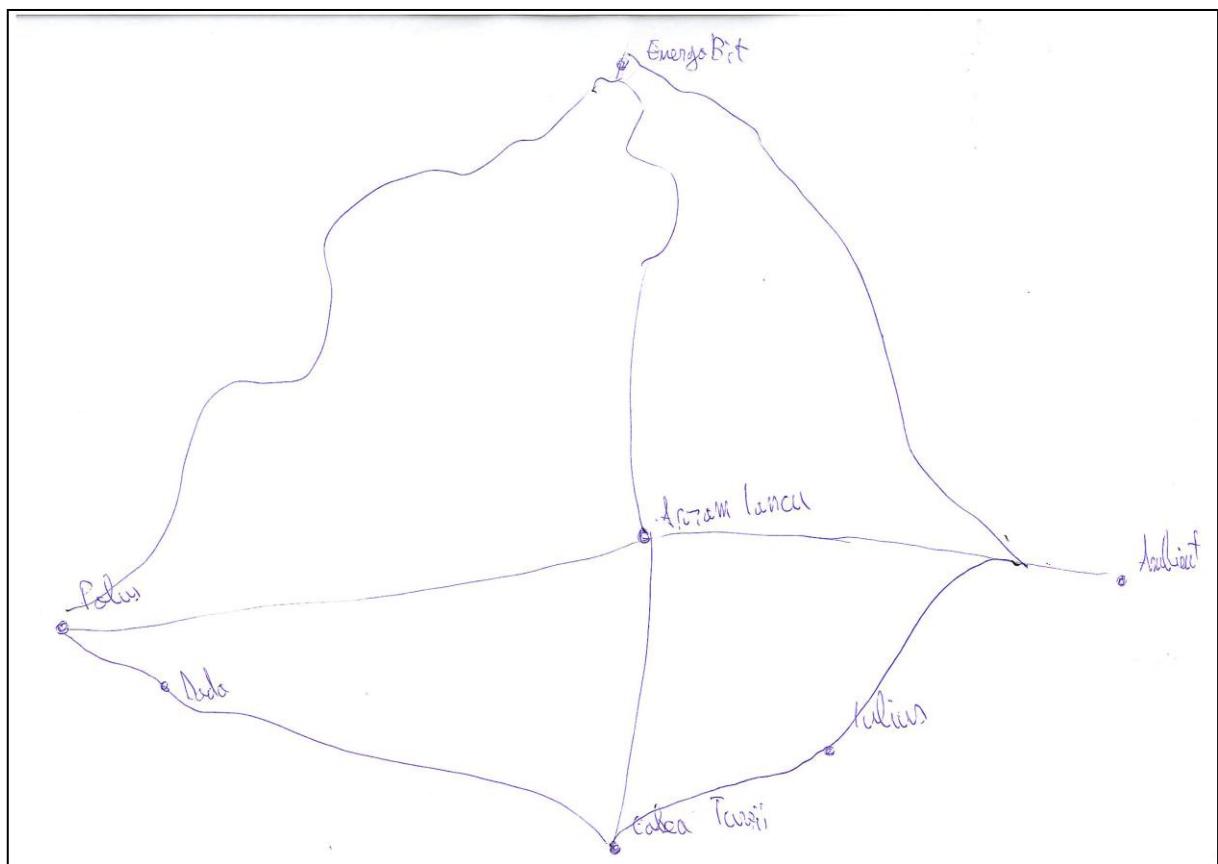
Sebi aussi trace un chemin qui sépare plusieurs points de référence. La gare se trouve d'un côté, et du même côté il y a aussi des centres commerciaux (Sora), le stade de football (CFR), d'athlétisme (Cluj Arena) ou le Bassin Olympique. Il y représente aussi le Cinema F. Piersic et Memo, qui est une rue (abréviation de la rue de Memorandum) qui lie ces points de référence. Au bout du chemin se trouve le centre commercial Polus et à l'autre bout le centre commercial Iulius. Entre les deux, il y en a encore le magasin Kaufland, le campus universitaire Hasdeu, le club Janis et la faculté (FSEGA).

Sebi est originaire d'une petite ville à la frontière avec la Hongrie et à Cluj il habite aussi dans une colocation proche de Kaufland. A la différence de tous les autres étudiants, il insiste beaucoup plus sur les centres sportifs (le bassin olympique, l'athlétisme ou le stade). Il aime beaucoup faire du sport et surtout le football. Dans sa carte on observe la distance de FSEGA de tous les autres points d'attraction pour lui. Il préfère la zone où il habite parce qu'il n'est pas loin du centre-ville et à tous les magasins proches de lui. A part FSEGA et le foyer Hasdeu, l'espace étudiant qu'il représente est Janis, un club renommé de Cluj destiné à tous les étudiants, y compris aux Hongrois, puisqu'ils organisent aussi des « soirées » hongroises. Mais les soirées hongroises sont surtout pendant la semaine, quand les étudiants ne sortent pas beaucoup, et elle consiste en quelques chansons hongroises. Sebi aime bien ce club pour sa musique, pour l'atmosphère et pour les prix bas en comparaison avec les autres clubs. Il le caractérise comme club-étudiant grâce à toutes ces caractéristiques énumérées et aussi parce qu'il y a beaucoup d'étudiants qui y sortent. De même que chez Delia, on voit qu'il n'y a pas d'espace ethnicisé représenté et le centre-ville non plus n'est pas marqué.

- Delia, roumaine, licence Sociologie

Delia construit un autre type de carte, en dessinant les *frontières* de Cluj et le centre ville : Avram Iancu. Le centre est aussi un nœud, en faisant la liaison avec tous les autres points de références : Polus et Iulius de nouveau, Calea Turzii (qui représente une rue), l'entreprise Energobit, le centre commercial Ambient et le bar Dodo. On

### Carte mentale 3 : Delia



Lieu : Cluj-Napoca

Date : Fevrier 2012

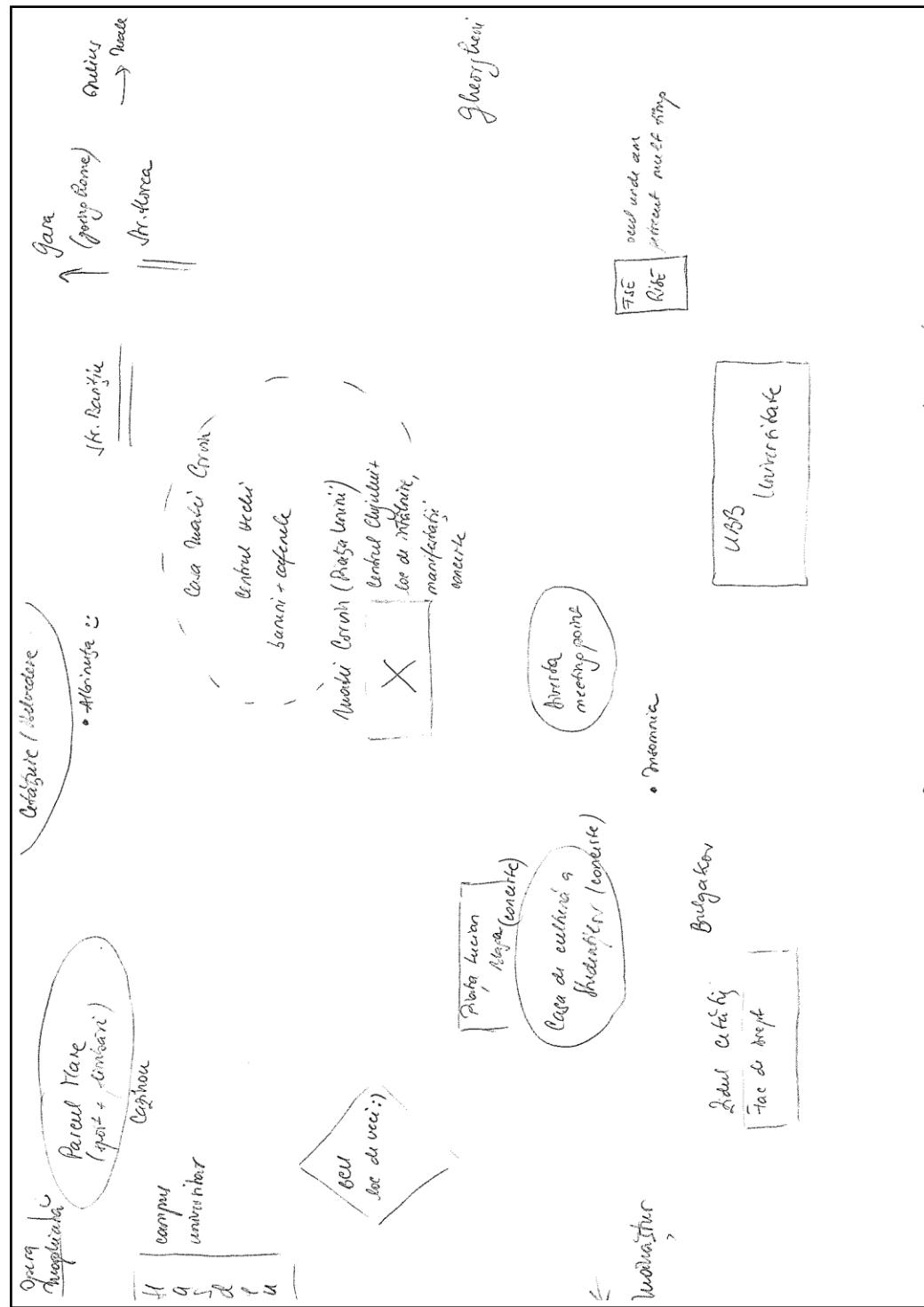
observe le manque des espaces-étudiant et aussi que le centre choisi est celui « roumain » : Avram Iancu.

Tous les points qu'elle a choisi de représenter se trouvent en effet vers les sorties de Cluj, sauf le bar Dodo, qui se trouve à côté de chez elle. On remarque aussi la prépondérance des centres commerciaux et le manque de l'université ou du foyer universitaire. Même si les deux font partie de son quotidien, elle a préféré marquer les points « limites » de la ville et le « centre ».

- Ioana, master Etudes Européennes, roumaine

Ioana n'utilise pas de chemins dans sa carte, mais insiste beaucoup sur les points de référence et au lieu des frontières de Cluj, elle dessine des espaces homogènes (les quartiers Zorilor, Manastur, Gheorgheni) et le site Cetatuia au nord. Elle a habité le campus Hasdeu qu'elle dessine aussi pendant quatre ans, mais à présent elle habite dans le quartier Manastur, dans une colocation. On observe qu'elle indique par une flèche son quartier, mais rien de plus. Sa vie se déroule en centre-ville où elle indique certains espaces et ajoute aussi de temps en temps des courts commentaires. Elle n'aime pas son quartier parce qu'il n'est pas vivant et il n'y a que des bâtiments résidentiels. Alors, on voit qu'elle dessine la Bibliothèque centrale universitaire où elle dit d'avoir passé beaucoup de temps, l'UBB, mais aussi sa faculté qu'elle dit beaucoup fréquenter. Elle indique aussi des éléments nouveaux que l'on n'a pas trouvés chez les autres étudiants. Par exemple, il y a la Place L. Blaga et la Maison de culture des étudiants où elle va pour des concerts. Ensuite, elle dessine la librairie « Diverta » puisqu'elle représente souvent un lieu de rendez-vous. En centre-nord on observe La Maison de Matei Corvin (à remarquer qu'elle utilise le nom roumain), le vieux centre pour les bars et les cafés. A côté il y a la Place de Matei Corvin (Piata Unirii) qui représente le centre de Cluj, un lieu de rendez-vous, de manifestations et de concerts. Quant aux bars, elle note Bulgakov- « hongrois », Insomnia- « hongrois » à la base puisque le patron est hongrois, mixte aujourd'hui, et Albinuta, un bar « neutre » où elle sort plus rarement. Comme les autres Roumains qui ne sont pas originaires de Cluj, Ioana dessine aussi la Gare et la rue qui permet de l'atteindre (rue Horea). On voit aussi une flèche vers le centre commercial Iulius Mall.

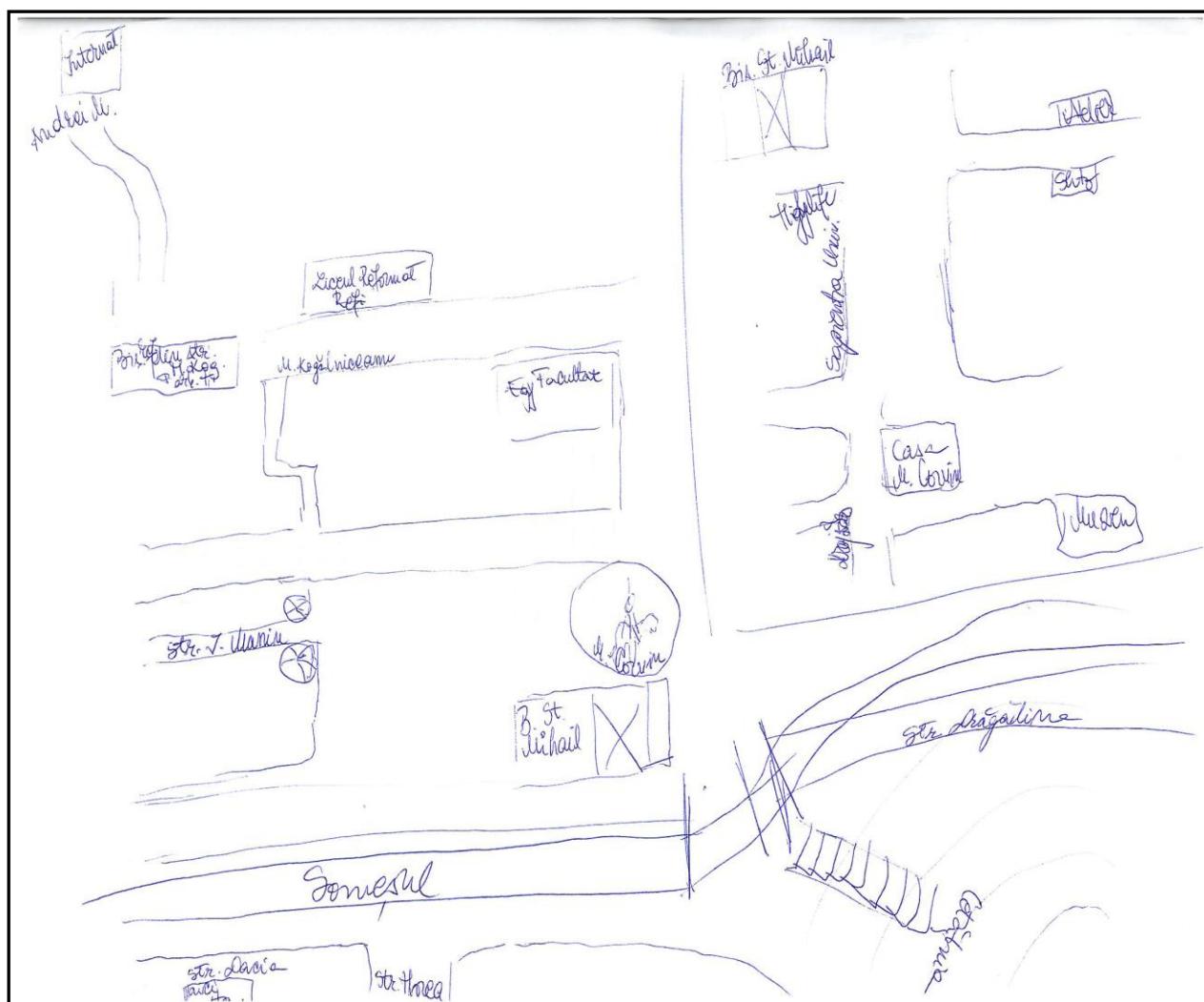
## Carte mentale 4 : Ioana



Lieu : Cluj-Napoca

Date : Fevrier 2012

## Carte mentale 5 : Aniko



Lieu : Cluj-Napoca

Date : Fevrier 2012

- Aniko, licence Archeologie, specialisation hongroise

A la différence des autres cartes mentales, Aniko a préféré en dessiner deux (une grande qui englobe une autre plus petite au centre droite). On observe déjà à la différence des autres cartes une multitude d'éléments nouveaux qui apparaissent. Le chemin qui sépare cette fois-ci est la rivière Somesul, tout en bas où est représentée la rue qu'elle habite (la rue Dacia). Du même côté de la rivière il y a aussi un autre point de référence : Cetatuia (une ancienne fortification construite en haut d'une colline). De l'autre côté de la rivière elle a marqué le *centre-ville* « hongrois » et puis encore le vieux centre, considéré du point de vue historique également « hongrois ». Ainsi, on peut remarquer l'église St Michel (catholique), le monument de Matthias Corvin, la rue Iuliu Maniu et la rue M. Kogalniceanu qui font plusieurs liaisons. Elle a noté aussi la Faculté, L'église Reformée et le Lycée Reformé (les deux derniers étant *hongrois*).

Dans la carte mentale plus petite à côté elle a insisté sur des points de référence : Le Musée d'Histoire (« Muzeu »), La maison de Matthias Corvin (« Casa M. Corvin »), le café-bar Krajczar (« hongrois »), l'université hongroise Sapientia, les bars Highlife, Shto, Atelier (bars « neutres ») et de nouveau l'église de St. Michel. Déjà on observe la différence de *monde de vie étudiant*, premièrement d'une perspective de faculté et de l'emplacement de la faculté (la plupart des points de références sont différents de ceux déjà présentés) et ensuite d'une perspective « ethnique ». En plus, il n'y a plus de points limite, mais une seule rue (Andrei M.) qui mène vers l'Internat. Le déséquilibre entre les espaces au-delà de la rivière et ceux en bas de la rivière démontre aussi l'importance qu'elle accorde au centre-ville dans son quotidien.

Aniko, originaire d'un village de la Région Sicule, habite Cluj depuis deux ans. Au début elle a habité à l'internat, mais c'était trop loin de sa faculté et il y avait trop de restrictions. Ainsi elle a cherché un appartement en colocation plus proche du centre-ville. Elle passe la plupart de ses journées à la faculté, au musée et aussi à la bibliothèque (qui n'est pas marquée). Elle insiste beaucoup plus sur les sites ethnicisés : l'église Saint Michel et la statue de M. Corvin, la maison de M. Corvin et l'université hongroise Sapientia. On observe aussi la présence d'une église réformée, même si elle dit qu'elle n'est pas pratiquante. La faculté d'histoire est dessinée sur la rue M. Kogalniceanu où se trouve aussi le siège de l'université. On voit également à

côté qu'elle a marqué le lycée reformé. A part le bar Krajczar considéré comme un espace étudiant ethniciisé, les trois autres n'ont pas de connotations *ethniques*.

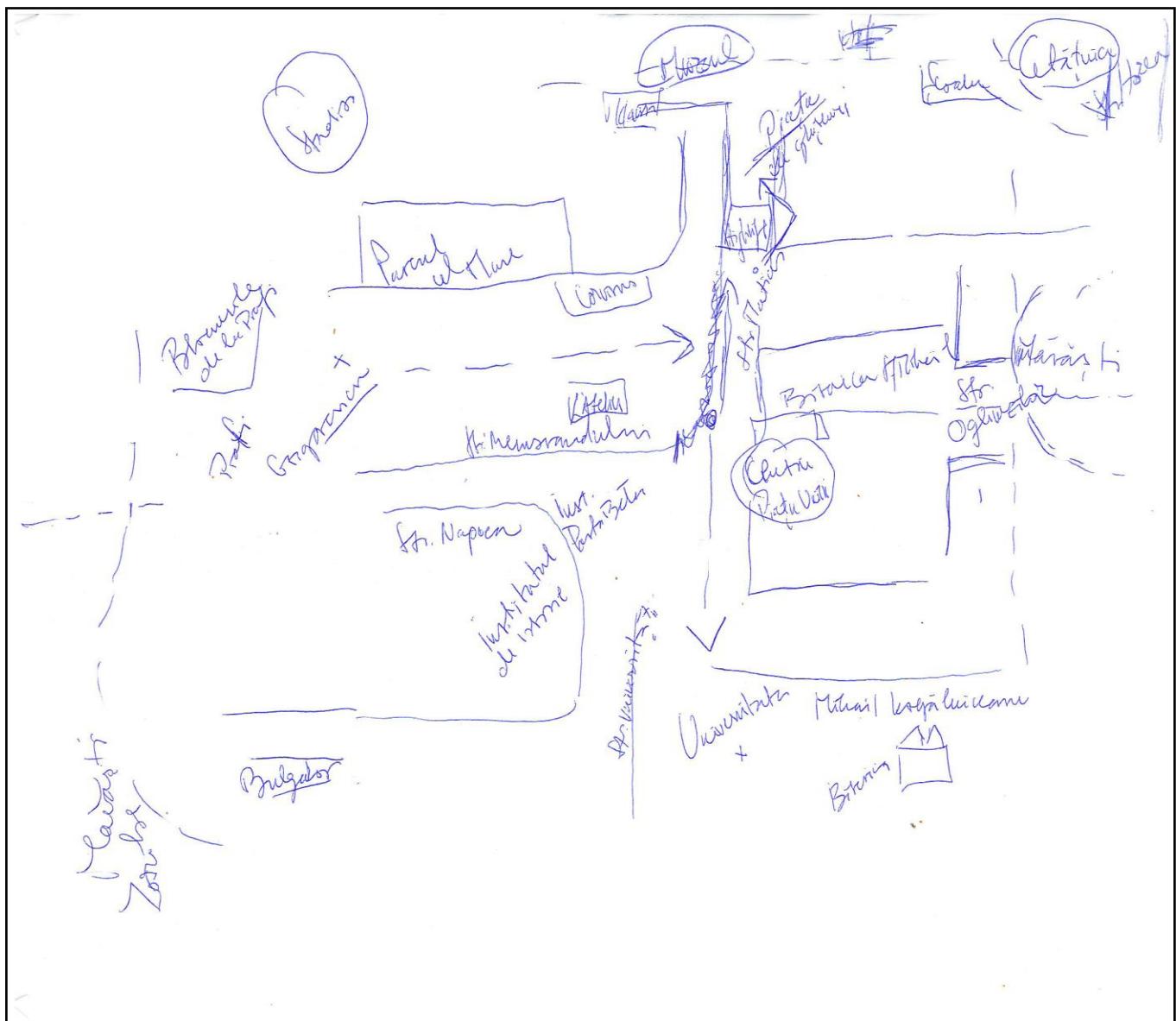
- Csabi étudiant hongrois, Histoire, master, spécialisation roumaine

Dans une autre carte mentale faite par un étudiant hongrois à la faculté d'Histoire, on observe de nouveau une multiplicité des points de référence, la plupart du centre-ville. Il marque des espaces homogènes tels les quartiers Manastur, Zorilor et Marasti ou le Grand Parc (« Parcul cel Mare »). Les rues sont assez discontinues, mais elles servent comme appui pour les points de référence. On a de nouveau Cetatuia, Le Musée et l'église St Michel. Il mentionne aussi La place de l'Union (« Piata Unirii »), la Maison de Matthia Corvin, les bars Highlife, Atelier et Bulgakov. Il mentionne aussi un centre commercial dans un espace homogène-Profi dans le quartier Grigorescu. En plus il dessine l'université (« Universitatea »), l'institut d'Histoire et l'institut Posta Bela (un institut hongrois d'archéologie). Ce type de carte mentale s'approche beaucoup plus de celle dessinée par Aniko, de point de vue des points de référence choisis. A la différence de tous les autres étudiants dont on a parlé, Csabi habite Cluj depuis plusieurs années. De plus, il habite le centre-ville, ce qui explique aussi son intérêt pour l'espace central et les zones démarquées assez floues des autres quartiers.

- Elena, master Archives, roumaine

Elena insiste elle aussi dans sa représentation sur l'espace central, sans tracer de chemins. Elle habite dans un foyer de Hasdeu et sa faculté se trouve en centre-ville, ce qui explique pourquoi sa vie se déroule surtout dans cet espace. Sur sa carte on remarque comme espaces étudiants le foyer universitaire où elle habite, l'Institut d'Histoire où elle fait ses cours, la Bibliothèque centrale universitaire et le restaurant universitaire (« Cantina »). Il y a aussi plusieurs café-bars qu'elle représente : Zorki, Bulgakov, Albinuta, Krajczar, Hard Rock et Elite. Le mélange de bars neutres et marqués s'explique par le fait qu'elle a des amis roumains et hongrois et qu'elle se sent bien dans les deux milieux. Elle ne connaît pas la langue hongroise, mais depuis son enfance elle est habituée à avoir des amis de n'importe quelle *ethnie*. Et comme

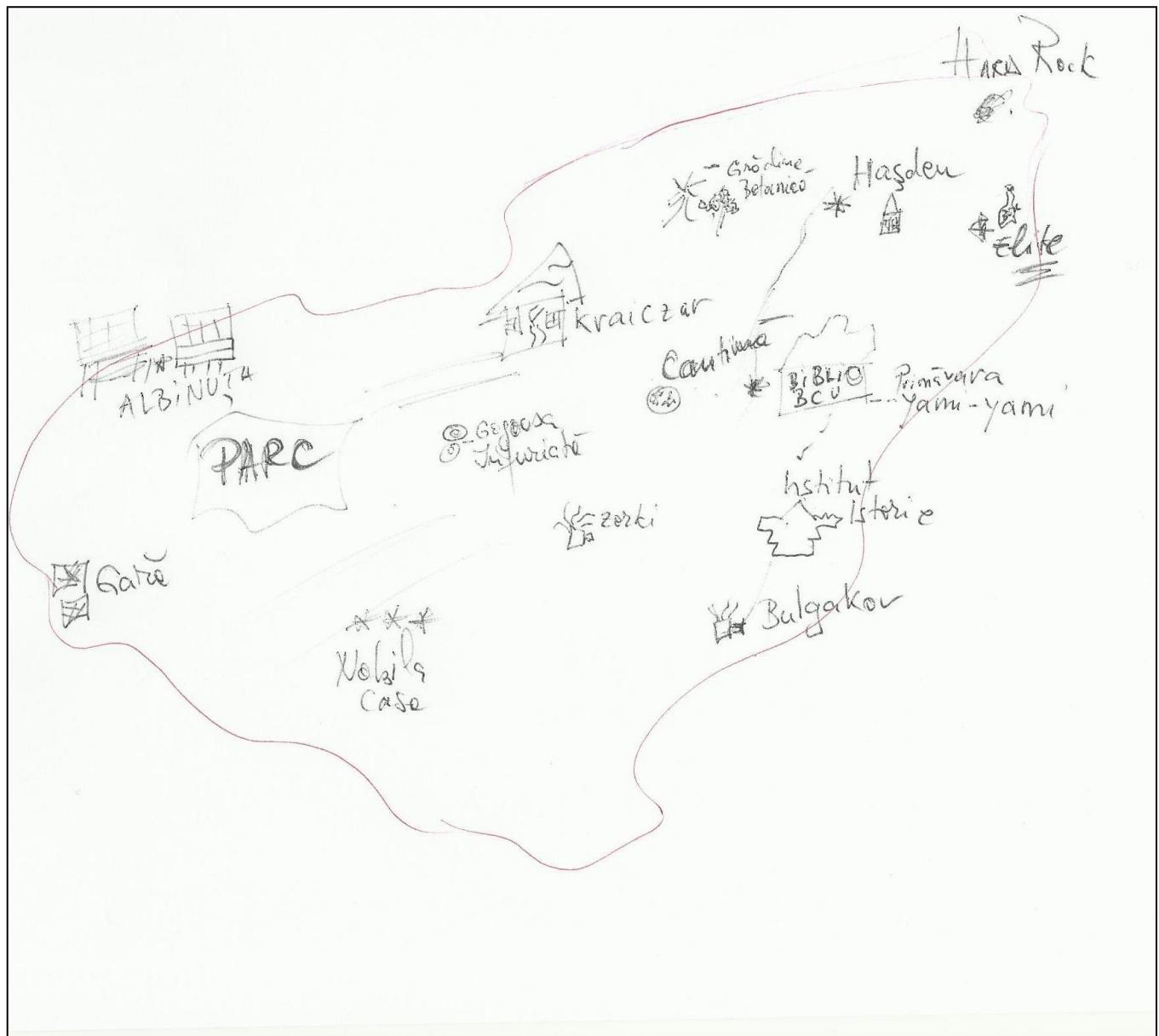
## Carte mentale 6 : Csabi



Lieu : Cluj-Napoca

Date : Février 2012

Carte mentale 7 : Elena



Lieu : Cluj-Napoca

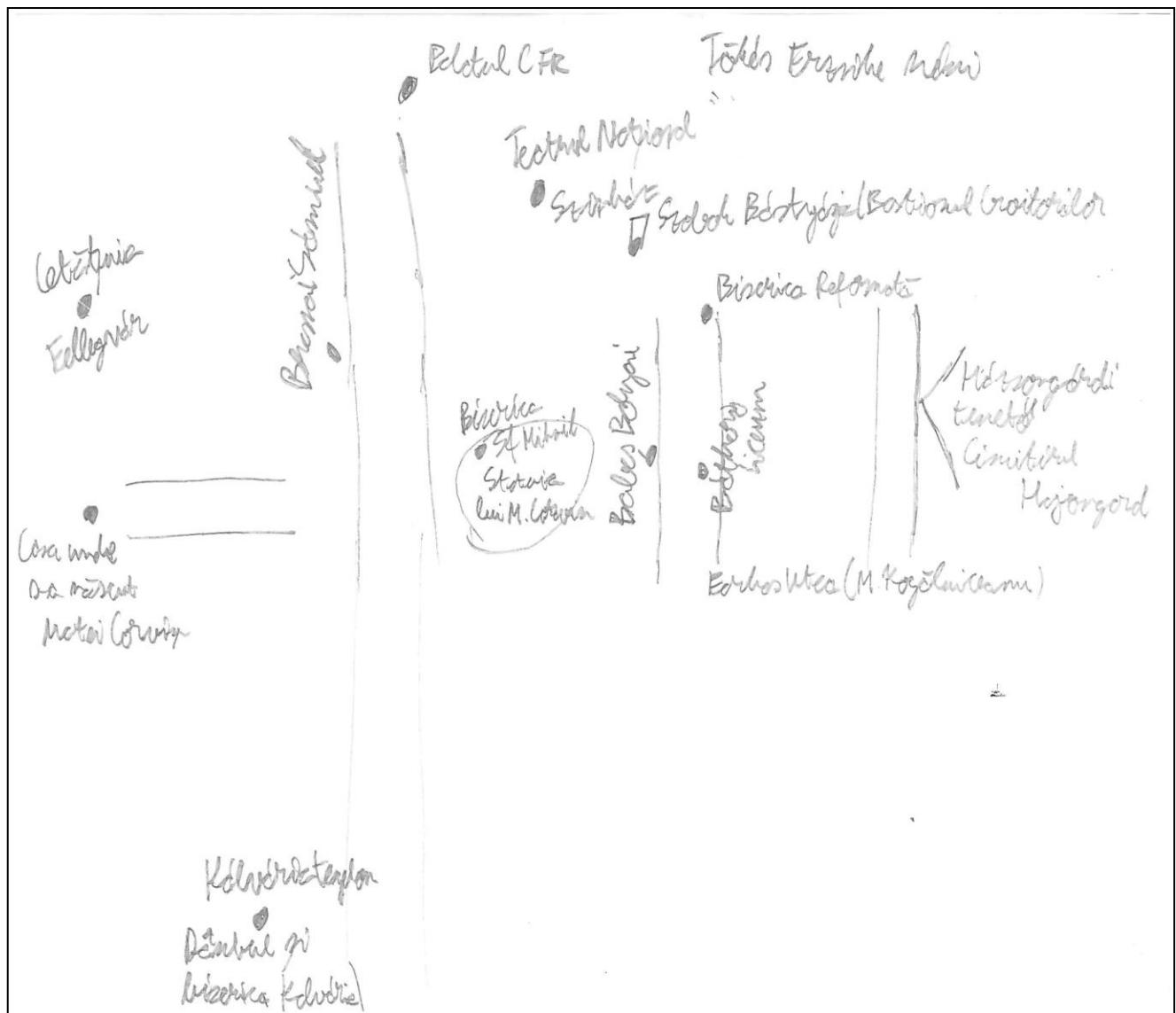
Date : Février 2012

elle provient de Baia-Mare, ville de la région de Maramures, beaucoup de ses amis sont hongrois. Elite est un café-bar étudiant de Hasdeu, connu pour être ouvert jusqu'au matin et pour la musique rock, où les étudiants qui habitent dans la zone passent beaucoup de temps. Hard Rock est un autre bar situé dans un autre foyer universitaire (Observator) qui ne tient pas de l'université Babes-Bolyai. Comme Elite, de par sa localisation il est logiquement un bar étudiant. Sur la carte on voit aussi d'autres points de référence connus par tous les Clujeni : Gogoasa Infuriata et Primavara. Gogoasa Infuriata représente pour Elena le lieu où elle prend son café le matin, quand elle est pressée et Primavara est un fast-food non-stop situé à côté de la BCU et où elle mange souvent quand elle va à la bibliothèque où quand elle rentre tard chez elle. Comme tous les autres étudiants, Elena dessine aussi la Gare, comme « espace de passage » vers la maison.

- Aron, étudiant en Histoire, spécialisation Hongroise. Membre de l'organisation 64 Comitats

J'ai choisi pour l'analyse cette carte aussi parce que, à la différence de toutes les autres, Aron a traduit tous les noms des points de références et des rues en hongrois. Alors, les lieux représentés sont : Cetatuia, le stade CFR, la maison de Matthias Corvin, l'église de St Michel et la statue de Matthias Corvin, le Théâtre National et le Bastion des Tailleurs, l'université Babeş-Bolyai, l'église Reformée, le lycée Báthory (Hongrois), le cimetière. A part l'université, Aron ne représente aucun autre « espace-étudiant ». Tous les autres espaces représentés ont une signification historique dans la ville et ont été construits « par les Hongrois ». En les nommant en hongrois, il veut marquer justement leur appartenance à la culture hongroise, et en même temps, ils s'approprient ces espaces. Aron habite Cluj et se sent très attaché à « sa » ville.

## Carte mentale 8 : Aron



Lieu : Cluj-Napoca

Date : Février 2012

## Section VIII. Conclusion

En suivant l'exemple de ces cartes mentales, on voit que le *monde de vie étudiant* varie en fonction de la faculté (surtout de la localisation de celle-ci) et de l'*ethnie*. Ainsi, les Hongrois sont plus attachés aux monuments *hongrois* comme l'église catholique ou Mathias Rex, tandis que pour les étudiants roumains, la place Avram Iancu peut représenter le centre-ville. De la même façon, on observe que les hongrois et les roumains fréquentent des bars différents. Et pourtant, comme un étudiant hongrois l'avait ajouté, il y a beaucoup de Roumains dans les bars hongrois. Ce qu'on peut dire est que dans ce cas la localisation différente des facultés joue un rôle majeur. Pourtant, le campus universitaire Hasdeu reste un point de référence commun pour tous les étudiants.

Dans ces dessins on observe que la plupart des étudiants ont tendance à séparer surtout les lieux, éventuellement séparés par un chemin-frontière. Mais la frontière n'a pas le même sens que dans sa perspective anthropologique. Elle est utilisée juste pour délimiter les espaces ou au contraire pour créer une continuité entre eux. Le fait que le lieu de la gare apparaisse approximatif dans toutes les cartes des étudiants qui n'habitent pas Cluj démontre leur position dans la ville. On doit prendre en compte que le monde étudiant est un monde transitoire, de passage entre deux espaces : l'espace de « chez soi » et l'espace de Cluj. Cela influence l'appropriation de l'espace privé et de celui public. On remarque le manque de représentation de l'espace privé ou sa représentation floue, à peu près jamais centralisée. Parfois, l'espace privé n'est même pas représenté. Par contre, l'espace public est dessiné en fonction de la position de l'université. Ainsi, si l'université est en centre-ville, au centre du dessin il y aura le centre-ville et ses lieux. Mais, si elle est en dehors du centre-ville, ils essaient de la positionner sur un chemin dessiné au centre de la feuille, unissant tous les autres points.

On doit tenir compte aussi du moment où les étudiants ont dessiné les cartes, de leur positionnement dans le temps-espace. Les étudiants en Sciences Economiques et Sociologie ont fait leurs dessins lors d'un entretien dans une chambre universitaire d'une de leurs collègues située à côté de leur faculté. Par contre, avec tous les autres étudiants, je suis allée dans des lieux centraux entre les cours. Alors on voit aussi la raison probable d'une différence de se représenter la ville.

## **Chapitre III**

# **Les langues et les identités du temps-espace transylvanien**

Une langue est le support d'un discours, un instrument de communication, un moyen d'exprimer la réalité du monde de la vie quotidienne, appelée par Alfred Schutz (2008) la réalité sociale primordiale. Par la langue, le même groupe fait découler ses représentations, ses valeurs et son histoire. Ce qu'on va analyser dans cette partie c'est la manière par laquelle les langues participent à la construction des identités hongroises et roumaines en passant par plusieurs sujets : la relation entre la langue, l'identité ethnique et la culture, le bilinguisme, la langue minoritaire, la langue maternelle.

On va suivre alors la manière dont les langues participent à la création des relations entre les groupes ethniques et comment elles participent aussi à la création des frontières ethniques, à la fois entre les groupes ethniques qui parlent des langues différentes et mais aussi des groupes ethniques qui parlent la même langue, mais avec quelques nuances différentes. L'analyse de l'usage de la langue va se centrer principalement dans les espaces publics, la ville de Cluj et l'université Babeş-Bolyai. Dans le cadre de l'université, les conflits symboliques autour de la langue, mais aussi les conversations simples entre les étudiants servent d'indications à la construction des identités ethniques et des relations entre les milieux ethniques différents.

## Section I : Les rapports langues-identités

Dès le commencement, on doit souligner que ni l'identité, ni la langue ne sont des notions fixes. Par contre, elles sont dynamiques, et dépendent du Temps et de l'Espace. En parlant de l'identité ethnique, beaucoup d'auteurs ont souligné que la langue n'est pas nécessairement requise pour nous identifier avec une ethnicité (par exemple, un roumain peut parler hongrois sans s'identifier nécessairement avec un hongrois et l'inverse). De plus, un groupe ethnique ou un individu assigné à ce groupe- là peut avoir un attachement symbolique à une langue associée, mais peut utiliser une autre plus avantageuse à sa place. Mais en général, un groupe ethnique s'identifie avec une langue spécifique. Anzaldúa (1987) synthétise cette idée dans une phrase: "Ethnic identity is twin skin to linguistic identity—I am my language" (p. 59) (Gibson, 2011 : 3-4). C'est une phrase importante vis-à-vis de notre analyse, étant donné qu'on parle des cas différents de bilinguisme et des identités ethniques différentes, mais qui utilisent la même langue (ici c'est le cas des Sicules et des Hongrois). Ainsi, dans notre cas on va illustrer les deux approches concernant la relation langue-identité ethnique : l'ethnicité qui ne s'identifie pas avec la langue et un certain groupe ethnique qui s'identifie à la langue.

Dans une perspective anthropologique, Dorais Louis-Jacques analyse la liaison entre la langue et la société, en insistant sur les contributions amenées par Ferdinand de Saussure, Lévi-Strauss et le structuralisme Sapir-Whorfien. Il arrive à la conclusion que la langue et la société sont intimement liées. L'homme ne peut pas mener une vie sociale « normale » s'il ne possède un moyen de communiquer avec les autres. Réciproquement, la langue n'existerait pas si elle n'était pas partagée par un groupe d'individus ayant des expériences à se communiquer. De ce point de vue, la langue est définie comme un système de sons articulés jouant un rôle symbolique et exprimant un certain nombre de concepts, de notions et d'images tirés de l'expérience humaine (Dorais, 1979 : 6-7). Dans la construction des identités hongroises et roumaines on va insister surtout sur le rôle symbolique que la langue joue et moins sur le côté sémantique.

Pour analyser la construction des identités par la langue, je vais premièrement passer par les relations qui s'établissent entre la langue et la culture. Ici, comme dans le cas de la relation identité-langue, on aura deux pôles : l'un qui perçoit une juxtaposition entre les deux, l'autre qui perçoit une séparation.

Le sociologue Bernard Poche exclut de la relation langue-culture la position de l'Etat, en expliquant que « la notion initiale de langue, comme d'ailleurs celle de culture, se situe dans la mouvance des faits relatifs à une société, et non pas dans ceux relatifs à l'Etat ou aux instances politiques en général. Lorsque l'Etat entreprend de légiférer sur la langue, il pose comme principe qu'il lui appartient de déterminer des faits qui ont rapport avec la vision du monde, les coutumes et même la sensibilité des habitants de son territoire, de prendre position sur eux. » Les délimitations qui se font relèvent des critères établis par les regroupements eux-mêmes, et ces critères concernent les habitudes sociales, les systèmes de valeurs, la représentation du statut des personnes - tous objets qui se *disent*, qui se *parlent*, dans la langue, dans le langage (Poche, 2000 : 13-16).

Les rapports entre langue et culture ne s'arrêtent pas seulement à une objectivation de plus en plus forte dans le cadre des apprentissages, ils renvoient à une structuration profonde de la personnalité et notamment à la construction et à la constitution de l'identité culturelle. Moyen de communication, la langue est aussi une modalité d'expression de la culture et un médiateur de l'identité (Abdallah-Preticeille, 1991 : 306). Elle est aussi la manifestation la plus évidente de l'identité culturelle: « au moindre échange communicatif, elle se révèle, puisqu'elle s'entend. Par ailleurs, on a coutume de définir un individu en tant que locuteur de telle ou telle langue » (Lagarde, 2008 : 59). Selon Lagarde C., les langues sont intraduisibles et il soutient l'idée que l'identité linguistique est basée sur la racine : « la revendication d'une identité linguistique passe souvent par celle des racines. Cela signifie que la communauté linguistique met en avant sa présence, de préférence aussi lointaine que possible, sur un territoire donné et se prévaut ainsi de sa qualité d'autochtone. Elle se présente, de même que sa langue et sa culture, comme s'inscrivant dans une continuité transhistorique non seulement ininterrompue, mais inaltérable. » (Lagarde, 2008 : 65).

Le sociolinguiste Joshua Fishman, en analysant la relation entre la culture et la langue dit que c'est très difficile de dire quelle est la vraie relation entre les deux, parce qu'elle risque d'être influencée par l'opinion personnelle de l'auteur. La plupart des cultures, et surtout les minorités et les cultures menacées, ont des opinions très bien définies sur la relation culture-langue en général, et surtout sur leur langue et leur culture. C'est pour cela que tout commentateur de cette relation peut être influencé par sa propre culture. Ainsi, la vérité sur la relation entre la langue et la culture ne pourra être probablement jamais énoncée. La relation est subtile et complexe en même temps, et a deux dimensions, une subjective, l'autre objective. Il essaie de présenter la relation culture-langue, en prenant en considération le risque de ne pas représenter entièrement la vérité. Ainsi, un premier point serait le fait que la langue est indexicale de la culture. Tout langage possède des éléments lexicaux pour identifier sa réalité, physique ou idéationnelle. Ensuite, la langue est une partie de la culture car la majorité de celle-ci est inhérente et inéluctablement linguistique. Puis, la langue est le symbole de sa culture et de membres de cette même culture. Fishman ajoute également une idée : les langues des individus sont responsables pour leurs comportements, valeurs etc. C'est un déterminisme linguistique qui considère que les gens et les cultures sont différents à cause de leurs langues différentes (Fishman, 1994 : 83-89). Mais le déterminisme linguistique ne s'applique pas au cas transylvanien. On voit dans les entretiens que souvent des étudiants hongrois s'identifient avec une culture locale ou régionale, qu'ils partagent avec des utilisateurs d'autres langues aussi et se différencient de ceux des régions du même pays, parlant roumain ou hongrois.

En menant l'analyse plus loin, on va chercher à établir la relation entre l'identité linguistique et l'identité culturelle. Patrick Charaudeau souligne dans son article « Identité linguistique, identité culturelle : une relation paradoxale » la différence entre les deux. Il dit que l'imaginaire de l'identité linguistique est entretenu par deux discours qui se renforcent l'un l'autre. Le premier discours soutient l'idée que la langue est un don de la nature qui nous serait offert dès la naissance et constituerait notre être de façon propre. C'est ainsi que s'est construite la symbolique du « génie » d'un peuple. C'est le même discours mentionné plus haut par Lagard C. en évoquant l'identité linguistique basée sur la *racine* sur laquelle on va revenir étant donné le rôle de la latinité roumaine dans la construction de son identité. L'autre

discours dit que ce don, dont nous serions tous responsables, on le recevrait par héritage et il devrait être transmis de la même façon. Mais, dit-il, la langue n'est pas le tout de la culture. Si langue et culture coïncidaient, les cultures française, québécoise, belge et suisse seraient identiques, sous prétexte qu'il y a une communauté linguistique. Ce ne sont pas tant les mots dans leur morphologie, ni les règles de syntaxe qui sont porteurs de culturel, mais les manières de parler de chaque communauté, les façons d'employer les mots, les manières de raisonner, de raconter etc.

La pensée est l'élément le plus important dans ce cas. La pensée s'informe dans le discours et le discours c'est la langue mise en scène socialement, selon les habitudes culturelles du groupe auquel appartient celui qui parle (Charaudeau, 2009 : 14-16). Ainsi, il met en avant le discours qui englobe la langue, mais aussi la pensée intégrée dans un cadre socioculturel. Cette différenciation des discours pourrait expliquer alors le fait que, même si les Sicules et les Hongrois parlent la même langue, parfois ils s'identifient comme étant ethniquement différents.

## Section II : L'appropriation de la langue

Si dans la partie précédente on a parlé de l'appropriation de l'espace, dans le cas de la langue, on va reprendre cette thématique. En utilisant le concept de l'appropriation, le philosophe Marc Crépon souligne la relation qui existe entre la langue dite maternelle et le politique. Parler, écrire, cultiver « sa » langue veut dire se l'approprier, en faire la propriété d'une communauté donnée, le signe ou la marque de sa culture singulière, différente de toutes les autres, et la pierre de touche de son identification. S'approprier la langue, s'identifier à elle, implique des enjeux politiques qui tournent autour des sujets comme la gloire (l'hommage rendu à ceux qui ont beaucoup servi, promu, perfectionné, voire purifié la langue) et la trahison (la condamnation, à l'inverse, de ceux qui ont préféré les langues étrangères ou qui parsèment leur discours de mots étrangers). En regardant dans le passé, on observe que chaque fois que l'identité des différents pays a été menacée, chaque fois que leur position stratégique est apparue compromise, l'appropriation de la langue refit surface. Ainsi, elle a pris place dans des discours patriotiques et dans des idéologies nationalistes (Crépon, 2001 : 1).

Les discours patriotiques reposent sur trois présupposés. Le premier est que l'appropriation de la langue est possible et nécessaire. La langue est un bien commun qu'on doit s'imposer, défendre et maîtriser. Et puisque ce bien et cette maîtrise sont communs, leur partage rend possible l'identification à une communauté. L'appropriation commune de la langue se trouve ainsi au fondement de la constitution d'une identité commune qui permet de répondre à la question politique : qui sommes-nous? Mais, dans ce cas, la langue devient le seul critère d'identification, encore plus quand la langue est présentée comme *une* et *commune* pour tout le monde. L'auteur appelle ça l'unidentité de la langue et il le représente comme deuxième présupposé. Le troisième présupposé est que le discours politique fait de la langue le support premier d'une culture homogène. Toucher à la langue c'est menacer la culture dans son intégrité. Par contre, reconnaître, défendre ou promouvoir une langue c'est faire survivre une culture, identifiable dans son unicité et sa différence, dans sa pureté et son homogénéité (Crépon, 2001 : 2).

### *a. Langue et nationalisme*

Par l'appropriation de la langue, Marc Crépon ouvre la discussion vers un autre sujet : la langue et le nationalisme. On va commencer par une idée essentielle, la langue, comme étant un sujet qui implique beaucoup d'émotions. A cause de cela, elle peut être une arme d'exclusion, utilisée, comme dans le nationalisme linguistique, pour justifier une certaine variété de racisme (Wright, 2000 : 8). Dans ce sens, la langue a joué et joue un rôle important dans le processus de la construction de la nation. Le nationalisme ethnolinguistique fait de la langue un unificateur mythique et mystique. Seulement ceux qui partagent le même monde linguistique peuvent participer à la nation.

Les traditionalistes, les modernistes et les post-modernistes donnent tous des rôles et des importances différents à la langue. Les perennialistes argumentent que la vision du monde linguistique peut être acquise. Les modernistes voient l'unification linguistique comme un produit de l'industrialisation et du développement de la démocratie. Les post-modernistes voient la langue comme un discours, l'outil et le produit du processus de construction de la nation, mais évoquent peu la différence des langues. Il semble que la plupart des théoriciens minimalisent l'importance d'une seule communauté de communication, en considérant « une langue un peuple » comme un élément essentiel dans la tradition « sang et appartenance », mais non pas dans d'autres formes de nationalisme. Seuls les apologistes du nationalisme pensent que la langue est essentielle dans la construction nationale (Wright, 2000 : 14).

La plupart des théoriciens et défenseurs du nationalisme ethno-linguistique étaient des Allemands. Ils considéraient le *volk* avec ses racines communes et ses caractéristiques préexistantes (langue, culture, histoire et religion) comme constructeurs de la nation. Plus tard, dans les travaux de Herder et de Hamann, apparaissent des formulations sur l'idée que la langue et la pensée sont inextricablement liées. Herder a soutenu que la langue ancestrale d'un peuple était essentielle pour sa longévité, que c'était une acquisition collective et le moyen d'accéder au cœur authentique du groupe. Elle assure la cohésion du groupe et d'identité pour le passé et pour l'avenir. Toute nation est unique et pour qu'un groupe préserve sa spécificité et survive, il doit préserver sa langue et sa culture. En plus, il

ajoute que la différence des langues reflète les divisions naturelles entre les nations. A partir de ce point de vue, on peut passer à la théorie de Sapir-Whorf et à l'idée que la conscience nationale doit être liée à la langue nationale et un groupe qui partage une langue commune partage un mode unique de voir le monde. Toutes ces idées ont été reprises dans l'Europe de l'Est. Ainsi, l'histoire *ationale* et le langage *ancestral* ont été les deux facteurs de base dans la construction de la nation (Wright, 2000 : 15-17).

Benedict Anderson relève aussi l'importance de la langue dans la construction des nationalismes. La révolution lexicographique en Europe a créé et a répandu pas à pas la conviction que les langues (au moins en Europe) étaient la propriété personnelle des groupes spécifiques. Et ces groupes, imaginés comme des communautés, étaient justifiés d'avoir leur place autonome en fraternité avec leurs égaux (Anderson, 1991: 80). La langue a des capacités de générer des communautés imaginaires, en construisant en fait des solidarités spécifiques. La langue imprimée est celle qui invente le nationalisme, et non pas une certaine langue en soi. Dans ce cas, on peut voir le caractère primordial des langues, même de celles connues comme modernes. Personne ne peut dire la date de la naissance de n'importe quelle langue. Toute langue apparaît imperceptiblement liée à un passé sans aucun horizon. Ainsi, les langues apparaissent comme si elles avaient des racines plus profondes que toute autre chose des sociétés contemporaines. En même temps, rien ne nous lie plus de ceux morts que la langue. En plus, il y a un type spécial de communauté contemporaine que seulement la langue suggère et qui se manifeste surtout sous la forme des poèmes ou des chansons (à voir les hymnes et l'expérience de la simultanéité) (Anderson, 1991 : 124-134).

#### *b. La langue, principe organisateur de l'Etat Roumain*

Wright expose encore trois modèles européens de formation de l'Etat où le langage a joué un rôle de base : l'assimilation, le sang et l'appartenance et la fragmentation. L'assimilation suppose la conquête et l'annexe des territoires, ce qui détermine aussi l'assimilation des minorités dans ses frontières nationales. La langue va être imposée et va jouer un rôle dans l'unification de ces territoires et populations.

Le sang et l'appartenance supposent que les groupes qui se perçoivent comme ayant une culture et une langue communes s'unifient pour faire un Etat politique. La fragmentation est le processus inverse des deux premiers. Il s'agit de petites nations créées sur les ruines des empires Russes, Turque ou Austro-Hongrois (Wright, 2000).

Pourtant, la Roumanie est une *catégorie hybride* comme Sue Wright l'a observé, et la langue représente le principe organisateur de l'Etat. Ici, une langue latine rompue du contact avec les autres langues romanes, a survécu pendant des siècles pour devenir au XIXème siècle le marqueur principal du groupe national et la base de la nation. En même temps, c'est l'Etat qui a essayé d'assimiler le modèle français (l'assimilation). Ainsi, la Roumanie combine les deux premiers modèles. La province de Dacia a fait partie de l'Empire Roman pour moins de deux siècles, mais la langue latine est restée en dépit des invasions des Goths, Gepidae, Avars, Bulgares, Slaves et Hongrois. Il y a aussi des opinions qui soutiennent que la Roumanie n'aurait pas pu garder son caractère latin dans cette situation et que la région a été repeuplée par des parleurs romans plus tard. Au XIXème siècle, les intellectuels roumains ont initié le processus de la construction de la nation roumaine. Le mouvement national s'est basé sur des aspects négatifs : sur le rejet de la souveraineté turque et des liaisons avec les voisins slaves ou avec les Hongrois et sur des aspects positifs : sur la conscience de la singularité du groupe basée sur la langue. Il n'y a pas d'autres principes organisateurs du nationalisme à part le critère de la langue. Il n'y avait pas de cohésion interne ou de tradition commune : La Valachie, la Moldavie et la Transylvanie ont eu des expériences historiques distinctes. Il n'y avait pas de distinction spécifique en termes de religion (leurs voisins slaves étaient aussi orthodoxes). En même temps, les intellectuels roumains avaient une relation étroite avec la France au XIXème siècle, ce qui les a influencé dans l'adoption de stratégies politiques d'unification. La standardisation du langage a été accompagnée par une latinisation consciente. Le roumain avait emprunté énormément aux langues slaves, mais, dans le processus de constitution de la langue roumaine, les mots adoptés de langues slaves et hongrois ont été remplacés par ceux avec des racines romanes (ex : *libertate* a remplacé *slobozenie*) ; des néologismes ont été inventés en analogie avec le français (ex : *timbu/timbre* ; *natie/nation*) (Wright, 2000 : 47-49).

Dans « L'histoire de la Transylvanie » rédigée par Béla Köpeczi (historien hongrois), on trouve une courte présentation de la situation de la langue hongroise juste après le Trianon et sur l'utilisation de la langue roumaine comme outil nationaliste. Après 1920, dit-il, l'hégémonie de la langue roumaine est imposée par tous les moyens. Les noms des localités et des rues ne sont plus affichés en hongrois, interdiction qui est valable même pour les agglomérations à majorité hongroise et parfois jusque dans les publications de langue hongroise. Tout document adressé aux autorités doit être rédigé dans la langue d'Etat. Dans les lieux publics apparaît même l'inscription « Parlez uniquement en roumain ! » (« Vorbiti numai romaneste ! »). Une campagne est tout spécialement lancée en vue de « roumaniser » les Sicules. Des milieux nationalistes tentent, par tous les moyens, de prouver que les Sicules ne sont en fait que des Roumains « magyarisés » qu'il faut simplement ramener à leur culture d'origine (Köpeczi, 1992 : 633).

### *c. La pureté de la langue hongroise*

L'appropriation de la langue, ainsi que le nationalisme, permettent d'aborder le sujet de la *pureté* de la langue et ainsi de la culture. Ce que j'ai suivi au cours de la recherche est la manière dont les Hongrois de Transylvanie perçoivent leur langue en comparaison avec celle parlée en Hongrie ou même avec celle parlée par les Sicules. Cette réflexion a commencé à me préoccuper lors des discussions avec les Hongrois de Transylvanie qui soutiennent n'être pas perçus comme Hongrois dans leur pays « d'origine », d'être considérés comme « roumanisés » par les Sicules et à l'occasion de quelques conversations avec des étudiants hongrois de Hongrie qui disent ne pas comprendre entièrement la langue parlée par les « transylvaniens ». En effet, les évolutions des langues sont différentes et surtout dans la région Sicule qui revendique parfois la *pureté* de la langue hongroise, et par cela la pureté de l'identité ethnique la langue a gardé beaucoup de régionalismes et des mots perçus comme archaïsmes par les Hongrois de Hongrie.

En discutant sur la théorie de la « pureté » de la langue hongroise parlée par les Sicules, beaucoup d'étudiants ont nié cette théorie, mais ont évoqué un autre

sujet : la langue hongroise parlée par les Hongrois de Transylvanie (y compris les Sicules) est beaucoup plus correcte que celle des Hongrois de Hongrie.

*« Nous ici en Transylvanie, nous parlons beaucoup plus correctement la langue hongroise que les Hongrois de Hongrie, c'est-à-dire beaucoup plus littéraire. Je peux dire qu'en Hongrie maintenant il y a la plus « batarde » des langues hongroises. Ils parlent avec beaucoup d'abréviations. C'est-à-dire comme en roumain...Ils parlent entre eux en roumain et ils introduisent quelques mots en anglais : ohhh quel fun ! Alors qu'il n'y a aucun sens d'utiliser ce mot. Mes camarades parlent des propositions entières en anglais et pourquoi ? Je comprends si tu parles anglais parce que demain tu as un examen en anglais, ça va, mais autrement...je ne vois pas pourquoi. La même chose avec ça en Hongrie. Sauf qu'ils ajoutent aussi quelques mots en allemand. Ils ne disent plus maman, papa, mais mutter, patter. Donc...tu vois... » (Csabi)*

Csabi met en cause ici la langue hongroise de Hongrie et aussi la langue roumaine. Les deux sont attaquées par les influences de la langue anglaise ou allemande, tandis que le Hongrois parlé en Transylvanie reste « propre » sans abréviations ou « anglicismes ». Mais, dans ce cas, l'utilisation correcte d'une langue ou non ne veut pas créer de frontières ou relier. De la part de Csabi c'est juste une observation lexicale, parce qu'il dit qu'il n'a rien contre les Hongrois de Hongrie. En plus, il ne s'identifie ni comme Hongrois, ni comme Roumain, mais comme transylvanien. La différence entre l'identité culturelle et celle linguistique que Patrick Charaudeau soulignait est illustrée dans ce cas par Csabi :

*« Tu t'identifies comment ?*

*Je suis transylvanien...Par exemple, dans d'autres pays si on me demande d'où je viens, je dis de Transylvanie, et en Hongrie je dis la même chose...donc je ne sais pas...je suis Ardelean.*

*Par quoi se différencie l'identité transylvaine ?*

*Le multiculturalisme, ...je ne sais pas...c'est spécifique. Par le multiculturalisme, les cultures...je ne sais pas comment expliquer. Donc je peux dire qu'il y a une sorte d'amour de, je ne sais pas, de la nature, de ce qui nous entoure, de nature et de sociétés. N'importe où en Roumaine, ou en Hongrie, je ne me*

*sentirais pas bien... c'est la nostalgie de chez soi. Mais moi je pense que la Transylvanie c'est comme ça, c'est bien, parce que c'est multiculturel...ça lui donne une belle couleur. Je ne pense pas que je pourrais définir ça, parce que je n'ai jamais essayé. Je ne pense pas que je pourrais dire quelque chose de clair... »*

Rebeka, étudiante sicule, ajoute encore sur la correction de la langue hongroise :

*« Parfois, nous, les Hongrois, les Sicules ou whatever de Transylvanie parlons plus correctement le hongrois que les Hongrois de Hongrie. Et je peux dire que cela est valable pour les Hongrois de Slovaquie, d'Ukraine, de Croatie, de Serbie. La langue se conserve mieux. »* (Rebeka)

De nouveau, l'observation est faite sur l'usage correct de la langue, cela n'impliquant pas l'idée d'une « pureté » identitaire. Nous remarquons que les Hongrois ne réclament pas la « pureté » de la langue, mais sa correction. Et par la correction passe aussi son unicité et différence des autres langues. L'idée d'une langue correcte et différente se reflète aussi dans le discours de Csabi sur l'identité régionale qu'il réclame et à laquelle il se sent lié émotionnellement.

#### *d. La déconstruction de l'appropriation de la langue*

L'appropriation de la langue est déconstruite par plusieurs auteurs qui se demandent en quelle mesure l'identité est ancrée dans la langue. La problématique de l'identité linguistique est plus ambivalente qu'il n'y paraît : alors que l'on associe facilement à une exigence de reconnaissance, jugée légitime dans un certain nombre de cas, elle serait aussi synonyme d'enfermement, de repli identitaire (Gauthier, 2011 : 3). Dans son ouvrage *Le monolinguisme de l'autre*, Jacques Derrida apporte un autre point de vue dans la déconstruction de la langue comme propriété. En s'appuyant sur l'exemple des Juifs d'Algérie, il démontre que la langue ne nous appartient jamais en propre. Elle est le fruit d'une éducation, le résultat des contraintes scolaires, sociales et autres. On ne pourra jamais ni l'assimiler, ni

s'assimiler à elle. La langue n'est donc pas une propriété naturelle qui exigerait des devoirs, qui imposerait sa loi, en tant qu'elle est naturelle, sous peine de trahison, à soi, à « sa » communauté, au « nous » qu'elle rend dicible. C'est bien davantage, parce qu'il y a de la loi, des devoirs qu'on érige la langue en propriété naturelle. Alors le monolinguisme ou la langue maternelle est toujours « le monolinguisme de l'autre » (Créon, 2001).

Faire de la langue une propriété naturelle, alors qu'elle ne l'est pas, revient toujours à imposer sa réappropriation, comme si tout défaut d'appropriation la menaçait dans son intégrité. La langue devient ainsi quelque chose qu'il ne s'agit pas seulement de promouvoir et de développer, mais qu'il faut aussi protéger, voire sauver. Elle ne devient pas seulement l'instrument du salut, mais son élément même, ce qui sauve en étant sauvé. Comprendre le caractère inappropriable des langues permet donc de saisir par quel mécanisme les passions nationalistes peuvent se focaliser sur les langues (Créon, 2001). Admettre son monolinguisme comme monolinguisme de l'autre signifie aussi admettre le caractère non-naturel, mais plutôt artificiel (d'après Derrida) de la culture : « Toute culture est originairement coloniale ... Toute culture s'institue par l'imposition unilatérale de quelque "politique" de la langue. La maîtrise, on le sait, commence par le pouvoir de nommer, d'imposer et de légitimer les appellations » (Derrida, 1996 : p. 68).

Pour conclure, on peut remarquer que le sujet de l'appropriation de la langue est utilisé par le politique, souvent dans des buts nationalistes, mais qu'il est aussi basé sur un principe émotionnel. Généralement, le discours politique a contribué à l'appropriation de la langue en insistant sur son caractère « unidentitaire » qui a donné naissance à une culture homogène. La déconstruction de cette appropriation continue de la langue suit l'admission de la langue comme « impure » qui n'est pas propre à une culture spécifique et qui est toujours un mélange d'autres langues et cultures. Cette perspective ne convient pas au nationalisme et en Roumanie non plus elle ne peut pas être appliquée.

### e. *La langue maternelle*

Dans une perspective constructiviste, la langue est bien un facteur de construction identitaire individuelle et de groupe, d'appartenance et de distinction identitaire. Toutefois, on peut concevoir la langue maternelle non plus comme langue de la mère, mais comme langue-mère, celle dans laquelle on naît et aussi qui nous fait naître, à travers laquelle l'être humain se constitue comme tel, se fait reconnaître des autres êtres humains comme identiques par ceux qui partagent cette langue et distincts par ceux qui parlent une autre (Arezki, 2008 : 194). En même temps, la langue maternelle ne devient maternelle qu'après une constante appropriation, ce qui exclut toute détermination par la langue (Abdallah-Pretceille, 1991 : 307).

Pour les étudiants hongrois, le concept de langue maternelle joue un rôle essentiel. Evidemment, ils considèrent le hongrois comme langue maternelle et parfois ils appellent même la spécialisation hongroise comme spécialisation maternelle. Mais, plus que ça, pour eux la langue signifie souvent leur identité ethnique :

« *Qu'est-ce que signifie l'identité hongroise pour toi ?*

*Ça signifie beaucoup. Premièrement, ça signifie ma langue maternelle, ça signifie la littérature de mon enfance que j'avais lue, ça signifie de beaux mots que vous (c'est-à-dire les Roumains) n'aurez jamais (...) Parce que le roumain n'est pas une langue littéraire, tu comprends ? Ce n'est pas du tout une langue littéraire. Tandis qu'en hongrois il y a des mots si beaux...je ne peux pas les traduire.* » (Norbert)

De sa courte présentation sur la langue hongroise, on observe l'affection qu'il porte pour sa langue maternelle, qui nous renvoie à la première idée sur l'appropriation de la langue et le nationalisme : la langue signifie des émotions. Ainsi, l'affectif joue un rôle essentiel dans l'appropriation de la langue maternelle et l'identification de celle-ci. On doit souligner aussi le fait qu'il présente sa langue en opposition avec le roumain. Ici, de nouveau ressort la manière de construction identitaire ethnique en opposition avec l'Autre. Norbert parle très bien roumain et

l'utilise fréquemment puisque son groupe d'amis est roumain et sa copine aussi. Mais, on peut déduire que le roumain est surtout utilisé par nécessité. Tandis que le hongrois est associé par extrapolation à la beauté, à l'enfance, à son identité ethnique.

La question de la langue maternelle est posée aussi dans l'enseignement. En parlant des Sicules qui arrivent à Cluj et ne savent pas parler roumain, un étudiant hongrois explique :

*« Ils apprennent la langue roumaine comme si c'était leur langue maternelle...elle est comptée comme langue maternelle. Peut-être c'est ça le problème : qu'ils ne l'enseignent pas comme langue étrangère. Mais ils veulent l'imposer comme langue maternelle. »* (Levente)

Istvan, étudiant Sicule, insiste aussi sur la même idée :

*« On a appris la langue roumaine comme si c'était notre langue maternelle, ce qui, je pense n'est pas la méthode la plus efficiente. Parce que dans notre perspective, c'est une langue étrangère. Elle n'est pas notre langue maternelle, on ne peut pas la parler naturellement, comme si c'était quelqu'un qui n'a appris que le roumain...enfin. »* (Istvan, étudiant Sicule en Histoire).

Les deux étudiants soulèvent une question importante : la langue d'Etat ne coïncide pas dans le cas des Hongrois et des Sicules avec la langue maternelle. Plus que ça, elle est considérée comme langue étrangère, et le fait de l'imposer dans l'enseignement comme langue maternelle ne peut donner que de mauvais résultats. Istvan explique qu'il s'agit d'une question de méthodologie qui devrait être améliorée. Pour eux, le roumain reste une langue étrangère qu'ils ne peuvent pas apprendre de la même façon que les étudiants roumains (« naturellement »).

Mais, la Constitution roumaine prend en considération une seule langue d'Etat :

*Art. 1(1) : La Roumanie est un Etat national, souverain et indépendant, unitaire et indivisible.*

*Art. 13 : En Roumanie, la langue officielle est la langue roumaine.*

En même temps, toujours dans la Constitution est stipulé le Droit à l'identité :

*Art. 6 (1) : L'Etat reconnaît et garantit aux personnes appartenant aux minorités nationales le droit de conserver, développer et exprimer leur identité ethnique, culturelle, linguistique et religieuse.*

*(2) Les mesures prises par l'Etat pour la conservation, le développement et l'expression de l'identité des personnes appartenant aux minorités nationales doivent être conformes avec les principes d'égalité et de non-discrimination en rapport avec les autres citoyens roumains.<sup>33</sup>.*

Istvan prend en considération aussi la question lexicale :

*«La question est un peu plus compliquée...Les quatre premières classes je les ai faites dans mon village natal et là j'ai eu un professeur d'ethnie hongroise, qui...enfin...et la maîtresse était aussi d'ethnie hongroise. Et elle enseignait dans la langue hongroise. Mais quand je suis arrivé à Târgu-Mures (mes parents habitaient là-bas), à ce moment-là j'ai changé aussi d'école évidemment. Et à partir de là, j'ai commencé avoir des professeurs d'ethnie roumaine. Et tout le problème a été le fait que si tu ne comprends pas une expression ou une signification plus profonde d'un mot ou je ne sais pas quoi, ce n'est pas le plus efficient si on explique toujours dans la même langue. Parce qu'on ne peut pas bien comprendre ce que l'explication veut dire. »*

Le fait que l'enseignement roumain considère comme langue maternelle la langue roumaine crée des discordances entre ce qu'il prétend des Hongrois et les résultats obtenus. Ce qu'on peut en déduire est que l'enseignement roumain ne prend pas en considération le fait que la langue maternelle des Hongrois est le hongrois, de même qu'il ne prend pas en compte sa signification pratique et symbolique. Le hongrois est considéré comme une langue minoritaire, ce qui donne naissance à d'autres lois concernant les minorités. Mais, dans quelle mesure ces lois-ci peuvent-elles prendre en considération le fait que la langue hongroise représente l'identité, l'histoire et la culture hongroises ?

---

<sup>33</sup> « La Constitution de la Roumanie », [http://www.cdep.ro/pls/dic/site.page?den=act2\\_1&par1=1#t1c0s0a6](http://www.cdep.ro/pls/dic/site.page?den=act2_1&par1=1#t1c0s0a6)

*Le droit à l'enseignement. Art. 32 (3) : Le droit des personnes appartenant aux minorités nationales d'étudier dans leur langue maternelle et le droit d'être instruites dans cette langue sont garantis ; les modalités d'exercice de ces droits s'établissent par la loi.*

Dans le chapitre V de la Constitution (Administration publique), l'article 120 (Les Principes de base) stipule : *Dans les unités administratif-territoriales où les citoyens appartenant à une minorité nationale ont une proportion significative on assure l'usage de la langue de la minorité nationale respective en écrit et en oral en relation avec les autorités de l'administration publique locale et avec les services publics déconcentrés, dans les conditions prévues par la loi organique.*<sup>34</sup>

La Loi 215 de 2001 prévoit des droits pour les minorités nationales des unités administratives territoriales représentant plus de 20% de la population. Parmi ces droits il y a l'utilisation de la langue maternelle dans l'administration publique locale, l'inscription des noms des localités et des institutions publiques, ainsi que des annonces d'intérêt public dans leur langue maternelle. On voit alors que la loi offre la possibilité de s'exprimer dans sa langue maternelle dans différentes conditions, mais la manière dont on applique parfois ces lois peut créer des lacunes dans la situation de la langue roumaine et son apprentissage. Ainsi, on peut expliquer le fait que beaucoup d'étudiants qui viennent de régions dont la population est majoritairement hongroise ont des connaissances insuffisantes de la langue roumaine et choisissent une spécialisation en hongrois à la faculté. Souvent, ils ne dialoguent pas avec les autres étudiants roumains.

Ce qu'on a voulu mettre en évidence dans ce chapitre est d'un côté l'importance de la langue dite maternelle et son rapport affectif à l'identité hongroise ; et de l'autre côté, son usage dans l'enseignement à côté de la langue roumaine, langue « maternelle » de l'Etat, mais perçue comme langue étrangère par les Hongrois/Sicules. L'imposition de la langue roumaine comme langue « maternelle » dans l'enseignement empêche un apprentissage correct de la langue roumaine. Le fait qu'elle ne commence pas à un niveau plus bas laisse beaucoup de lacunes parmi les parlant de hongrois qui n'avaient jamais parlé cette langue en dehors de l'école.

---

<sup>34</sup> <http://www.rogoveanu.ro/constitutia/const.htm>

Cela peut expliquer aussi pourquoi il y a des étudiants, surtout des Sicules, qui, au moment de leur entrée à l'université, ne maîtrisent pas encore le roumain.

### Section III : Le bilinguisme

A la suite de la question de la langue maternelle, nous allons nous approcher du sujet du bilinguisme dans le cas de la Transylvanie. Evidemment, celui qui nous intéresse est le bilinguisme qui a une langue dominante, le roumain et une langue minoritaire, le hongrois. La plupart des Hongrois sont bilingues, tandis que les Roumains, surtout les générations jeunes, connaissent de moins en moins le hongrois. En reprenant l'article de François Grosjean sur le bilinguisme, on souligne le fait que la maîtrise équivalente des deux langues par un bilingue est un mythe. Est bilingue la personne qui se sert régulièrement des deux langues dans le quotidien et non celle qui possède une maîtrise semblable des deux langues. Elle devient bilingue parce qu'elle a besoin de communiquer avec le monde environnant par l'intermédiaire des deux langues. Son bilinguisme reflète ce besoin : il sera « équilibré » si le besoin de deux langues est équivalent. Il sera « dominant » si une langue est utilisée plus qu'une autre (Grosjean, 1984 : 16). Horvath Istvan apporte encore une classification sur le bilinguisme : le bilinguisme de milieu et le bilinguisme institutionnel. Le premier peut se former dans un contexte familial ou communautaire plus large. Le deuxième peut être réalisé dans le cadre de l'enseignement formel ou d'une instruction adéquate : des cours de langue par exemple (Horvath, 2010 : 21).

Le bilinguisme utilisé par une minorité est souvent analysé comme ayant deux composants : « nous » versus « eux » (Gumperz, 1982; Lambert, 1972 in Zentella, 1990) ou la langue *high* versus celle *low* (Valdés, 2000). La langue minoritaire « nous » représente le langage *in-group*. Elle exprime l'intimité et le *chez soi*, parce qu'elle souffre d'un prestige inférieur que le « eux » ou que la langue *high*, qui est la langue du groupe plus fort et est associée à l'état de bien (Gibson, 2011: 5). Ainsi, dans un groupe de utilisant le roumain, parfois les Hongrois vont choisir de parler dans *leur* langue, puisque c'est la langue *in-group/nous*, en créant une camaraderie avec les locuteurs du hongrois et en excluant les parleurs roumains. C'est une situation que les Roumains disent avoir souvent rencontré dans les groupes de Hongrois. La langue devient alors un élément d'exclusion ou d'inclusion.

Comme on l'a déjà mentionné, la langue est un élément important pour l'ethnicité de chaque jour de Cluj et sa pratique est un site de possibles frictions. A peu près tous les Hongrois sont bilingues, tandis que les Roumains le sont peu, surtout parmi les jeunes. Le hongrois, comme langue *marquée*, est surtout la langue

de l'espace privé (dans la famille, à la maison), mais elle est aussi souvent utilisée dans l'espace public, surtout au moment où il y a un groupe hongrois, ou bien quand l'interlocuteur est Hongrois. Etant donné les relations roumaines-hongroises, parfois l'usage de la langue hongroise dérange les Roumains. Quand les Roumains se lamentent parce qu'on s'est adressé à eux en hongrois, ce n'est pas toujours parce qu'ils ne comprennent pas le hongrois, mais l'inhabilité à parler roumain est souvent interprétée comme la conséquence de la non-volonté d'apprendre la langue. Dans les deux situations, la langue peut devenir générateur de conflits.

*« Ça j'ai rencontré à Cluj aussi...quand on parle dans la rue en hongrois, il y a quelqu'un qui crie après nous dans la rue qu'il faut parler en roumain parce qu'on est en Roumanie... » (Csabi)*

Normalement, le hongrois est utilisé dans les espaces publics sans attirer l'attention des Roumains. La plupart du temps, c'est une pratique qui passe inaperçue. A Cluj, les Hongrois bilingues en général s'adressent en roumain quand il s'agit d'une personne inconnue. Ils parlent généralement hongrois entre eux dans des espaces publics. Certains étudiants disent que même avant que l'interlocuteur ne parle ils peuvent se rendre compte de si c'est un Hongrois ou un Roumain d'après son physique :

*« J'ai l'impression parfois que je reconnaiss dans la rue qui est Hongrois. Je crois qu'il y a quelques différences parce que toi aussi tu as les cheveux plus noirs, et les yeux aussi sont plus noirs...et la figure aussi est plus...et en Moldavie et Olténie pareil. Mais en Transylvanie, on ne peut pas faire la différence si facilement. Les femmes roumaines portent plusieurs bijoux, des bagues...elles sont maquillées...mais il y a aussi des femmes hongroises qui portent...Je ne sais pas comment expliquer. » (Szabi)*

*« Oui, je peux me rendre compte dans la rue si la personne est hongroise ou roumaine. Pour les hommes c'est plus facile de les distinguer. Chez les hommes c'est le bouc qui démarque les Hongrois. Directement on se rend compte. Et les Roumains portent moustache et barbe. Mais on se rend compte comme ça en général...je ne sais pas comment dire...mais je les vois d'après leur physionomie.*

*Mais des fois tu regardes, et tu vois qu'il parle roumain, et qu'il parle très bien et tu ne sais plus ce qu'il est. »* (Paul, roumain, Philosophie)

En s'appuyant sur la recherche du Brubaker, on voit que les Hongrois et les Roumains sont d'accord en général de n'exclure ni l'un, ni l'autre dans une discussion, en parlant une langue que les autres comprennent. Cela est interprété comme une simple question de politesse (Brubaker, 2006 : 244-251).

Comme langue minoritaire, le hongrois présente trois caractéristiques spécifiques: c'est « une langue qui n'est pas strictement la langue officielle d'un Etat, qui est ou a été récemment parlée dans la vie de tous les jours par un groupe de personnes que l'on peut circonscrire approximativement dans l'espace, et qui est dotée de stabilité. » (Poche, 2000 : 17). Plus que cela, on doit ajouter que le hongrois a été la langue officielle d'Etat jusqu'au Traité de Trianon. Bernard Poche parle de six catégories de langues minoritaires:

1. les « franges linguistiques »: les langues qui sont parlées par un groupe qui est intégré en position minoritaire dans un Etat, mais qui est en fait rattaché par l'histoire, la culture, parfois la religion, à un groupe lui-même majoritaire dans un Etat distinct. Ces langues ne sont pas minoritaires, elles sont simplement la langue d'un groupe qui est en situation d'infériorité numérique dans un Etat, mais ne le serait pas dans l'Etat voisin.

2. les familles linguistiques transfrontalières ; ici il y a deux cas: le groupe qui parle non pas la langue d'un pays voisin, mais une variété, le plus souvent non écrite de cette langue (les langues slaves, germaniques); et le groupe qui ne parle pas non plus la langue du pays voisin mais parle une langue identique à une langue dite minoritaire beaucoup plus répandue dans le pays en question, sans y être pour autant la langue de l'Etat.

3. les langues moyennes, ou langues régionales proprement dites: ce sont des langues parlées sur le territoire d'un Etat et appartenant à une grande famille linguistique qui dans la plupart des cas appartient à la langue parlée sur le territoire politique de l'Etat correspondant, mais qui n'ont pas eu d'utilisation officielle comme langues de cet Etat, ni d'une de ses parties, sinon dans un passé lointain.

4. les langues locales: ce sont les langues qui se cachent derrière les langues régionales.

5. les isolats linguistiques ou géographiques: ce sont de langues avec des structures spécifiques et autonomes.

6. les interlectes régionaux. (Poche, 2000 : 21-38)

La langue des Hongrois de Transylvanie entre dans la première catégorie: les « franges linguistiques ». La langue est utilisée comme élément de communication, mais aussi pour défendre leur culture, leur histoire, leur identité ethnique. Le fait qu'ils demandent d'utiliser leur propre langue dans l'éducation, dans le département administratif, dans la vie sociale produit parfois même des conflits et démontre l'importance de l'utilisation de cette langue. Derrière elle, il y a une demande d'acceptation et d'affirmation d'une culture et d'une histoire, qu'autrefois ou même à présent les Roumains considéraient/considèrent comme ennemie.

L'analyse descriptive des compétences et du comportement linguistique minoritaire peut être réalisée par deux paradigmes :

- Le premier est le paradigme du contact linguistique qui analyse les régularités interactionnelles manifestées lors des contacts dans les milieux bilingues (le choix de la langue, l'échange linguistique, le mélange des langues etc.). Son but est de suivre les effets des contacts linguistiques à long terme sur les attitudes et sur l'évolution de l'utilisation d'une langue minoritaire.
- Le deuxième paradigme est celui de la substitution linguistique, dans le cadre duquel les chercheurs analysent les modèles d'utilisation de certains codes linguistiques du cadre des sociétés multilinguistiques (c'est-à-dire la répartition des langues en fonction de diverses situations d'utilisation).

Dans le cas du bilinguisme roumain-hongrois, la langue hongroise a passé dans un second plan tout ce qui concerne la compétence linguistique ainsi que la pratique. Cela veut dire que la reproduction ethnoculturelle individuelle, respectivement intergénérationnelle (premièrement linguistique et après catégorielle) comporte certains risques (Horvath, 2010 : 29-31).

## *La langue dans l'éducation-élément influent de la catégorie ethnique*

En suivant les parcours des étudiants hongrois et roumains, on peut remarquer plusieurs points concernant leur suivi éducationnel. Les étudiants hongrois qui ont commencé l'école par une spécialisation hongroise, ont généralement suivi aussi une faculté en hongrois. La langue utilisée le plus souvent est le hongrois et leur entourage est formé surtout de Hongrois. Tous les Sicules avec lesquels j'ai parlé ont suivi une éducation en hongrois. Les Roumains sont allés, eux, dans une école roumaine et ont choisi une faculté roumaine. En fonction aussi de leur éducation familiale, de leur ville/village de provenance, ils se sont montrés plus ou moins ouverts vers les Hongrois/les Sicules et la langue hongroise.

Le choix de commencer par une école hongroise appartient d'habitude aux parents. Parfois il n'y a pas le choix : par exemple dans la Région Sicule il y a des villages avec une population prédominante hongroise et où la plupart des écoles sont hongroises. Le choix d'une faculté appartient aux étudiants eux-mêmes. Il arrive rarement qu'un étudiant hongrois ayant commencé par le hongrois choisisse par la suite une spécialisation roumaine.

Quant à l'apprentissage de la langue roumaine par les Hongrois ou les Sicules, les méthodes sont en général les mêmes : dans certains cas à l'école, dans certains d'autres cas *dans la rue, avec les voisins roumains et les amis*. Visiblement, on parle des deux types de bilinguisme que Horvath Istvan avait classifié comme bilinguisme institutionnel et bilinguisme de milieu. Voyons quelques exemples concernant les deux manières d'apprentissage:

Ildi, étudiante hongroise originaire de Cluj raconte comment elle a appris la langue roumaine :

*« Je l'ai appris à l'école. J'ai été dans une classe multiple, parce qu'on avait environ 3 heures par semaine avec la classe roumaine. Et en 8eme et en 12eme on a eu aussi des cours de roumain (...) »*

*Et maintenant tu continues archéologie dans la langue hongroise ?*

*Je fais histoire de l'art, j'ai voulu archéologie, mais je n'ai commencé que l'histoire d'art.*

*Et pourquoi tu as choisi la spécialisation hongroise ?*

*Parce que...cela a été possible...pourquoi pas ? Parce que je pense en hongrois. Mais ce n'est pas parce que j'ai des problèmes avec le roumain. J'ai voulu faire un master en roumain, mais comme cette occasion est apparue pour faire le master plus vite et plus facilement en hongrois...voilà »*

Bien qu'elle maîtrise les deux langues, pour Ildi c'est *naturel* de faire un master ou bien de suivre son parcours éducationnel dans sa langue. Elle amène en discussion la pensée aussi, comme élément distinctif de la langue roumaine, mais aussi comme raison plus pratique pour choisir une spécialisation hongroise. De plus, elle perçoit l'existence de cette spécialisation comme une « occasion » dont elle veut profiter. Mais en même temps elle se montre ouverte vers des masters en roumain aussi.

Aniko, est une étudiante hongroise en licence, Archéologie, spécialisation hongroise qui vient de la Région Sicule, de Mures, une région rurale où la population hongroise représente environ 45-50%. En lui demandant pourquoi elle a choisi la spécialisation hongroise, elle répond :

*« Parce que c'est plus facile. Oui, c'est plus facile. Mais, de toute façon il faut apprendre tous les termes en roumain aussi...donc... »*

*Et comment tu as appris le roumain ?*

*Je l'ai appris à la garderie d'enfants. Et puis des gens que j'avais rencontrés avant de commencer à écrire (...) Mais c'est bien que j'ai appris la langue. Mais je ne peux pas parler trop fluide. Cela dépend des deux personnes, parce que moi je sais comment je peux mais l'autre personne s'attend à ce que je parle fluide et que je comprenne et que je parle sans accent, sans désaccords rien de tout. Mais je ne peux pas. C'est-à-dire je pourrais, mais seulement si je ne parlais plus le hongrois et je parlerais roumain autant que je parle hongrois. Mais, je ne veux pas arriver à ce point. Alors c'est bien comme ça. Ça me convient comme ça. »*

On peut voir que la situation de bilinguisme équilibré n'existe pas, et non seulement elle n'existe pas, mais elle n'est pas désirée. Les conséquences sont alors la hiérarchisation des langues : le roumain, comme langue d'Etat est toujours moins utilisé que le hongrois, comme langue maternelle. Et ce type de hiérarchisation indique aussi le choix de l'identité ethnique, le choix des amis de la

même *ethnie* et d'une école dans sa propre langue. Cela lui arrive même de ne pas utiliser le roumain de tout :

*« Disons que c'est le week-end et par exemple moi je vais à la maison (chez ses parents, en Mures). L'idée est que je ne parle pas roumain, mais j'écoute le roumain de temps en temps. Par exemple si je vais chez moi je ne parle pas roumain ; mais j'écoute roumain à la télé par exemple. »*

Rebeka, étudiante Sicule dans la spécialisation anglaise présente le bilinguisme comme un grand avantage, sans insister vraiment sur la liaison entre la langue et l'identité. En parlant sur la langue hongroise, elle dit :

*« Je suis contente de connaître une langue tellement unique, qui est si difficile. Le roumain aussi, mais le hongrois est encore plus difficile. Et ça, je pense que c'est un aspect positif pour que j'apprenne aussi d'autres langues, j'ai plusieurs avantages (...) Je viens de Covasna, et j'ai fait l'école en hongrois. J'ai appris aussi le roumain, l'anglais, l'allemand...*

*Et pourquoi tu as choisi la spécialisation anglaise ?*

*Parce que j'ai un Cambridge (diplôme de compétences en langue anglaise). J'ai passé en 12eme ce test et je me suis dit que je ne peux pas imaginer mon avenir en Roumanie. Il est possible aussi que j'aie du soutien financier, même si j'ai une relation plutôt difficile avec mon père. Quand même, j'ai observé qu'il y a plusieurs possibilités si j'essaie d'être multiculturelle. Si je comprends ce que cela signifie d'être européen, d'être hongrois en Roumanie, d'être citoyen européen. Moi, j'étais déterminée, même depuis mon 11eme que je veux finir Relations Internationales en langue anglaise, parce que, au niveau international tu peux faire plus de choses qu'ici au niveau national.*

*Et comment tu as appris le roumain ?*

*A l'école. J'ai participé à l'olympiade nationale d'histoire et j'ai dû étudier dans les deux langues. J'ai fait l'histoire de la Hongrie en 7eme parce que j'ai eu cette option, mais après je ne l'ai plus fait. Au lycée j'ai étudié dans les deux langues parce que c'était obligatoire. J'ai appris dans les deux langues, parce qu'en 10eme on a dû apprendre les alternatives. On a dû passer le test de l'histoire nationale en roumain. Et j'ai appris, à partir de 5eme l'histoire des roumains, mais j'ai dû comprendre aussi*

*en hongrois. Alors, à partir de la 9eme, j'ai commencé le hongrois, et en 11eme j'ai appris en roumain. Et j'ai eu la possibilité de passer le baccalauréat en roumain et en hongrois. La première partie on a pu écrire en hongrois et la deuxième on a du écrire en roumain. C'est un peu compliqué. »*

La phrase qui explique le mieux le rapport des Hongrois envers le bilinguisme dans l'enseignement est rapidement énoncée par Rebeka : «on a pu écrire en hongrois »/ « on a dû écrire en roumain ». La langue hongroise est une possibilité, mais la langue roumaine est une obligation.

Norbert, étudiant hongrois, originaire de Cluj, même s'il connaît très bien les deux langues, il a choisi de faire la plupart de ses études en hongrois :

*« J'ai commencé l'école en roumain au début parce que, à Floreşti à ce moment-là j'étais trop petit pour aller à Cluj dans une école normale et à Floreşti il n'y avait qu'une école roumaine. Alors j'ai fait une année en roumain jusqu'à ce que la garderie d'enfants en hongrois ait été construite. Et depuis j'ai fait la garderie d'enfants hongroise, l'école hongroise à Floreşti, et à partir de la 5eme je suis déjà parti à Cluj.*

*Et pourquoi tu as choisi la langue hongroise ?*

*Bah...j'ai choisi pour apprendre en hongrois.*

*Pourquoi ? Tu trouves que c'est plus facile ?*

*Moi non, je n'ai aucune difficulté d'étudier en roumain, et de toute façon j'ai fait la moitié des cours en roumain.*

*Et le roumain, tu l'as appris comment ?*

*J'ai fait une année, je t'avais dit, à la garderie d'enfants. Et je dormais là-bas. L'idée est que je restais beaucoup avec les Roumains là-bas...et il y avait seulement trois enfants encore de mon âge. Tellement on était nombreux. Et avec eux, à partir de la deuxième année de garderie, on a fait l'école ensemble jusqu'en 8eme. On était quatre enfants, c'est tout, nés en 1985, hongrois, c'est tout. Mais, mes amis n'étaient pas ceux-ci, mes amis étaient Roumains. Et voilà, nous sommes restés amis jusqu'à aujourd'hui. Et on n'a jamais eu de problèmes. J'ai appris plutôt le roumain de chez eux et à la maison je parlais hongrois et je suis resté avec les deux langues. Et à l'école le hongrois de nouveau. Plus les cours de roumain. »*

Même dans une situation de bilinguisme équilibré, on voit le choix d'une langue maternelle pour les études. Dans son cas, cela s'explique par le fait que pour lui l'identité hongroise s'exprime par la langue.

Levente, originaire de Sighetu-Marmatiei, a commencé par étudier en roumain puisqu'il n'avait pas d'autres options et après il a choisi le hongrois comme langue d'étude à la faculté :

*« J'ai appris la langue roumaine à la garderie. Les premiers trois groupes je les ai faits en roumain, puis j'ai fait l'école de musique à 8 ans...Mais le plus j'ai appris au bloc (c'est-à-dire dans son quartier, à côté de son bâtiment) chez moi. Et là-bas il n'y avait que des enfants roumains...et si je voulais jouer avec eux, j'ai dû apprendre le roumain...et comme ça, pas à pas, j'ai appris. Mais après, je ne peux pas dire que j'ai trop lu jusqu'à ce qu'en 12ème on a eu une prof dure. Et alors j'ai commencé à lire. Et maintenant j'aime beaucoup Mihai Eminescu...je pourrais dire que c'est un écrivain génial. Et je ne sais plus...de la littérature roumaine...par exemple il y a aussi Mircea Eliade, Marin Preda et d'autres. Mais même à présent j'ai des problèmes avec le genre<sup>35</sup> (...) »*

*Alors tu as fait une école générale mixte, hongroise et roumaine et le lycée en hongrois. Pourquoi tu n'as pas fait la spécialisation hongroise dès le début ? Parce que ce n'était pas mon option...il n'y avait pas d'autre chose. Celle-ci a été la seule option. L'archéologie a été mon choix et la spécialisation hongroise aussi. Mais je ne suis pas très content de ce choix parce que j'ai eu beaucoup de déceptions. Du point de vue de ce que la faculté nous enseignait en archéologie...et c'était pour les deux langues. »*

Hanna, étudiante hongroise en Sciences Economiques, spécialisation roumaine, originaire de Cluj, voit l'option de la langue roumaine dans la faculté d'un point de vue plus fonctionnaliste :

*« J'avais la possibilité d'étudier aussi en hongrois. L'idée est que si tu veux travailler en Roumanie, tu dois connaître la langue roumaine. Donc, on fait en vain*

---

<sup>35</sup> A remarquer que dans la langue hongroise, les noms n'ont pas de genre tandis qu'en roumain il y a le masculin, le féminin et le neutre. A cause de cela, beaucoup d'hongrois ont des problèmes dans l'utilisation du genre.

*l'économie en spécialisation hongroise. Disons que je serai employée quelque part...et je me débrouille comment ? Parce qu'on ne peut pas. Mais jusqu'au lycée, j'ai étudié en hongrois. Seulement à partir de la fac en roumain. »*

Alors elle choisit d'étudier en roumain, même s'il y a des spécialisations hongroises, pour des raisons pragmatiques : pour être sûre qu'à l'avenir elle va se débrouiller dans son futur emploi avec la langue roumaine. Le roumain présente dans ce cas une caractéristique strictement fonctionnaliste et professionnelle.

Erika, originaire de Cluj, étudiante hongroise en Bibliothéconomie, spécialisation roumaine représente un cas différent parmi tous ceux présentés :

*« J'ai étudié les deux premières années d'école en hongrois et après cela, comme je ne me suis pas bien intégrée...parce que je ne pouvais apprendre les deux langues...mes parents ont décidé que j'apprenne seulement en roumain. Cela n'a pas été facile au début, mais après, je n'ai eu aucun problème. »*

À présent, elle ne conçoit pas de suivre des cours en hongrois, parce qu'elle pense que tant qu'on vit en Roumanie on a besoin de la langue roumaine. Au début, elle a renoncé à sa langue maternelle pour des raisons pratiques, mais maintenant elle a choisi la spécialisation roumaine parce qu'elle s'y intègre mieux, parmi les Roumains. Dans ce cas, la langue roumaine n'a pas seulement un rôle fonctionnaliste, mais elle sert aussi d'instrument d'intégration. La langue a donné naissance aussi aux « insécurités » identitaires. Erika dit avoir un lourd « sentiment de non-appartenance » puisqu'elle n'est pas Roumaine, mais elle passe son temps avec des Roumains qui la considèrent Hongroise, et les Hongrois la voient comme une « roumanisée » car elle passe son temps parmi les Roumains, elle parle très bien roumain, mais elle ne se débrouille pas aussi bien en hongrois. Ce type de bilinguisme dominant roumain crée une incertitude concernant le choix de l'identité ethnique.

On observe ainsi que les étudiants Hongrois ont suivi en général, depuis le début une école en hongrois s'ils ont eu la possibilité de le faire. Le choix de la langue dans l'université leur appartient et la plupart d'entre eux ont continué avec la langue hongroise. Ici, interviennent aussi des cas contraires, où, pour des raisons

pragmatiques, les étudiants ont choisi le roumain. Exceptant Erika, aucun des étudiants interrogés n'est passé par une situation de non-intégration dans une école hongroise. Le choix de la langue hongroise, depuis la maternelle jusqu'à la faculté implique plusieurs conséquences. Premièrement, certains étudiants n'arrivent pas à maîtriser la langue roumaine. Pourtant la langue roumaine est la langue d'Etat et le fait de ne pas bien la maîtriser peut leur poser des difficultés dans leurs futurs emplois. Ensuite, en liaison directe avec le choix de la langue d'enseignement, mais aussi avec le fait de ne pas maîtriser la langue roumaine est le choix des amis. Généralement, dans une spécialisation hongroise on trouve des Hongrois, ce qui va souder des relations entre eux. Comme ça les deux groupes ethniques ne vont pas arriver à communiquer, mais, les relations à l'intérieur du même groupe vont être plus proches. De là on peut déduire que le choix de la langue d'étude a une influence majeure sur la catégorie ethnique choisie et renforce l'identité hongroise. Le bilinguisme sera dominant hongrois dans le cas de beaucoup d'étudiants hongrois et cela va contribuer à l'exclusion des Roumains de leur groupe. De l'autre côté, l'absence du bilinguisme dans le cas de la plupart des étudiants roumains et la dominance de la langue roumaine, renforcent les frontières ethniques.

#### Section IV : La langue, élément de liaison et de séparation

Nous avons noté que le choix de la langue dans l'éducation influence beaucoup le choix de groupe d'amis et renforce ou au contraire diminue l'identité ethnique hongroise. Plus que cela, en reprenant l'idée de Gibson, le bilinguisme agit souvent comme élément d'exclusion ou d'inclusion, puisque le bilinguisme utilisé par une minorité a deux composants : « nous » contre « eux ». En général, la langue fonctionne comme élément de liaison pour ceux qui utilisent la même langue (d'habitude les hongrois parlent le hongrois, les roumains parlent le roumain et il y a aussi des Hongrois qui parlent roumain et choisissent de passer leur temps avec des roumains, plus rarement l'inverse). Le fait que les Roumains ne connaissent pas la langue hongroise, le fait qu'ils sont majoritaires et qu'ils ont une histoire différente, même opposée à l'histoire hongroise sur certains points peuvent transformer la langue en un élément de séparation, voire de conflit. Il y a plusieurs exemples où les étudiants roumains se sont sentis « attaqués » par la langue hongroise. Le plus souvent est le cas où les Hongrois *refusent* de parler roumain avec eux ou entre eux lorsque les Roumains le leur demandent.

*« Il y a ici à Cluj des Hongrois qui essaient de parler roumain...ils sont comme ça légers...comme les Roumains. Tandis qu'à Târgu-Mures c'est tout en hongrois. Là quand je suis allé à Peninsula<sup>36</sup> il n'y avait que des Hongrois. Et eux ils se sentaient un peu dérangés parce qu'on parlait roumain et que je ne connaissais pas le hongrois. Et je ne suis pas nationaliste...mais... »* (Paul)

*« Mais aussi à Târgu-Mures, j'y suis allée et si tu ne parles pas hongrois tu te débrouilles très difficilement. J'y suis allée et heureusement, j'étais avec une amie qui était de Târgu-Mures et elle m'a aidée à me débrouiller. Au magasin, dans la rue, je suis allée même dans un endroit seule et je ne pouvais pas me débrouiller. »* (Nasti, Roumaine, originaire de Onesti, étudiante en Sciences Economiques)

---

<sup>36</sup> Festival de musique de Targu-Mures.

« À moi, ça m'est arrivée à Cluj, ça m'est arrivée qu'on ne veuille pas me parler en roumain » (Oana, roumaine, originaire de Craiova, étudiante en Sciences Economiques)

« Chez moi les Hongrois sont majoritaires, à approximativement 60%, mais il n'y a jamais eu de problèmes de ce type...dans le sens où quelqu'un refuse de parler la langue de l'autre. La première fois quand j'ai eu des problèmes comme ça, disons de pseudo xénophobie, c'était à Cluj. En 18 ans je n'ai pas vu une chose pareille, de ne pas accepter les Roumains ou les Hongrois. » (Sebi)

On voit que deux des étudiants font référence à Târgu-Mures, ville du département de Mures de la Région Sicule, avec une population hongroise de 37,8% (recensement 2011 de la Commission Centrale pour le recensement de la population et des habitations)<sup>37</sup>. Ils perçoivent le fait que les Hongrois ne leur parlent pas roumain comme un refus et ils ne prennent pas en considération l'idée qu'ils ne savent pas parler roumain. En effet, ajoute Hanna, « mais il y a beaucoup qui refusent de parler le roumain, il y a beaucoup qui savent parler et refusent. » A noter que Târgu-Mures représente aussi le terrain de conflits depuis la révolution. Doina Cornea, dans l'ouvrage *Fața nevazuta a lucrurilor* (Le visage caché des choses) décrit les événements post – Révolution, qui sont à l'origine d'une rumeur que les Hongrois désireraient reprendre la Transylvanie. Le contexte était assez tendu : le Front du Sauvetage National ayant gagné le pouvoir politique s'est beaucoup impliqué à Bucarest, entraînant un sentiment d'abandon pour la Transylvanie. On a créé l'impression que le danger ne venait plus cette fois des communistes, mais des Hongrois, soupçonnés de vouloir reprendre la Transylvanie (Toader, 2000).

Toutes ces rumeurs ont certainement été organisées, car il paraît difficilement imaginable que le même type d'actions se déroule simultanément dans plusieurs localités avec population mixte. Ainsi, en janvier 1990, dans plusieurs centres culturels transylvaniens, les classes roumaines ont été chassées des lycées hongrois par les professeurs et les élèves hongrois, alors que, dans d'autres lycées, les Roumains mêmes ont soutenu la ségrégation dans l'enseignement (Cornea, 1999 :

<sup>37</sup><http://www.insse.ro/cms/files%5Cstatistici%5Ccommunicate%5Calte%5C2012%5CComunicat%20DATE%20PROVIZORII%20RPL%202011.pdf>

p. 205). En fait, le pouvoir, possiblement guidé par Gorbaciov, voulait donner naissance aux situations conflictuelles dans la zone pour réorienter la Roumanie vers Moscou. Il y avait en effet des Hongrois aussi qui espéraient qu'un conflit pourrait leur apporter l'autonomie territoriale ou peut-être plus que cela (Cornea, 1999 : p. 206). Il y a eu des manifestations à Târgu-Mureş, ville avec une population massive de Hongrois, où les gens, y compris beaucoup de paysans des alentours, ont été manipulés sur des thèmes nationaliste-antagonistes (Cornea, 1999 : p. 207). Le conflit fit 6 morts et quelques centaines de victimes (278), des deux côtés. Aujourd'hui encore on ne sait pas exactement quelles personnes ont été impliquées dans l'organisation de ce conflit, mais on sait que la Sécurité<sup>38</sup> a été impliquée, et l'Armée a laissé les événements se dérouler sans intervenir. Très peu de policiers ont été mobilisés pour protéger les citoyens et pour arrêter les conflits. Après deux jours de conflit, l'armée est intervenue pour stopper les événements<sup>39</sup>.

Le refus d'utiliser la langue roumaine est interprété comme le refus de reconnaître la dominance de la langue roumaine, de l'Etat roumain, de Trianon même. Mais aussi, il peut être vu tout simplement comme un manque de politesse et de respect de l'Autre. Par la langue hongroise, on peut marquer le territoire hongrois/Sicule et un passé et un présent toujours hongrois. L'appropriation du Temps et de l'Espace se fait par l'utilisation du hongrois. La langue est utilisée dans ce cas comme un instrument direct de conflit symbolique. Et dans la langue se reflètent aussi le Temps et l'Espace. De plus, la langue est un instrument accessible à tout le monde à tout instant de communication, tandis que les deux autres facteurs ne peuvent pas se mettre en évidence si facilement. En général, les étudiants roumains répondent à ce genre de situation par « *Pourquoi faut-il apprendre le hongrois? Je suis Roumaine, je suis dans mon pays...c'est à eux d'apprendre le roumain!* » (Alexandra). Celle-ci est une réponse typique, qu'on peut entendre de la plupart des Roumains, y compris les étudiants (Alexandra est une étudiante en Etudes Européennes, originaire d'une ville de Moldavie).

Mais, en même temps, si on prend en considération l'explication de Kata (étudiante hongroise en Etudes Européennes qui provient d'un village de la Région

---

<sup>38</sup> La Sécurité (Securitate en roumain) était le Département de la Sécurité de l'État, plus précisément elle était la police secrète roumaine dans la période communiste et s'occupait avec la "découverte" des "ennemis de classe".

<sup>39</sup> [http://www.divers.ro/focus\\_ro?wid=37452&func=viewSubmission&sid=2217](http://www.divers.ro/focus_ro?wid=37452&func=viewSubmission&sid=2217)

Sicule, avec une population majoritairement sicule) on constate aussi l'autre facette du problème. Elle disait qu'au moment où elle est arrivée à Cluj, elle parlait « *le roumain de Marin Preda et de Mihai Eminescu* »<sup>40</sup> parce que chez elle les seuls endroits où elle pouvait parler roumain étaient certaines institutions d'Etat :

« *Si on veut entendre le roumain il faut aller à la mairie ou à la police.* »

Quand elle est venue à Cluj, elle parlait un roumain littéraire, avec un vocabulaire restreint : elle avait appris de la littérature roumaine du XIXème et du XXème siècle, sans vraiment avoir eu l'occasion de parler la langue roumaine dans son village d'origine. Le fait que les étudiants hongrois qui sont dans la même situation qu'elle, ne parlent pas roumain parce que cette langue leur a été enseigné seulement à l'école et qu'ils n'ont pas eu de contact avec les Roumains, n'est pas pris en compte. L'ignorance ou la non-acceptation de tous ces faits participent à approfondir alors les frontières ethniques roumaines-hongroises.

Evidemment, c'est un cas où la langue joue le rôle de la séparation. Il y a aussi d'autres situations où les langues jouent un rôle fusionnel. L'utilisation de la langue hongroise par un Roumain peut participer à un meilleur relationnisme roumain-hongrois ou même à la construction du multiculturalisme.

« *Jamais on n'a posé le problème de la langue dans ma famille, jamais ! Tu peux être tsigane, tu peux être juif, tu peux être n'importe quoi...puisque tu es humain. C'est une question d'humanité. C'est-à-dire j'aime vraiment quand je vois un roumain qui essaie de dire quelque chose en hongrois ou qui pose des questions parce qu'il est intéressé. Par exemple, maintenant j'habite dans un logement universitaire et il n'y a aucun Hongrois dans ma chambre. C'est-à-dire, je n'ai aucun problème, parce que je me débrouille en roumain. Et je demandais à mon collègue de chambre quelle heure est-il ? Et il me disait en hongrois qu'il est 9 heures. Et voilà, ça m'a fait du bien, parce que c'est ok, tu sais. Je crois quand même qu'on devrait parler dans les écoles de la culture hongroise. Cela serait nécessaire pour essayer d'intégrer les Hongrois (...)*

*Par exemple, en archéologie, on faisait des séminaires d'archéologie et d'histoire dans la langue hongroise. Ils étaient bienvenus ceux de la spécialisation roumaine aussi, sauf qu'ils ne comprenaient rien. Et la même chose aurait été*

---

<sup>40</sup> Deux écrivains roumains de référence qui sont étudiés à l'école.

*réciproque de la part de la section roumaine, sauf que là nous n'aurions rien compris. C'est un grand problème que les Roumains ne comprennent pas le hongrois, et cela serait beau d'une certaine manière, surtout dans une ville comme Cluj. C'est un centre universitaire et il y a une majorité assez grande. Sauf qu'elle n'est pas promue, c'est à cause de ça, on ne promeut pas la langue hongroise, c'est pour cela qu'on n'apprend pas le hongrois. »* (Levente)

*« Je respecterai, et je respecte beaucoup une personne roumaine qui parle en hongrois. Il ne faut pas qu'elle parle de je ne sais pas quelles philosophies, mais seulement pour une communication rudimentaire. »* (Aniko)

Le fait qu'un roumain parle hongrois suscite du respect de la part des Hongrois et leur donne un sentiment de bien-être. La langue roumaine dans la position de langue de la majorité et de langue dominante entraîne avec elle une hiérarchie qui rabaisse le hongrois. Vue la relation étroite dans la plupart des cas entre la langue et l'identité, cette hiérarchisation peut affecter sa propre identification dans les mêmes termes que la langue. Or l'utilisation du hongrois par les roumains, langue perçue plus « faible », met sur le même plan les deux langues, les équilibrant.

Levente soulève encore une question essentielle : l'absence d'une promotion de la langue et de la culture hongroise mettant des barrières à l'intégration. En effet, les étudiants roumains ne montrent pas eux-mêmes de l'intérêt pour l'apprentissage du hongrois dans le système universitaire. Et s'ils le montrent, ils ne trouvent pas de cours de débutant pour la langue hongroise. À la différence des Hongrois, qui pour la plupart commencent à apprendre le roumain à l'école, les quelques Roumains qui sont intéressés par la langue hongroise n'ont pas la possibilité de le faire dans des institutions scolaires. On observe que l'Etat roumain ne s'implique pas dans la question des « langues » minoritaires, alors que cela pourrait participer à une meilleure relation hongroise-roumaine.

L'absence de la langue hongroise peut être observée dans les librairies aussi. A Cluj il y a une seule librairie hongroise et toutes les autres librairies, roumaines, ont commencé tardivement à promouvoir des livres hongrois. A présent, les trois grandes librairies de Cluj « Carturesti », « Humanitas » et « Diverta » ont des livres publiés en hongrois aussi, mais beaucoup moins que ceux en roumain. Il y a peu de

publications de dictionnaires roumaines-hongroises, hongroises-roumaines et peu de clients intéressés pour en acheter. La plupart des Roumains qui savent parler hongrois ou comprendre la langue l'ont apprise soit dans la famille, soit « dans la rue », jamais dans une institution éducative. Paul, dont la grand-mère était hongroise, la mère roumaine-hongroise et le père et grand-père roumains, raconte sur son enfance :

*« Dans la maison on ne parlait que hongrois, sauf avec moi avec qui on parlait roumain. Ils ont voulu que j'aille dans une école roumaine, et de toute façon mon nom de famille est roumain. Mon grand-père était roumain, mais il n'a pas voulu amener le roumain dans la famille. Et ça a été le comble que justement l'enfant l'ait amené. Mais moi, je n'ai pas eu des prétentions pareilles. On regardait à la télé les chaines hongroises parfois, souvent, et près de notre maison il y avait quelques Tsiganes avec lesquels je jouais et qui étaient aussi Hongrois. Et c'est comme ça que j'ai appris. A un moment donné, les parents parlaient hongrois et ils disaient que : nous devrions apprendre aussi à l'enfant à parler hongrois. Et moi, je leur ai répondu en hongrois : mais moi je le sais déjà. Et après, quand on a commencé l'école on a cessé de jouer, je ne sais pas pourquoi...puis dans le collège je n'avais pas de camarades hongrois... »*

*Tu parles encore hongrois ?*

*J'essaie de parler à Bulgakov et dans les locaux hongrois pour me rappeler et pour exercer...et en plus, avec nostalgie, parce que c'était comme ma deuxième langue maternelle (...). J'aime quand on va au marché ici et on entend les vieux comment ils parlent hongrois...et je sens comme ça, une nostalgie de chez moi et de Satu-Mare. »*

Lia, dont le père est hongrois et la mère roumaine, expose la manière dont la langue hongroise était parlée dans la maison :

*« Chez moi... c'est compliqué. Papa essayait de nous apprendre le hongrois, à moi et à ma sœur, quand nous étions petites. C'est-à-dire d'apprendre en parallèle roumain et hongrois. Mais, comme nous avions été éduquées par la grand-mère du côté de ma mère, qui est aussi nationaliste, finalement la langue roumaine est arrivée à prédominer dans l'éducation. »*

Lia a commencé plus tard, pendant la faculté, à apprendre le hongrois avec son père, mais le fait de s'appeler B. et de ne pas savoir encore parler hongrois au même niveau que les autres Hongrois suscitent les réactions des autres. C'est une des raisons qui l'ont poussée à commencer à apprendre le hongrois et qui l'ont fait réfléchir même sur son identité ethnique:

*« Pour les autres c'est très bizarre que je ne parle pas hongrois. Pour eux c'est choquant (...) Bah, si, je sais, quelque chose j'ai appris, mais je ne peux pas porter une conversation de même type que celle que nous avons maintenant. Je sais demander à manger, je sais demander des clopes et un briquet et surtout du café. (...) Je suis obligée de l'apprendre maintenant parce que j'ai promis à mon père que j'allais l'apprendre. Et puis je dois partir à Budapest. (...) Mais, à la faculté, j'ai eu un colloque international, en 3eme année. Et ils y avaient comme participant plusieurs professeurs de Hongrie, et d'autres personnalités et un ex premier-ministre. Et, à un moment donné, au diner du colloque je crois ou quelque chose comme ça, un des hongrois a eu besoin de mon aide car il devait me demander quelques chose...mais moi je ne comprenais pas très bien ...Si, je comprenais ce qu'il m'avait demandé, je devais utiliser un téléphone portable, mais je ne savais pas comment lui expliquer. Et il y a une fille qui a vécu à Harghita (département de la Région Sicule), qui est Roumaine et qui m'a aidée avec cette mission. Elle s'est occupée de lui puisqu'elle parlait très bien hongrois. Parce qu'elle a vécu là-bas. Et elle n'avait vraiment rien à partager avec...Et à ce moment-là je me suis sentie comme pénible et bizarre parce que sur mon écusson c'était écrit un nom hongrois et je n'avais aucune possibilité de me débrouiller et cette femme arrive avec son nom roumain et elle commence à expliquer dans un hongrois très beau ce que le monsieur devait faire pour donner un coup de fil. Et à ce moment j'ai senti que quelque chose n'allait pas. Et j'ai réfléchi vraiment très sérieusement. Mais même aujourd'hui je ne peux pas parler en hongrois avec mon père.*

*Pourquoi ?*

*Je ne peux pas, je ne sais pas, je ne peux pas. Il n'a pas d'habileté didactique. Moi j'ai mon cahier, et il s'assoit à côté de moi et il commence à me dicter des mots pour quelques heures. Je crois que je devrais rester avec quelqu'un, et commencer à lire et à traduire. Autrement, ça ne marchera pas. »*

George, étudiant roumain qui vient de Dej, avoue avoir appris le hongrois « *dans la rue* » pendant son enfance :

« *Je le connais comme ça, à un certain niveau... j'ai un langage usuel que les enfants utilisent à l'école, dans la cour, quand ils vont se baigner... Mais je n'ai pas appris les règles de base. Je ne connais pas le vocabulaire, grammaire... »*

On observe que l'apprentissage de la langue hongroise pour les Roumains, comme pour les Hongrois se fait dans un espace privé en général (la famille) et à une certaine période (l'enfance). Le roumain représente pour la plupart des Hongrois la langue *institutionnelle* qu'on apprend à l'école ou la langue de l'extérieur de la famille, de l'espace public (« *dans la rue* »), toujours pendant l'enfance.

### *La même langue, deux identités ethniques*

Dans le cas des Hongrois et des Sicules, la situation de la langue est plus complexe : ici, l'usage de la même langue (avec un accent différent ou non) participe à créer des liaisons, voire des assimilations, et, en même temps, à créer des ruptures ou des exclusions. On a déjà parlé dans la première partie du fait que les Sicules, au moment où ils ont été amenés en Transylvanie par les Hongrois, parlaient déjà hongrois. Même s'ils parlaient la même langue, les attestations historiques ont montré qu'ils gardaient des structures sociales et politiques différentes de celles hongroises. Au XVII<sup>e</sup> siècle commence le processus d'identification à la nation politique et culturelle hongroise. Cela a participé à la construction d'une identité Sicule et Hongroise en même temps. La langue a gardé pourtant certaines caractéristiques spécifiques : des régionalismes et l'accent. Ainsi, par la langue, l'indice le plus « éloquent » d'identification, ils se rendent compte lors d'une communication s'ils sont Sicules ou Hongrois. Le Temps (à voir l'histoire spécifique de la Région Sicule et le fait que pendant plusieurs années du communisme elle a été autonome) et l'Espace (la Région Sicule s'étend sur trois départements : Harghita, Covasna et Mures, assez isolés du reste de la Transylvanie et avec une population majoritairement Sicule) ont participé alors à la construction de deux identités ethniques différentes.

« *Il y a des différences linguistiques entre les Hongrois et les Sicules ?*

*Oui, même si toute région a ses propres expressions. Mais, secuimea, comme elle est un peu plus isolée des autres régions, elle en a plusieurs. Ou peut-être tout simplement d'autres mots. Je ne sais pas s'il s'agit des archaïsmes.*

*Est-ce que tu as des Sicules dans ton groupe d'amis ?*

*Oui.*

*Et tu fais la différence ?*

*Non, moi je ne fais pas de différence. Seulement si la personne a une attitude différente (...)*

*Y a-t-il une attitude de fierté d'être Sicule ? Le Sicule est-il plus Hongrois que le Hongrois de Roumanie ?*

*Oui, peut-être ils le pensent. C'est pas vraiment qu'ils soient plus Hongrois, mais ils représentent plus. Le truc c'est qu'ils habitent dans une zone plus isolée...et cela aide d'une certaine façon à rester dans la même mentalité. Mais, à Miercurea-Ciuc il n'y a pas une communauté qu'avec des Hongrois et à Sfantu-Gheorghe non plus. Ça change...donc c'est différent dans les villes plus grandes. » (Aniko, Hongroise originaire de Mures).*

Il y a des étudiants hongrois qui ont expérimenté la séparation Hongroise-Sicule. Dans tous les cas rencontrés, les Hongrois étaient ceux rejetés par les Sicules et non l'inverse :

*« Moi, par exemple, à la faculté j'avais la plupart de mes camarades qui étaient Sicules. Il y avait deux personnes dans toute l'année qui étaient de Cluj. Enfin, il y avait un mec de Baia-Mare, d'Arad etc...mais 70% de ceux inscrits étaient des trois départements Sicules : Mures, Covasna et Harghita. Et moi, je me suis senti étranger parmi eux. Donc c'est ce que je dis : il y a une différence très grande, très très grande.*

*A quel niveau tu as senti la différence ? Linguistique peut-être ?*

*Linguistique, disons (...) Ils peuvent être Hongrois comme ils parlent hongrois. Enfin, ils disent qu'ils parlent un hongrois pur, plus pur que la larme de Josef. Et nous, nous sommes ceux qui habitons dans les grandes villes en minorité et qui gâchent la langue dans une plus petite ou plus grande partie, mais surtout dans une plus grande partie. Ça c'est ce qu'ils disent ! Et qu'on perd l'identité parce qu'on n'utilise pas correctement la langue hongroise. (...)*

*(A la faculté)... si j'essayais de m'approcher d'eux, j'étais refusé parce que moi, j'étais de Cluj, tout simplement. Sans aucune autre raison. J'aurais pu être le meilleur mec, le plus fort, mais non, on ne pouvait pas s'approcher d'eux. Bon, moi non plus je n'ai pas voulu m'approcher d'eux. Et par exemple, finalement j'ai lié amitié avec un mec d'Odorheiu Secuiesc, mais seulement en 4ème année. Donc quatre ans sont passés ! Jusque-là, le mec avec lequel je m'entendais le mieux était de Timisoara... J'étais plus proche de lui parce que nous étions moins nombreux. (...)*

*(En parlant sur les Sicules) : « Même s'ils viennent à Cluj et hop, ce n'est pas vraiment comme ils l'avaient pensé : personne ne te mord la tête ici si tu parles hongrois dans la rue ou si tu ne parles pas très bien roumain. Et si tu t'achètes un pain pour manger avec la zacusca<sup>41</sup>... et tu ne sais pas comment dire pain en roumain, donc tu montres seulement du doigt, personne ne te regarde comme si tu étais tombé de Mars... Mais tu vois quand même ces choses, tu ne peux pas t'approcher de l'autre parce que tu as peur de lui. Et eux, ils sont comme ça.*

*Alors, c'est une question de peur toute cette distance ?*

*Je pense que oui, plus que certain... Voilà, par exemple, le mec a connu aussi ma copine et on est arrivé à sortir ensemble avec sa copine aussi. Mais il a eu la bonne volonté de parler en roumain, ainsi comme il a pu. Et quelque chose a changé en lui. J'ai vu. Et ça a été une bonne chose. Et maintenant, l'année prochaine il fera son mariage et il nous a invités. Imagine-toi, j'y vais moi avec ma copine, je pense qu'elle va être la seule Roumaine là-bas. Je ne pense pas en fait, je suis sûr qu'elle va être la seule Roumaine. Et le mec vient de la campagne tu vois. » (Norbert)*

Par l'usage de la langue hongroise avec un certain accent et certains régionalismes passe ainsi la question identitaire. L'usage de la langue hongroise « pure » signifie aussi la « pureté » identitaire. Le paradoxe qui intervient dans certaines situations est que les Sicules, en se revendiquant comme Sicules, se considèrent, par l'usage de la langue hongroise, comme étant plus Hongrois que les Hongrois de Transylvanie. Tandis que les Hongrois qui parlent avec un autre accent proviennent clairement d'une région avec une majorité roumaine et donc ne sont plus « aussi Hongrois » qu'eux, en tant que Sicules et Hongrois à la fois. La même langue cache dans certaines expressions spécifiques ou dans un certain accent le lieu de

---

<sup>41</sup> Plat roumain, connu comme la nourriture spécifique de l'étudiant.

provenance avec toutes les caractéristiques attribuées au lieu respectif. Voici l'opinion de Norbert sur la Région Sicule :

*« Dans la Secuime, la pauvreté est très grande, pas comme ici...seulement des pommes de terre et du bois...pauvreté extrême. Je suis allé là-bas, j'y suis allé. L'alcoolisme dépasse 50%, justement à cause de ça, parce qu'ils s'isolent du monde, ils ne veulent rien savoir. Et les seules choses par lesquelles ils s'extériorisent c'est à je ne sais pas quelle fête, le dimanche, à l'église. Donc c'est ça leurs événements...et bien sûr, à la télé ils ne regardent que les programmes hongrois. Et tu restes là, t'as pas de chance pour progresser, tu n'as pas d'autre option. Toujours tu seras avec ce côté où il n'y fera jamais nuit et où il ne fera jamais jour sur la terre. Quel côté tu veux...disons que maintenant il y a le soleil, et tu ne sauras jamais ce que c'est la nuit. Voilà, c'est comme ça pour eux, c'est ce que je pense. Crois-moi, que moi je ne les comprends pas...et pourtant nous parlons la même langue. »*

Eddy, originaire de Sighetu-Marmatiei, est passé par une situation semblable à la faculté :

*« A la faculté il y a une chose qui a commencé...mes camarades de Secuime, j'ai vu qu'ils m'évitaient. C'est-à-dire, ils m'évitaient dans le sens où j'ai un autre accent...ils te remarquent...comment tu mets l'accent, et ça ne leur convient pas (...). Ils ne socialisaient pas vraiment avec moi...seulement deux d'entre eux. Un m'a dit que « mais toi quand tu parles, on dirait que tu parles roumain ». J'ai un accent très très fort. J'ai été avec une camarade de Collège jusqu'à la Faculté. Et elle parlait très bien roumain. Ses camarades lui demandaient, étonnés, de leur apprendre à eux aussi la langue. Mais il n'y a pas qu'eux qui ne savent pas parler, mais aussi ceux des villages de département de Zalau. Ils devraient se forcer plus pour apprendre. Ils n'apprennent pas : certains par paresse, certains par commodité. »*

Voyons maintenant quelques opinions des Sicules concernant l'usage de la langue hongroise et les différences :

*« La différence de langue tient de régionalismes. Parce que chez nous on voit les différences d'une communauté à l'autre. C'est-à-dire, surtout de la partie rurale et*

*de Miercurea Ciuc on observe vraiment que quelqu'un est de Covasna, de Miercurea Ciuc ou d'Odorheiu Secuiesc. Ou bien de Mures. Parce que c'est évident. »*  
(Rebeka)

Rebeka voit les différences linguistiques comme des régionalismes, mais, ces différences sont normales, surtout entre les espaces ruraux et urbains. Les mêmes différences apparaissent entre les Sicules de différentes régions. Elle ne voit pas non plus de différences entre les Hongrois et les Sicules :

*« Non, franchement moi je ne vois pas de différence. Probablement, je n'ai pas une grande expérience dans ce domaine. Mais moi je ne vois pas ici une très grande différence. Je vois une différence entre les communautés plus rurales et celles urbaines. Parce que la mentalité et le caractère aussi changent dans les régions respectives. On sait que les communautés rurales sont plus traditionalistes...elles ont tendance à être nationalistes. Mais moi, personnellement je n'ai pas observé dans ma région. (...) En général je connais la différence, parce que j'ai étudié en histoire aussi, l'histoire roumaine et l'histoire hongroise. Mais, moi je ne vois pas vraiment le sens de nous diviser entre nous. Parce que ça, je pense, c'est l'intérêt des politiciens. Divisés, parce que comme ça nous ne sommes plus si cohérents, c'est-à-dire, nous n'avons plus un pouvoir culturel si grand. Parce qu'on sait quelles étaient en général les différences, mais en détail je ne saurais pas te dire. Je sais où il y avait les frontières, pour quelles raisons, ou vivaient les Sicules, mais ça n'est pas encore un fait prouvé, c'est ça ce que j'ai voulu dire (...) ok, on voit que les Sicules ont été assimilés avec le temps (...). Et il n'y a pas de différence, enfin si, il y a une grande différence si on parle du passé, mais maintenant je ne vois pas de différence. Maintenant, dans la vie de chaque jour, au XXIème siècle. »*

Istvan, originaire de Mures, un des départements de la Région Sicule, explique les différences linguistiques en insistant sur les différences régionales, comme Rebeka :

*« Par exemple, c'est comme la différence entre la langue des Moldaves de la Moldavie de Roumanie, ou par exemple des Olteni ou des Munteni ou des Ardeleni, n'importe. (...) Nous avons certains régionalismes, qui, enfin, dans d'autres parties du pays, en Transylvanie ou à Budapest ne sont pas utilisés. Mais en essence notre*

*langue aussi a parcouru les mêmes étapes de morphologie que la langue hongroise dans l'ensemble. Je peux dire qu'il y a une différence parce que ceux de Hongrie utilisent plusieurs néologismes. Nous sommes un peu plus conservateurs. Mais, enfin, donc c'est ça la différence. Ou ce qui nous distingue encore ce sont des mots qu'on a pris, par exemple des Roumains. Borcan<sup>42</sup> par exemple qui est souvent utilisé ou vinete<sup>43</sup>. Quelque chose comme ça. »*

Quant à l'idée de la langue « pure » hongroise utilisée par les Sicules, il explique :

*« Sincèrement, je pense qu'il y a un certain orgueil sicule. Mmm...il y a certains cas où on dit que nous sommes Sicules et nous sommes le centre du monde, mais... »*

*Mais d'où vient cet orgueil ?*

*Aaa...Le conservatisme, quelque chose comme ça. Le conservatisme et les traditions locales...Si tu prends en considération que pendant plus de 800 ans nous avons protégé les frontières du Royaume Hongrois et nous avions été durant 800 ans plutôt une organisation militaire que territoriale. Enfin, les administrations locales aussi étaient formées de manière duale dans des régions, des scaune<sup>44</sup> sicules, c'était une administration territoriale par exemple. Et il y avait encore une administration militaire qui était en parallèle avec celle locale, celle civile... nous étions organisés socialement différemment des Hongrois. Il y avait plusieurs couches militaires. Par exemple, nos priviléges comme Sicules se basaient sur notre appartenance au castre militaire. Si on perdait la capacité de lutter, alors on n'était plus considérés dignes de libertés sicules. Et c'est de cette liberté sicule, plus ou moins c'est d'ici qu'il provient, de nos priviléges. »*

Les deux étudiants voient ainsi surtout les différences linguistiques régionales qui peuvent apparaître entre les Hongrois et qui reflètent aussi des différences culturelles. Les deux se considèrent Sicules et Hongrois à la fois et ont des amis de toutes les ethnicités : Hongrois, Sicules ou Roumains. Je n'ai pas rencontré

---

<sup>42</sup> Borcan=pot

<sup>43</sup> Vinete=aubergines

<sup>44</sup> Forme d'organisation sicule.

d'étudiants Sicules disant qu'à cause de l'accent de la langue hongroise, et au-delà de ça, à cause d'une histoire différente et d'un lieu d'origine différent préfèraient ne pas lier de relations avec leurs camarades hongrois. Mais, plusieurs fois, en demandant à certains de mes collègues s'ils étaient Hongrois, ils ont nié, disant qu'ils étaient Sicules. En ce qui concerne les relations avec les Roumains, une des étudiantes Sicules en Etudes Européennes (niveau licence), disait :

*« Ma sœur est mariée avec un Roumain...au début il n'y avait pas de soucis...mais maintenant, je n'aime pas ça...chaque fois que moi et nos parents on va la voir, il faut parler en Roumain, parce qu'il ne comprend pas le hongrois...et je n'aime pas ça. Je ne veux pas répéter la même faute qu'elle. »* (Orsolya).

En effet, à présent Orsolya est mariée avec un Hongrois, la question linguistique étant un obstacle seulement s'il s'agit d'un Roumain (elle ne fait aucune différence entre Hongrois et Sicule).

Comment résumer alors la relation parfois discordante Hongrois-Sicule en partant de la langue lorsqu'on a des opinions tellement différentes ?

Nous allons commencer par des raisons d'ordre géographique et social. Plusieurs étudiants parlent de *l'isolement* de la Région Sicule. L'isolement géographique pourrait être dû au fait que la Région Sicule a un relief formé de montagnes, assez difficilement accessibles. De plus, les infrastructures sont défectueuses :

*« Ils ne reçoivent pas d'argent de Bucarest pour le développement et c'est une mauvaise chose. Je suis allé une fois à Sfantu Gheorghe...donc ce territoire il a l'air...parce qu'il n'y avait pas d'infrastructure. J'ai entendu que les territoires hongrois ne reçoivent pas d'argent comme les territoires roumains. »* (Szabi).

Cet *isolement* est renforcé par une image dégradante créée par les médias roumains. Le sociologue roumain, Marius Lazar, écrivait : « les représentations communes- stimulées pleinement par les médias et le politique- transforment Secuimea en une terre exotique et quelque part étrangère, où l'ordre des choses est à l'envers, comparée à celle des autres régions du pays. En relation avec cette « terra incognito » des peurs vigoureusement entretenues se projettent contre les

habitants d'ici, comme les représentations sur l'Etranger. » (Lazar, 2000, pp. 347-348)

Puis, il y a l'isolement social-expliqué à la fois par l'histoire (la Région Sicule a souvent été traitée comme une région à part de la Transylvanie, autant par les Hongrois que par les Roumains), mais aussi par le fait que les Sicules sont numériquement majoritaires dans cette région. Il y a des étudiants qui font la différence entre les espaces ruraux et urbains, en considérant les gens plutôt « isolés » dans les régions rurales et plus ouverts dans les régions urbaines. L'urbanisation est faible à cause du manque d'industrialisation qui date du communisme. Mais, le niveau de développement des espaces ruraux est moyen en comparaison avec les autres espaces ruraux du pays (Lazar, 2010, p.349). Tous les facteurs énumérés ici vont participer à une autre « caractéristique » révélée par plusieurs étudiants : le traditionalisme ou le conservatisme. Celui-ci est encore plus fort dans les régions rurales.

En plus de cela il y a aussi un autre facteur souligné souvent par certains étudiants hongrois ; l'éducation, dans la famille et à l'école :

*« Parce que là comme j'avais déjà dit, ils ont aussi les conceptions respectives. Mais les jeunes ce ne sont pas vraiment le problème, le problème est la communauté premièrement, et les parents, puisque c'est des parents que tout ça commence. Si le parent dit : Mon fils, apprends le roumain !, il doit alors l'apprendre. Mais tout simplement c'est impossible, si les parents n'ont pas d'influence. Ils sortent dans la rue, c'est la langue hongroise, ils entrent dans un bar, c'est en hongrois, ils vont à la pharmacie, c'est en hongrois, ils vont à la mairie, de nouveau en hongrois, les policiers connaissent le hongrois...tout le monde parle hongrois. Et alors ils n'ont pas de contact. C'est comme une langue étrangère, comme le français pour moi...si je ne parle pas français, je l'oubli. Un autre problème majeur est que beaucoup de roumains ne savent rien sur la culture hongroise et ne savent rien sur tout ça. Et là je vois toutes sortes de graffiti sur les murs avec Ion Antonescu et avec la Légion droite et tout genre d'extrêmes...ça c'est que des troubles et des troubles. »* (Levente)

Levente apporte une autre raison très importante dans notre explication : le manque de contact avec l'Autre, dans ce cas les Roumains, mais aussi l'ignorance de l'Autre. Cet *isolationnisme* est présent du côté des Sicules eux-mêmes, mais aussi du côté des Roumains. L'ignorance s'appuie beaucoup sur le fait que l'Etat

roumain ne s'implique plus dans cette région et le système éducatif n'offre pas d'informations sur les Hongrois ou les Sicules (à part les questions historiques) et leurs cultures. Et tout cela va affecter dans un plan second leurs relations avec les Hongrois aussi.

La langue réagit dans ce cas comme élément d'inclusion et d'exclusion et devient dans certains cas une frontière ethnique difficile à dépasser. L'usage d'une langue devient une marque historique, territoriale et politique dans le cas de l'exclusion. Par contre, elle est interprétée comme un point commun et d'union par les personnes utilisant la même langue (surtout dans le cas de la langue minoritaire). Mais, dans certains cas, même l'usage de la même langue avec quelques nuances d'accent et des régionalismes différents peut construire des frontières. Ainsi, on voit que l'identité linguistique ne coïncide pas avec l'identité ethnique ou culturelle.

## Section V : « Bozgor » et « Olah »

La relation d'exclusion réciproque hongroise-roumaine peut être exprimée succinctement par deux mots : « bozgor » et « olah ». Ceux-ci sont deux termes péjoratifs utilisés pour désigner les Hongrois et les Roumains. Dans le langage courant, on peut observer que leur sens n'est plus connu, mais ils sont encore utilisés.

La définition qu'on trouve dans le dictionnaire roumain pour « bozgor » est : hongrois (en argot).<sup>45</sup> On explique aussi que le mot signifie « celui sans pays », « apatriote ». Mais, dans une analyse plus détaillée du mot, le linguiste hongrois Szilágyi N. Sándor amène d'autres explications. L'idée que « bozgor » signifie « sans pays » proviendrait, dans l'opinion de l'auteur, des Hongrois de Roumanie. Se considérant traités comme des étrangers sans patrie par les Roumains, ils ont dit que *bozgor* a une étymologie slave : 'biez gora' (sans montRebeka) ou 'biez gorod' (sans villes), qui, à son tour signifierait « sans patrie ». Dans l'opinion du spécialiste, l'origine du mot serait beaucoup plus intéressante. Parfois, les nations reçoivent des surnoms en fonction d'une certaine caractéristique ou expression souvent utilisée. Les hongrois utilisent souvent l'expression « bazd meg » (injure hongroise). Par la fusion *ungur* (hongrois) et « bozmeg » (prononciation de « bazd meg ») et l'assimilation des voyelles, cela aurait pu donner « bozgor »<sup>46</sup>.

Ce qui est sûr est que cette dernière explication n'est pas connue ni par les Hongrois, ni par les Roumains, tandis que la première est bien connue surtout par les Hongrois. Parfois, les Roumains l'utilisent sans savoir vraiment ce que cela signifie, connaissant seulement le fait que c'est quelque chose de péjoratif. En discutant avec les étudiants hongrois, on observe que tous sont passés par la situation où ils ont été appelés « bozgor » par des Roumains, dans différents contextes, toujours avec un sens péjoratif.

« *Est-ce que cela t'es arrivé d'être appelé « bozgor » ?*

*Bahhh oui...mais je ne prête pas attention. Mais ça dépend. Dans les dernières années, je n'ai pas du tout rencontré cette situation. Donc je ne sais pas.*

<sup>45</sup> <http://dexonline.ro/definitie/bozgor>

<sup>46</sup> <http://limbacailor.wordpress.com/2009/08/27/paul-chinezu-cel-bozgor/>

*Plutôt à l'époque du lycée je pense. A la faculté non, je n'ai pas eu de problèmes de ce genre. Mais ça dépend des gens, du type des gens qu'on rencontre. Moi, j'habite vraiment le centre et il y a très peu d'appartements avec des Roumains. » (Csabi)*

*« Les gens sont beaucoup plus misérables que toi et ils t'appellent bozgor, mais ils ne savent pas ce que cela signifie en fait, ils ne connaissent pas l'étymologie. Ils croient que c'est une injure adressée aux Hongrois et c'est tout, mais ils ne savent pas ce que le mot signifie. Et après ils se calment et c'est tout. » (Norbert)*

*« Quand j'étais enfant, beaucoup d'enfants m'appelaient bozgor quand je parlais dans la rue et ça c'est choquant...c'est comme ça qu'ils apprennent chez eux, c'est comme ça. Je savais seulement que c'est offensant, je ne savais pas ce que ça signifie. Au lycée j'ai appris...Ils criaient dans la rue tout simplement. Je pense que ce sont des gens incultes. Comme dans le football, des fanatiques. » (Levente)*

*« A ce que je sais, bozgor signifie qu'on n'a pas de pays...il est utilisé comme terme offensant, mais pas seulement...voilà...Avec moi, je ne me souviens pas de quelqu'un qui l'aurait utilisé. J'ai vécu dans un milieu hongrois...donc il n'y avait pas de raison pour être appelé bozgor. Peut-être si j'étais dans un autre milieu ou dans une école roumaine...peut-être. » (Szabi)*

Même si on ne connaît pas exactement sa signification, les étudiants hongrois comprennent eux aussi la définition qu'on trouve dans les dictionnaires roumains : « sans pays ». Par la langue passe ainsi de nouveau le Temps et l'Espace. D'un côté cette expression nie l'histoire hongroise qui atteste les origines des Hongrois sur le territoire transylvanien, de l'autre côté elle exprime la non-appartenance des Hongrois à la Transylvanie ou à la Roumanie, voire plus, à aucun pays.

Ce qu'il est intéressant de remarquer dans leurs témoignages est le temps où ils ont été appelés comme tel. La période prédominante est l'enfance et ceux qui les appellent comme ça sont les autres enfants. Ensuite, il s'agit seulement d'étudiants qui proviennent des zones avec une population mixte, hongroise-roumaine. Szabi provient d'un village avec une population majoritairement hongroise et il n'a jamais été confronté à cette situation. Dans le cadre de la faculté, aucun d'entre eux, que ce soit dans une spécialisation roumaine, hongroise ou autre, n'a remarqué l'usage de ce terme. Pourtant, bozgor ne reste pas un terme utilisé seulement pendant l'enfance

par les Roumains, en faisant partie de leur vocabulaire, même s'il n'est pas utilisé directement en discussion avec les Hongrois. En ce qui concerne les étudiants roumains avec lesquels j'ai discuté, ils disent ne pas utiliser ce terme. Je n'ai pas observé non plus l'usage de *bozgor* dans le contexte universitaire.

Quant à *olah*, ses origines et son usage sont encore plus incertaines. Un professeur d'histoire de Babeş-Bolyai explique lors d'un entretien:

*« Cela provient de vlah, c'est-à-dire valah, et ça provient de XIXème siècle. Donc, il n'y a pas une question péjorative. Mais là, comment expliquer ? C'est comme partout...comme avec bozgor signifie celui sans terre, c'est la même chose. Alors, si tu veux, tu peux lui attribuer même le sens que paysan. C'est la même chose, autant péjoratif...comme paysan. Tu peux l'utiliser dans les deux sens. »*

*Olah* est le terme avec lequel les Hongrois appelaient les « roumains » dans le passé et ce terme ne contenait rien de péjoratif. Il faisait référence, comme le professeur l'a souligné, à Vlah ou Valah, noms pour les peuples romans. Ce qu'on se demande est comment ce terme est arrivé à avoir une signification péjorative comme paysan? Pendant la Transylvanie *hongroise*, les Roumains occupaient surtout les régions rurales et s'occupaient surtout de l'agriculture. Alors, à présent il est utilisé par les Hongrois avec son sens péjoratif.

A la différence des étudiants hongrois qui connaissaient tous le terme de *bozgor*, les étudiants roumains ne connaissent pas celui de *olah*. D'un côté, on observe l'usage beaucoup plus rare du terme, de l'autre côté, il y a des Roumains qui proviennent de régions où il n'y a pas du tout de Hongrois. Par contre, la plupart des Hongrois connaissent ce terme, parfois étant utilisé contre eux-mêmes :

*« Je n'ai pas réfléchi à partir en Hongrie...mais ça c'est un problème que beaucoup de roumains et de hongrois ne comprennent pas...parce que le mec hongrois va en Hongrie et là, la plupart de temps on te dit que tu es roumain, comme ça, ils disent qu'on est olah. Ça date de longtemps, des livres d'histoire où les Roumains étaient appelés olah. Je pense que ce sont les Italiens qui les ont appelés comme ça. Puis ça a été vlah ou valah...et maintenant c'est offensant.*

*J'ai encore une amie qui a fini la faculté aux Etats Unis, et en Hongrie, elle a parlé dans la rue en roumain, ou je ne sais pas, c'était peut-être son accent. Et une*

*femme l'a appelée olah, plus exactement « olah paresseux ». Et elle était choquée. C'est une chose choquante quand même. »* (Levente)

Mais, il y a aussi des étudiants hongrois pour lesquels ce terme ne veut rien dire, mais qui toutefois utilisent d'autres termes similaires. George, professeur de Sport, et étudiant en même temps en Sociologie, roumain, raconte d'une de ses étudiantes hongroises :

*« J'ai une étudiante, hongroise, à qui j'ai dit à la rigolade : Pourquoi tu ne trouves pas un jeune roumain pour que tu apprennes le roumain ? ...et elle, Secuianca<sup>47</sup> je pense, me dit : ooo, je ne veux pas d'un piszkos. Piszkos signifie un type sale. Et probablement c'est un terme qui est utilisé à l'attention des Roumains. »*

Le fait que les deux termes péjoratifs ne fassent pas partie du langage quotidien des étudiants et que pour les étudiants roumains le terme *olah* est même inconnu peut montrer une relation plutôt paisible entre les deux groupes dans le milieu universitaire et surtout une attitude paisible de la part des Hongrois. *Bozgor* reste quand même un terme usuel dans les milieux roumains nationalistes, dans le langage enfantin, dans la rue ou les quartiers.

---

<sup>47</sup> Femme de la Région Sicule

## Section VI : La langue à l'université

Ce qui nous intéresse surtout quand on parle de l'usage des langues dans l'université, ce sont surtout les conflits symboliques qui se sont déroulés ici depuis sa nouvelle politique, le multiculturalisme. Par exemple, on va discuter sur le cas le plus connu : le conflit *des panneaux*.

En septembre 2006 a eu lieu le « conflit des panneaux », déclenché par des professeurs hongrois de Babeş-Bolyai qui voulaient une université autonome, séparée de celle roumaine. Le conflit a commencé au moment où deux professeurs, Hantz Peter et Kovacs Lehel ont confectionné 40 panneaux avec les signes « Interdit de fumer », « Collège académique » et « Rectorat » en hongrois. Ils ont réussi à installer presque la moitié d'entre eux, mais comme c'était illégal (ils n'ont pas demandé une autorisation à l'administration), ils ont été licenciés.

Cela a été interprété par la plupart des étudiants hongrois avec lesquels j'ai discuté comme un conflit inutile, voire absurde. Une partie des étudiants disent qu'ils se montrent indifférents envers ce conflit, que c'est une question qui commence d'en haut, des officiels, et qu'il doit y rester et ne pas influencer les simples relations magyaro-roumaines. De plus, ils ne sentent pas le besoin de panneaux dans leur langue maternelle. D'autres étudiants voient la situation différemment: si une université se déclare multiculturelle, alors c'est tout à fait normal qu'il y ait des panneaux en hongrois et peut-être aussi dans les autres langues étudiées. Ils ne sentent pas la nécessité de ces panneaux, mais ils ne comprennent pas non plus l'entêtement de l'administration de Babeş-Bolyai d'afficher ces panneaux. C'est un conflit symbolique au-delà de quelques mots hongrois, qui veut obtenir plus que l'affichage des panneaux: la visibilité de la présence hongroise dans l'université "B-B" et de son importance. Ces discussions qui semblent être insignifiantes et absurdes ont le pouvoir quand même de faire ressurgir les anciens conflits ethniques ou même de donner naissance à des nouveaux.

Si dans les médias, ceux qui ont commencé ce conflit ont été qualifiés d'extrémistes, de nationalistes ou bien de radicaux, les étudiants hongrois ne les considèrent pas ainsi. Une partie d'entre eux pensent que la réaction de leurs professeurs a été presque naturelle, étant donné le fait qu'ils considèrent que l'université ne respecte pas les droits des minorités (c'est l'opinion des deux étudiants de la lignée hongroise):

« Je ne pense pas qu'ils soient extrémistes. Ils avaient raison de demander ça, même s'il s'agit de panneaux dont on n'a pas besoin. C'est un peu exagéré... Mais ce sont nos droits » (Attila)

« Si l'université Babeş-Bolyai se définit comme multiculturelle, alors je pense qu'il serait normal d'avoir des panneaux en hongrois aussi et en d'autres langues. Quand bien même, le conflit des panneaux n'était pas nécessaire...et se manifester comme ça. On aurait pu vivre sans ça. » (Robert).

D'autres étudiants de spécialisations hongroises et roumaines considèrent leur acte comme un essai de dissidence. Ils disent que c'est en vain, parce qu'ils n'obtiendront jamais l'indépendance de l'université hongroise. Par contre ils pourraient plutôt lutter pour les droits à l'intérieur de l'université, car la dissidence pour eux n'a pas de grande importance:

« Je suis contre la dissidence, mais je ne suis pas d'accord avec la situation actuelle. Si on regarde ailleurs, en Slovaquie par exemple, les politiques des minorités sont différentes » (Péter, hongrois, Etudes Européennes).

Très peu d'entre eux considèrent malgré tout que ceux qui ont commencé ce conflit sont des extrémistes et qu'il est tout à fait inutile :

« C'est un conflit inutile, comme les autres...ça ne me regarde pas. » (Erika, hongroise, Bibliothéconomie)

Parmi les étudiants roumains, surtout les « nouveaux » (les nouvelles générations), le conflit est souvent méconnu. De toute façon, les interprétations sont différentes.

Lia, qui provient d'une famille mixte, raconte :

« Bon, il y a eu un grand scandale à l'université sur ce truc-là avec les panneaux. Je ne me souviens plus exactement les détails.

Et il y a eu des discussions entre les étudiants ?

Mmmnon. Pas dans mon groupe. Mais moi je suis assez sélective, alors...et si quelqu'un écoute de la Nouvelle Droite, je le zappe tout de suite.

Et quelle est ton attitude envers le conflit ?

*A mon avis, commencer à créer un conflit à cause de quelques inscriptions est stupide. Commencer à créer un conflit à cause de quelques inscriptions dans la langue hongroise dans une université multiculturelle est deux fois plus stupide.*

*Et tu penses que c'était à cause de qui ou quoi ?*

*Aaa...j'ai tendance à croire que le conflit a commencé autrement qu'avec les panneaux. Je ne sais pas...mais je pense que c'était un conflit de surface. Si on se résume seulement à ce niveau de conflit interethnique, disons, je blâmerais le côté roumain pour son manque total de diplomatie. Et pour le fait qu'il a un discours nationaliste qui n'a pas sa place. Mais cela, seulement si on résume strictement à ce qui s'est passé à la surface avec toute cette histoire. »*

George, professeur en ce temps-là, étudiant aussi à présent raconte sur le conflit des panneaux :

*« Oui, j'étais dans l'université B-B...mais à ce moment-là les relations à Cluj étaient très différentes. Car pendant cette période il y avait Funar qui utilisait ces choses. Ou ils ont eu besoin eux aussi de cette situation pour se faire remarquer...et puis il est revenu ce truc avec la liberté, je ne sais pas quoi. »*

Certains étudiants, donc, voient au-delà d'un conflit interethnique un autre conflit, peut-être politique, qui ne fait qu'utiliser la situation existante entre les deux groupes ethniques pour leurs propres intérêts. Ce type de situation pourrait rappeler celle déjà présentée à Târgu-Jiu par Doina Cornea.

Même si ce type de conflit n'affecte pas beaucoup les étudiants, il y a des situations où ils sentent menacé leur identité linguistique, et par cela culturelle. Il s'agit des moments de conflits très voilés, où les étudiants hongrois sentent la froideur ou les sentiments de réticence de la part des camarades roumains. Par exemple, lorsqu'ils parlent en hongrois entre eux, il arrive parfois qu'ils soient mal regardés ou même qu'on leur suggère de parler en roumain. Ils pensent que leurs camarades roumains ne comprennent pas le fait que la langue hongroise est pour eux la langue maternelle, qu'ils la parlent plus facilement que le roumain, qui, pour eux, est une langue étrangère. C'est tout simplement une manière de s'exprimer plus clairement.

« C'est justement cette année que ça m'est arrivé en Informatique. J'étais avec un camarade hongrois avec qui j'ai discuté pendant le cours et puis un camarade roumain...donc il m'a dit pourquoi vous parlez en hongrois, parlez soit en roumain, soit en allemand. Et je me suis senti un peu mal. Donc j'ai continué à parler en hongrois, et après j'ai parlé de nouveau en hongrois avec une copine hongroise. Et le camarade respectif était assis juste à côté de moi sur le banc et en parlant de nouveau en hongrois, il a dit qu'il allait un peu plus loin jusqu'à ce que nous finissions de parler en hongrois. Et quand on parlera en roumain, il reviendra. Je ne sais pas pourquoi ça l'a dérangé. Le truc est qu'il était assis jusqu'à côté de moi et je suppose que c'est cela qui l'a dérangé. Je ne sais pas...moi non plus je ne sais pas en fait. » (Szabi)

Norbert raconte aussi d'autres types de situations qui pourraient donner naissance à des conflits :

« Ca s'est passé une fois, mais je ne me souviens plus clairement...avec un camarade le pauvre. Bon, je ne l'aime pas trop. Mais enfin...le pauvre il ne pouvait parler pas du tout en roumain. Il disait des mots tout simplement, mais il ne formait pas de phrases. Il jetait des mots et toi tu devais deviner de quoi il parlait en roumain. Et les Roumains ils ont beaucoup rit. Bon, ça va, ce n'est pas une fierté qu'il ne sache pas parler roumain, c'est clair. Mais, tu n'as pas non plus le droit de te moquer de lui. »

Toujours lié à la langue, Lia dit aussi que dans son groupe de camarades il n'y avait pas d'attitudes mauvaises, mais « comme attitude générale, j'ai observé qu'il y a une réticence envers les étudiants hongrois qui ne savent pas très bien parler la langue roumaine. »

Les conflits symboliques assujettis à la langue d'usage peuvent se manifester dans le cas de l'université entre les professeurs et aussi entre les étudiants. Le fait que certains étudiants se montrent indifférents à l'égard des dissensions qui apparaissent parfois entre les professeurs, ne veut pas dire que ce type de conflit ne les affecte pas. Le licenciement des deux professeurs hongrois peut être une perte

pour eux et pour leurs collègues. Les autres étudiants hongrois, même s'ils ne se sont pas impliqués, ont pris différentes positions envers cette situation. Ils se sont positionnés du côté des professeurs hongrois, en attaquant la politique *multiculturelle* de l'université. Quant aux étudiants roumains, cette dispute n'a pas attiré leur attention. Parmi les *nouveaux*, beaucoup qui ne la connaissent même pas. D'autres opinions voient au-delà du conflit interethnique, des questions politiques qui ne font qu'user les personnes en cause.

Pourtant, les soi-disant conflits qui touchent les étudiants sont ceux de l'usage de la langue hongroise dans les milieux mixtes. Ainsi, l'usage de la langue hongroise semble déranger, même énervé certains étudiants roumains (y compris pendant les récréations). Le refus de parler roumain quand on le leur demande, de même que le refus d'accepter la langue hongroise dans sa proximité crée des dissensions. La cause pourrait être celle déjà mentionnée par un des étudiants hongrois : « souvent, les Roumains ne connaissent pas la culture Hongroise, la langue etc. et risquent de garder une image *des ennemis* et de l'Autre transmise depuis des générations par l'éducation formelle et informelle. »

## Section VII : Conclusion

En partant de l'idée que la langue est un facteur de construction identitaire et par cela un élément influent dans le déroulement des relations interethniques roumaines-hongroises, on peut conclure les choses suivantes :

La langue peut signifier juxtaposition et séparation dans le même temps avec l'identité ethnique, les deux théories étant valables. Si on prend le cas des Hongrois, on voit que souvent ils s'identifient comme étant Hongrois parce qu'ils utilisent cette langue. Mais, en même temps, ils ne s'identifient pas et surtout ne sont pas identifiés aux Hongrois de Hongrie même s'ils parlent la même langue. Ceux qui ne s'identifient pas aux Hongrois de Hongrie adoptent souvent d'ailleurs une identité ethnique régionale. Dans une catégorie semblable se trouvent aussi certains Sicules qui, même s'ils parlent aussi le hongrois, s'identifient comme Sicules. De leur point de vue, le hongrois qu'ils parlent est plus correct et surtout plus « pur », sans influences roumaines. Mais, il y a aussi des étudiants sicules qui, justement parce qu'ils parlent le hongrois s'identifient comme Hongrois. A partir de ces éléments linguistiques, on a vu comment se créent les relations interethniques dans et dehors de l'université, la manière dont les groupes se forment et se séparent en créant des frontières ethnolinguistiques.

Ensuite, on a vu comment chaque groupe ethnique s'est approprié la langue et continue de se l'approprier, puisque c'est un processus continu. Dans ce cas, la langue roumaine s'est construite comme une langue d'Etat, utilisée comme unificateur mythique et mystique et devenue base du nationalisme roumain. Cela a donné comme conséquence une perception différente du roumain : langue d'Etat, langue maternelle et langue étrangère. Comme langue d'Etat elle s'impose au niveau institutionnel tout en accordant des droits linguistiques aux minorités. Sauf que, dans l'enseignement des écoles de langue hongroise, elle est vue comme s'imposant comme langue maternelle et perçue par les étudiants hongrois comme langue étrangère. Son imposition comme langue maternelle pour les Hongrois a deux conséquences principales. Dans un premier temps, on voit l'inefficacité d'étudier le roumain à un niveau de locuteur « natif » alors qu'ils n'ont jamais appris la langue (ici c'est le cas surtout de la Région Sicule). Une deuxième conséquence est d'ordre affectif : la langue maternelle à laquelle les Hongrois se sentent liés est bien sûr le hongrois. La plupart des étudiants ont souligné que le roumain reste une langue

étrangère, il n'y a donc pas le même lien affectif avec elle. L'image de « l'étranger » se reflète aussi dans l'attitude des Roumains et le fait d'imposer « leur » langue crée des distances.

Alors, dans certaines situations, les Hongrois/Sicules n'apprennent pas le roumain et le choix d'une université va être limité par leur connaissance de la langue hongroise. Plus que le choix de l'université, il y a aussi le choix du milieu. De l'autre côté, le bilinguisme se manifeste seulement dans le cas des Hongrois/Sicules, puisque de moins en moins Roumains apprennent le hongrois. Les causes sont multiples : d'ordre pragmatique- ils se débrouillent très bien sans connaître le hongrois, d'ordre nationaliste- ils sont dans *leur* pays, c'est aux Hongrois d'apprendre le roumain, ou tout simplement parce que la plupart des Hongrois parlent le roumain. De plus, la langue hongroise n'est pas enseignée dans les écoles roumaines et la plupart des Roumains qui l'ont apprise l'on fait surtout dans un espace privé, entre amis.

L'usage de la langue, puisqu'il se révèle si facilement, est une des « armes » les plus usuelles quand il s'agit d'un conflit symbolique dans l'université. Et étant donné la situation présentée concernant l'apprentissage des langues et leur appropriation, on peut s'expliquer pourquoi les conflits symboliques d'ordre linguistique se manifestent parmi les étudiants dans l'université et en dehors et pourquoi les milieux choisis sont souvent ceux liés à son *ethnie*.

## Troisième partie

### Des transitions entre nationalismes et multiculturalismes

## Chapitre I : L'université « Babeș-Bolyai » - de l'époque nationaliste à l'époque multiculturelle

L'articulation entre la formation historique de l'État, la construction de la nation et l'unification linguistique réalisée par des vecteurs institutionnels spécifiques (académie, université, école, notamment) mobilisés pour asseoir le pouvoir et le prestige d'une langue standardisée, a été étudiée dans de nombreux travaux consacrés au nationalisme et à sa diffusion. Nous avons vu dans le chapitre dédié au Temps de l'université, un parcours historique succinct tout au long des changements politiques de la Transylvanie. Dans ce contexte, nous allons suivre les implications des étudiants dans la vie politique de l'université et les effets de la politique sur eux-mêmes, en insistant sur deux périodes :

- 1 l'établissement de l'université de Cluj, au XIXème siècle, dans un contexte *nationaliste* ;
- 2 le post-communiste de l'université de Cluj, à partir des années 1990, dans un contexte *multiculturel*.

Pour ce qui concerne la première période, les associations auxquelles nous nous sommes intéressées sont exclusivement roumaines. Notre intérêt s'explique par le fait que pendant cette période il est question d'une université *hongroise*, où les étudiants roumains commencent à se manifester dans un objectif scientifique, mais aussi nationaliste. Ici, nous insistons sur le contexte global, sur la construction du nationalisme dans le cadre européen et les influences occidentaux dans l'Est.

Quant à la deuxième période, nous analysons les opinions des étudiants sur le multiculturalisme ou sur les différents événements conflictuels de l'université et les émergences nationalistes dans les différentes organisations de droite.

## Section I : Université et nation

L'université, l'une des plus vénérables institutions de science et de culture, s'est lancée au centre et au sud-est de l'Europe en même temps que les doctrines idéologiques et culturelles qui luttent pour l'affirmation nationale. Au milieu du XIXème siècle, l'idée d'université commence à se développer dans l'espace culturel roumain, en prenant en compte l'analyse des modèles universitaires de cette époque-là et les désidératas du progrès de la nation roumaine (Pușcaș, 1994 : 203).

L'université de Cluj, sous sa forme d'institution de science et de culture, a fonctionné surtout à sa naissance comme institution de conscience nationale. Ce que nous souhaitons saisir dans cette partie concerne l'évolution et les transformations que l'université de Cluj a connues à partir du XIXème siècle, en faisant référence surtout au monde étudiant roumain et hongrois. Nous choisissons quelques événements significatifs en ce qui concerne les transformations que l'université a supportées tout au long de son histoire, afin d'expliquer comment une notion comme « nationalisme » est arrivée à faire partie de l'université de Cluj, en soulignant le contexte et les motifs. Nous posons comme hypothèse de recherche que l'Université de Cluj n'est pas une simple institution de science et de culture, qu'elle est dotée d'un pouvoir de dynamisation de la vie nationale depuis sa création.

Nous insistons dans cette analyse sur la première période de l'université de Cluj (1872-1919). C'est le deuxième établissement d'enseignement supérieur dans l'empire Austro-Hongrois où les enseignements sont dispensés quasi-exclusivement en hongrois, langue de pouvoir nobiliaire magyar et langue d'Etat. Elle est envisagée comme un vecteur d'assimilation des populations non-hungarophones qui constituent 54,56 % des habitants de la Hongrie en 1910. Seule une chaire de grammaire roumaine vient troubler ce monolinguisme (Capelle-Pogacean, 2010 : 60) et établir l'association dont nous allons parler plus loin.

A la moitié du XIXème siècle, l'idée d'Université bénéficie d'une image de plus en plus claire dans l'espace culturel roumain, en se laissant influencer par des modèles universitaires européens et par les idées nationalistes de cette époque. Parmi les demandes de la nation roumaine qui ont été exposées à Blaj, en mai 1848, se trouve aussi l'établissement des écoles roumaines de tous les degrés. A côté des écoles

élémentaires et des gymnases, l'Etat est sollicité pour soutenir « une université nationale roumaine », conformément « à la proportion du peuple contribuant » (Puşcaş, 2003 : 51). Simion Bărnutiu, Andrei Saguna et d'autres intellectuels roumains, associent les résultats de la science et de la culture nationale à la possibilité de l'émancipation politique des Roumains. Simion Bărnutiu considère que la lutte politique des Roumains a besoin de la création d'une « culture politique », qui consiste en la création de l'université (Puşcaş 2003 : 51). Entre 1849-1852, les jeunes intellectuels Roumains de Transylvanie créent plusieurs pétitions où ils demandent à la Cour de Vienne l'établissement d'une Université pour les Roumains de Transylvanie, qui doit se situer à Cluj, celle-ci abritant des bâtiments adéquats pour une telle institution, des logements et un niveau de vie acceptable pour les étudiants (Magyari-Vincze, 1997 : 232-233).

En 1845, la première association d' « étudiants » roumains de Cluj se constitue par les jeunes étudiants de Philosophie et de Droit dans le cadre du cours supérieur du Lycée Académique romano-catholique. Son objectif est l'apprentissage et la propagation de la langue et de l'histoire des Roumains parmi les jeunes roumains de Cluj. Elle réunie les jeunes qui ne savent pas lire et écrire en roumain, ainsi que l'enseignement de la grammaire et de l'histoire roumaine. Après les événements de 1848, ses activités cessent (Glodariu E., 1998 : 74-76).

En 1872, à l'initiative du professeur de langue et de littérature roumaine, Grigore Si, des étudiants roumains créent la société « Iulia ». La société est approuvée par le gouvernement de Budapest, avec quelques corrections et modifications, pour qu'elle s'approche des demandes politiques et sociales. Le but de la société « Iulia » est le progrès culturel roumain de ses membres, par l'apprentissage de la langue et de la littérature roumaine, l'éducation de l'esprit social de ses membres et l'accompagnement de ceux qui n'ont pas de moyens financiers suffisants. La plupart des membres sont des étudiants, mais il y a aussi des intellectuels de Cluj. Elle vise le développement scientifique, mais aussi à l'éveil de l'esprit national de ses membres (Sigmirean, 1999 : pp. 240-241).

L'activité de Grigore Silasi ne se prolonge pas à la suite d'une ample campagne de dénigrement dans la presse hongroise contre lui. Le ministre Treffort écrit au recteur de l'université de Cluj, en critiquant le fait que « Szilássy Gergely » (son nom en hongrois) donne ses cours en roumain et fait des déclarations contre la nation

hongroise, troublant une bonne entente entre les nationalités. A la suite des déclarations dans la presse du ministre Treffort, Grigore Silasi renonce à sa fonction de président de la Société (Sigmirean, 1999 : 241).

Le gouvernement de l'université a ensuite essayé de dissoudre la Société. « Iulia » était devenue à cette période pour les étudiants et pour la communauté roumaine de Cluj un centre de propagation de la culture nationale. Chaque année, ils y fêtaient le jour du 3/15 mai 1848 ; ils tenaient des discours sur les figures historiques roumaines ; ils écrivaient des feuilles littéraires. On impute aux membres de la Société l'envoi de télégrammes de félicitation au journal « *Gazeta Transilvaniei* » lors de sa transformation dans un quotidien et le moyen trop festif de marquer le jour du 3/15 mai 1848. Les membres hongrois de l'université organisent des démonstrations devant le siège de l'université et devant les maisons de ses principaux dirigeants. Les cours du professeur Silasi, sont boycottés. Dans les rues de Cluj est organisée une manifestation qui s'achève par la réduction en cendres de tous les journaux roumains. Le Senat de l'Université et le Tribunal de Cluj ordonnent l'archivage de la Société et le professeur Silasi est suspendu définitivement pour avoir tenu ses discours en roumain, violant ainsi le règlement de l'Université et avoir propagé ses idées politiques. Simultanément, des étudiants sont sanctionnés, leurs bourses suspendues pour avoir participé à la rédaction et l'envoi de télégrammes. (Sigmirean, 1999 : 242-243).

En 1884 donc, le ministre hongrois Tisza Kélmán suspend la Société « Iulia ». Mais, les manifestations sur le plan culturel des étudiants roumains continuent dans le cadre d'une autre association : *Despărțământul Astrei din Cluj*. Ici, les étudiants de Cluj participent à la transmission de la culture dans les villages par le biais de participations à de nombreuses excursions, concerts, conférences dans les villages autour de Cluj. Ils participent ainsi à un « réveil » de la conscience nationale pour les populations rurales. Ils publient le « *Memoriul Studentilor Universitari* » (La Pétition des étudiants de l'université) concernant la situation des Roumains de Transylvanie, qui présente l'origine et l'évolution unitaire des Roumains. L'écho produit par le « *Memoriu* » (pétition) provoque la réaction des cercles politiques et universitaires de Hongrie. En 1891, les étudiants hongrois décident de rédiger une contre pétition : « *Românii maghiari et națiunea maghiara. Răspunsul tinerimii școlilor superioare maghiare la Memoriul tinerimii universitare din România* » (Les roumains hongrois et

la nation hongroise. La réponse des jeunes des écoles supérieures hongroises à la pétition des jeunes universitaires de Roumanie). A leur tour, les étudiants roumains rédigent « Replica » (La réplique) qui a un grand écho en Occident. Le principal auteur du Memoriu est condamné par le Tribunal hongrois à quatre ans de prison et il s'exile en Roumanie (Sigmirean, 1999 : 243-264).

Les actes des étudiants de Cluj continuent avec la soutenance de ceux de Bucarest et de Banat. Ils continuent à rédiger des manifestes et ils créent un Programme d'actions qui porte sur la diffusion de ces documents et manifestes dans les villages roumains. Ainsi, ils contribuent à la réalisation d'un moment de solidarité nationale. De nouveau, les organisateurs sont condamnés à la prison et quelques étudiants roumains sont suspendus de leurs cours. Mais les protestations continues sous différentes formes (Sigmirean, 1999 : 267-268).

Les étudiants roumains se socialisent aussi dans le cadre des « soirées de connaissance ». Ici, on préfère les discours avec une orientation politique, militante : « Nu uitați-le spunea Ioan Scurtu studentilor români din Kolozsvár- că sunteți fiți unui popor asuprit, nu uitați că odată noi o să conducem destinele acestui popor. » (« N'oubliez pas- Ioan Scurtu disait aux étudiants roumains de Kolozsvár- que vous êtes les fils d'un peuple opprimé, n'oubliez pas qu'un jour nous conduirons le destin de ce peuple ! » (Tribuna, 1899). Dans ce contexte, les étudiants *clujeni* font partie de la vie politique des roumains de Transylvanie et contribuent à la construction d'une couche d'intellectuels militants et nationalistes.

Il n'y a pas de sources écrites sur les relations quotidiennes entre les étudiants hongrois et roumains. Ce qu'on observe, c'est une différence entre les associations et les « soirées de connaissance ». De plus, au niveau politique, il est question d'une relation conflictuelle si on fait référence aux pétitions et contre pétitions rédigées.

La fin de la première Guerre Mondiale impose un nouvel ordre : l'Université François-Joseph est rebaptisée Université de la Dacie supérieure Roi Ferdinand Ier, en hommage au souverain roumain. Le roumain, nouvelle langue d'État, y remplace le hongrois. Dans un cadre où le territoire roumain comprend 28 % de « minorités nationales », plus urbanisées que la population majoritaire, l'éducation secondaire et l'enseignement supérieur en roumain acquièrent une importance particulière, même si dans les villes transylvaines le hongrois reste très présent dans l'économie, les

médias, la culture et les loisirs. Les enseignants hongrois qui refusent de prêter serment à la Roumanie sont licenciés et repartent en Hongrie (Capelle-Pogacean, 2010 : 60). Entre les deux guerres mondiales, les sources documentaires roumaines concernant les étudiants insistent beaucoup sur les relations avec les Juifs, et non sur les interactions roumaines-hongroises. Pourtant, de nombreuses sources présentent les discours nationalistes de différents professeurs et intellectuels roumains insistant sur la création d'une université *roumaine*.

A partir de l'an 1959, l'on évoque l'université Babeş- Bolyai. Son nom est choisi en hommage à deux savants, un roumain et l'autre hongrois. Ce choix intègre le caractère bilingue de l'établissement de Cluj/Kolozsvár. Or, l'espace du hongrois se réduit progressivement dans les dernières décennies de la période communiste (Capelle-Pogacean, 2010 : 56). La situation s'inverse entre les deux guerres, la pression appliquée de bas en haut, partant d'un *monde étudiant* possesseur d'une conscience très vivante de sa mission politique. Dans les années suivant la deuxième guerre mondiale, la pression politique agit du haut en bas (le parti communiste dirigeant les structures universitaires) (Someşan M., 2004 : 12). Cela se manifeste par un renforcement de la présence du roumain dans l'enseignement supérieur et le recul général des sciences humaines. L'une des conséquences est l'impossibilité de reproduction élitiste des Magyars qui pratiquent un bilinguisme asymétrique. Le poids des diplômés du supérieur en

- 1956, 1,3 % parmi les habitants déclarent une appartenance roumaine au recensement contre 1 % chez ceux qui définissent une appartenance hongroise,
- 1992, 5,3 % pour les premiers contre 3,6 % pour les seconds témoigne Capelle-Pogacean, (2010 : 63).

## Section II : Université et multiculturalisme

Après la chute de communism, l'université passe par deux périodes approximativement opposées. La première est très trouble et se manifeste dans les premières années suivant 1989. Comme l'observe Capelle-Pogacean (2010), la langue redevient un instrument politique utilisé dans l'université. Le répertoire historique de la langue politisée de l'université est réactivé en décembre 1989 par des entrepreneurs identitaires recrutés parmi des cadres de l'université, des journalistes et des écrivains dotés de notoriété, des anciens diplômés de l'Université de Cluj, des cadres de la nomenklatura communistes marginalisés dans les années 1980. Ils mobilisent des capitaux et des ressources institutionnelles acquis sous le communisme pour se proclamer comme porteurs d'une « parole autorisée » exprimée au nom d'un groupe (hongrois de Roumanie ou roumain).

Dans un contexte confus, l'université est soumise à de nouvelles tentatives de changements. De nombreuses personnalités issues des élites intellectuelles magyares, revendentiquent l'université par une pétition qui réunie entre janvier et juin 1990 environ 178 000 signatures. Les argumentaires hongrois croisent rapidement des contre-argumentaires roumains. Les uns et les autres établissent des continuités à partir de multiples discontinuités (Capelle-Pogacean, 2010 : p. 59). La principale discussion tourne autour d'une université de langue hongroise. Cette question est promue dans le cadre organisationnel par l'UDMR (Union Démocrate des Magyars de Roumanie). Elle est propagée par une presse locale et nationale de langue hongroise qui avait survécu aux années 1980. Celle-ci augmente rapidement son nombre de pages. Des médias de Hongrie, radios et télévision en particulier, dont certains sont captés sur le territoire transylvanien consultent aussi ces débats.

Le 17 mars 1990, l'association Bolyai est fondée. Elle regroupe de nombreux académiques magyars et s'impose comme le principal acteur collectif chargé de développer l'enseignement supérieur en langue maternelle en Transylvanie et préparer la réouverture de l'université hongroise. Certains de ses initiateurs sont présents dans les structures dirigeantes de l'UDMR. D'autres viennent de l'Union nationale des étudiants magyars de Roumanie, assurant ainsi un relais vers cet espace. L'association Bolyai tisse ensuite des liens institutionnels avec l'Etat

Hongrois en supervisant la distribution des différentes aides consacrées par celui-ci à la formation des élites hongroises de Roumanie, initialement des bourses d'études offertes aux candidats transylvaniens qui souhaitent poursuivre leurs études supérieures dans les universités de Hongrie, soit annuellement quelque 3 000 jeunes magyars au début des années 1990 (Bárdi N., Berki A., Ulicsák Sz., *Erdélyi Magyar Tudományegyetem megvalósíthatósági tanulmánya* [Etude de faisabilité de l'université magyare des Sciences de Transylvanie], Budapest, HTMH, 2001 in Capelle-Pogacean, 2010 : 69).

Les controverses autour de la langue d'éducation se prolongent ainsi dans le postcommunisme et dans la temporalité plus ample des constructions des Etats-nationaux. Pour les Hongrois, l'université de langue hongroise Bolyai représente le symbole d'un ancien prestige et de la dépossession dramatique de Trianon. Les académiques roumains voient la situation d'un autre point de vue : cette Université représente un privilège dont les Hongrois pourraient profiter, aux dépens de la population roumaine majoritaire en Transylvanie (Capelle-Pogaceanu, 2010 : 69).

Les étudiants hongrois s'impliquent aussi dans cette démarche en créant des organisations de langue hongroise. Une grève est lancée le 12 mars 1990 et ils demandent le rétablissement de l'université magyare et l'introduction de la parité linguistique à l'admission à l'université (« Greva la Universitate » [Grève à l'université], *Adevărul de Cluj*, 17 mars 1990, p. 2). Les porte-parole des étudiants roumains répondent par le fait que le principe de mérite est le seul qui puissent prévaloir dans le monde académique. Pogaceanu-Capelle conclut que le clivage ethno-linguistique se prolonge dès lors dans l'espace étudiant de l'université, malgré la réitération de la volonté de dialogue (Pogaceanu-Capelle, 2010 : 70). Actuellement, nous observons que certains étudiants hongrois et roumains disposent d'une ouverture d'esprit avec une *vraie* politique multiculturelle qui implique nécessairement le dialogue.

Soulignons l'importance majeure de ces événements comme les interventions « externes » :

- les différentes organisations magyares,
- l'UDMR en tête,

elles font le lien entre des actions collectives ancrées dans des sites locaux.

Ainsi, nous assistons à un certain mimétisme et des mises en écho entre les mobilisations lycéennes et étudiantes à Cluj et celles dont Doina Cornea parle qui se déploient à Târgu-Mures. Les disputes se déroulent autour d'un vieux lycée qu'il s'agit de reconvertis au monolinguisme traditionnel mais aussi près de l'Institut de médecine et de pharmacie qui assiste au renversement spectaculaire des proportions ethniques aux dépens du corps académique hongrois.

Dans ce contexte, le Parti de l'Union nationale roumaine (PUNR) voit le jour et contrôle la mairie de Cluj-Napoca de 1992 à 2004. La cause de l'université d'État de langue hongroise reste explicitement au programme de l'UDMR jusqu'en 1995 (Pogaceanu-Capelle, 2010 : pp. 70-71).

En 2012, des controverses réapparaissent à Târgu-Mures, autour de l'université de Médecine et de Pharmacie. L'UDMR demande au début de l'année l'établissement d'une faculté hongroise dans le cadre de cette université. Les solutions prises par le gouvernement roumain bouleversent les cadres universitaires et les étudiants. Dans un premier temps, le gouvernement approuve l'établissement de cette faculté, et quelques mois plus tard, le nouveau premier ministre explique l'impossibilité de l'application de cette loi sans l'accord du Senat de l'université. Dans ce cas, l'université Babeş-Bolyai n'est pas affectée par les événements de Târgu-Mures, par contre, elle est utilisée comme modèle de *multiculturalisme* par les politiciens en cause : « Nous pensons que, premièrement, le Senat s'est trompé au moment où il a refusé l'idée d'une Université multiculturelle avec des représentants hongrois. C'est également une erreur de créer deux Universités séparées. Nous croyons que dans la même faculté doit exister une spécialisation séparée comme à *Babeş-Bolyai*, et que vous ayez également des représentants dans le Senat. » -Le premier ministre Victor Ponta<sup>48</sup>.

Nous observons que l'implication du politique dans l'université est encore

---

<sup>48</sup> « Ponta despre UMF Tîrgu-Mureş : S-a gresit în acest caz » <http://www.ziare.com/victor-ponta/premier/ponta-despre-umf-targu-mures-s-a-gresit-in-acest-caz-1180034>.

puissante dans la période post-communiste. Examinons avec plus de précision comment se sont déroulées les relations magyar-roumaines dans l'espace politique pendant cette période dès :

- 1 la création de l'UDMR jusqu'à la signature de la Proclamation de Timișoara; c'est une période où les Hongrois définissent leurs options et leurs désirs;
- 2 la signature de la Proclamation de Timișoara aux élections de 1996 ; c'est une période défensive pour sauvegarder le cadre essentiel concernant les minorités dans les principes de base de la démocratie ; (Andreeșcu, 2002 : 29)

En 1996, nous observons les premiers pas vers une amélioration des relations magyaro-roumaines. Nous entrons dans une seconde période post-communiste dans les relations interethniques. Le 16 septembre 1996 la Roumanie et la Hongrie signent le "Traité de compréhension, de coopération et de bon voisinage". Celui-ci consacre des clauses relatives aux droits des personnes appartenant aux minorités nationales. La même année, UDMR passe à la politique *multiculturelle*. C'est leur parti qui utilise pour la première fois le terme de « multiculturalisme » sur la scène politique. Il apparaît dans le discours politique sous la forme de « confiance dans l'homme et dans la société multiculturelle ». Le terme est utilisé encore plus fréquemment à partir de 1997, par le même parti, dans le contexte des débats politiques et publics exposés à l'égard de la réforme institutionnelle de l'enseignement supérieur pour les minorités (Horvath, 2002 : 137). C'est un terme qui promeut l'enseignement supérieur en hongrois.

Nous distinguons encore deux temps :

- 3 l'entrée de l'UDMR au gouvernement et les élections de novembre 2000 ; elle est connue comme la "réconciliation roumaine-hongroise" et signifie, pour la première fois, la promotion simultanée de l'intégration et du rapport (*privacy*) communautaire des Hongrois. C'est aussi dans cette période que l'université BB *devient* multiculturelle.
- 4 la signature du protocole PSD-UDMR appelée aussi la période "pre-consociacioniste" (Andreeșcu, 2002 : 29).

Cette période appelée par Andreeescu « pre-consociationiste » est définie en fait dans une première étape par une collaboration politique sans précédent entre l'UDMR et le PDSR. Le premier pas important pour la minorité hongroise est fait : *La Loi de l'administration publique locale* est adoptée en avril 2001 après plusieurs années où elle avait été sabotée par des acteurs civiques roumains. En même temps, les premiers manuels alternatifs de langue roumaine destinés aux élèves de 1<sup>ère</sup> et de 2<sup>ème</sup> sont lancés. En même temps, l'UDMR fidèle au parti roumain vote une loi qui est même contre les droits des minorités : La loi du secret d'Etat et de Service, initiée par le gouvernement d'Adrian Nastase. Cette loi qui viole les principes de la démocratie même, indigne l'opinion publique (Andreeescu, 2002 : 30).

La période de réconciliation roumaine-hongroise cesse pour la première fois à cause d'un "blocage" des relations d'entre les formations conduites par Adrian Nastase (premier ministre roumain à cette époque-là) et Markó Béla (président de l'UDMR). Celui-ci est causé, suite à l'adoption du Parlement Hongrois de *La Loi concernant les Hongrois des pays voisins de la Hongrie*. La loi se propose d'assurer la prospérité des Hongrois au-delà des frontières de la Hongrie et de contribuer au maintien de leur identité culturelle et linguistique. Beaucoup de leaders politiques se proposent aussi de développer l'enseignement dans la langue maternelle par la création de nouvelles universités hongroises. La réaction du ministre des affaires étrangères est d'envoyer une note de protestation, et le premier ministre, A. Nastase, déclare que le gouvernement roumain va prendre des mesures pour que la loi ne soit pas appliquée sur le territoire de la Roumanie. Ils déclarent que le gouvernement hongrois ne peut pas prendre des décisions sur le territoire roumain pour ses citoyens, qu'ils soient hongrois ou roumains. Cette tension affecte les relations PSD (Le Parti Social Démocrate)- UDMR, de sorte que le 15 août 2001, UDMR exprime son mécontentement concernant la manière dont *La Loi de l'administration publique locale* est appliquée, loi qui donne des droits nouveaux aux minorités des localités possédant une population minoritaire de plus de 20%. Les déclarations des politiciens roumains deviennent plus agressives suite à cet échange de « répliques ». Le premier-ministre et le président même utilisent des discours pour « la protection de l'intégrité nationale » et attaquent les idées de fédéralisation, de la croissance de l'autonomie, de la délimitation des zones sur des critères ethniques, qui visent surtout les hongrois. De plus, Adrian Nastase, lors d'une visite dans la Région Sicule, fait une inspection des manuels scolaires, puisque parfois sont utilisés des manuels

« d'import » présentant les événements historiques sous un angle différent (Andreeșcu, 2002 : 30-31).

La vraie crise est déclenchée en octobre par le Ministre de l'intérieur, Ioan Rus, qui tient un discours à la Conférence Départementale de l'Organisation de Cluj du PSD en 2001. Il fait des déclarations inadmissibles du type "les Roumains trouvés en minorité dans leur propre pays sont soumis à une politique de ségrégation et d'exclusion ethnique", « Nous n'allons pas accepter la co-souveraineté sur la Transylvanie que Budapest affiche trop souvent » etc. Même dans ces conditions, la fidélité d'UDMR en relation avec PSD se maintient dans le sabotage du projet de loi concernant Rompress continue. Le blocage du projet se fait par la disparition simultanée de la Commission de spécialité des parlementaires PSD et UDMR. Le cas est intéressant parce qu'il montre un type de collaboration qui suppose des intimités, des compréhensions fines, des confidences (Andreeșcu, 2002 : 31). Le conflit se poursuit dans les départements Harghita et Covasna avec une population majoritaire hongroise.

Dans l'université, la situation n'est pas non plus sereine. Ainsi, le 8 février 2006, un groupe d'intellectuels adresse une lettre ouverte à José Manuel Barroso, le président de la Commission Européenne, à Traian Băsescu, le président de la Roumanie et à Calin Popescu Tariceanu, le premier ministre de la Roumanie à cette époque. Ils sollicitent la séparation en deux de l'Université Babeș-Bolyai argumentant que les droits éducationnels des Hongrois ne sont pas respectés : « il y a 15 ans, quand la révolution démolissait la dictature de Nicolae Ceaușescu, un groupe d'intellectuels exprimait sa préoccupation concernant la liberté académique et les droits des minorités en Roumanie: ils demandaient l'établissement de l'université de langue hongroise « Bolyai » de Cluj-Napoca/ Kolozsvár. Maintenant, l'appel est répété, parce qu'aucun progrès n'a été réalisé pour atteindre ce but. (...) même si deux universités privées de Transylvanie sont soutenues par le gouvernement hongrois, les Hongrois de Roumanie sont fortement sous-représentés dans l'enseignement supérieur. (...) nous demandons que soient immédiatement faites des démarches pour le rétablissement de l'Université publique « Bolyai » de Cluj-Napoca/Kolozsvár ». Parmi les signataires, il y a des personnalités du milieu

académique interactionnel, des prix Nobel.<sup>49</sup>

Les cadres didactiques hongrois réagissent moins radicalement et demandent au Président de “B-B” l’organisation de discussions au sujet du développement d’autres structures existantes. Les autres cadres et personnalités au sein de l’université demandent le maintien de la forme actuelle, en précisant qu’ils ne s’opposent pas au désir de la communauté hongroise d’avoir une université monolingue, mais pas en sacrifiant l’université actuelle<sup>50</sup>. En ce qui concerne ce sujet, il semble qu’entre les cadres didactiques hongrois il y ait des opinions différentes. Certains sont pour la dissidence, ou une sorte de séparation, comme Kovacs Lehel, professeur à “BB” qui est mécontent car la lignée hongroise n’a pas de droits suffisants pour prendre des décisions, elle n’a pas d’autonomie décisionnelle et financière; de plus, le vote de la majorité est celui qui compte et qui clôture leurs droits. La solution qu’il propose est une fédération universitaire formée de deux universités autonomes : l’Université « Babeș », respectivement l’Université « Bolyai »<sup>51</sup>. Une réponse possible à ses désirs est basée sur l’idée de multiculturalisme. Cette perspective offre aux étudiants et aux professeurs la possibilité de se regrouper au sein de leur propre « ethnie », sans considérer nécessaire l’interaction avec les autres ethnies. Si l’on inverse la situation, on peut soupçonner que le multiculturalisme est un terme utilisé pour apaiser ce type de désirs de séparation ethnocentrique manifestés depuis 1990.

Eniko Vincze, professeur hongroise à l’université BB s’oppose à la séparation en considérant que « parmi les Roumains et parmi les Hongrois, il y a des intellectuels qui veulent dépasser ensemble les barrières constituées par les classifications ethniques et projeter de nouvelles stratégies de cohabitation, en étant, en même temps, critiques et autocritiques envers les nationalismes « propres », mais aussi ceux de « l’autre »<sup>52</sup>.

Voilà l’opinion de Marta Petreu, professeur et écrivaine roumaine. Elle s’oppose avec véhémence à la dissidence : « la fermeture dans son propre univers

<sup>49</sup> <http://www.revista22.ro/universitatea-Babeș-bolyai-in-criza-2526.html>

<sup>50</sup> <http://www.revista22.ro/universitatea-Babeș-bolyai-in-criza-2526.html>

<sup>51</sup> <http://www.revista22.ro/universitatea-Babeș-bolyai-in-criza-2526.html>

<sup>52</sup> <http://www.revista22.ro/universitatea-Babeș-bolyai-in-criza-2526.html>

ethnique et culturel-linguistique ne peut pas aboutir dans une province avec un passé tellement chargé et n'à rien de bon, pour aucune des parties (...) L'université "Babeş-Bolyai" est considérée un triomphe de la raison, de la tolérance et de l'espérance de dialogue »<sup>53</sup>.

Le professeur *d'ethnie* juive Ladislau Gyemant, représentant de la Faculté d'Etudes Judaïques, s'oppose aussi à la dissidence de l'université en soutenant la structure multiculturelle de l'université et les efforts faits pour sa réalisation. Il accuse ceux qui ne veulent pas accepter la situation réelle. Wilfried Schreiber est d'accord avec l'établissement d'une université d'Etat hongroise, mais il ne veut pas que celle-ci résulte de la dissidence de BB. Cela détruirait le caractère multiculturel et multilinguistique, considéré par lui comme « unique en Europe »<sup>54</sup>.

Bien que peu nombreux soient ceux qui veulent la dissidence, leurs voix ont le pouvoir dans certains cas d'influencer les opinions des étudiants, créant ainsi des "groupes" radicaux, qui soit les soutiennent fortement (et ici il y a surtout des Hongrois), soit s'y opposent fortement (ici il y a des membres des deux côtés). Il faut prendre en considération qu'une séparation peut mener à la perte même de "l'espérance de dialogue" dont Marta Petreu parle. Nous avons précédemment observé que la création des spécialisations des deux langues peut aussi contribuer à intensifier la séparation ethnique. Or, une division de l'université entraînera à fortiori une séparation encore plus forte.

Quant aux étudiants, en discutant parfois sur la séparation en deux universités, ils ont des opinions généralement semblables. La séparation n'est pas une solution. Ce qui les intéresse surtout est la réputation de l'université, meilleure en temps de cohabitation « roumain-hongrois ».

---

<sup>53</sup> <http://www.revista22.ro/universitatea-Babeş-bolyai-in-criza-2526.html>

<sup>54</sup> <http://www.revista22.ro/universitatea-Babeş-bolyai-in-criza-2526.html>

## **Chapitre II : Des opinions sur les multiculturalismes**

Nous venons de voir dans l'introduction la difficulté de conceptualiser le multiculturalisme et les manières différentes de le définir en fonction du contexte politique, historique et géographique. Notre analyse se déroule sur deux plans :

1. Comment l'Université BB présente sa politique multiculturelle ?
2. Comment les étudiants de l'UBB se représentent ce multiculturalisme ?

## **Section I : Le multiculturalisme d'UBB, entre politique européenne ou solution de compromis**

Nous parlons d'une période où l'UDMR introduit pour la première fois le terme de *multiculturalisme* sur la scène politique des relations magyar-roumaines et réussit également à entrer dans le parlement roumain, bien sûr, avec certains compromis. Nous commençons par nous interroger sur la nature de la relation (s'il y en a) entre la politique de l'UDMR et l'université BB. Tel que l'université elle-même le déclare ou plus précisément le rectorat, la politique multiculturelle est introduite dans l'UBB dès l'année 1995 : « le multiculturalisme assumé de bonne foi par l'université Babeş-Bolyai, en tenant compte de l'histoire de la Transylvanie et des approches de l'Union Européenne. La convention rédigée en 1995, quand, pas seulement en Roumanie, mais dans d'autres pays européens aussi, les approches sont différentes. » (Le Rectorat, 2006 : 3). Donc, conformément à cette déclaration du rectorat, l'année de l'adoption de multiculturalisme serait 1995, bien avant que l'UDMR introduise le terme sur la scène politique et avant que la Hongrie et la Roumanie ne signent le « Traité de compréhension, de coopération et de bon voisinage ». Dans cette situation, nous pouvons parler d'une initiative progressiste de l'université.

En prenant en considération d'autres sources d'informations, nous découvrons un autre contexte politique où le *multiculturalisme* est né. Horvath Istvan observe aussi l'utilisation de ce terme par l'UDMR à partir de 1996, mais amène la discussion sur un autre point : l'université *Petőfi – Schiller*. C'est un projet d'université hongroise-allemande qui est apparu dans le contexte de la crise gouvernementale de l'automne 1998, quand l'UDMR menaçait de quitter la coalition dans le cas d'une insatisfaction des revendications regardant une université séparée. Dans la situation de refus des partenaires de la coalition, une solution de compromis est choisie: la promotion d'une université bilingue (Horvath I., 2002). Cette université porte aussi l'étiquette de multiculturelle. Dans ce contexte, le débat principal se concentre sur la définition du multiculturalisme. La raison principale de la présence si proéminente dans les débats parlementaires du concept de multiculturalisme est lié à la contestation de la nature multiculturelle de l'université *Petőfi – Schiller*. Conformément au projet, celle-ci doit englober des facultés avec des spécialisations dans les langues des minorités, sans envisager des spécialisations roumaines. En fait, il s'agit d'une contestation de tout projet institutionnel de l'enseignement

supérieur sans une présence majoritaire, le multiculturalisme étant invoqué dans ce sens par la plupart des acteurs contredisant ce projet (Horvath I., 2002).

Dans ces conditions, on peut admettre que le multiculturalisme est utilisé pour apaiser les débats politiques, après l'année 1995. Le terme multiculturel ne va être inclus dans La loi de l'enseignement qu'en 1999, en définissant vaguement le concept :

« La cerere si prin lege se pot înfiinta institutii de învătamânt superior multiculturale. Limbile de predare în aceste institutii de învătamânt superior se stabilesc în cadrul legii de înfiintare" Lege (151/1999) privind aprobarea Ordonantei de urgență a Guvernului nr. 36/1997 pentru modificarea și completarea Legii învătamântului nr. 84/1995, Art. 123. (Par.1) » (Horvath I., 2002).

« A la demande et par la loi il peut être établi des institutions d'enseignement supérieur multiculturelles. Les langues d'enseignement dans ces institutions sont établies dans le cadre de la loi d'établissement. » Loi (151/ 1999) concernant l'approbation de l'ordonnance d'urgence du Gouvernement no 36/ 1997 pour la modification et le complément de la Loi de l'enseignement no 84/ 1995, Art. 123 (Par. 1).

En 1999, dans le cadre de l'université BB les négociations concernant les mécanismes institutionnels conçus pour le contrôle et l'influence des différentes spécialisations de langue sont renégociées. Le désaccord porte surtout sur la structure de l'université. Des représentants de la spécialisation hongroise veulent des structures (des facultés) séparées, qui puissent inclure les spécialisations d'enseignement de chaque faculté. L'autre position souhaite l'institutionnalisation de la représentation des minorités, par l'assurance des places séparées dans des organes de gestion de l'université, sans modifier le système d'organisation de la faculté. Finalement, cette dernière proposition l'emporte, les représentants des diverses spécialisations ayant plus d'influence dans les organes de gestion. Mais, tout en promouvant le multiculturalisme, les frontières ethniques des représentants des différentes positions évoquées plus haut se sont constamment reproduites (Horvath I., 2002).

En suivant les informations de site même de l'université, on constate qu'il y a une page spéciale dédiée au thème de « caractère multiculturel » de l'UBB. Ce multiculturalisme est basé sur la Carte de l'université Babeş-Bolyai et par d'autres décisions adoptées en 1995. C'est ce moment-là que se décide la réorganisation de l'université suivant trois spécialisations de langue (Roumain, Hongrois et Allemand), en conformité avec la structure historique et culturelle. Le rectorat de cette époque collabore étroitement avec le corps académique et avec les étudiants- roumains, hongrois, allemands, juifs et d'autres provenances linguistiques ou ethniques- ainsi qu'avec les forces démocratiques du pays et les autorités internationales pour réorganiser l'université BB sous une nouvelle forme moderne dans un espace européen. Depuis, l'UBB parcourt trois évaluations internationales : Le Commissaire OSCE pour les Minorités, 2000 ; European University Association, 2001; Salzburg Seminar, 2002<sup>55</sup>.

Le caractère multiculturel est conçu par l'université dans sa structure. Parmi les 21 facultés de l'université, 17 offrent à présent des programmes d'études dans les langues roumaine et hongroise, et 11 dans la langue roumaine et allemande. Il existe aussi deux facultés (Théologie Reformée et Théologie Romano-catholique) dont les programmes d'études ne se déploient que dans la langue hongroise. Plus exactement, l'université offre pour les études universitaires de courte et de longue durée 111 spécialisations (dont 99 en roumain, 59 en hongrois, 16 en allemand, 8 en anglais, 1 français, 1 italienne, 2 ukrainienne). A l'université BB, il y a 1275 professeurs et environ 56000 étudiants, dont 3526 sont doctorants et 3920 des enseignants dans le système pré-universitaire. Les étudiants hongrois et allemands ont

1. le droit de participer aux activités universitaires,
2. la possibilité de voter leurs représentants dans le Concile de professeurs et dans le Senat de l'université.

Pour respecter cette structure multiculturelle, toutes les positions dans le cadre de l'université sont organisées en fonction de ces trois composants ethno - linguistiques. Ainsi, il est obligatoire que dans chaque faculté le vice-doyen ou le secrétaire scientifique appartienne, en fonction des cas, à la minorité hongroise ou

---

<sup>55</sup> [http://www.ubbcluj.ro/ro/despre/misiune/caracter\\_multicultural.html](http://www.ubbcluj.ro/ro/despre/misiune/caracter_multicultural.html)

allemande, pour coordonner les activités de sa propre spécialisation. De plus, au niveau central, chacune de ces spécialisations est représentée par un vice - recteur, membre du Collège du Senat et un secrétariat général spécifique. Ainsi, dans le pouvoir exécutif de l'université il y a 20 représentants de ces *ethnies* au niveau des vices-recteurs, doyens, pro doyens, secrétaires scientifiques, chefs de départements.

Voici une organisation plus détaillée pour chaque faculté :

	Spécialisation roumaine	Spécialisation hongroise	Spécialisation allemande
<b>RECTORAT</b> <b>Recteur</b> <b>Chancelier général</b>	3 vice-recteurs	2 vice-recteurs	1 vice-recteur
<b>LE CONCILE ACADEMIQUE</b> <b>Le président</b>	4 membres	1 vice président 1 membre	1 vice président
<b>LE SECRÉTARIAT GÉNÉRAL</b>	Le Secrétaire général adjoint	Le Secrétaire général	Le Secrétaire général adjoint
<b>LA STRUCTURE DU SENAT</b> <b>Directeur général</b>  <b>L'effectif de membres: 117</b>  <b>Enseignants: 85</b>  <b>Étudiants: 31</b>	61 membres  20 étudiants	20 membres  10 étudiants	4 membres  1 étudiant
<b>L'ADMINISTRATION DES FACULTÉS</b> <b>(après les élections de 2004)</b>  <b>La faculté de Mathématique et Informatique</b>	doyen 1 vice-doyen chancelier secrétaire chef	1 vice-doyen secrétaire	secrétaire
<b>La faculté de Chimie et Ingénierie</b>	doyen chancelier	1 vice-doyen secrétaire	

<b>Chimique</b>	secrétaire chef		
<b>La faculté de Biologie et Géologie</b>	doyen chancelier secrétaire chef	1 vice-doyen secrétaire	secrétaire
<b>La faculté de Géographie</b>	doyen 2 vice-doyens chancelier secrétaire chef	1 vice-doyen secrétaire	secrétaire
<b>La faculté de Science de l'Environnement</b>	doyen 1 vice-doyen chancelier secrétaire chef	secrétaire	
<b>La faculté de Droit</b>	doyen 1 vice-doyen chancelier secrétaire chef		
<b>La faculté de Lettres</b>	doyen 2 vice-doyens chancelier secrétaire chef	1 vice-doyen secrétaire	secrétaire
<b>La faculté d'Histoire et de Philosophie</b>	doyen 1 vice-doyen chancelier secrétaire chef	1 vice-doyen chancelier secrétaire	secrétaire
<b>La faculté de Sociologie et Assistance Sociale</b>	doyen 1 vice-doyen chancelier secrétaire chef	1 vice-doyen secrétaire	secrétaire
<b>La faculté de Psychologie et Sciences de l'Education</b>	doyen 1 vice-doyen chancelier secrétaire chef	1 vice-doyen 2 secrétaires	secrétaire
<b>La faculté de Sciences Economiques et</b>	doyen 2 vice-doyens chancelier	1 vice-doyen secrétaire	secrétaire

<b>La Gestion des Affaires</b>	secrétaire chef		
<b>La faculté d'Etudes Européennes</b>	doyen 2 vice-doyens chancelier secrétaire chef		secrétaire
<b>La faculté de Business</b>	doyen chancelier secrétaire chef		
<b>La faculté de Sciences Politiques, Administratives et de Communication</b>	doyen chancelier secrétaire chef	1 vice-doyen 2 secrétaires	secrétaire
<b>La faculté d'Education Physique et de Sport</b>	doyen chancelier secrétaire chef		secrétaire
<b>La faculté de Théologie Orthodoxe</b>	doyen chancelier secrétaire chef		
<b>La faculté de Théologie Greco-Catholique</b>	doyen chancelier secrétaire chef		
<b>La faculté de Théologie Reformée</b>		doyen chancelier secrétaire chef	
<b>La faculté de Théologie Romano-Catholique</b>		doyen chancelier secrétaire chef	

<b>La faculté de Théâtre et Télévision</b>	doyen secrétaire chef	secrétaire	
--	--------------------------	------------	--

(L'ensemble de ces informations provient du site de l'université Babeş-Bolyai, dans la rubrique, « Le caractère multiculturel »).

La politique multiculturelle telle que l'université l'envisage insiste alors sur sa structure administrative : on a vu que la où il y a des spécialisations hongroises ou allemandes, on a aussi des représentants de même groupe ethnique, dans des fonctions comme doyen, chancelier ou secrétaire chef.

Quant à sa relation avec les partis politiques, toujours sur la page du « caractère multiculturel » est précisé le fait que le gouvernement Mugur Isarescu est le seul qui soutient institutionnellement et matériellement le nouveau profil de l'université. On mentionne encore que tous les autres partis politiques et gouvernements utilisent ce qu'ils ont fait à l'université, sans soutenir en aucune manière l'institution. Tout ce qui tient de l'extension de l'université n'appartient à aucune formation politique, mais seulement à la communauté académique de l'UBB.

Un autre point pour démontrer son caractère multiculturel est souligné par les résultats de la comparaison objective entre l'UBB et les autres universités multilinguistiques et multiculturelles d'Europe : Bolzano – Italie; Helsinki et Abo-Akademy – Finlande; Tartu – Estonie; Fribourg – Suisse; Tetovo – Macédoine, en prenant en compte les réglementations et leur fonctionnement interne. A la différence de ces universités, UBB assure la spécification linguistique et culturelle pas seulement dans le cadre de l'enseignement, mais aussi dans son administration. Ils soulignent encore que le multiculturalisme affiché par l'université est inscrit dans les normes de l'Union Européenne : l'université dispose d'une organisation au niveau européen<sup>56</sup> ; « il y a une signification généralement acceptée du multiculturalisme dans l'Union Européenne, à laquelle l'université Babeş-Bolyai se rapporte, de sorte qu'elle ne peut pas céder aux connotations purement subjectives.»

<sup>56</sup> [http://www.ubbcluj.ro/ro/despre/misiune/caracter\\_multicultural.html](http://www.ubbcluj.ro/ro/despre/misiune/caracter_multicultural.html)

Ces personnalités politiques profitent de leur pouvoir pour asséner des propos extrémistes sur le multiculturalisme (Le Rectorat, 2006 : 3).

Et pourtant, au delà de toutes ces caractéristiques du multiculturalisme que l'université évoque, il y a encore des conflits ou des mécontentements. Commençons par dire que le multiculturalisme de l'université n'est pas accepté légalement par plusieurs partis, dont UDMR. En 2000, le Gouvernement de la Roumanie publie l'ordonnance numéro 285 de 20 décembre 2000, par laquelle le profil multiculturel de l'université Babeş-Bolyai devient légal, avec les implications financières et symboliques nécessaires. Mais, cette réglementation est abrogée à la demande de Marko Béla. Le profil multiculturel de l'université est privé de sa base légale (« Le multiculturalisme à l'université Babeş-Bolyai », Le Rectorat, 2006 : p. 3). En 2006, on parle des conflits « des panneaux » mais aussi de la lettre envoyée à José Manuel Barosso. En plus, il doit être pris en compte qu'en dépit de sa structure, les désirs des étudiants d'apprendre en hongrois, ne peuvent pas être satisfaits pour toutes les spécialisations dans l'université *Alma Mater Napocensis*, comme son recteur, Ioan Aurel Pop le rappelle dans son message sur le site de l'université<sup>57</sup>.

Ainsi, nous constatons que les « origines » du multiculturalisme à l'université sont assez incertaines, certains les estimant vers 1995, les autres vers 1999. Le plus important pourtant ce n'est pas l'année, mais le contexte. Si nous prenons en compte les déclarations des représentants de l'université, le multiculturalisme est présenté comme une politique adoptée à l'initiative seule de l'université, en conformité avec les normes européennes. Si on prend en considération I. Horvath on voit que le multiculturalisme est venu comme une solution de compromis pour ne pas séparer les Universités. Ainsi s'explique l'existence de malentendus, des séparations sur des critères ethniques dans le cadre des enseignants roumains et hongrois et également de mécontentements parmi les étudiants.

---

<sup>57</sup> [http://www.ubbcluj.ro/ro/despre/misiune/mesaj\\_rector.html](http://www.ubbcluj.ro/ro/despre/misiune/mesaj_rector.html)

## Section II. Les multiculturalismes de l'université

Le multiculturalisme appliqué par l'université s'approche en premier lieu d'un multiculturalisme débutant défini comme l'effet des demandes des groupes minoritaires pour une représentation séparée et égale dans les programmes culturels académiques (Paun, 2006 : 13). On a déjà établi dans un chapitre antérieur que le multiculturalisme est passé par plusieurs formes à partir des concepts d'égalité, de différence et d'identité. La forme la plus appropriée dans le cas de l'université BB parait être celle du multiculturalisme normatif, tel qu'il est défini par Margit Feischmidt : un multiculturalisme basé sur des institutions telles que l'enseignement, la pédagogie, la politique sociale. Comme son concept central est celui de la différence, le risque principal de son application est la ségrégation des communautés identitaires ethniques et le retrait dans une vie micro communautaire, la création d'une identité culturelle *authentique* (Feischmidt, M., 1999 : 8).

En effet, si on reprend la partie sur la construction des identités, on observe souvent le phénomène de ségrégation parmi les étudiants roumains et hongrois, surtout parmi ceux qui ont des spécialisations différentes. La ségrégation est encore plus visible entre les Sicules et les Roumains et Hongrois, surtout parce que souvent ceux-ci se retirent effectivement dans une micro communauté. Etant donnés les facteurs que nous avons déjà mentionnés comme contribuant à la construction identitaire ethnique, peut-on envisager une autre forme de multiculturalisme ? Et si oui, laquelle ? Ou bien, le multiculturalisme n'est-il pas vraiment une solution et devrait-on prendre aussi en compte les théories de post-multiculturalisme ?

En discutant sur la « politique de reconnaissance » de Charles Taylor, nous dégagions qu'elle était à la base du multiculturalisme et qu'elle parlait d'une liaison étroite entre l'identité et la reconnaissance qui se fait par le caractère dialogique de la condition humaine. Est-ce que le dialogisme se manifeste vraiment dans le cas de l'institution académique de BB ? Si on se réfère à l'avis du Rectorat il y aurait un dialogue qui se déroule très bien entre les enseignants et leurs représentants des deux groupes ethniques, excepté bien sûr durant l'année 2005 : « en fait, de 1995 à aujourd'hui on n'a enregistré à l'université Babeş-Bolyai aucune plainte concernant des discriminations ethniques ou des dysfonctions du système multiculturel, qui, comme tout autre système d'organisation, dépend finalement, non pas seulement

d'un système, mais aussi de ceux qui lui donnent vie. » ; « en 2005, le projet a été mis en cause par quelques personnes qui, pas seulement n'ont pas réussi à finaliser leur doctorat dans leur spécialisation, mais- sans s'informer dans un domaine où, quand même, on ne peut plus parler au hasard-elles distribuaient des informations fausses et des évaluations sans support pour tromper les gens qui n'avaient pas l'occasion de venir à Cluj»<sup>58</sup> Ainsi, d'une manière succincte, on voit la position de l'université concernant l'événement de 2005. Le multiculturalisme qu'elle assume est vaguement défini. On observe qu'elle insiste sur le caractère multilinguistique, l'organisation sur des spécialisations et la conformité aux normes européennes.

« On va finir par trois précisions. La première est que « multilinguistique » et « multiculturel » se rapportent à l'organisation de l'université. Des problèmes tels que la structure des plans d'enseignement, des spécialisations, l'assurance de financement, la langue officielle de l'Etat, la distribution démographique en Transylvanie, les affinités intersubjectives entre les gens etc., ne sont évidemment pas des problèmes de macro organisation de l'université Babeş-Bolyai et n'entrent pas dans le débat sur le multiculturalisme (si le terme est compris proprement, conformément au langage spécialisé d'aujourd'hui). »<sup>59</sup>

Mais, en regardant de nouveau les définitions du multiculturalisme qu'on a évoquées dans le premier chapitre, on se pose la question de savoir quelle est la compréhension proprement dite, conformément au langage spécialisé d'aujourd'hui, d'autant plus qu'il existe plusieurs types de multiculturalisme en fonction des contextes. Ensuite, on se demande si on peut construire un multiculturalisme fonctionnel en laissant de côté les facteurs énumérés plus haut.

On peut dire que, dans cette perspective, l'université adopte un multiculturalisme qui tient strictement de l'organisation de ses structures et ne prend pas en compte ce qui était à la base du multiculturalisme dans la conception de Charles Taylor : le dialogisme. C'est en effet un multiculturalisme normatif- tel que M. Feischmidt le définit- auquel on a créé un opposé : le multiculturalisme critique. Le multiculturalisme normatif est-il la forme la plus appropriée étant donné le contexte de la Roumanie ? C'est un pays de l'Europe de l'Est où on parle des minorités

<sup>58</sup> [http://www.ubbcluj.ro/ro/despre/misiune/caracter\\_multicultural.html](http://www.ubbcluj.ro/ro/despre/misiune/caracter_multicultural.html)

<sup>59</sup> [http://www.ubbcluj.ro/ro/despre/misiune/caracter\\_multicultural.html](http://www.ubbcluj.ro/ro/despre/misiune/caracter_multicultural.html)

nationales. Elle a vécu de plus sous un régime communiste pendant plusieurs décennies. Cela veut dire qu'elle a connu le discours marxiste sur la négation de la différence ainsi que le discours nationaliste. Le fait d'offrir les structures propres pour chaque groupe ethnique est une première dans le cas de BB, mais, dans le contexte donné, elles pourraient contribuer à accentuer les frontières mais pas créer un multiculturalisme (dans le sens de Charles Taylor) véritable. Le risque d'une mauvaise application de cette politique serait alors la séparation ou même, dans des cas isolés, la contribution à la création des groupes nationalistes extrémistes. Ensuite, l'université devrait être perçue dans un macrocontexte qui transcende le temps et l'espace transylvanien pour appliquer la politique multiculturelle en fonction d'une mégastructure.

### Section III. Les étudiants et leurs opinions sur le multiculturalisme

Le point essentiel parmi toutes ces questions reste de toute façon les étudiants. On va voir dans le chapitre suivant comment ils perçoivent eux-mêmes le multiculturalisme. J'ai choisi comme questions générale «Quelle est ton opinion sur le multiculturalisme à Babeş-Bolyai » et pour comprendre leurs réponses, je leur ai aussi demandé de me définir le multiculturalisme, tel qu'ils l'entendent. On verra que la diversité des réponses se fait en fonction de l'appartenance à un certain groupe ethnique, la spécialisation hongroise ou roumaine, le lieu d'origine, la faculté.

Je vais commencer par les étudiants roumains, puisque dans leur cas les opinions sont très semblables concernant le multiculturalisme de l'université. Pour Nasti, étudiante en Sciences Economiques, BB est multiculturelle « parce qu'elle accepte des étudiants de plusieurs cultures, et alors ils s'adaptent les uns aux autres ». En discutant avec un groupe d'étudiants roumains sur la question de multiculturalisme, on voit aussi d'autres opinions et surtout une manière différente d'interpréter cette politique :

*Est-ce que l'université BB est multiculturelle ?*

*« Nasti : Oui, selon mon opinion.*

*Sebi : Le fait qu'elle accepte des étudiants de plusieurs cultures ne signifie pas forcément que c'est multiculturel, non ?*

*Georgiana : Oui, mais s'il y a plusieurs cultures, alors c'est multi-culturalité.*

*Hanna : Oui, elle a raison. Il y en a, je me suis rappelé que ceux qui viennent, pour la plupart, sont de la partie orientale, et non pas d'occident. Les Américains ne vont pas venir chez nous, parce qu'ils ont d'autres endroits meilleurs ou aller. Donc, il y a les arabes qui viennent, ils viennent de la partie...*

*Georgiana : Oui, mais cela ne signifie pas que UBB n'est pas multiculturelle. Elle n'impose pas aux Américains de ne pas venir chez nous. Le fait que les Américains ne choisissent pas UBB c'est leur problème.*

*Hanna : Oui, c'est leur problème, mais ils ont d'autres options. Peut-être meilleures.*

*Georgiana : Meilleurs parce que UBB ne correspond pas à leurs attentes. Cela ne signifie pas qu'elle n'est pas multiculturelle.*

*Nasti : Oui, nous avons des facultés ouvertes pour n'importe quoi. »*

Voici un extrait d'un entretien avec quatre étudiants en Sciences économiques, d'ethnie roumaine, sur le multiculturalisme de leur université. Premièrement il faut remarquer qu'ils définissent le multiculturalisme tout simplement par plusieurs (multi) cultures. Sebi est le seul qui met en doute la définition donnée, mais, il n'ajoute plus rien dans la discussion. D'autre part, les cultures dont ils parlent ne sont pas du tout les cultures hongroise ou allemande. Ils font référence aux Américains et aux Arabes. C'est une université ouverte sur *tout*, mais Hanna semble critiquer le fait qu'elle soit plus orientée vers l'Orient que vers l'Occident, où il y a peut-être de meilleures universités. Alors, le multiculturalisme devient conditionné, selon elle, également par la qualité de l'université.

Pour Sebi, la définition du multiculturalisme est imprécise, mais il touche un point essentiel :

« Donc chacun part d'un certain milieu formé par sa famille ou celui de son entourage. Mais à un moment donné il sort de son milieu à la faculté où il rencontre des personnes d'autres *ethnies*. Et tous ensemble, ils forment ce multiculturalisme, quelque chose de culturel. » Sebi parle de « milieu », « famille », « entourage », trois facteurs qui participent à la construction identitaire, qui suivent l'individu-étudiant dans son parcours quotidien et qui participe à la construction du *multiculturalisme*. C'est une définition large du multiculturalisme qui met l'accent sur le temps et le lieu d'origine, cela crée des différences, et ces différences se rencontrent dans le milieu universitaire multiculturel.

Georgiana, par contre, apporte une autre définition : « ça veut dire plusieurs personnes, de plusieurs cultures, rassemblées dans un milieu où d'une certaine manière, chacun doit s'adapter à un milieu principal. S'ils sont plusieurs, de plusieurs ethnies et (supprimer) qu'ils suivent un cursus en faculté dans la langue roumaine, il est possible de parler la langue roumaine, et, d'une certaine façon, leur langue

aussi. » Dans ce cas, Georgiana estime que dans le multiculturalisme on doit s'adapter à une culture principale, et dans notre cas, ce serait bien sûr la culture roumaine. Parler aussi leur langue « d'une certaine façon » veut dire que la langue maternelle est dans un second plan. De la même manière, on peut conclure que ce type de multiculturalisme met en avant une culture principale et laisse se manifester les autres cultures dans un second plan. Il y a donc une hiérarchisation culturelle, qui n'est pas formulé par les différents types de multiculturalisme.

George, étudiant roumain en Sociologie, vient ajouter une autre explication :

*« J'ai été moi aussi très intéressé par le sujet du multiculturalisme. Et finalement je me suis dit : mais dans notre université il n'y a pas de multiculturalisme parce qu'on a deux langues d'enseignement ou trois. Car le multiculturalisme signifie comprendre les gens, comprendre la culture. Si on le voit du point de vue étymologique ! Comprendre au moins quelque chose d'eux, comprendre les coutumes, la langue, la culture, les habitudes. Parce que sinon, ils deviennent l'Autre. C'est comme ça que je comprends le multiculturalisme. (...) Elle semble être multiculturelle (l'université)...mais elle est multiculturelle parce qu'il y a les trois langues d'étude. Mais, pour qu'elle soit multiculturelle je pense que d'un côté, il devra y avoir des collaborations entre les gens, si nous voulons qu'elle soit interculturelle. Que nous puissions communiquer les uns avec les autres pour pouvoir collaborer. Et ici je ne sais pas dans quelle mesure c'est réalisable ou c'est possible (mais pas les deux). Et un autre point : récemment j'ai entendu des discussions sur l'histoire de la faculté et d'où elle vient, ce qu'a été Bolyai et après comment elle a été transformée en université roumaine et je ne sais pas... dans quelle mesure et dans quels cercles on profite...et après... que des problèmes à la faculté. Mais, quand les gitans vont arriver à ce niveau (c'est à -dire au niveau universitaire), ça signifie qu'on est arrivé au multiculturalisme. »*

Pour George, le multiculturalisme signifie la compréhension et la connaissance de l'Autre. Quant à son application à l'UBB, on voit qu'il est assez indécis pour trancher si cela peut fonctionner ou pas. Il accepte le multiculturalisme du point de vue de l'organisation. Mais, il ajoute aussi un manque : la collaboration. Et pour celle-ci il faut dialoguer. De plus, il prend en considération son passé hongrois et les discussions concernant certains intérêts des personnes qui veulent

tirer profit des conséquences de cette politique. Il reste quand même vague sur ce sujet.

Paul, un autre étudiant roumain, en Philosophie, s'approche d'une autre conception sur le multiculturalisme, et sur la politique de l'université :

« *Quelle est ton opinion sur l'UBB comme multiculturelle ?*

*Paul : mmmm...bah comme ça, dans les couloirs ou comme ça, je n'ai pas trop rencontré de Hongrois. Il y a des groupes, de petits groupes. Comme ça, parfois on les voyait dans la cour. Mais t'arrêter et parler avec, ça non, non. Donc, des groupes séparés, très séparés. Donc le multiculturalisme a été comme ainsi: la spécialisation roumaine majoritaire et la spécialisation hongroise comme ça très minoritaire et mise en marge. C'est-à-dire que ce n'est pas comme dans à l'étranger où on va à une université et on peut interagir avec tout le monde. Je ne parlais non plus avec mes camarades, donc je ne dirais pas que je ne parlais aux Hongrois parce qu'ils étaient Hongrois...parce que ce n'était pas le cas. Je ne parlais pas avec mes collègues non plus. Ce n'est pas comme au lycée. Disons que comme espace commun, l'université offre...par exemple les cours qui sont dispensés dans les mêmes espaces lieux, et on va aussi à l'éducation physique. Un cadre strictement scolaire. Nous étions tous ensemble dans le même cadre et pourtant nous n'interagissions pas. Je ne sais pas pourquoi. Mais, je ne sais pas...ce multiculturalisme...*

*Qu'est-ce que tu comprends par multiculturalisme ?*

*Bah c'est ce, que nous vivons avec des coutumes, avec des cultures.*

*Et l'UBB que pourrait-elle faire pour le multiculturalisme ?*

*Elle n'a rien à faire. S'il y avait plusieurs Hongrois et alors nous serions obligés...*

*Mais les spécialisations hongroises et allemandes sont à peu près inexistantes. C'est-à-dire qu'est-ce qu'elle offre, l'université ? Elle offre la chance d'apprendre comme ci ou comme ça, mais il y a 2, 3, 4, 5 étudiants à la spécialisation hongroise et environ 2 à la spécialisation allemande. Et ils suivent les cours dans je ne sais pas quelle petite pièce et on ne les voit pas. Ils sont inexistantes.*

*Et c'est pour cela que je ne peux pas dire que je vis dans une université multiculturelle, parce que ça n'existe pas pratiquement. »*

Paul ne voit pas de multiculturalisme dans l'université à cause du manque de conversation entre les groupes, à cause de leur séparation. Si dans un premier temps il pense que l'université offre un cadre approprié pour le développement de cette politique, par les facultés en langues différentes et par l'usage d'un espace commun, au fur et à mesure, il s'approche d'une autre opinion. Dans les spécialisations des langues différentes il y a peu d'étudiants hongrois, en plus marginalisés. De plus, ils sont dans un espace *invisible*, ce qui les rend invisibles pour les autres aussi. Alors, pour ces raisons, Paul en arrive à la conclusion que le multiculturalisme n'existe pas pratiquement. En même temps, sa définition de multiculturalisme est floue. Pourtant, quand il s'agit de l'université il insiste sur le fait d'interagir et pas seulement de créer des spécialisations en langues différentes.

Si pour la plupart des étudiants roumains, le multiculturalisme était compris comme l'existence de plusieurs cultures, pour d'autres, en plus petit nombre, le multiculturalisme signifie au delà de cette pluralité culturelle, de la collaboration et du dialogue. On doit observer que les étudiants interviewés dans une première étape étaient originaires de régions différentes : la Moldavie et l'Olténie, des régions moins diversifiées du point de vue ethnique. En même temps, cela signifie que leur contact avec les Hongrois a été et reste dans beaucoup de cas plutôt réduit, parfois inexistant. Quant à George et Paul, ils viennent tous deux de Transylvanie, des milieux « multiculturels » (George avoue avoir passé son enfance parmi des Hongrois, Paul provient d'une famille mixte : sa grand-mère était Hongroise).

Parmi les étudiants hongrois, on a des opinions variées, sauf que cette fois-ci elles tendent vers la négation de l'existence d'une politique multiculturelle.

*« Bah déjà de son nom, elle a Babeş et Bolyai, c'est-à-dire qu'elles étaient deux universités séparées et elles se sont unies pendant le communisme...parce qu'il y avait des problèmes avec la minorité hongroise. Et pour les résoudre...voilà. Et oui, c'est un centre multiculturel, mais un peu affaibli, dans le sens où il n'a pas trop de valeur, il est fictif. Il me semble qu'il est fictif dans le sens où il ne représente plus depuis des années ce qu'il devrait représenter. Moi je pense que oui, il l'a*

représenté, parce que plusieurs personnes importantes proviennent de cette université. Mais, par exemple, 3000 d'étudiants entrent à FSEGA. L'université est devenue tout simplement une question matérielle, de production d'argent. C'est multiculturel parce que nous avons aussi des Chinois qui étudient, des Coréens, des Russes, on a de tout...C'est ça, c'est mixte et c'est ce que je comprends par multiculturalisme.

(...) *Le multiculturalisme est bon parce qu'il y a ces bourses, comme Erasmus, celles d'où les projets arrivent, mais c'est à peu près tout. Ca dépend aussi des spécialisations de faculté. Je pense qu'en Lettres il y a beaucoup plus d'étrangers et il y a beaucoup plus de contacts avec eux qu'en Archéologie.*» (Levente)

Le multiculturalisme a existé, mais aujourd'hui sa présence est de moins en moins sentie, dans l'opinion d'Levente. Il met en avant la qualité de l'université qui affaiblit, mais aussi les bourses et les projets qui donnent des chances aux étudiants et à la politique multiculturelle. Cette politique est liée, dans sa perspective, à la qualité de l'enseignement. Dans ce sens, une université qualitative attire des bourses, des étrangers et contribue à la multiculturalité dans l'université.

Eddy, étudiant hongrois en Philosophie définit le multiculturalisme comme «*plusieurs ethnies et une cohabitation pacifique* ». Quant à BB,

«*Ils veulent le faire croire, mais on n'a pas encore d'université multiculturelle...parce que...il n'y a pas de cohabitation pacifique puisque l'une des deux parties veut se séparer et l'autre non. C'est-à-dire, si eux, ils veulent se séparer...*

*Eux, ça veut dire qui ?*

*Les Hongrois, car les Allemands ne veulent pas se séparer. Nous, nous promouvons les nôtres, les autres les leurs et ainsi de suite. Mais l'idée vient de quelques personnes qui manipulent...moi je le sais, j'ai eu des cours avec un d'entre eux... Et celui-là il était très uuuu (fou) et il voulait la séparation. C'est en relation avec les affaires qu'il avait avec M. Marga (le recteur à l'époque)...et maintenant je ne sais pas où il est encore...enfin, dans le Senat. »*

«*De notre point de vue, «B-B» n'est pas une université multiculturelle (...) nous, c'est-à-dire le mien et celui de plusieurs personnes...surtout après l'incident*

*des panneaux, et pas seulement. Et la situation avec les professeurs qui ont été licenciés à notre faculté, ceux de la fac de Physique...donc le multiculturalisme signifie...plusieurs langues...c'est-à-dire une survie paisible avec les minorités, et de toute façon, à Bruxelles, l'université "Babeş-Bolyai" est connue comme une université multiculturelle, ce qui n'est pas vrai. » (Robi).*

Le multiculturalisme est perçu cette fois au niveau des relations qui existent entre les enseignants qui ont aussi différentes fonctions dans l'administration de l'université. La séparation demandée par certains professeurs Hongrois, considérés comme déraisonnables par Eddy ne fait que s'opposer à la politique multiculturelle. Le conflit des panneaux participe aussi à la déconstruction de l'idée multiculturelle. Les deux étudiants donnent la même définition au multiculturalisme qui voudrait une relation *paisible/pacifique*. Etant donné les mécontentements observés, la politique ne peut cependant pas s'accomplir dans l'université à cause de certaines personnes.

Istvan, étudiant Sicule, ne voit pas de multiculturalisme non plus dans l'université :

*« Qu'est-ce que signifie pour toi le multiculturalisme ?*

*Mmmm...ça c'est une question, c'est une question très bonne....enfin, il devrait exprimer une très bonne entente, et de la paix, de la convivialité entre les gens avec des origines culturelles très différentes. Oui c'est ce qui fait de l'harmonie.*

*Et l'UBB est-elle une université multiculturelle ?*

*(il soupire gravement)...je ne crois pas, je ne crois pas. Ma perspective est certainement une perspective ethnique, donc je ne peux pas... (une pause très longue). D'une certaine façon le multiculturalisme devrait signifier que nous avons des chances égales, que nous avons des informations, toutes les informations nécessaires dans notre contexte culturel, et dans notre pensée maternelle par exemple. Ce serait ça. Un autre point serait que, si nous voulons tendre vers le multiculturalisme parfait... ce serait une chance de faire entendre nos idées dans le cadre de l'université. Mais c'est aussi notre faute parce que nous nous ne faisons pas entendre. Il devrait être mis en pratique pour que nous ayons une certaine position. Donc, le plus correctement. »*

Istvan est parmi les étudiants qui ne croient en aucune forme de multiculturalisme adoptée par l'université. Si sa définition de ce concept s'approche de la plupart des autres définitions des étudiants, il a une autre perspective de l'application du multiculturalisme. Les droits que l'université envisage d'offrir aux minorités sont niés dans ce cas. Istvan pense qu'il n'y a pas de chances égales, pas assez d'informations adaptées à chaque *ethnie* et surtout qu'ils ne sont pas écoutés par l'administration. En même temps il assume sa perspective « ethnique ».

Norbert donne une définition plus large au multiculturalisme :

« *Qu'est-ce que tu comprends par multiculturalisme ?*

*C'est le fait qu'il y a disons des Hongrois, des Roumains, des Gitans...disons que ça c'est le multiculturalisme.*

*Il s'agit alors de la diversité ?*

*Oui. Il y a de la diversité à l'UBB, mais c'est ici que tout s'arrête.*

*(...) Bah...le multiculturalisme signifierait que nos professeurs puissent parler, à part le roumain, le hongrois aussi, et donc en deux langues. Et qu'ils puissent tenir les cours en hongrois aussi. Le multiculturalisme signifierait qu'au moment où il y a plusieurs étudiants qui arrivent pour des programmes d'étude, qu'on puisse leur assurer les cours. Non pas dans leur langue, mais dans des langues de circulation internationale, comme le français, l'allemand, l'anglais. Parce que chez nous les profs ne savent pas bien parler anglais. Deuxièmement : cela signifierait des activités culturelles où sont engagées toutes les minorités ou les groupes ethniques ou je ne sais pas...non pas seulement les Hongrois...disons les Français de Cluj avec tout le monde...un club de lecture, disons. Je sais que c'est de science fiction, mais à l'étranger je ne sais pas...mais ça se passe à peu près comme ça. Des fêtes multiculturelles et ainsi de suite. Ah oui, et un autre point, et qui très important pour Cluj : le multiculturalisme signifie aussi gastronomie, il signifie je ne sais pas, de la musique. Parce que moi par exemple, j'ai beaucoup plus de choses en commun avec les Roumains de Cluj qu'avec un hongrois de la région sicule. »*

Sa définition appropriée à l'université dépasse le cadre académique. Dans l'université il voit le multiculturalisme comme de la diversité seulement. Pourtant, en définissant le multiculturalisme, sa signification est beaucoup plus large et dépasse

les bords de l'université. Norbert voit le multiculturalisme depuis le haut de la hiérarchie (il commence par les enseignants qui ne parlent pas hongrois, ni d'autres langues de circulation internationale), passe par les étudiants, qui eux non plus ne s'impliquent pas dans des activités culturelles, et arrive jusqu'à un multiculturalisme qui pourrait impliquer tout le monde (par les fêtes multiculturelles, la gastronomie, la musique). C'est important de remarquer qu'il fait une liaison entre le multiculturalisme de l'université et celui de la ville. C'est une politique qui devrait se manifester parmi les enseignants, les étudiants et les habitants de Cluj aussi. Mais l'université, comme on l'a déjà noté, n'assume pas un multiculturalisme qui dépasserait les « murs » académiques. Norbert envisage un multiculturalisme disons *idéal*, puisqu'il contient toutes les formes décrites par M. Feischmidt : descriptif, normatif et critique, en prenant les bons points de ceux-ci. Attila aussi voit le multiculturalisme dans un contexte plus large et pense que « *B-B* n'est point une université multiculturelle n'ayant pas un milieu multiculturel où elle pourrait se développer » (Cluj a été sous l'administration de Funar quand même pendant 12 années).

Le multiculturalisme est perçu parfois aussi d'une manière positive par plusieurs étudiants hongrois ou Sicules :

*« Donc, pour moi, oui, bien sûr, UBB est multiculturelle. Donc, moi je fais mes études en allemand, mais il y a aussi la spécialisation hongroise, roumaine, je pense française et anglaise. Elle est multinationale, disons comme ça. »* (Szabi, Sciences Economiques).

*« Du moment que moi j'étudie dans la spécialisation anglaise, ça veut dire que moi, je suis en relation avec d'autres nations, des Erasmus, des gens d'Afrique, des Etats Unis, ah ah...et de l'Union Européenne. Moi, concernant mes propres expériences, je peux dire que BB est multiculturelle, mais je ne sais pas si un étudiant de la spécialisation roumaine aurait les mêmes expériences que moi (...) Nous avons bien sûr de petits groupes, mais ce n'est pas conformément aux nations, mais plutôt aux orientations.*

*Qu'est-ce que tu comprends par multiculturalisme ?*

*Ça c'est intéressant parce que dans ces derniers temps, quand est-ce que cela s'est passé ?...en 2008 Angela Merkel a dit que le multiculturalisme ne fonctionne pas en Allemagne. Je ne sais pas quand il a été initié. Mais pour moi le multiculturalisme signifie que plusieurs nations essaient de cohabiter dans une entente légale. Dans un cadre légal, tu vois ? Et dans un cadre où tout le monde échange des expériences. Et ils sont dans une relation ...non pas de subordination ou hiérarchique, mais surtout dans une relation d'échange d'idées et de caractéristiques. » (Rebeka, Sicule, Etudes Européennes).*

*« Mmm...oui, c'est une université multiculturelle...parce que, d'après ce que j'ai observé nous avons des cours auxquels vont des étudiants roumains et hongrois, et finalement ils arrivent à discuter à un certain moment.*

*Qu'est-ce que multiculturalisme signifie pour toi ?*

*Plusieurs ethnies qui interagissent.*

*Et donc il y a des interactions ?*

*Bien sûr, oui. » (Ildi, hongroise, Faculté d'Histoire, spécialisation hongroise)*

*« Si on prend la signification comme mono culturel et multi culturel, bien sûr que l'UBB est une université multiculturelle. C'est vrai, mais je ne sais pas donner une réponse plus longue que ça.*

*Pourquoi considères-tu l'UBB multiculturelle ?*

*Donc, dans une société, parce que nous à la faculté, nous sommes une société, avec plusieurs ethnies, mais non pas seulement des ethnies, mais aussi plusieurs types de religions, et d'origines sociales différentes ...ou je ne sais pas...je veux dire qu'on ne parle pas seulement de 2 ou 3 ethnies...Mais, par exemple, moi j'ai des collègues allemands, des Erasmus...Ils étudient le roumain, mais ils ne le comprennent pas. Mais les cours, aucun professeur ne les fait en anglais. C'est tout en roumain. Il leur explique de quoi il s'agit et c'est tout. Ah ah...je ne sais pas...ça c'est vraiment une question très problématique. Disons que c'est la politique de la faculté. » (Csabi)*

On voit alors que pour certains étudiants le multiculturalisme existe, ici on a pris des cas différents d'étudiants de plusieurs spécialisations. Le multiculturalisme

selon eux n'est pas tant porté sur les relations roumaines-hongroises, mais plutôt sur les relations avec les étudiants étrangers. La définition du multiculturalisme est toujours la même : une relation de paix « légalisée » entre plusieurs *ethnies* ou nations. Ils voient que l'université leur offre les outils nécessaires pour accomplir cette politique.

Alors, si nous essayons d'interpréter le multiculturalisme en partant des opinions des étudiants, nous arrivons à plusieurs définitions, souvent larges et confuses. Déjà, dans la littérature spécialisée de multiples formes de multiculturalisme se dégageaient dans différents domaines et contextes. Dans le cas des étudiants, on a quelques définitions assez simplistes qui pourraient correspondre aux différentes formes de multiculturalisme. On pourrait résumer leurs définitions de la manière suivante :

- dans un premier temps le multiculturalisme est perçu comme diversité (des *ethnies*) ; c'est un type de multiculturalisme descriptif. La plupart de ceux qui ont décrit ainsi le concept sont des étudiants Roumains.
- viennent ceux qui mettent l'accent sur une compréhension paisible entre plusieurs groupes ethniques ; ici on peut parler du multiculturalisme critique puisqu'on insiste surtout sur le caractère dialogique. Ceux qui définissent le multiculturalisme ainsi sont autant Roumains que Hongrois. Pourtant, cette définition, pour certains d'entre eux ne s'applique pas totalement dans l'université. Par contre, ils voient des groupes séparés et des *conflits*, même entre les enseignants.
- enfin il y a ceux qui voient le côté institutionnel. Cette définition s'approche d'un multiculturalisme normatif. La plupart des étudiants considèrent BB multiculturelle parce qu'elle leur offre la possibilité d'apprendre dans plusieurs langues. Pourtant, parmi des étudiants hongrois/sicules il y a aussi des critiques. Leur mécontentement est lié au manque de spécialisations en hongrois pour toutes les facultés ou au manque des droits égaux dans le cadre décisionnel.

La définition que l'université avance et qui se superpose avec le multiculturalisme normatif ne correspond pourtant pas à celle d'une bonne partie des étudiants qui insistent sur un *dialogue* interethnique et sur une relation d'*échange*. Leur multiculturalisme n'est pas isolé à l'université, mais s'intègre aussi dans la ville de Cluj. La simple existence de plusieurs *ethnies* et de plusieurs spécialisations peut être vue en effet comme l'existence de plusieurs frontières qui nourrissent la séparation des étudiants. Le « dialogue » serait nécessaire pour la construction d'un vrai multiculturalisme et ici est demandée l'implication des enseignants, autant que celle des étudiants.

## Chapitre 3 : Les nationalismes

Le risque d'un manque de dialogue entre les étudiants pourrait participer à la construction des frontières interethniques et même nourrir les nationalismes extrémistes. Dans ce dernier chapitre nous allons suivre les manifestations des nationalismes roumains et hongrois parmi les étudiants intégrés ou pas à des organisations nationalistes extrémistes.

Le nationalisme selon la définition de Benedict Anderson est une communauté politique imaginaire et imaginée comme étant intrinsèque limitée et souveraine (Anderson, 2000 : 11). La seule fondation du nationalisme est une idée ; le nationalisme est une perspective particulière ou un style de pensée. L'idée qui se trouve au centre du nationalisme est l'idée de la « nation ». L'origine de ce mot se trouve dans le latin « *natio* » qui signifie quelque chose d'inné (Greenfeld, 1992 : 3-4). La caractéristique d'inné existe encore aujourd'hui, la nation étant perçue comme un fait primordial et le nationalisme comme quelque chose de naturel. Anderson propose de comprendre le nationalisme non pas par rapport à une idéologie politique soutenue consciemment, mais par rapport à des systèmes cultureaux plus larges qui l'ont précédée: la communauté religieuse et la monarchie dynastique. Les deux vont se perdre peu à peu à partir du Moyen Age. Deux autres formes de manifestation de l'imaginaire vont se répandre en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle : le roman et le journal. Ceux-ci offraient les moyens techniques pour la « re-présentation » de la communauté imaginée qui est la nation. La fiction s'est infiltrée doucement, mais constamment dans la réalité, créant cette remarquable confiance en la communauté anonyme qui représente le trait caractéristique des nations modernes (Anderson, 2000 : 16-38).

Le « réveil » de la conscience nationale roumaine moderne s'est fait en deux étapes. La première est « L'Ecole Transylvaine » de la fin de XVIII<sup>e</sup> siècle, un mouvement intellectuel et social qui est apparu en réponse ou en réaction aux politiques de l'Empire des Habsbourg, gouverné par des élites traditionnelles calviniste et unitariens hongrois et luthériens allemands. Les Roumains, étant Orthodoxes, étaient exempts des droits civils et politiques. Une deuxième étape a été marquée par le travail de la « génération 1848 », un mouvement artistique,

intellectuel, et finalement politique qui a apporté l'influence du nationalisme libéral de Valachie et de Moldavie du XIXème siècle (Dobrescu, 2003 : 395-396).

Vintila Mihailescu écrivait en 1991 dans l'article « Nationalité et nationalisme en Roumanie » : « Ce va-et-vient « naturel » entre « nationalité » et « nationalisme » est dû au fait que l'identité nationale est, par sa nature même, xénophobe. Mais il s'agit là d'une xénophobie à la paysanne dont les particularités sont encore à préciser ». Les « exploiteurs » des villages (qui peuvent être des commerçants, des artisans etc., roumains ou pas) deviennent les premiers ennemis-étrangers des roumains « paysans » (Mihailescu, 1991 : 5). Le communisme continue sur le même modèle, mais cette fois-ci on parle de « peuple » prolétarien contre les « usurpateurs ». Il y a même une analogie de structure entre nationalisme et communisme : les deux s'appuient sur la même dominance des valeurs communautaires et ainsi ils ont un penchant semblable pour le totalitarisme. Ce rapprochement entre communisme et nationalisme se manifeste par un commun éloignement par rapport à la démocratie du citoyen libre et égal aux autres citoyens (Mihailescu, 1991 : 6-7). Durant la période communiste, on marquait son identité et on réglait ses relations sociales dans et par un jeu de rôles polaires : *nous*, le peuple et *eux*, le Pouvoir. Plus tard, après la Révolution, la structure reste la même, sauf que *eux* devient une communauté ethnique (d'abord les Hongrois, puis les Rroms). Nous voici de plain-pied dans le nationalisme (Mihailescu, 1991 : 9).

A partir d'une base nationaliste, plusieurs partis et associations sont arrivés à promouvoir l'ultranationalisme. L'organisation qui a ouvert cette forme d'extrémisme en Roumanie est Vatra Romaneasca, établie à Târgu-Mures en 1990. Son idéologie de base a été l'antimagyarisme. C'est elle qui a créé aussi le PUNR (Le Parti pour l'Unité Nationale des Roumains), qui est devenu en quelques années le plus important parti nationaliste de Roumanie. Son leader a été Gh. Funar, le maire de Cluj-Napoca pendant 12 ans. Le parti qui l'a remplacé est le PRM (Le Parti de la Grande Roumanie) qui existe encore aujourd'hui (Andreescu, 2003 : 29).

Anne-Marie Losonczy et András Zempleni mettent en question l'assimilation implicite de la patrie avec la nation et du patriotisme avec le nationalisme politique. D'un point de vue ethnologique, disent-ils, il conviendrait de distinguer le nationalisme du patriotisme et la nation de la patrie. Les auteurs appliquent cette différence en considérant le cas de la Hongrie. Premièrement, il y a une différence

entre la *terre hongroise* vue comme territoire politique ou comme territoire patriotique. Le dernier n'est réductible ni à une aire géographique, linguistique ou résidentielle, ni à un territoire proprement politique. De plus, dans le cas hongrois il faut ajouter aussi l'idée d'*insularité* (celle-ci renvoie à l'idée de solitude des Hongrois et à une origine ethnique et à une histoire particulières) (Losonczy et Zempleni, 1991 : 2-4).

Dans le cas de la Roumanie, le rôle joué par l'église Orthodoxe Roumaine est un facteur important dans l'essor du nationalisme est. Les tendances extrémistes dans le cadre de la BOR (Biserica Ortodoxa Romana/ l'Eglise Orthodoxe Roumaine) suivent la ligne historique de son adhérence au mouvement légionnaire entre les deux guerres mondiales. D'un côté, le mouvement légionnaire s'est défini comme mouvement chrétien orthodoxe, le rituel orthodoxe empruntant le culte des morts, la pratique du carême et de la prière. De l'autre côté, les prêtres orthodoxes ont été un important support du mouvement légionnaire, les ambiguïtés du Synode - qui partageait une grande partie des valeurs légionnaires - dérivant de sa duplicité (Andreescu, 2003 : 41).

En Roumanie, en général l'extrémisme de droite suit la tradition légionnaire qui assure sa dimension chrétienne-orthodoxe. Ce mouvement, développé entre les deux guerres mondiales, a promu la thèse de l'identité résultant de l'association du « roumanisme » ou de la nationalité roumaine et l'orthodoxie. Il a soutenu le culte de l'histoire glorieuse et a vu dans les Juifs, les Tsiganes et les homosexuels un danger pour le fond national traditionnel. Avec les Hongrois, il y avait une compétition symbolique, ceux-ci accusant la communauté de révisionnisme. L'actuelle extrême droite reprend la plupart de ces thèmes, ajoutant aussi le culte des héros de la IIème Guerre mondiale (le maréchal Ion Antonescu) ; et ils réclament également les territoires pris par l'URSS. Au début des années 2000, l'organisation la plus visible qui se mobilise au nom de la droite et assume la sympathie légionnaire est la Noua Dreapta (La Nouvelle Droite). Elle est présente dans les rues de Bucarest et d'autres grandes villes, mais surtout dans les universités (Andreescu, 2003 : 14-15).

## Section I : La Nouvelle Droite

La Nouvelle Droite (ND) se présente comme un mouvement et non pas comme un parti. En effet, lors d'une discussion avec le président de la ND de Cluj, étudiant à l'université Polytechnique de Cluj et en Sciences Economiques à BB, il a manifesté son mépris envers les partis et la politique d'aujourd'hui. Mais, de l'autre côté, au cours de la conversation, il a évoqué aussi l'alternative de l'établissement d'un parti de la ND<sup>60</sup>. Ainsi, on peut voir aujourd'hui sur le site de la ND qu'ils recueillent des signatures pour l'établissement du Parti Nationaliste. L'interview s'est déroulée dans un café-bar de Cluj, *Zorki*, que je savais fréquenté par certains membres de la ND.

Pour avoir plusieurs informations sur cette organisation, j'ai utilisé aussi leur site internet. A la question : « Qu'est-ce que c'est la ND ? » qu'on trouve sur leur site internet, on peut lire : « dès son établissement, en 2000, nous menons une lutte permanente de réveil des consciences et d'avertissement sur les dangers qui menacent le *neam* roumain. Par tout ce que nous entreprenons, nous voulons contribuer à la résurrection identitaire et spirituelle des Roumains de partout. »<sup>61</sup>

Parmi les objectifs de la ND, le premier est : « La protection du caractère national, souverain, indépendant, unitaire et indivisible de l'Etat Roumain. L'éradication de toute forme de séparatisme ethnique ou territorial. »

Ici on fait référence bien sûr au séparatisme hongrois, et plus précisément, aux revendications territoriales de la Région Sicule.

Quant à l'orientation doctrinaire de la ND, il poursuit : « En tant que nationalistes de droite, nous nous définissons par la croyance en Dieu, l'amour de *Neam*, la dévotion pour la Patrie et le respect envers la Tradition : la Nouvelle Droite est envisagée comme une droite nationale, sociale et chrétienne, située sur une filiation continue qui commence avec Mihai Eminescu et s'ensuit par Nicolae

---

<sup>60</sup> Même pendant l'interview, il utilisait rarement le nom entier de Noua Dreapta, en préférant l'abréviation ND, et parfois il disait le nom en chuchotant. Cela s'explique par le fait qu'on se trouvait dans un café-bar avec beaucoup de monde autour, mais aussi parce qu'il disait des choses que qui normalement n'étaient pas (encore) officielles.

<sup>61</sup> <http://www.nouadreapta.org/objective.php>.

Paulescu, Nae Ionescu, Nichifor Crainic, Corneliu Codreanu, Ion Moța, Paul Marin, Alexandru Cantacuzino, Mircea Eliade, Constantin Noica, Dumitru Stăniloae. » Tous ces noms représentent des intellectuels roumains nationalistes, certains étant membres du mouvement légionnaire d'entre deux guerres. Aujourd'hui, l'organisation possède environ 6000 membres, conformément aux données trouvées sur leur site.

« En tant que nationalistes de droite, nous nous définissons par la croyance en Dieu, l'amour de *Neam*, la dévotion pour la Patrie et le respect envers la Tradition. La Nouvelle Droite en envisageant une droite nationale, sociale et chrétienne, se situe dans une filiation continue qui commence avec Mihai Eminescu et s'ensuit par Nicolae Paulescu, Nae Ionescu, Nichifor Crainic, Corneliu Codreanu, Ion Moța, Paul Marin, Alexandru Cantacuzino, Mircea Eliade, Constantin Noica, Dumitru Stăniloae. »

L'organisation utilise comme symbole la croix celtique, symbole utilisé à présent par plusieurs mouvements de White Power ou néo-nazis, et qu'elle a adaptée à l'*identité* roumaine, en l'appelant la croix de Maramures. En effet, cette croix est présente dans les églises roumaines et a aussi une signification chrétienne d'actualité.



Photo 8 :

Trinité (Troita) de Maramures de type croix celtique, construite à Bucarest.

Source :

<http://www.nouadreapta.org/simbolistica.php>

Les activités de la ND sont fréquentes et varient chaque année : ils fêtent Corneliu Zelea Codreanu en Italie, Avram Iancu en Transylvanie, ils font des manifestations pour la Grande Roumanie à Chisinau, des marches pour la « normalité » à Bucarest, ils fêtent le jour du drapeau ou les héros de la résistance anticomuniste. La filiale de Cluj fête constamment le 14 ou le 15 mars le « 1848 ». Le nom de cette fête n'est point 1848, mais étant donné que la manifestation a changé d'une année à l'autre, le thème principal étant resté le même : la révolution de 1848. La date est aussi incertaine puisque cette fête est surtout une *contre-fête*. En effet, le 15 Mars est le jour national des Hongrois. Ils fêtent aussi la révolution de 1848, le 15 Mars marquant l'éclatement de la révolution de Pesta (aujourd'hui Budapest), quand les Hongrois se sont soulevés contre l'Empire des Habsbourg. Cette fête est appelée dans la culture hongroise, le Jour des Hongrois de Partout. C'est une année de confrontation roumaine-hongroise, le nationalisme roumain étant à son origine. Les hongrois voulaient construire un Etat hongrois qui aurait contenu la Transylvanie sans que les roumains n'y soient représentés. De l'autre côté, les Roumains s'y sont opposés et ont demandé plusieurs droits et libertés. Il y a eu plusieurs batailles conduites par Avram Iancu (roumain) et Lajos Kossuth (Hongrois). Pour les deux groupes ethniques, 1848 signifie le moment d'éclatement des nationalismes, sauf que les Roumains de Transylvanie ont construit leur identité nationale par opposition à l'identité hongroise.

Ainsi, le 15 mars 2008, à l'occasion du Jour des Hongrois de Partout, la ND organise une réunion contre le « séparatisme hongrois », surtout contre les revendications des organisations nationalistes hongroises qui ont demandé l'autonomie territoriale de la Région Sicule. L'espace a été « ethnicisé », dans le sens où les hongrois fêtaient cet événement à l'église St Michel et les roumains devant le monument de Michel le Brave. Les slogans utilisés par l'organisation roumaine ont provoqué le côté hongrois : « Clujul nu e Kolozsvár ! » (Cluj n'est pas Kolozsvár), « Afara, afara, cu ungurii din tara ! » (Hors du pays les Hongrois) et un jeune lycéen hongrois qui portait le drapeau hongrois a été battu par des membres de la ND, incident rapporté dans des articles de plusieurs journaux et fait également attesté par plusieurs étudiants hongrois. Dragos, le président de la filiale ND de Cluj,

dit que ceux qui ont battu le jeune n'étaient pas des membres de son organisation, mais tout simplement des manifestants roumains et supporteurs de football.

Dans le même « esprit » les membres de la Nouvelle Garde Hongroise (Uj Magyar Garda) ont manifesté le 1<sup>er</sup> décembre à Cluj les 91 ans de l'établissement du bataillon Sicule. La police est intervenue rapidement dans ce cas et aucun conflit n'a eu lieu, malgré la présence de plusieurs membres de la ND étaient présents aussi.

L'année suivante, ND manifesta à la « Marsul Memorial Avram Iancu », une fête dédiée à Avram Iancu. En 2010, ils vont manifester le 14 mars pour ne pas avoir reçu l'approbation de la mairie pour fêter le 15, en même temps que les Hongrois. Cette fois-ci, ils vont manifester contre la régionalisation de la Roumanie et contre l'autonomie de la Région Sicule. En 2011, la manifestation se déploie entre le 14 et 20 mars pour fêter la semaine culturelle Avram Iancu et en 2012 ils organisent de nouveau la « Marsul Memorial Avram Iancu ».

Pendant une de mes années passées dans une résidence universitaire, l'un de mes voisins était à ce moment-là le porte-parole de la ND. Etudiant en Philosophie, originaire d'une ville du Sud-Est de la Roumanie, Horia représentait la filiale de Cluj. Sa présence en tant que membre de la ND ne s'est fait sentir dans la résidence qu'une seule fois, lors d'une manifestation anti-homosexuelle où il a participé par la distribution d'affiches contre l'homosexualité. Les étudiants de la même résidence n'ont pas pris au sérieux son activité. Pourtant, deux de ses voisins, hongrois, qui le connaissaient et savaient qu'il faisait partie de la ND, se sont sentis offensés, d'autant plus qu'il choisissait les chambres où il laissait sous la porte les petites affiches. Il se manifestait rarement en tant que membre de la ND dans la vie quotidienne. Cependant, l'espace virtuel et son espace intime lui laissaient plus de liberté. Des affiches racistes, des groupes de rock néo-nazis, des sites internet *white power*, des tatouages laissent ses collègues ou tout simplement les autres étudiants voir ses orientations politiques. Il est de plus le bassiste d'un groupe de rock ultra-orthodoxe.

Eddy, étudiant hongrois, collègue de Horia raconte :

« *On parle de Horia, le porte-parole de la Nouvelle Droite et de son attitude cordiale, la plus cordiale de tous ces Roumains de mon cours...si tu me hais, crache-moi à travers ! C'est ça ce que je n'aime pas, l'hypocrisie. Si tu me hais, allez ! Au revoir !* »

*Paul, roumain, lui aussi étudiant en Philosophie, a connu Horia :*

« *hmmm...je sympathise avec lui comme ça, à la limite une blague, mais pas plus...*

*Comment tu sais qu'il fait partie de la ND ?*

*C'est lui qui me l'a dit. Il a affiché quelques articles sur internet et il envoyait des links...ou bien sûr messenger<sup>62</sup>, il avait un blog je pense ou je ne sais plus. Et à un moment donné il avait une certaine photo avec une affiche nazie. Et quand je l' lui ai demandé ce qu'il faisait avec cette photo-là, il m'a dit : hahaha...peut-être que tu ne vas pas aimer, mais... »*

---

<sup>62</sup> Système virtuel de messagerie instantanée

A présent Horia est doctorant en Philosophie, mais, il n'est plus le porte-parole de l'organisation.

Dani est le président de la ND Cluj depuis ses 18 ans. Il a débuté à Baia-Mare, sa ville d'origine, dans ND Maramures. Il dit sur la ND qu'elle a 5 « piliers » (c'est-à-dire des membres permanents qui s'impliquent beaucoup dans l'organisation), dont un est hongrois, mais refuse de donner d'autres informations à leur sujet. Comme les autres membres de la ND, il est contre l'Union Européenne, contre la globalisation et contre le multiculturalisme. Pour lui, la tradition, la religion, le *neam* sont essentiels, tandis que tous les autres éléments importés peuvent faire surtout du mal. On observe une grande ressemblance entre le type de nationalisme dont il parle et celui de l'artiste roumain Dan Puric.

Nous avons choisi de parler de Dan Puric à cause de sa soudaine célébrité en tant qu'écrivain. Son premier livre sorti en 2008 s'appelle « Cine suntem » (« Qui sommes-nous ») et a été parmi les livres roumains les plus populaires de cette année-là. Il a tenu des conférences, dont une a eu lieu à Cluj, dans l'Auditorium de l'UBB. La salle était pleine d'étudiants, la plupart étant des étudiants roumains en Théologie et le plus probable des membres ASCOR. ASCOR est une autre organisation de jeunes étudiants roumains et orthodoxes qui participent parfois avec les membres de la ND à différentes manifestations. La religion joue encore un rôle très fort dans l'extrémisme de droite, surtout qu'elle a été en Roumanie dès son origine. La conférence a commencé et a fini par une prière à laquelle ont participé presque toutes les personnes présentes. Puis, la discussion a continué sur l'homme *nouveau* de communisme, sur le roumain qui s'y est opposé, sur le roumain confus etc.

« Cine suntem » reprend l'idée de l'identité nationale roumaine. Le livre ne contient pas de passages directement xénophobes, mais laisse place aux interprétations. C'est la recherche d'une identité roumaine *authentique*, qui passe par le paysan idéalisé, l'intellectuel pionnier dans la lutte nationale, l'orthodoxie, l'opposition au communisme et aux éléments *artificiels* importés aujourd'hui de l'*Occident*, surtout contre la globalisation.

« Qui sommes-nous, comme cri identitaire, dans le but du réveil de la conscience nationale, est apparu clairement pour la première fois, dans notre culture sociale, politique et historique, avec l'Ecole Transylvaine (*Scoala Ardeleana*) ; il a été poursuivi par les *pasoptisti* (*participants à la Révolution de 1848*) obligés de se définir envers le monde moderne et civilisé ; ce cri est devenu plus tard représentant de la spécificité nationale, de la particularité de l'ethnique roumain, par Mihail Kogalniceanu, Alecu Russo, B.P. Hasdeu, en complétant la cristallisation d'une nouvelle direction sociale, avec Titu Maiorescu, qui à cette époque se demandait : *Comment évoluons - nous et par quels moyens ?* La température morale et culturelle créée par la société « Junimea » rend possible la manifestation sans précédent dans la culture politique, du summum de la conscience nationale qui a été Eminescu. (...) Quelle compréhension chez Eminescu, d'un phénomène, dans l'étonnement de sa vulnérabilité, envers la naissance de la conscience nationale dans la blessure de la Transylvanie. » (Puric, 2008 : 142).

Les éléments qui existent dans les livres de Dan Puric peuvent se retrouver chez les membres de la ND, parfois même exposés de manière plus tranchante. Ion, étudiant en Histoire, présent aux manifestations de la ND et dans une relation d'amitié avec ceux-ci, parle même d'un « mouvement puricist ». Il se montre ouvert au type de nationalisme roumain exprimé par Dan Puric et à l'orthodoxie. Il mentionne qu'il n'est pas membre de la ND, mais sympathisant. Il refuse de l'être parce qu'il n'aime pas le type de nationalisme manifesté par l'organisation, qui, dit-il, s'approche beaucoup du nationalisme communiste. Dans le même temps, il est à la recherche d'un équilibre intérieur dans l'orthodoxie. Il ne va pas à l'église, préférant lire et faire des prières seul chez lui. De plus, il refuse d'aller aux églises « modernes », de la ville, qui sont dans une relation trop étroite avec l'Etat et la politique. Ce qu'il préfère c'est « la petite église en bois, en haut de la montagne » (Ion). Comme ses amis de la ND, Dragos et Horia, ils écoutent le même genre de musique (rock) et sortent dans les mêmes bars (Zorki, Atelier, Hard Rock etc., jamais dans les bars hongrois). Les « croyances » nationalistes combinées avec un état alcoolisé, peuvent donner naissance aux conflits. Certains étudiants roumains, collègues à la faculté d'histoire avec Mircea affirment avoir assisté un soir, à l'agression par Ion, d'une fille inconnue, pour le seul motif qu'elle était de la région Sicule. Dans leurs cas, le « partage » des amis se fait aussi en fonction de leurs orientations politiques. Depuis qu'il sort avec les membres de la ND, Mircea s'est

éloigné de ses anciens amis non seulement parce qu'ils ne sont pas nationalistes, mais aussi parce qu'ils ont des Hongrois dans leur groupe. Dans le nouvel entourage de Ion, il y a aussi d'autres étudiants, sympathisants de la ND, que j'ai vu participer à certaines manifestations de l'organisation.

Une soirée avec eux s'est déroulée dans le même bar, Zorki. A part moi, il n'y avait qu'une seule fille, la copine d'un des jeunes hommes présents. Elle participe aussi, avec son copain, aux différentes manifestations de la ND. On sait que les filles sont très peu représentées dans ND (environ 20% d'après Dragos) Autour d'une bière, les discussions se sont portées sur des émissions TV de divertissement ou de politique, des concerts rock, de la musique rock et quelques blagues anti-juifs. Certains d'entre eux, écrivent aussi dans leurs blogs sur des questions liées à la politique roumaine, cela a été un autre sujet de discussion abordé.

Les étudiants, roumains ou hongrois, se montrent méfiants à l'égard de cette organisation. Si les Roumains sont plutôt indifférents ou ne prennent pas au sérieux leurs actions, pour les étudiants hongrois leurs actes peuvent devenir menaçants ou offensants.

*« J'évite ceux de la Garde Civique Hongroise, comme j'évite ceux de la ND.*

*Est-ce que tu as vu des manifestations ?*

*Bah oui, le 15 Mars. C'était à l'église St. Michel...il y avait la messe religieuse et la cérémonie et tout ce que tu veux. Et ils ont défilé en sortant et en en faisant le tour. Et ici au clocher, au monument Memorandistilor, il y avait quelques personnes de la ND, avec les t-shirts, les drapeaux...et ils criaient. Je suis passée, je les ai un peu regardés...et je me suis dit bon, des bêtises comme ça... » (Lia)*

*« Je ne connais personne de la ND, et franchement je ne le veux même pas. J'ai entendu qu'ils sont skinhead entre autres...et le mec d'Allemagne (un ami à lui) a demandé à l'un d'entre eux pourquoi il était skinhead. Et le mec a répondu qu'il n'aimait pas les Juifs, qu'il est athée etc. Et pourquoi il n'aime pas les Juifs ? Parce qu'ils ont tué Jésus Christ. Hahaha ! Soyons sérieux ! Il ne s'agit que d'une formalité. C'est-à-dire, c'est quelque chose de passager Je pense que c'est comme ça que cela se passe avec la ND aussi, c'est-à-dire qu'ils ne connaissent rien ! » (Levente)*

En effet, parmi les membres de la Nouvelle Droite il y a aussi des *skinhead*. On les reconnaît à leurs vêtements, leurs crânes rasés et le physique souvent assez costaud. Dans ce cas on parle des skinheads racistes-nationalistes, si on prend en compte la classification de Brigitta Orfali (2003). Comme dans la plupart des cas, il s'agit d'identités essentiellement politiques et musicales qui trouvent des ennemis communs : la minorité tzigane et hongroise et qui adoptent la même représentation sociale en se rapportant à trois critères :

- « a) la visibilité plus importante des skins nationalistes qui impose une référence obligée à l'extrême droite pour les skins antiracistes ;
- b) le comportement violent (également visible) ;
- c) une charte vestimentaire commune.” (Orfali, 2003: 274).

« *Quant à ma collègue, Ioana, elle était très opposée à La Nouvelle Droite apparemment. Lore (une autre collègue) lui dit qu'elle va à Budapest...et elle répond « Là, chez les Hongrois ?! ». Et Lore lui demande : et alors ? Tu n'es pas par hasard de la Nouvelle Droite ?*

*Quand elle a parlé avec moi, elle a dit que non, que tu sais...que non, qui t'a dit ça ? Mais, j'avais été informé par le collectif. Jusque là je ne savais pas. Je lui ai fait une blague avec les bottes. Je lui ai dit que j'allais porter les traces de ses bottes sur ma figure... Et elle a dit...ohhh laisse-moi...Elle est à la faculté de psychologie, mais elle a la tête comme les enfants...comme un chewing gum, tournons-le en blague. Si tu mets ton doigt dedans il y reste ta trace exactement comme tu l'avais mis. Elle a voulu me faire rencontrer ceux de la Nouvelle Droite...on a parlé de Codreanu et je lui ai dit « non, il n'était pas si mauvais...j'ai lu Codreanu ». (Eddy)*

*« J'ai parlé avec lui très respectueusement (il parle de Horia de la ND) et avec Mircea aussi. Jamais je n'ai eu de dispute avec lui. C'est ça ce qui m'énerve le plus, que si jamais on avait une discussion, ils diraient : ça ne compte pas parce que toi, tu es cool. Oui mon frère, mais moi aussi je suis Hongrois. Et moi aussi je fais partie de ceux que tu rejettes. Et cela n'est pas possible. Et ça c'est une chose qu'ils oublient : premièrement, nous sommes humains. C'est ce qu'ils oublient, mais ça n'a pas d'importance. Peut-être que c'est comme ça, pour la rigolade (...) Comparaison avec la Nouvelle Droite : tout le monde a eu la rubéole ou la varicelle ou je ne sais pas*

*quoi...Mais à un moment donné tu as été guéri (...). Quand on est déréglé de la normalité, ça c'est la varicelle, à 21, 22 ans tu commences quand même à mûrir. Mais si tu as 30 ans et que tu n'as toujours pas toute ta tête, ça c'est moche. C'est tout. Quel sérieux peut avoir une telle organisation si son président ...une telle organisation si son président a combien ? 21, 22 ans ? » (Norbert)*

On observe que les étudiants en Histoire et Philosophie connaissent bien certains membres de la ND, surtout parce qu'ils sont camarades. Et en effet, l'organisation n'inspire pas de confiance ou de sérieux à cause de son attitude et de l'âge de ses membres. Ils sont regardés comme des gens immatures, qui passent par une *période nationaliste*.

Parmi les jeunes étudiants hongrois, certains ne sont pas au courant de l'existence des organisations de droite.

*« Non, je ne sais pas...non, franchement...Je pense que je connais une organisation hongroise, mais je ne suis pas sûre... » (Rebeka, Etudes Européennes) ; « Non, je ne connais pas La Nouvelle Droite » (Szabi, Sciences Economiques).*

## Section II : « 64 Komitate »

Si les étudiants ne prennent pas au sérieux la question nationaliste de la Nouvelle Droite, il y certainement quelqu'un qui s'y intéresse : les autres organisations nationalistes de droite, hongroises. Celle à laquelle je me suis intéressée s'appelle 64 Komitate, une organisation dédiée surtout aux jeunes. Le nom même fait référence aux régions que contenait la Grande Hongrie avant le traité de Trianon. L'organisation s'appelle de son nom vrai et complet Hatvannégy Vármegye Ifjúsági Mozgalom -Mouvement de Jeunesse des 64 Comtés. Elle se manifeste en Hongrie surtout, mais aussi ailleurs. Elle a même une section française depuis 2006.<sup>63</sup> Comme La Nouvelle Droite, HVIM est une organisation d'extrême droite, qui organise plusieurs manifestations liées à la célébration des héros nationaux, des fêtes nationales et des camps nationaux pour les enfants et les jeunes. L'organisation a été formée en 2001 par László Torockai et sa devise est « Foi, loyauté, courage ».<sup>64</sup> Le drapeau de l'organisation contient le signe Ω (Omega) d'origine grecque et qui veut exprimer « du courage, de la masculinité et de la vertu » (Aron).



Photo 10 : Le sigle de l'organisation  
64 Komitats

Source : <http://www.hvim.hu/>

<sup>63</sup> <http://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:6enqbupcqi0J:hvim-france.hautefort.com/about.html+hvim&cd=2&hl=fr&ct=clnk&gl=fr>).

<sup>64</sup> <http://www.hvim.hu/mozgalomrol>

Aron, étudiant hongrois à la Faculté d'Histoire, fait partie de HVIM depuis 2008. Selon ses dires l'organisation n'est pas enregistrée en Roumanie, mais en Hongrie. Ainsi, les fonds financiers qu'ils utilisent sont leurs fonds propres ou des sponsorisations. En Transylvanie, ils organisent des activités le jour de Matia Corvinus, comme : des danses des XIVème et XVIème siècles, des dégustations de vins et des camps d'été pour les élèves ou les jeunes. La plupart des camps sont organisés dans la Région Sicule (car la plupart des Hongrois sont là-bas, explique Aron) et les activités consistent surtout dans des concerts (le soir), des expositions, de l'équitation, du tir à l'arc etc. Ces camps sont organisés spécialement pour les Hongrois. Pour les jeunes étudiants venant d'arriver à Cluj, des promenades dans la ville, pour leur faire connaitre Cluj, surtout d'un point de vue historique sont organisées (Aron). Ils commémorent le Traité de Trianon, le 23 Octobre et le 1<sup>er</sup> Novembre au cimetière avec des prêtres aussi. Ils organisent des présentations sur des thèmes historiques ou sur '56 avec des professeurs de l'UBB. Ils commémorent aussi le Diktat de Vienne de 1940 (événement douloureux pour le côté roumain) et Wass Albert, duquel Aron dit :

*« Wass Albrecht est un écrivain excellent, un modèle de la culture hongroise. Il est considéré comme un criminel de guerre seulement par les Roumains, mais pas par les autres Etats européens. »*

Aron se présente physiquement très proche des skinheads dont on a déjà parlé : il porte des vêtements de genre « militaire », « à la base du rock », dit-il. Il préfère écouter en effet du rock (hard rock, trash metal etc.) et parmi ses groupes préférés il y a : OSSIAN et Edda Pokolgép. Les endroits où ils sortent sont surtout des bars hongrois : Heltai, Krojczar, Boulgakov, parce que les prix sont plus bas et qu'il y a beaucoup d'étudiants. La politique ne lui dit rien, et en plus l'UDMR est un parti politique comme tous les autres et ne représente pas les Hongrois comme il le faudrait. Il affirme d'avoir choisi cette organisation « parce que j'ai cru que c'est bien et que je veux faire quelque chose pour garder l'identité culturelle et ethnique ». Il montre son inquiétude surtout pour les régions où la population hongroise est inférieure à 20%.

« Là il y a une assimilation assez grande. Et elle est à double tranchant : les roumains aussi assimilent, mais les Hongrois aussi se laissent assimilés ».

Aron considère le Trianon comme « la plus grande tragédie du peuple hongrois », parce que les pays ont été partagés en fonction des critères économiques et non pas ethniques, en suivant la voie ferrée. Horthy a été le dernier grand homme d'Etat Hongrois :

*« Après la 1ère Guerre Mondiale, ce qui restait en Hongrie a été détruit et il a élévé la Hongrie comme Etat et il a organisé tout tout tout. On ne peut pas le considérer fasciste ou nazi, d'ailleurs Antonescu non plus. Ils étaient des personnes politiques qui ont essayé à cette époque de faire ce qui était le mieux pour leur pays. »*

Quant à la Nouvelle Droite, il dit qu'ils ne se comprennent pas du tout :

*« eux, ils fonctionnent sur la haine envers les Hongrois (...) ils n'ont pas beaucoup d'événements (...) ils ont des intellectuels, mais très peu. La plupart sont des supporteurs de football, surtout avec Universitatea. »*

En effet, le football a commencé à être un sujet de plus en plus « ethnicisé » à Cluj, ce qui peut donner naissance à des conflits nationalistes violents. Aron se déclare un « ex supporteur de l'équipe U (Universitatea) ». Il explique que dans les années '90, il n'y avait pas de conflits interethniques. Ceux-ci ont commencé en 2005-2006, sur la base de quelques interventions politiques et des interventions de la ND qui ont agité les gens. George, étudiant et professeur de sport roumain explique l'histoire des deux équipes de football, une hongroise, CFR et l'autre roumaine, U. Il dit qu'après le Trianon a eu lieu un match sur le stade municipal entre les équipes hongroise et roumaine avec un enjeu : celle qui gagne gardera le stade. L'équipe roumaine a gagné et les Hongrois sont partis. Depuis la bagarre entre les deux ne cesse.

Mêmes si les équipes sont ethnicisées, cela ne veut pas dire qu'elles sont formées strictement que par des sportifs hongrois à CFR ou roumains à U. L'historienne Edit Szegedi fait aussi une analyse des deux équipes dans l'article « Cluj-Kolozsvár : deux mémoires irréconciliables ? ». L'étrangeté réside dans le fait que la rivalité entre les deux équipes se fait en termes d'authenticité et de légitimité

historique. De plus, « *si en effet U était l'équipe roumaine et CFR l'équipe hongroise de Cluj, alors cela ne serait pas de tout scandaleux. Au delà des simplifications des nationalistes, le scandale a ses racines dans le fait même qu'on ne peut pas tracer une frontière ethnique entre les deux clubs. Pas seulement parce que le seul hongrois de CFR est le financier, mais aussi parce qu'une grande partie des supporteurs sont hongrois ; il existe même une galerie « hongroise » KVSC, la plupart des supporteurs sont roumains. Il y a même une petite galerie des ultranationalistes, appelée Romaniacs. Mais U non plus n'est pas l'équipe de ceux qui ont seulement « un cœur roumain », il existe comme club rival, une galerie mixte de point de vue ethnique.* »<sup>65</sup>

A la différence de la Nouvelle Droite, HVIM n'est presque pas du tout connu par les étudiants roumains et peu connu par les étudiants hongrois. En parlant des organisations nationalistes, le plus souvent les étudiants font référence au Parti Civique Hongrois et même au sujet de ce parti, ils ne connaissent pas beaucoup de choses : « franchement, je n'ai pas trop entendu parler d'eux. Premièrement je ne m'y suis pas intéressé, deuxièmement je ne suis pas dans la région appropriée pour entendre parler d'eux. » Levente se trouve en effet à Cluj, et le parti agit surtout dans la Région Sicule.

Rebeka : « *Je connais une organisation hongroise, mais je ne suis pas sûre quand même...mais en général je ne sais pas, je ne suis familière ni avec les organisations de Cluj, ni avec les autres ou d'autres, ailleurs. Je te dis, je connais une organisation importante, mais je ne sais plus comment elle s'appelle.* »

Pourtant, l'organisation d'extrémisme de droite qui fait sentir sa présence parfois à Cluj s'appelle Jobbik, mais elle n'est pas forcément une organisation dédiée aux jeunes et se manifeste dans toute la Transylvanie, surtout dans la Région Sicule. Ils sont toutefois en relation avec 64 Komitate.

Une autre étudiante hongroise parle de l'organisation « Les Jeunes Hongrois de Transylvanie » :

---

<sup>65</sup> <http://ciprianmihali.blogspot.fr/2010/05/cluj-kolozsvar-memorii-ireconciliabile.html>

« Ils ont quelques événements : des camps, des conférences et ainsi de suite qu'ils organisent et gèrent chaque année.

*Et quelle est l'idée de l'organisation ?*

*Ben...je ne peux pas détailler parce que je ne connais pas si bien.*

*Mais tu as des camarades qui font partie de l'organisation ?*

*Ahh...oui, je connais des gens qui font partie de l'organisation (...) Ils vont et font de la propagande : venez dans le camp, venez, toi aussi et moi ! Car il y aura ça et ça, et je ne sais pas qui viendra, et vous pouvez faire ça et ça. Et parmi ces choses il y a des événements ou des discours politiques avec des gens politiques. Et il y a des gens qui réfléchissent autrement, les jeunes se rendent compte que...donc...c'est un moyen d'entrer dans la vie politique. Donc c'est une chose à deux tranchants : tu fais partie des gens sur lesquels eux, ils ont impact et moi...tu feras partie des gens qui gouvernent je ne sais pas quel parti ... Soit tu es de ceux sur lesquels ils n'ont pas d'impact, mènent leurs vies plus loin (...) A moi, ils m'ont dit d'y aller parce qu'il y a des concerts et tout...mais moi je n'ai pas voulu. Je sais ce qui se passe et je ne veux pas y participer et en plus payer pour ça. » (Aniko).*

On observe que parmi les étudiants les mouvements extrémistes de droite ne sont pas connus et ne suscitent pas d'intérêt. La Nouvelle Droite est pourtant plus connue que les autres organisations hongroises étant donné aussi leur présence dans les médias roumains. On doit mentionner aussi qu'un de ses appuis est Ionut Tene, rédacteur au journal NapocaNews. De plus, cette organisation, agit dans toute la Roumanie, tandis que les organisations hongroises se concentrent sur la Transylvanie et la Région Sicule. Même si les conflits sont rares, leurs actes doivent être surveillés. Quant aux étudiants non-membres, ils ont une attitude « mûre », prenant de la distance par rapport à leurs actes, en les regardant parfois avec ironie, parfois juste comme des actes stupides et passagers de la « jeunesse ».

## Chapitre IV : Conclusion

En passant par les activités étudiantes militantes depuis le XIXème siècle jusqu'à présent, on observe la différence entre les premiers étudiants de BB et leurs activités dans la Société « Iulia », en dehors de l'université, leurs rôles dans la construction et l'affirmation des nationalismes. La transition se fait aujourd'hui vers le multiculturalisme. Quel est leur apport alors dans cette nouvelle politique ?

Cette question soulève une incertitude concernant le rôle des étudiants : sont-ils sujets ou objets de la politique multiculturelle ? On est parti de l'hypothèse qu'ils étaient les sujets principaux de la politique, mais vue l'application du multiculturalisme et les implications politiques au cours du temps, on se rend compte que les étudiants ont les deux rôles. En tant qu'objets du multiculturalisme ils sont dressés dans une politique multiculturelle descriptive qui se déroule dans un espace commun : l'université. En même temps, ils sont influencés par les demandes pro et anti séparation ou par les différents conflits symboliques. Toujours en tant qu'objets, ils sont partie de la structure administrative universitaire, témoin de ce type de multiculturalisme.

En tant que sujets, les étudiants sont moins militants que ceux du XIXème siècle. Les raisons sont multiples. Premièrement, le rôle de l'étudiant n'est plus le même que celui du XIXème siècle, et la liaison multiculturalisme-université n'est pas la même que nationalisme-université (souvenons-nous, qu'au XIXème siècle l'université est née à l'époque des nationalismes et avait un rôle scientifique, mais aussi de conscience nationale). De plus, la politique multiculturelle est comprise différemment par les étudiants. Ainsi, en fonction de leur compréhension et des définitions variées qu'ils lui donnent, ils vont la considérer valable ou non. Puis on s'approche d'un autre point essentiel : leur propre projection du multiculturalisme se fait dans le sens de l'université vers eux-mêmes et plus rarement dans le sens inverse. Alors, eux-mêmes se mettent dans un rôle plutôt d'objets que de sujets actifs de cette politique. D'un autre côté, on voit que l'université justifie son multiculturalisme par sa structure administrative et sa reconnaissance européenne, et ne se sent pas responsable d'intervenir au-delà de ces limites.

Ainsi, on aura deux points polarisés qui ralentissent le déroulement de la politique multiculturelle : l'université qui se déclare multiculturelle et considère son rôle complet dans ce sens et les étudiants, qu'ils croient ou pas dans l'existence de cette politique, qui ne réagissent pas et attendent que l'université s'implique plus. Le passage d'une politique nationaliste à une politique multiculturelle est encore plus difficile ici à cause de l'intervention de différents partis et intérêts politiques nationalistes ou pas. On a déjà présenté des étudiants nationalistes faisant partie des organisations d'extrême droite et qui se manifestent, plus rarement dans le cadre universitaire, mais souvent quand même dans les milieux étudiantins. Quelles que soient les origines de l'adoption du multiculturalisme dans l'université, son application semble passer dans la perspective des étudiants par une période difficile, mais pas insurmontable, compte tenu du fait que la plupart d'entre eux, dans leurs rôles de sujets et objets, sont favorables à une politique multiculturelle.

# Conclusion générale

L'approche du sujet des relations interethniques prend différentes formes en fonction du contexte et des identités ethniques impliquées. Nous avons vu que, dans une région comme la Transylvanie, il y a des nuances différentes de la dynamique des relations interethniques. L'université « Babes-Bolyai » présente un échantillon emblématique des relations interethniques de toute la Transylvanie grâce à son passé, à son positionnement géographique et à sa réputation universitaire qui attire des étudiants de la région transylvanienne et d'autres régions roumaines.

Ainsi, en partant du niveau microsocial de l'université, nous pouvons élargir notre perspective sur d'autres cadres spatio-temporels de la Transylvanie voire de la Roumanie. Elle devient ainsi un archétype pour le « monde de vie » étudiant, mais aussi pour les relations interethniques. Ce milieu universitaire réunit principalement depuis un siècle deux groupes ethniques : les Hongrois et les Roumains. Les deux identités ethniques sont construites dans un temps-espace communs, mais opposés, qui s'expriment notamment par deux langues différentes.

Même si cette recherche a été divisée en trois facteurs (Temps, Espace et Langue), cela ne démontre pas l'existence d'une interrelation entre les trois, bien au contraire. La division a été choisie pour mettre en évidence la contribution de chacun, mais en tenant compte de leur détermination réciproque. Par cette étude nous nous sommes proposés de montrer la dynamique des relations interethniques en utilisant ces trois facteurs comme déterminants principaux dans la construction des identités.

Tout au long de la recherche, nous observons que les étudiants choisissent différentes identités ethniques, influencées par les trois facteurs. Nous avons vu que les situations communes sont celles où les étudiants hongrois choisissent une identité ethnique hongroise et les roumains, une identité nationale roumaine. Le Temps-histoire influence en grande partie ce choix et provoque l'ethnicisation des deux groupes. Les relations interethniques apparaissent alors sous la forme d'une séparation des deux groupes. Mais, le Temps-histoire n'est pas le seul qui contribue à la construction de frontières ethniques. L'espace, par le procès d'appropriation ethnique et la langue renforcent cette séparation, amenant les relations interethniques, dans certains cas particuliers, jusqu'à des relations de conflit. Les vies étudiantes se déroulent ainsi dans des temporalités parallèles.

Pourtant, nous constatons aussi une situation différente, surtout parmi les étudiants provenant de la Transylvanie : la mémoire autobiographique participe à la construction d'une nouvelle identité, qui n'est ni roumaine, ni hongroise, mais plutôt régionale (transylvanienne). Cette identité transpose l'espace de différentes manières, ne l'appropriant pas à une *ethnie propre*. Dans cet espace-temps, les langues roumaine et hongroise sont utilisées même s'il ne s'agit pas d'un bilinguisme équilibré. Ceux qui choisissent une identification régionale ou locale fréquentent aussi des milieux étudiantins mixtes et des spécialisations roumaines à l'université.

A noter que dans le cas des identités régionales et ethniques, on observe la situation spécifique d'étudiants qui s'identifient en tant que Sicules. Le procès d'identification est différent d'un cas à l'autre, certains s'identifiant comme Sicules (comme identité historique ou comme provenant de la Région Sicule) et d'autres s'identifiant comme Hongrois tout simplement (par l'usage de la même langue). Le Sicule, aux yeux des Roumains et des Hongrois, a aussi différentes manières d'être identifier : pour les Roumains, les Sicules sont Hongrois, pour les Hongrois, il y a des différences dans certains cas. L'isolement physique et social de la *Secuime* se manifeste dans le milieu universitaire dans le sens où ils choisissent souvent le même milieu ethnique formé de Sicules. Cela crée de nouveau des frontières ethniques avec les étudiants hongrois et roumains. Nous constatons que les Sicules qui ne se sentent pas différents des Hongrois s'intègrent plus facilement dans les groupes hongrois et roumains.

Toutes ces différentes identités se rencontrent dans un espace commun-l'université- qui, sous influence politique ou à la recherche d'une relation pacifique, a adopté la politique du multiculturalisme. Pourtant, son application ne semble pas prendre en compte tous les aspects concernant le multiculturalisme. Elle insiste sur le côté administratif, mais laisse à part celui du dialogue. Etant donné son passé nationaliste, mais aussi la présence d'étudiants qui proviennent des temps-espaces différents et parfois ethnisés, l'application de sa politique peut donner des effets contraires. Ainsi, les spécialisations hongroises conservent souvent une séparation entre les deux groupes ethniques. D'un autre côté, il y a des étudiants qui, même s'ils critiquent la mise en pratique de la politique multiculturelle ne s'impliquent pas dans sa construction. Ils s'affirment être pour une politique multiculturelle, bien que leurs définitions soient différentes. La plupart des étudiants roumains perçoivent la

politique multiculturelle dans son sens administratif. Ainsi, l'UBB représente pour eux un vrai modèle multiculturel. Les opinions sont différentes, en fonction des trois facteurs qui ont structuré notre étude et de leur interprétation du multiculturalisme.

Cette étude s'attache au sujet des relations interethniques, en prenant en considération les sujets étudiantins hongrois et roumains. Nous avons essayé de montrer la diversité de ces relations en fonction de la construction identitaire. Ainsi, la description est variée, en passant par *l'unidentité* ethnique ou nationale, jusqu'aux identités locales ou régionales et pour chaque identité choisie, en ressort un déterminant qui se manifeste plus que les autres.

## Liste des illustrations

## Liste des cartes

Carte 1 : La Roumanie : pays voisins et localisation en Europe.....	13
Carte 2 : « L'analyse et le découpage géographique régional, en 1930, lorsque la Roumanie était encore un vaste pays rural et en 1970 après un quart de siècle de développement industriel. » (Rey, 1975 : p. 37).....	14
Carte 3 : Le recensement de 1992.....	16
Carte 4 : Le pourcentage des Hongrois dans les départements de la Transylvanie en 1994.....	17
Carte 5 : La Transylvanie à l'époque du Royaume de Dacie.....	65
Carte 6 : La construction du territoire 1699-1792.....	66
Carte 7 : La création de l'Autriche-Hongrie en 1867.....	67
Carte 8: La Hongrie à la suite de Trianon.....	68
Carte 9 : Les sites de Cluj-Napoca.....	158
Carte 10 : Les espaces étudiants.....	169
Carte 10 : Faculté de Sciences Economiques : placement.....	175

## Liste des Photos

Photo 1 : Place de l'Union, Cluj-Napoca.....	146
Photo 2 : L'établissement du Conseil Municipal de Cluj-Napoca.....	147
Photo 3 : La plaque qui se trouve à l'entrée de l'établissement du Conseil Général .....	148
Photo 4 : La statue de Baba Novac.....	151
Photo 5 : La statue de Mathias Rex (septembre 2011), après sa rénovation.....	155
Photo 6 : La Place de l'Union.....	156
Photo 7 : La statue d'Avram Iancu.....	160
Photo 8 : Trinité (Troita) de Maramures de type croix celtique.....	292

Photo 10 : Le sigle de l'organisation 64 Komitats.....	300
--	-----

## Liste des Cartes mentales

Carte mentale 1 : Georgiana.....	177
Carte mentale 2 : Sebi.....	179
Carte mentale 3 : Delia.....	181
Carte mentale 4 : Ioana.....	183
Carte mentale 5 : Aniko .....	184
Carte mentale 6 : Csabi .....	187
Carte mentale 7 : Elena .....	188
Carte mentale 8 : Aron .....	190

# Bibliographie

## Livres

- Anderson, B., *Comunitati imaginate: Reflectii asupra originii si raspandirii nationalismului*, Bucuresti : Integral, 2000 (1983, 1991).
- Andreescu, G., *Extremismul de dreapta in Romania*, Cluj : Centrul de Resurse pentru Diversitate Etnoculturala, 2003.
- Antohi S., Balazs T., Péter A., *Narratives Unbound. Historical Studies in Post-Communist Eastern Europe*, vol V, Budapest/New York : Central European University Press, 2007.
- Augé, M., *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, France : Editions du Seuil, 1992.
- Augé, M., *Les formes de l'oubli*, Paris: Editions Payons et Rivages, 2001.
- Bernus, E., « Nomades sans frontières ou territoires sans frontières », in Bonnemaison, Cambrezy et Quinty-Bourgeois, *Les territoires de l'identité. Le territoire, lien ou frontière ?*, Paris : Harmattan, 1999, pp. 33-41.
- Bocsan, N., *Istoricul universitatii « Babes-Bolyai »*, in *75 de ani de la înființarea Universității Daciei Superioare*, Cluj-Napoca, 1994.
- Boia L., *Istorie si mit in constiinta romaneasca*, 11ème édition, Bucuresti, Romania : Humanitas, 2000.
- Bonetti, M., *Le bricolage imaginaire de l'espace*, Marseille : Ed. Hommes et Perspectives, 1994.
- Bottoni S., *Transilvania roșie. Comunismul român și problema națională 1944–1965*, Cluj-Napoca : Editura Institutului pentru Studierea Problemelor Minorităților Naționale et Kriterion, 2010.
- Bourdieu, P., *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, France : ed. de Seuil, 1994.

- Brubaker R., Feischmidt M/, Fox J., Grancea L., *Nationalist Politics and Everyday Ethnicity in a Transylvanian Town*, Princeton: Princeton University Press, 2006.
- Candau, J., *Anthropologie de la mémoire*. Paris: Armand Colin, 2005.
- Candau, J., *Mémoire et identité*, Paris: Presses Universitaires de France, 1998.
- Certeau M. (de), *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, France : Gallimard, 1990.
- Cherubini B., *Les ancrages urbains et sociaux de l'espace universitaire à la Réunion. Des ethnologues sur le campus*, Paris : Editions de l'Harmattan, 2000.
- Chesneaux, J., *Habiter le temps. Passé, présent, futur: esquisse d'un dialogue politique*, Paris: Bayard Editions, 1996.
- Constant, F., *Le multiculturalisme*, France : Ed. Flammarion, 2000.
- Cornea, D., *Fața nevăzută a lucrurilor*, Cluj-Napoca : ed. Dacia, 1999.
- Culic, I., Horváth, I., Lazăr, M., Magyari, N., *Români și maghiari în tranziția postcomunistă. Imagini mentale și relații interetnice în Transilvania*, Cluj-Napoca : ed. Centrul de Cercetare a Relațiilor Interetnice, 1998.
- Deletant, D., *Studies in Romanian History*, Bucuresti : Enciclopedica, 1991.
- Di Méo, G., *L'homme, la Société, l'Espace*, Paris : Anthropos, 1991.
- Di Méo, G. et Buléon P. (dir.), *L'espace social. Lecture géographique des sociétés*, Paris : Armand Colin, 2005.
- Dinu, T., *Les relations de la Roumanie avec les pays voisins après 1989. Une intégration régionale plus poussée au sein d'ensembles pluri-nationaux*, Paris : L'Harmattan, 2000.
- Dorais, L-J., « L'anthropologie du langage », in *Perspectives anthropologiques. Un collectif d'anthropologues québécois*, chapitre 7, pp. 91-117, Montréal: Les Éditions du Renouveau pédagogique, 1979.
- Doytcheva M., *Le multiculturalisme*, Paris : La Découverte, 2011.

- Dragan I., Salagean T., Ardelean L. et Gruia A. (coord.), *Matthias Corvinus 1443-1458-2008. Catalog de expoziție*, Cluj-Napoca : Ministerul Culturii și Cultelor, 2008.
- Erlich, V., *Les nouveaux étudiants. Un groupe social en mutation*, Paris : Armand Colin, 1998.
- Félonneau, M.L, *L'étudiant dans la ville. Territorialités étudiantes et symbolique urbaine*, Paris : Harmattan, 1997.
- Felouzis, G., *La condition étudiante. Sociologie des étudiants et de l'université*, Paris : Presses Universitaires de France, 2001.
- Ferréol, Gilles, *Dicționarul alterității și al relațiilor multiculturale*, Iași : Polirom, 2005.
- Galland O., Oberti M., *Les étudiants*, Paris : La Découverte, 1996.
- Glodariu E., *Asociațiile culturale ale tineretului studios român din Monarhia Habsburgică 1860-1918*, Cluj-Napoca : Biblioteca Musei Napocensis XVII, 1998.
- Greenfeld, L., *Nationalism. Five roads to modernity*, England : Harvard University Press, 1992.
- Greven B., H., Tournon, J., *Les identités en débat: intégration ou multiculturalisme?*, Paris: L'Harmattan, 2000.
- Gossiaux, J-F., *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*, Paris : Presses Universitaires de France, 2002.
- Gove J., Watt S., “Identity and Gender”, in Woodward K., *Questioning Identity: Gender, Class, Nation*, London : Routledge, 2000, pp. 43-77.
- Halbwachs, M., *La mémoire collective*, Paris: Albin Michel, 1997.
- Halbwachs, M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris: Albin Michel, 1994.
- Hall, Edward T., *La dimension cachée*, France : éditions de Seuil, 1971.
- Hall, Stuart, “The Question of Cultural Identity”, in S. Hall - D. Held - T. McGrew (eds.): *Modernity and its Futures*, Cambridge: Polity Press, 1992, pp. 273-327.

- Horvath I., Todor E. M., *Limba, identitate, multilingvism si politici educationale*, Cluj-Napoca : Ed. Institutului pentru studierea problemelor minoritatilor nationale, Kriterion, 2010.
- Karnoouh C., “Multiculturalism and Ethnic Relations in Transylvania”, in Henry F. Carey, *Romania since 1989. Politics, Economics and Society*, United States of America : Lexington Books, 2004.
- Köpeczi B., *Histoire de la Transylvanie*, Budapest : Akadémiai Kiadó, 1992.
- Kulikovski, L., *Transilvania, tara de dor*, Chișinău : Biblioteca Municipală, B. P. Hasdeu, Biblioteca Publică, Transilvania, Centrul de Informare și Documentare, Chișinău, 2006.
- Lagarde, C., *Identité, langue et nation*, France : Trabucaire, 2008.
- Lewis G., Phoenix A., « “Race”, “ethnicity” and identity ” », in K. Woodward (ed.), *Questioning Identity*, London : Routledge, 1997, p. 115-150.
- Lipiansky E. N., « Communication interculturelle et modèles identitaires », in Jean-Pierre Saez (ed.), *Identités, cultures et territoires*, Paris: Desclée de Brouwer, 1995, p. 35-55.
- Magyari-Vincze E., *Antropologia politică identitară naționalistă*, Cluj-Napoca : Fundației pentru Studii Europene, 1997.
- Martin, Denis-Constant, “Ecarts d’identité. Comment dire l’Autre en politique?”, in *L’identité en jeu. Pouvoirs, identifications, mobilisations*, Paris : Ed. Karthala, 2010, p. 13-134.
- Martiniello M., *L’ethnicité dans les sciences sociales contemporaines*, Paris : PUF, 1995.
- Mihailescu V., « Omul locului. Idéologie autohtonista in cultura romana », O. Groza (coord.), *Teritorii: scrieri si descrieri*, Bucarest: Paideia, 2003, pp. 167-212.
- Mengue P., *Peuples et identités*, Paris: Editions de la Différence, 2008.
- Mercure, D., *Les Temporalités sociales*, Paris: L'Harmattan, 1996.
- Nicoară, Toader, « La Transylvanie dans la mémoire collective des Roumains et des Hongrois à l'époque post-communiste », in Neau, P. (dir.), *La Transylvanie dans la Roumanie post-communiste, Actes du colloque du*

- Paulet, J.P., *Les représentations mentales en géographie*, France : ed. Economica, 2002.
- Paun N., Troc G., *Cultura, Multiculturalitate, Interculturalitate la Universitatea Babes-Bolyai- O experienta europeana semnificativa*, Cluj-Napoca : Editura Fundatiei pentru Studii Europene, 2006.
- Poledna R., Ruegg F., Rus, F., *Interculturalitate: cercetări și perspective românești*, Cluj-Napoca : Presa Universitară Clujeană, 2002.
- Pop, I. A., *Români și maghiarii din Transilvania (secolele IX-XIV). Geneza statului medieval în Transilvania*. Cluj-Napoca: Centrul de Studii Transilvane, 1996.
- Poutignat P., Streiff-Fenart J., *Théories de l'ethnicité. Suivi de « Les groupes ethniques et leurs frontières »*, par Fredrik Barth, Paris : ed. Quadrige/PUF, 2008.
- Prodan, D., *Transilvania și iar Transilvania*, București: Enciclopedica, 2002.
- Puric, D., *Cine Suntem*, Romania : Platytera, 2008.
- Pușcaș, V., *Alma Mater Napocensis: Idealul Universității Moderne*, Cluj-Napoca : Centrul de Studii Transilvane, 1994.
- Pușcaș, V., *Universitate, societate, modernizare*, Cluj-Napoca : ed. Eikon, 2003.
- Rey V., Groza O., Ianos I., Patroescu M., *Atlas de la Roumanie*, Paris : La Documentation Française, 2000.
- Rey V., *La Roumanie. Essai d'analyse régionale*, Paris : Société d'édition d'enseignement supérieur, 1975.
- Ricœur P., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Editions du Seuil, 2000.
- Roger, A., *Les fondements du nationalisme roumain (1791-1921)*, Genève : Librairie Droz, 2003.
- Schütz A., *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*, Paris : Klincksieck, 2008 (1987).

- Segaud M., *Anthropologie De L'espace. Habiter, Fonder, Distribuer, Transformer*, Paris : Armand Colin, 2007.
- Segaud, M., Lévy F. P., *Anthropologie de l'espace*, Paris : Centre Georges Pompidou, Centre de Création Industrielle, 1983.
- Semprini, A., *Le multiculturalisme*, Paris: Presses universitaires de France, 1997.
- Siân J., *The Archaeology of Ethnicity. Constructing identities in the past and present*, London : Routledge, 1997.
- Sigmirean C., *Formarea intelectualitatii romanecti din Transilvania (1867-1918). Studentii romani la institutele de invatamant superior din Transilvania, Ungaria si Slovacia*, Cluj-Napoca: Editura Universitatii « Babes-Bolyai », 1999.
- Sima H., *Doctrina Legionara*, Madrid : Editura Miscarii Legionare, 1980.
- Someşan M., *Universitate si politică în decenile 4-6 ale secolului al XX-lea. Episoade et documente*, Bucureşti : Editura Universităţii din Bucureşti, 2004.
- Sue, R., *Temps et ordre social. Sociologie des temps sociaux*, Paris: Presses universitaires de France, 1994.
- Taylor, C., *Multiculturalisme: Différence et Démocratie*, Aubier : Flammarion, 1994.
- Tariq Ragi (dir.), *Les territoires de l'identité*, France : Licorne, 1999.
- Taylor, C., « The Politics of Recognition », in D.T. Goldberg (ed.): *Multiculturalism: a Critical Reader*, 1994, p. 75-107.
- Thual, F., *Les Conflits identitaires*, Paris: Edition Marketing, 1995.
- Wright S., *Community and Communicattion : The Role of Language in Nation State Building and European Intégration*, Great Britain : Cromwell Press Ltd., 2000.
- Woodward, Kathryn, 1999 (1997), « Concepts of Identity and Différence », in *Identity and Difference*, The Open University and Sage, p. 7-63.

## Articles, Revues

- Abdallah-Pretceille, Martine, « Langue et identité culturelle », in *Enfance*. Tome 44 n°4, 1991, p. 305-309.
- Abdenour, Arezki, « L'identité linguistique : une construction sociale et/ou un processus de construction socio-discursive ? », in *Synergies Algérie*, no. 2-2008, p. 191-198.
- Alonso, Ana Maria, « The Politics of Space, Time and Substance : State Formation, Nationalism and Ethnicity », *Annual Review of Anthropology*, Vol. 23, 1994, pp. 379-405.
- Augé, Marc, « La force du présent » (Entretien avec Nicole Lapierre), *Communications*, 1989, vol 49, nr. 49, pp. 43-55.
- Barou Jacques, « L'espace urbain ethnicisé ? Quelques réflexions à partir d'un rapport de recherche concernant certains quartiers de l'agglomération lyonnaise », *Revue française des affaires sociales*, no 2, avril-juin, 1997, p. 129-144.
- Baussant, Michèle, « Penser les mémoires », *Ethnologie française, Mémoires plurielles, Mémoires en conflit*, (2007/3 Juillet), Presses Universitaires de France, p. 389-394.
- Bédarida François, « Une invitation à penser l'histoire: Paul Ricoeur, La mémoire, l'histoire et l'oubli », *Revue historique*, 2001/3 - n° 619, P.U.F., p. 731 - 739.
- Bloch, M., 1995. « La mémoire autobiographique et la mémoire historique du passé éloigné », *Enquête*, 2, p. 59-76.
- Brubaker Rogers, Frédéric Junqua, « Au-delà de L' "identité" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 139, September 2001, pp. 66-85.
- Capelle-Pogacean Antonela, « L'université et les pouvoirs de la langue. Réarticuler l'ordre politique et linguistique en Roumanie au sortir du communisme », in *Cultures & Conflits*, Numéro 79-80, *Langue et politique*, Automne/Hiver 2010, p. 55-72.

- Cappelletto Francesca, « Long-term memory of extreme events: from autobiography to history », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, Volume 9, Issue 2, June 2003, pages 241–260.
- Confino Alon, « Collective Memory and Cultural History: Problems of Method », in *The American Historical Review*, vol. 102, nr. 5, (dec. 1997), pp. 1386- 1403.
- Crépon Marc, « Ce qu'on demande aux langues », in *Raisons politiques* 2/2001 (n° 2), p. 27-40.
- Danielle Juteau-Lee, « La production de l'ethnicité ou la part réelle de l'idéal », in *Sociologie et sociétés*, Volume 15, numéro 2, octobre 1983, p. 39-54.
- Di Méo, Guy, « Composantes spatiales, formes et processus géographique des identités », *Annales de Géographie*, no. 638-639, juillet-octobre, 113eme année, 2004, pp. 339-363.
- Dobrescu, C. (2003), « Conflict and Diversity in East European Nationalism, on the Basis of a Romanian Case Study », in *East European Politics and Societies*, 17(3), pp. 393–414.
- Emberling, G., « Ethnicity in Complex Societies. Archeological Perspectives », in *Journal of Archeological Research*, vol. 5, no. 4, 1997, p.295-344.
- Feischmidt M., « Multiculturalismul : o nouă perspectivă științifică și politică despre cultură și identitate », dans *Altera V*, no 12, 1999, p. 5-25.
- Flores-González Luis Manuel, « Phenomenological Views on Intersubjectivity: Towards a Reinterpretation of Consciousness », in *Integrative Psychology and Behavioral Science* (2008) 42, p. 187–193.
- Fishman, Joshua A., « The truth about language and culture (and a note about its relevance to Jewish case) » in *International Journal of the Sociology of Language*, Vol. 109, no. 1, 1994, p. 83-96.
- Fox, Jon, « Missing the mark: nationalist politics and student apathy », in *East European Politics and Societies*, vol. 18, no. 3 (2004), pp. 363-93.

- Gauthier, Cécile, « Changer de langue pour échapper à la langue ? L'*identité linguistique* en question », in *Revue de littérature comparée*, 2011/2 (n°338), p. 183-196.
- Gillet Olivier, « L'histoire de la Transylvanie: le différend historiographique hungaro-roumain », *Revue belge de philologie et d'histoire. Histoire médiévale, moderne et contemporaine - Middeleeuwse, moderne en hedendaagse geschiedenis*, Tome 75 fasc. 2, 1997, pp. 457-485.
- Grosjean, François, « Le bilinguisme : vivre avec deux langues », in *Tranel* 7, octobre 1984, pp. 15-43.
- Gupta, Akhil, Ferguson, James, « Beyond Culture: Space, Identity and the Politics of Différence » in *Cultural Anthropology* 7, No. 1 (1992), p. 6-23.
- Hayot Alain, « Pour une anthropologie de la ville et dans la ville : questions de méthodes », in *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 18, no 3, 2002, *L'étranger dans la ville*, p. 93-105.
- Jaisson M., « Temps et Espace chez Maurice Halbwachs (1925-1945) », in *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, Ed. Sc. Humaines, 1999/1-no 1, pp. 163-178.
- Karnoouh, Claude, « Un logos fără etos. Interculturalism și multiculturalism în Transilvania », in *Altera* 6, anul III, 1997.
- Kuper, Hilda, « The Language of Sites in the Politics of Space », in Setha M, Low et Lawrence-Zuniga D., *The Anthropology of Space and Place. Locating Culture*, Blackwell Publishing, USA, 2003, pp. 247-264.
- Lemée-Gonçalves, Carole, « Réappropriation culturelle dans les mondes yiddish », *Ethnologie française*, 2007/3- Juillet, *Mémoires Plurielles, Mémoires en conflit*, Presses Universitaires de France, p. 493-499.
- Eddy G., "Le passé lointain. Sur l'usage politique de l'histoire", in Hartog F., Revel J. (coord.), *Les usages politiques du passé*, *Enquête* 1, 2001, Paris, p. 25-39.
- Mayer R., « Ethnotanasie et culture », dans Lionel Obadia (coord.), *Parcours anthropologiques. Ethnicité, Ethnogenèse, Autochtonie*, no. 6, Paris :

Téraèdre, 2010.

- Morin, F., "L'autochtonie, forme d'ethnicité ou exemple d'ethnogenèse?" in Lionel Obadia (coord.), *Parcours anthropologiques. Ethnicité, Ethnogenèse, Autochtonie*, no. 6, ed. Téraèdre, Paris, 2010.
- Quéré Louis, « L'espace public : de la théorie politique à la métaphore sociologique », in *Quaderni*, n. 18, automne 1992. *Les espaces publics*, p. 75-92.
- Olender Maurice, « La race comme mythe. Entretien », *Le Débat*, Gallimard, 2010/5, nr. 162, p. 162-175.
- Orfali Birgitta, « Des skinheads dans la ville », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2003/2 n° 115, p. 269-291.
- Régine Robin, "Un passé d'où l'expérience s'est retirée", *Ethnologie française*, 2007/ 3- Juillet, *Mémoires Plurielles, Mémoires en conflit*, Presses Universitaires de France, p. 395-400.
- Rex, John, « La réponse des sciences sociales en Europe au concept de multiculturalisme », dans *Anthropologie et Sociétés*, Volume 19, numero 3, 1995, p. 111-125.
- Ricœur Paul, « Mémoire, histoire, oubli » in *ESPRIT.La pensée Ricoeur*, Mars-Avril 2006, p. 21-32.
- Riva Kastoryano, « Des multiculturalismes en Europe au multiculturalisme européen », dans *Politique étrangère*, no.1, 2000-65e année, p. 163-178.
- Rivera, Annamaria, « Ethnie-Ethnicité », dans *La Revue du Mauss semestrielle*, no. 13, premier semestre 1999, p. 43-60.
- Ryan, Lorraine, « Memory, power and resistance: the anatomy of a tripartite relationship », in *Memory Studies*, April 2011, vo 4, no 2, p. 154-169.
- Smith, A., « Ethnic persistence and national transformation », in *The British Journal of Sociology*, Vol. 35, No. 3, Sep., 1984, p. 452-461.
- Le Rectorat, « Le multiculturalisme à l'université Babeş-Bolyai », in *verso*, an 1, no 8, décembre 2006, p. 2-3.

## Webographie

- Barth, F., *Ethnic Groups and Boundaries*. Disponible sur [http://www.bylany.com/kvetina/kvetina\\_etnoarcheologie/literatura\\_eseje/2\\_literatura.pdf](http://www.bylany.com/kvetina/kvetina_etnoarcheologie/literatura_eseje/2_literatura.pdf).
- Charaudeau, Patrick, « Identité linguistique, identité culturelle : une relation paradoxale », in *Patrick Charaudeau - Livres, articles, publications* (2009). Disponible sur <http://www.patrick-charaudeau.com/Identite-linguistique-identite.html>
- Eriksen T., *Ethnicity and nationalism*. Disponible sur <http://www.la.wayne.edu/polisci/kdk/nationalism/sources/eriksen.pdf>
- Gotiu M., « Clujenii au învins. Poftim dovada! Clujul, cel mai frumos oraș. Și cum se face un lucru ardeleneste », in *voxpuplica*, 27 Juin 2011. Disponible sur <http://voxpuplica.realitatea.net/politica-societate/clujenii-au-invins-poftim-dovada-clujul-cel-mai-frumos-oras-si-cum-se-face-un-lucru-ardeleneste-2-64922.html>
- Hale, H.E., *Explaining Ethnicity*, 2004. Disponible sur [[http://duke.edu/~kkk4/Fall\\_07/Prelim/Comparative/Archive/11.08/ethnicity.pdf](http://duke.edu/~kkk4/Fall_07/Prelim/Comparative/Archive/11.08/ethnicity.pdf)]
- Gibson, Kari, *English Only Court Cases Involving The U.S. Workplace : The Myths of Language Use and the Homogenization of Bilingual Workers'Identities*. Disponible sur <http://www.hawaii.edu/sls/sls/wp-content/uploads/2011/06/Gibson.pdf>
- Lazar M., « Perceptii identitare si relatii interetnice in secuime. Elemente pentru o « deconstructie » si o « reconstructie », in *Populatia judezelor Covasna et Harghita. Aspecte ale convietuirii interetnice* (enquête coordonnée par Le Centre de Recherche des Relations Interethniques, juin-juillet 2000), disponible sur [www.edrc.ro/docs/docs/cartealba14.pdf](http://www.edrc.ro/docs/docs/cartealba14.pdf)
- Losonczy Anne-Marie et András Zempleni, « Anthropologie de la « patrie » : le patriotisme hongrois », in *Terrain* [En ligne], 17 | 1991, mis en ligne le 06 juillet 2007. Disponible sur <http://terrain.revues.org/3008>.

- Mihailescu, Vintila, « Nationalité et nationalisme en Roumanie », in *Terrain* [En ligne], 17 | 1991, mis en ligne le 06 juillet 2007. Disponible sur <http://terrain.revues.org/3015>.
- Misztal, Barbara, *The Sacralization of Memory* (2004). Disponible sur <http://club.fom.ru/books/mistral.pdf>.
- Szegedi Edit, *Cluj-Kolozsvár : deux mémoires irréconciliables ?* Disponible sur <http://ciprianmihali.blogspot.fr/2010/05/cluj-kolozsvar-memorii-ireconciliabile.html>
- Steven Vertovec, *Transnational Challenges to the « New » Multiculturalism*. Disponible sur <http://www.transcomm.ox.ac.uk/working%20papers/WPTC-2K-06%20Vertovec.pdf>.
- Yelvington, K. A., 2002. *History, Memory and Identity. A programmatic prolegomenon. Critique of anthropology*, 22 (3) Disponible sur <http://online.sagepub.com/>
- Wong, Lloyd, « Multiculturalism and Ethnic Pluralism in Sociology: An Analysis of the Fragmentation Position Discourse », in *Canadian Ethnic Studies Journal*, 22 Mars, 2008. Disponible sur [http://goliath.ecnext.com/coms2/gi\\_0199-11126031/Multiculturalism-and-ethnic-pluralism-in.html](http://goliath.ecnext.com/coms2/gi_0199-11126031/Multiculturalism-and-ethnic-pluralism-in.html).
- « Nicolae Iorga a fost cenzurat de UDMR de pe statuia lui Matei Corvin din Cluj cu numai 787.000 de euro. Etapele falsificarii istoriei », *Vendredi*, 21 Janvier 2011. Disponible sur <http://www.ziaristionline.ro>.
- « La Roumanie, 26ème membre de l'Union Européenne, 21 septembre 2005 ». Disponible sur [http://asilverston.blog.lemonde.fr/2005/09/21/2005\\_09\\_la\\_roumanie\\_26m/](http://asilverston.blog.lemonde.fr/2005/09/21/2005_09_la_roumanie_26m/)
- « Ponta despre UMF Targu Mures: S-a gresit in acest caz », 21 Iulie 2012. Disponible sur <http://www.ziare.com/victor-ponta/premier/ponta-despre-umf-targu-mures-s-a-gresit-in-acest-caz-1180034>.
- *La Constitution de la Roumanie*. Disponible sur [http://www.cdep.ro/pls/dic/site.page?den=act2\\_1&par1=1#t1c0s0a6](http://www.cdep.ro/pls/dic/site.page?den=act2_1&par1=1#t1c0s0a6)

- « Scandal grotesc la universitatea Babes-Bolyai », 18.07.2007, Disponible sur [http://www.newz.ro/stiri/scandal-grotesc-la-universitatea-babes-bolyai-placute-bilingve-contra-statui\\_n41838.html](http://www.newz.ro/stiri/scandal-grotesc-la-universitatea-babes-bolyai-placute-bilingve-contra-statui_n41838.html).
- *Teatrul National Cluj-Napoca. Istorici.* Disponible sur [http://www.teatrulnationalcluj.ro/index.php?page=onepage&pid=12&t\\_cp=4](http://www.teatrulnationalcluj.ro/index.php?page=onepage&pid=12&t_cp=4)
- *A színház rövid története.* Disponible sur <http://www.huntheater.ro/oldal.php?soid=7&mm=8>
- « Universitatea Babes-Bolyai in criza », 08.03.2006, annee XV (835), *revista 22.* Disponible sur <http://www.revista22.ro/universitatea-Babes-bolyai-in-criza-2526.htm>
- *Universitatea Babes-Bolyai, Caracterul multicultural.* Disponible sur [http://www.ubbcluj.ro/ro/despre/misiune/caracter\\_multicultural.html](http://www.ubbcluj.ro/ro/despre/misiune/caracter_multicultural.html)
- *Universitatea Babes-Bolyai, Misiune.* Disponible sur [http://www.ubbcluj.ro/ro/despre/misiune/mesaj\\_rector.html](http://www.ubbcluj.ro/ro/despre/misiune/mesaj_rector.html)
- *Noua Dreapta. Obiective.* Disponible sur <http://www.nouadreapta.org/obiective.php>
- *HVIM, Hatvannégy, Varmegye, Ifjúsagi, Mozgalom.* Disponible sur <http://www.hvim.hu/mozgalomrol>
- *Constitutia din 31.10.2003*, publiée dans *Monitorul Oficial*, Partea I, no. 767 de 31/10/2003. Disponible sur <http://www.rogoveanu.ro/constitutia/const.htm>.
- *Legislatie pentru Democratie, Asociatia prodemocratie.* Disponible sur [http://legislatie.resurse-pentru-democratie.org/215\\_2001.php](http://legislatie.resurse-pentru-democratie.org/215_2001.php)
- *Comisia Centrala pentru Recensamantul Populatiei si al Locuintelor, Comunicat de Presa, 2 fevrier 2012,* <http://www.insse.ro/cms/files%5Cstatistici%5Ccommunicate%5Calte%5C2012%5CComunicat%20DATE%20PROVIZORII%20RPL%202011.pdf>

- « Cind se va afla adevarul despre evenimentele din Tîrgu-Mureş? », *Divers, altfel despre minorităti etnice*. Disponibile sur [http://www.divers.ro/focus\\_ro?wid=37452&func=viewSubmission&sid=2217](http://www.divers.ro/focus_ro?wid=37452&func=viewSubmission&sid=2217)
- « Paul Chinezu cel bozgor », in *Limba Cailor*, 27 aout 2009. Disponibile sur <http://limbacailor.wordpress.com/2009/08/27/paul-chinezu-cel-bozgor/>
- *Romanothan, Agentia Romilor pentru comunicare*. Disponibile sur <http://www.romanothan.ro/romana/studii/concepte/mltcu.html>.
- [www.atlas-historique.net/1815-1914/cartes/Autriche-Hongrie1848-68.html](http://www.atlas-historique.net/1815-1914/cartes/Autriche-Hongrie1848-68.html)

# Table de matières

<b>Dédicace</b>	3
<b>Remerciements</b>	4
<b>Liste des abréviations</b>	5
<b>Sommaire</b>	6
<b>Introduction générale</b>	12
<b>Première partie</b>	
<b>Approche théorique et méthodologique de l'étude</b>	22
<b>Chapitre I : Problématique de la recherche</b>	23
<i>Section I : Objet et intérêt de l'étude</i>	23
<i>Section II : Problématiques et hypothèses</i>	26
<i>Section III : Recueil et traitement des informations</i>	27
<b>Chapitre II : Cadres conceptuels et théoriques de la recherche</b>	30
<i>Section I : Situation du sujet dans la recherche scientifique</i>	30
<i>Section II : La recherche sur les relations interethniques : concepts appliqués à l'étude</i>	33
a. Ethnie, ethnicité	33
b. Comment définir l'ethinicté	37
c. Le multiculturalisme	43
<i>Section III : La recherche sur les identités. Différentes approches et théories</i>	52

## Deuxième partie

### Des constructions identitaires 60

#### Chapitre I : La construction des identités et de temporalités 61

##### Section I : *Le temps* 61

##### Section II : *Le temps-histoire* 64

- a. Le temps-histoire de la Transylvanie 64
- b. Le temps-histoire de Cluj-Napoca/ Kolozsvar 71
- c. Le temps-histoire de l'Université Babeş-Bolyai 72
- d. Des mécanismes de nationalisation de l'histoire 75

##### Section III : *Le temps : Histoire et Mémoire* 84

- a. La Mémoire 84
- b. La relation Mémoire-Histoire 92
- c. L'oubli 107

##### Section IV : *Le Temps-objet : Les temps sociaux étudiantins* 114

#### Section V : Conclusion 121

#### Chapitre II : L'espace des relations interethniques 123

##### Section I : *L'espace et sa relation à l'identité* 124

- a. L'espace géographique 124
- b. L'espace social 127

##### Section II : *Espace, Lieu et Non-Lieu* 130

##### Section III : *Espace privé – espace public* 133

##### Section IV : *L'espace comme territoire* 137

- a. Le territoire, entre Nous et Eux 137

b. L'appropriation de l'espace à Cluj – Napoca	150
<i>Section V : Les sites</i>	154
a. Le cas de la statue de Mathias Rex	154
b. La statue d' Avram Iancu	160
c. L'espace-mémoire. Le cas des statues de l'Université	162
<i>Section VI : L'ethnicisation de l'espace étudiant</i>	164
a. L'espace étudiant : un espace ethnicisé ?	164
b. Une ethnicisation du centre-ville ?	171
<i>Section VII : Les cartes mentales</i>	177
<i>Section VIII : Conclusion</i>	192
 <b>Chapitre III : Les langues et les identités de temps-espace transylvanien</b>	 193
<i>Section I : Les rapports langues-identités</i>	194
Langue et culture	195
<i>Section II : L'appropriation de la langue</i>	198
a. Langue et nationalisme	199
b. La langue, principe organisateur de l'État Roumain	200
c. La pureté de la langue hongroise	202
d. La déconstruction de l'appropriation de la langue	204
e. <i>La langue maternelle</i>	206
<i>Section III : Le bilinguisme</i>	211
La langue dans l'éducation- élément influent de la catégorie ethnique	215
<i>Section IV : La langue, élément de liaison et de séparation</i>	222
La même langue, deux identités ethniques	229
<i>Section V : « Bozgor » et « Olah »</i>	238

Section VI : *La langue dans l'Université* 242

Section VII : *Conclusion* 247

## **Troisième partie**

### **Des transitions entre nationalismes et multiculturalismes 249**

**Chapitre I** : L'Université « Babeş-Bolyai » - de l'époque nationaliste à l'époque  
multiculturelle 250

*Section I : Université et nation* 251

*Section II : Université et multiculturalisme* 256

**Chapitre II** : Des opinions sur les multiculturalismes 264

*Section I : Le multiculturalisme d'UBB, entre politique européenne ou solution  
de compromis* 265

*Section II : Les multiculturalismes de l'université* 273

*Section III : Les étudiants et leurs opinions sur le multiculturalisme* 276

**Chapitre III** : Les nationalismes 288

*Section I : La Nouvelle Droite* 291

*Section II : « 64 Komitate »* 301

**Chapitre IV** : Conclusion 306

<b>Conclusion générale</b>	308
<b>Liste des illustrations</b>	312
<b>Bibliographie</b>	314
<b>Table de matières</b>	329
<b>Annexes</b>	335
	334

# Annexes

## Liste des annexes

Annexe 1 : Guide d'entretien	338
Annexe 2 : Poster Scientifique	340
Annexe 3 : 15 mars 2010 (photos et témoignages)	341
Photo 1 : Fête des Hongrois de partout. Devant l'église St. Michel, avant la messe	341
Photo 2 : Des jeunes hongrois devant l'église St Michel, avant que la messe de 15 Mars commence	341
Photo 3 : Les gens se déplacent vers la maison du poète hongrois Petofi Sandor	343
Photo 4 : Des jeunes qui portent le drapeau hongrois	343
Photo 5 : Le dépôt des couronnes à la maison du poète Petofi Sandor	346
Photo 6 : La fin de la cérémonie	346
Photo 7 : La fin de la cérémonie	347
Photo 8 : De jeunes hongrois portant des drapeaux hongrois et des cocardes sur leurs vestes	347
Annexe 4 : 14 Mars 2010 - Manifestation de la Nouvelle Droite (photos et témoignages)	352
Photo 9 : Membre de l'Association Avram Iancu	352
Photo 10 : Des manifestants de la Nouvelle Droite	353
Photo 11 : Le boulevard « Eroilor », les membres de la Nouvelle Droite et des Passants	353
Photo 12 : Les manifestants protestent contre la régionalisation	354
Photo 13 : Des membres de la Nouvelle Droite	354
Photo 14 : Le drapeau de la Roumanie porté par les membres de la Nouvelle Droite	358
	336

Photo 15 : Le drapeau de la Nouvelle Droite	358
Annexe 5 : 1 <sup>er</sup> Décembre 2009 à Cluj- Napoca (Journée Nationale roumaine)	359
Photo 16 : La rue Napoca et les drapeaux roumains arborés au long de la rue	359
Photo 17 : La Place de l'Union	359
Photo 18 : Le boulevard <i>Eroilor</i> (Le Boulevard des Héros) qui fait la liaison entre la Place de l'Union et la Place Avram Iancu	360
Photo 19 : La Place Avram Iancu et les couronnes amenées à la statue d'Avram Iancu, pour les héros de l'union de 1918	360
Photo 20 : Les couronnes et les drapeaux en bas de la statue d'Avram Iancu	361
Photo 21 : Bonhomme de la place d'Avram Iancu fabriqué dans les couleurs du drapeau roumain	361
Photo 22 : La Maison Culturelle des Etudiants	362
Photo 23 : La Bibliothèque Centrale Universitaire	362
Annexe 6 : Photos de l'université Babes-Bolyai (photos et témoignages)	363
Photo 24 : L'université Babes-Bolyai, septembre 2011	363
Photo 25 : Plaque à l'entrée de l'université	363
Photo 26: L'université de Cluj (XIXème siècle)	364
Annexes 7 : Photos de Cluj-Napoca	367
Photo 27 : Monument de Samuil Micu, Gheorghe Sincai et Pentru Maior	367
Photo 28 : Monument de Samuil Micu, Gheorghe Sincai et Petru Maior	367
Photo 29 : Slogans de l'équipe de foot « U » (« Unirea »)	369
Photo 30 : Slogans de « U » sur le bus	369

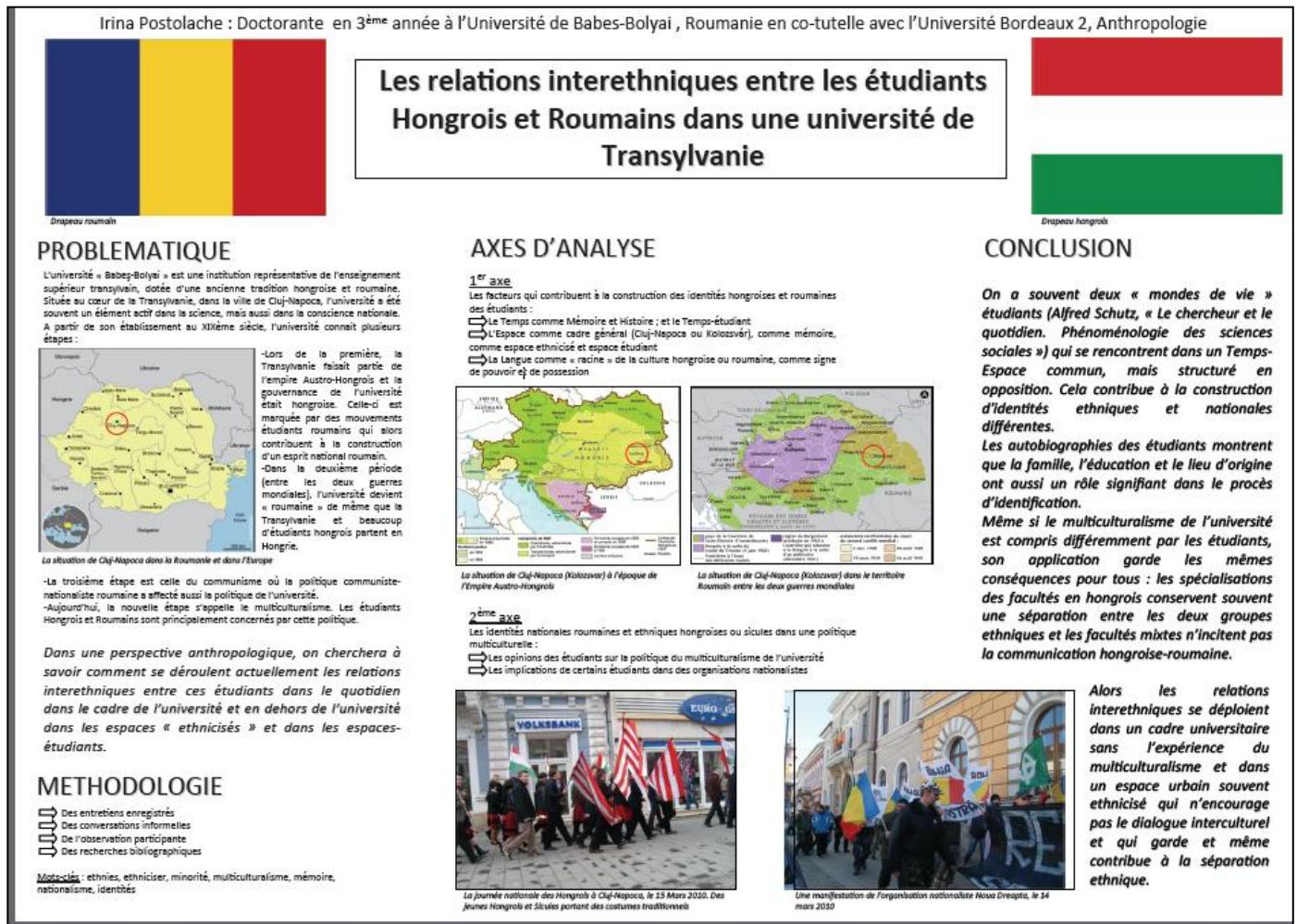
## Annexe 1 : Guide d'entretien

- Nom de l'informateur
- Ethnie ou nationalité
- Faculté
- Spécialisation (hongroise/roumaine/allemande)
- Année
- Lieu d'origine (courte description, espace urbain ou rural, nombre d'habitants, minorités ethniques)
  
- Famille (généalogie, ethnie/nationalité, éducation)
- Ecole (en roumain ou hongrois)
- L'apprentissage de l'histoire à l'école et à la maison
- Des événements marquants pour l'histoire de la Transylvanie
  
- L'apprentissage de la langue roumaine/ hongroise
- L'utilisation de la langue hongroise/roumaine dans l'espace public/privé
- L'utilisation des appellatifs « bozgor » ou « olah »
  
- Lieu de résidence actuel (foyer universitaire, colocation, chez les parents)
- Cluj-Napoca/ Kolozsvár (intégration dans la ville, lieux préférés, décrire les lieux qu'ils fréquentent quotidiennement)
  
- Groupe d'amis/ connaissances (collègues, hongrois, roumains)
- La différence Hongrois-Sicules
- Relations avec les collègues hongrois ou roumains (les spécialisations hongroises et l'interaction avec les autres spécialisations)

- Lieux de divertissement (café, bars, clubs). Quels sont les lieux qu'ils choisissent ?  
En fonction de quoi ? Quels sont les café-bars dits hongrois ? Pourquoi sont-ils considérés hongrois ?
  
- Les raisons pour lesquelles ils ont choisi l'université BB
- Babes-Bolyai, université multiculturelle
- Le multiculturalisme
- Les conflits *symboliques*
  
- Orientations politiques
- Participation aux fêtes de journées nationales
- Des organisations extrémistes
- La politique de Gheorghe Funar
- Implication dans des conflits interethniques

## Annexe 2 : Poster scientifique

Irina Postolache : Doctorante en 3<sup>ème</sup> année à l'Université de Babes-Bolyai, Roumanie en co-tutelle avec l'Université Bordeaux 2, Anthropologie



### PROBLÉMATIQUE

L'université « Babes-Bolyai » est une institution représentative de l'enseignement supérieur transylvain, dotée d'une ancienne tradition hongroise et roumaine. Située au cœur de la Transylvanie, dans la ville de Cluj-Napoca, l'université a été souvent un élément actif dans la science, mais aussi dans la conscience nationale. A partir de son établissement au XIX<sup>e</sup> siècle, l'université connaît plusieurs étapes :

-Lors de la première, la Transylvanie faisait partie de l'empire Autro-Hongrois et la gouvernance de l'université était hongroise. Celle-ci est marquée par des mouvements étudiants roumains qui alors contribuent à la construction d'un esprit national roumain.

-Dans la deuxième période [entre les deux guerres mondiales], l'université devient « roumaine » de même que la Transylvanie et beaucoup d'étudiants hongrois partent en Hongrie.

La situation de Cluj-Napoca dans la Roumanie et dans l'Europe

-La troisième étape est celle du communisme où la politique communiste-nationaliste roumaine a affecté aussi la politique de l'université.

-Aujourd'hui, la nouvelle étape s'appelle le multiculturalisme. Les étudiants Hongrois et Roumains sont principalement concernés par cette politique.

*Dans une perspective anthropologique, on cherchera à savoir comment se déroulent actuellement les relations interethniques entre ces étudiants dans le quotidien dans le cadre de l'université et en dehors de l'université dans les espaces « ethnicisés » et dans les espaces-étudiants.*

### MÉTHODOLOGIE

Des entretiens enregistrés  
Des conversations informelles  
De l'observation participante  
Des recherches bibliographiques

Mots-clés : ethnies, ethniciser, minorité, multiculturalisme, mémoire, nationalisme, identités

### AXES D'ANALYSE

#### 1<sup>er</sup> axe

Les facteurs qui contribuent à la construction des identités hongroises et roumaines des étudiants :

- Le Temps comme Mémoire et histoire ; et le Temps-étudiant
- L'Espace comme cadre général (Cluj-Napoca ou Kolozsvár), comme mémoire, comme espace ethnique et espace étudiant
- La Langue comme « racine » de la culture hongroise ou roumaine, comme signe de pouvoir et de possession



La situation de Cluj-Napoca (Kolozsvár) à l'époque de l'empire Autro-Hongrois

La situation de Cluj-Napoca (Kolozsvár) dans le territoire Roumain entre les deux guerres mondiales

#### 2<sup>ème</sup> axe

Les identités nationales roumaines et ethniques hongroises ou sicules dans une politique multiculturelle :

- Les opinions des étudiants sur la politique du multiculturalisme de l'université
- Les implications de certains étudiants dans des organisations nationalistes



La Journée nationale des Hongrois à Cluj-Napoca, le 15 Mars 2020. Des jeunes Hongrois et Roumains portant des costumes traditionnels.

Une manifestation de l'organisation nationalistes Nostra Crescita, le 14 mars 2020

### CONCLUSION

On a souvent deux « mondes de vie » étudiants (Alfred Schutz, « Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales ») qui se rencontrent dans un Temps-Espace commun, mais structuré en opposition. Cela contribue à la construction d'identités ethniques et nationales différentes.

Les autobiographies des étudiants montrent que la famille, l'éducation et le lieu d'origine ont aussi un rôle significatif dans le processus d'identité.

Même si le multiculturalisme de l'université est compris différemment par les étudiants, son application garde les mêmes conséquences pour tous : les spécialisations des facultés en hongrois conservent souvent une séparation entre les deux groupes ethniques et les facultés mixtes n'incitent pas la communication hongroise-roumaine.

Alors les relations interethniques se déplient dans un cadre universitaire sans l'expérience du multiculturalisme et dans un espace urbain souvent ethnifié qui n'encourage pas le dialogue interculturel et qui garde et même contribue à la séparation ethnique.

Poster scientifique présenté aux Journées d'école doctorale, Sociétés, Politique, Santé Publique (SP2). Du 14 juin 2012 au 15 juin 2012

### Annexe 3 : 15 Mars 2010

Photo 1 : Fête des Hongrois de partout. Devant l'église St. Michel, avant la messe



Source : Postolache, 2010

On peut voir les drapeaux de la Hongrie (à bandes horizontales rouge, blanc, vert), ceux de *Secuime* (à bandes horizontales bleu et marron) et ceux « Árpád » (à bandes rouge et blanc). Le troisième constitue un des symboles de la dynastie d' Árpád qui a régné sur les Magyars, du IXème au XIVème siècle dans une période prospère de la Hongrie.

Photo 2 : Des jeunes hongrois devant l'église St Michel, avant que la messe du 15 Mars ne commence



Source : Postolache, 2010

« Tu participes au 15 Mars ?

*Oui...je ne sais pas si tu as déjà été à Cluj le 15 mars...On a quelque chose, on se rassemble et à partir du centre-ville nous venons ensemble jusqu'à l'église catholique, jusqu'à l'église St. Michel et là il y a la messe. Le maire de Cluj y participe aussi, quelqu'un de UDMR, quelqu'un de la Hongrie et...on met quelques couronnes de fleurs pour les morts. On chante aussi quelque chose. L'hymne des sicules et des chansons populaires hongroises. L'hymne de la Hongrie je pense pas. (...)*

*On fête parce que c'est une fête hongroise, tu sais ? Et...c'est pour commémorer la révolution de 1848, donc...Ce n'est pas une fête contre les Roumains, je ne sais pas pourquoi ça devrait l'être...je ne sais pas...il n'y a pas de raison que ça soit contre eux.*

(...)

*Je sais que je suis hongrois et je sais que je suis né ici...le « roumanisme » est tout simplement une question sur papier, c'est tout...je sais que je suis né ici, donc la Transylvanie...donc...c'est le territoire de l'Union Européenne...alors, j'ai une identité. Mais eux aussi ils y sont nés...ils savent qu'ils sont nombreux et qu'ils ont la Roumanie. » (Szabi)*

« Non, non... Tout le monde rentra à la maison le 15 mars. Pour moi, cela ne veut rien dire, parce que là-bas il n'y a que des conflits. Ce ne sont pas de manifestations culturelles, traditionnelles. C'est juste un moment où ils montrent qu'ils existent et qu'ils veulent rester ici. Je crois que c'est ce qu'ils veulent montrer le 15 mars et le 1<sup>er</sup> décembre. Au 1<sup>er</sup> décembre les gens viennent aussi pour crier devant la statue de Michel le Brave que la Transylvanie leur appartient. » (Levente)

« Tu vas tous les ans fêter le 15 mars ?

*Non, pas tous les ans. Je peux même compter combien de fois j'étais dehors. Mais j'essaye d'avoir une attitude différente concernant la révolution et les racines de la guerre de 1848. Parce que les soulèvements et la littérature de guerre nous apportent toujours que des problèmes. » (Rebeka)*

Photo 3 : Les gens se déplacent vers la maison du poète hongrois Petofi Sandor



Source : Postolache, 2010

Photo 4 : Des jeunes qui portent le drapeau hongrois



Source : Postolache, 2010

« Tu participes au 15 mars ?

Moi ? Comment dirais-je ? Non, je n'y vais pas d'habitude.

Pourquoi est-ce que t'as choisi de ne pas y aller ?

*Beh, je ne sais pas. Je crois que dans ce choix la famille est très importante. En fait, dans ma famille hongroise on n'y est pas allé trop souvent et on n'a pas respecté les traditions... et enfin... on ne l'a pas pris sérieusement. Moi, je me suis posé des questions à un moment donné. C'est-à-dire à un moment donné j'ai identifié ce problème avec la nationalité et l'accentuation de la nationalité. Et j'ai pensé que...non ! Je ne l'ai pas perçu comme quelque chose du bon, mais comme quelque chose qui pourrait créer des problèmes, ou quelques chose dont je voudrais me débarrasser et penser à mes affaires. » (Ildi)*

« Qu'est-ce que représente pour toi le 15 Mars ?

Le 15 Mars ?

Oui, en parlant de la fête hongroise.

*Ah...ben...c'est une fête hongroise . Voilà ! C'est une cérémonie qu'ils peuvent fêter s'ils veulent. » George*

« Qu'est-ce que représente pour toi le 15 Mars ?

Qu'est-ce qui s'est passé le 15 Mars ?

*Il y a la fête des Hongrois de partout.*

*Ah...Je ne sais pas. Je n'ai pas remarqué. Je suis Roumaine donc...je ne sais pas. » (Georgiana)*

« Moi je suis habituée à y participer depuis que je suis petite. J'allais le 1<sup>er</sup> mai, le 15 mars... c'est-à-dire quand j'étais petite on avait la fête à l'église, et...enfin, on portait la cocarde aussi, cette cocarde sur la veste. Et je me suis habituée ici,

j'étais au lycée hongrois et on allait toujours à l'église... et c'est comme ça que je me suis habituée. Et je crois que, je ne dis pas que c'est bien ou qu'il faut le faire, mais si tu sent que...Par exemple, l'histoire avec ACTA : si tu considères qu'il faut aller et t'exprimer ce jour-là, tu vas et tu t'exprimes. Tu ne t'exprimes pas de manière violente, mais pacifiquement.

*C'est une fête plutôt traditionnelle ou plutôt une fête nationale ?*

C'est une fête nationale...c'est-à-dire, moi, je dirais...elle n'est pas une fête nationale comme une célébration... c'est-à-dire on ne dit pas : ieeeeei on a gagné ! C'est plutôt une journée, c'est le 15 mars...on se souvient de la révolution de 1848 et des événements suivants qui...enfin...

*Et le 1<sup>er</sup> décembre ?*

Je n'ai aucun...c'est la fête nationale de la Roumanie. » (Aniko)

Photo 5 : Le dépôt des couronnes à la maison du poète Petofi Sandor



Arrivés devant sa maison, on dépose des couronnes. Des représentants politiques roumains et hongrois tiennent des discours. Après, tout le monde se disperse.

Photo 6 : La fin de la cérémonie



Source : Postolache, 2010

Des jeunes habillés dans les vêtements traditionnels sicules portant des drapeaux hongrois et sicules à la fin de la cérémonie .

Photo 7 : La fin de la cérémonie



Source : Postolache, 2010

Photo 8 : De jeunes hongrois portant des drapeaux hongrois et des cocardes sur leurs vestes



Source : [http://www.realitatea.net/peste-500-de-maghiari-au-sarbatorit-la-cluj-napoca-ziua-de-15-martie\\_704630\\_foto.html#view](http://www.realitatea.net/peste-500-de-maghiari-au-sarbatorit-la-cluj-napoca-ziua-de-15-martie_704630_foto.html#view)

« C'est très intéressant. J'ai fait un sondage l'année dernière à l'école pour notre journée nationale, le 15 mars. Et j'avais un truc, qu'on met sur la poitrine, ça s'appelle « Kokarda » (cocarde) et c'est comme un emblème. Et j'ai demandé mes professeurs et mes collègues s'ils avaient quelque chose contre si je portais le lendemain une cocarde, puisque c'était la journée nationale. Et je leur ai expliqué, que je ne voulais pas qu'ils pensent que c'était quelque chose de nationaliste, mais que c'est une seule journée dans ma vie, ou de cette année là, où je pouvais me rappeler du fait que je suis hongroise. Je sais, on ne doit pas avoir une cocarde pour être accepté par les Hongrois, mais je ne crois pas qu'on peut se permettre ça, de la porter juste comme ça. Et j'ai demandé si c'était une offense pour mes collègues et en fait ils ne s'attendaient pas, parce que « personne ne m'a jamais demandé »...et je leur ai dit que je serais intéressée de savoir s'il leur était difficile d'accepter ou s'ils acceptaient volontiers. Et ce truc que, bon, c'est notre journée nationale et tout le monde me regardait. Et les professeurs étaient curieux, ils regardaient, regardaient...mais j'ai vu que...aaa...dans les yeux de certains en fait il n'y avait pas...en fait...ils n'étaient pas très à l'aise avec ça, mais ils n'ont pas voulu me le dire. Ou bien d'autres n'étaient même pas intéressés.

Mais je m'en fous. « Je ne suis pas assez intéressé de ce que tu portes. Tu peux porter même »...je ne sais pas...c'était intéressant...parce que tu vois les visages des gens, et leurs expressions, leurs yeux te disent autre chose. Mais j'ai apprécié qu'ils aient essayé de comprendre ce côté.

Et s'ils avaient dit que ça les dérangeait, tu ne l'aurais pas portée ?

Non. » (Rebeka)

Ildi : J'ai pensé que pour le 15 mars, probablement, j'aurai l'envie de me mettre une cocarde, mais seulement pour moi, seulement à la maison.

Aniko : Mais si c'est à la maison, chez toi, alors t'as presque rien fait.

Ildi : Mais pourquoi est-ce qu'il faut s'afficher ? Pourquoi ?

Aniko: Beuh l'idée est que...enfin, c'est ça...c'est mon avis... Parce que si je mets cette cocarde et je sors dans la rue, personne n'a de raison de m'en vouloir.

Ildi : Mais pas pour t'en vouloir.

Aniko: Mais je parle d'une chose qui est là, est présent. Et je ne veux pas le nier, ou je ne veux pas l'oublier, ou d'être hongroise seulement parmi les hongrois. Parce que même là, donc je ne veux pas dire que je suis nationaliste, c'est-à-dire, il y a quelque chose en moi, c'est sûr. Mais c'est au moment où t'es parmi les autres que tu te rends compte que t'es d'une autre nationalité. Parce que quand t'es parmi les hongrois, tu n'es pas différent.

*Est-ce que t'es fière d'être hongroise ?*

Aniko: Aaa... je n'ai pas de peine. Mais, oui ! Je suis contente, et je n'ai aucune...

*Mais qu'est ce qu'il signifie pour toi d'être hongroise ?*

Aniko: Etre hongroise ? Aaaa...beeh, je ne sais pas, ici en Transylvanie je me sens différente à cause de ça. Probablement si c'était plus...c'est-à-dire, on s'intègre, de toute façon on s'intègre. S'il était plus...comment dirais-je, si l'intégration était plus douce, alors je ne me rendrais même pas compte. Tu comprends ce que je veux dire ?

Donc dois-je comprendre que l'intégration devrait se faire moins agressivement?

Aniko: Donc, elle se fait plutôt trop brutalement, mais après un temps tu ne te rends plus compte. Disons que j'ai ...aaa...parmi mes connaissances qui ne sont pas des deux ethnies, mais en couple avec quelqu'un d'ethnie différente. Les enfants n'ont qu'une des deux identités. Ça veut dire qu'ils s'intègrent dans une des identités et l'autre elle est mise de côté. Plutôt oubliée, pas mise de côté.

Ildi: Moi je crois que c'est parce que j'ai passé plus de temps parmi les roumains que je ne me sens pas d'une autre nationalité. Mais je me sens comme un Autre, mais je ne peux pas m'identifier avec les hongrois, mais plutôt comme transylvaine...Parce que dans la mentalité c'est autre chose. Et quand je suis partie du pays et que j'ai rencontré là-bas des personnes de Grèce ou de Bulgarie, j'ai senti cette mentalité typique pour cette partie. Entre les hongrois et roumains et parmi les bulgares. Et j'ai senti que je m'identifiais avec cette identité.

*Et comment tu t'identifiais quand les gens te demandaient d'où tu étais?*

*Ildi: Donc il y a eu un problème car...tu sais...j'ai vu le problème avec les roumains de Roumanie. Au début je disais de Roumanie, mais certaines personnes m'ont identifiée avec les roms et les roumains d'Italie. Et après un temps j'ai dit que j'étais transylvaine. Alors j'étais identifiée avec les vampires. Et l'idée est plus compliquée, car je devais leur expliquer qu'il existe des hongrois en Roumanie etc. Je crois qu'une fois, dans le métro j'ai dit que j'étais hongroise, pour ne pas expliquer de nouveau la subtilité. Mais moi je dirais que je suis transylvaine, car entre les roumains d'ici et les roumains d'ailleurs il y a une différence extrême et...*

*Aniko: Maintenant la différence n'est pas extrême, mais il y a une différence.*

*Ildi: Pour moi elle est extrême. Moi je pourrais discuter mieux avec les Transylvaniens, qu'avec des roumains de Munténie.*

*Aniko: Je crois que c'est une attitude comme ça...formée de préjugés.*

*Ildi: Mais non...*

*Aniko: Mais moi j'ai connu des personnes de Constanta et de Bucarest. Ils pensaient probablement que j'étais différente, mais moi aussi j'ai pensé la même chose d'eux. Donc cela est réciproque...*

*Moi, je dis dès le départ que je suis hongroise et...*

*Et les gens à l'étranger comprennent que t'es de Hongrie?*

*Aniko: Mais, après je leur dis que je suis de Roumanie et après que je suis de Transylvanie et après je commence avec d'autres...Mais il y a des personnes qui savent, il y a des personnes qui ne savent pas. Moi je crois que la chose la plus surprenante a été quand j'ai dit que je suis hongroise et je suis de Roumanie, Transylvanie... Et cette personne a dit: oui de Roumanie, Nadia Comaneci! Ils n'ont pas pensé à Transylvanie et à des vampires de tout genre. Elle m'a dit une chose concrète, Nadia Comaneci.*

*Ildi: Ou Ceausescu.*

*Aniko: Oui, bon, mais le sujet « Ceausescu » s'est déjà terminé.*

*Moi j'ai été surprise quand quelqu'un de Craiova a dit que nous sommes une petite minorité, et que nous voulons trop. Et j'ai dit: alors c'est bon! J'ai regardé cette*

*personne et j'ai pensé qu'elle ne connaît pas très bien le problème et j'ai dit: une pauvre fille!*

*Vous avez participé au recensement?*

*Ildi et Aniko: Oui.*

*Et comment vous vous êtes identifiées, comme hongroises?*

*Ildi et Aniko: Oui.*

#### Annexe 4 :14 Mars 2010 - Manifestation de la Nouvelle Droite

Photo 9 : Membre de l'Association Avram Iancu



Source : Postolache, 2010

L'association « Avram Iancu » est une des associations qui soutiennent la Nouvelle Droite et qui participent à leurs manifestations. À la fête dédiée à Avram Iancu du 14 Mars 2010, le personnage de la photo a tenu un discours et a recité un poème (composition personnelle) dédié à Avram Iancu. Après, le poème, La Nouvelle Droite et l'Association Avram Iancu ont chanté l'hymne de la Roumanie et la chanson de Avram Iancu.

Photo 10 : Des manifestants de la Nouvelle Droite



Source : Postolache, 2010

Sur le drapeau c'est écrit : La Roumanie est un Etat national, indépendant et indivisible (citation de la Constitution)

Photo 11 : Le boulevard « Eroilor », les membres de la Nouvelle Droite et des passants



Source : Postolache, 2010

Photo 12 : Les manifestants protestant contre la régionalisation



Source : Postolache, 2010

Sur l'affiche c'est écrit : « La régionalisation est le premier pas vers la division »

Photo 13 : Des membres de la Nouvelle Droite



Source : Postolache, 2010

Les membres de la ND se déplacent vers la statue de Avram Iancu

« Si on regarde à la télé, on entend beaucoup parler de l'autonomie dans la région Sicule. Et c'est pareil pour tout le monde, que tu sois hongrois de Maramures, de Botosani. C'est quoi l'autonomie ? Moi, je n'en ai pas besoin. C'est une question de généralisation, il y a beaucoup de monde qui ne sait pas de quoi il s'agit, mais qui en parle pour se faire remarquer. Ils peuvent arriver jusqu'à constituer une armée et se battre. C'est souvent une façon de voir les choses qui appartient à une personne, qui est le chef et qui influencera les autres. C'est ce que je pense de la politique. Il s'agit d'une masse qui est influencée. Ils la transmettent aux enfants et eux ils vont t'appeler « bozgor ». Ils ne savent même pas ce qu'ils disent, parce qu'ils n'ont pas ce mot dans leur vocabulaire. Voilà pourquoi je pense qu'il faut taper les parents en premier.

Alors, c'est l'éducation des parents qui compte ?

De l'école aussi. C'est important aussi d'enseigner les choses d'une certaine manière. J'avais un professeur d'histoire qui disait toujours « les Roumains comme ci, les Roumains comme ça... ». Il n'aimait pas les Roumains. Et à la fac, je t'en ai déjà parlé, il y avait aussi un professeur. Comment est-ce possible, être professeur, en plus historien et avoir cette vision des choses. » (Levente)

« Ça me fait peur, ce qui se passe avec la Nouvelle Droite. Et pourtant ces gens proviennent d'un certain milieu, ils ont fini une faculté. Et ce n'est pas n'importe quelle faculté, mais Histoire, Philosophie. C'est-à-dire, tu te rends compte que l'enseignement chez nous c'est un échec total. Parce qu'il y a très peu d'individus, que ça soient des élèves, que ça soient des étudiants, pour lesquels l'enseignement a créé cet esprit critique. Donc, si quelqu'un ne lui dit pas : eh toi, réfléchis un peu, parce que les choses ne sont pas vraiment comme ça, lui, il ne va jamais réfléchir. Il ne va pas penser tout seul. Et les profs ne font pas ce truc. Ils viennent et parlent là-bas pour une heure et demie et c'est tout ! Ils font leur métier et ils partent. Et la semaine suivante, mercredi, à 16 :30, on se voit de nouveau et ils tiennent de nouveau leurs cours. Les cours ne sont plus renouvelés depuis les années 1960,

*l'automne<sup>66</sup>. Parce que c'est à ce moment qu'elle est devenue prof et depuis elle ne dit que ça. Et c'est tout ! Et ça m'étonne et ça m'attriste en même temps.*

*Et tu sais ce qu'il est le pire ? Que ça touche les gens qui vivent vraiment ok les uns avec les autres, Roumains avec des Hongrois. C'est eux qui vont souffrir. » (Norbert)*

*« Du moment où l'on considère que toute la Roumanie doit être régionalisée, je ne vois aucun problème pour que la Région Sicule existe. En fait, qu'est-ce que ça signifie l'autonomie de la Transylvanie, par exemple ? Concrètement ?...On sait qu'elle a existé. On sait que Ceaușescu détestait les Hongrois...il avait une haine personnelle envers eux, « alde goangheni » il les appelait, mais je ne sais pas ce que ça veut dire, Hongrois ? Mais il les appelait ainsi. C'était une affaire personnelle. Je ne sais pas pourquoi, mais...et j'ai l'impression que toute l'attitude de Ceaușescu envers les Hongrois a en quelque sorte influencé la société roumaine beaucoup plus que s'il n'avait pas été là... je veux dire, son existence ou inexistence aurait fait la différence dans l'histoire.*

*Mais ça aussi (le nationalisme est un instrument politique) et la politique de l'URSS, mais Ceaușescu avait ce problème personnel avec les Hongrois ». (Lia)*

*« Qu'est-ce que tu penses sur l'autonomie de la Région Sicule ?*

*Donc, chacun ses affaires. Tant que ça ne m'affecte pas dans la vie de chaque jour, qu'ils fassent ce qu'ils veulent. Oui, que ça soit autonome. Mais je ne sais pas comment ça va se passer avec la Constitution. Parce qu'elle disait à un moment donné que never ever. Parce qu'ils ont parlé avec le président de la Hongrie et celui-là disait qu'ils voulaient l'autonomie, et la constitution disait que never ever. Mais de toute façon, ils sont trop faibles.*

*Mais, si nous étions maintenant en Hongrie et nous disions que nous voulons parler roumain, ils diront que non, parce que nous sommes en Hongrie et il faut parler hongrois. Et tu vois, ici c'est la même chose : si tu es en Roumanie, tu parles roumain, même si toi, tu es Hongrois...Mais eux maintenant non, ils ne veulent parler*

---

<sup>66</sup> Depuis une période très longue

que en hongrois. Donc, ça me semble comme ça, un manque d'inégalité. Et c'est pour cela que ça m'énerve. C'est cette supra fierté.

Alors il s'agit en fait d'une fierté ?

Oui, je pense. Et ça s'ajoute à l'identité historique et je ne sais pas quoi encore. Mais aujourd'hui il n'y a plus la même histoire de cette époque-là.

*Mais moi, le fait historique ou je ne sais pas quoi...ne m'influence pas. Parce que moi, je suis intéressé par les faits pratiques. Et l'histoire avec les Hongrois et qui a été le premier en Transylvanie. Si tu commences avec la théorie et avec l'histoire, c'est clair que ça va donner des résultats négatifs. Si tu commences comme ça, innocent, tu commences par l'interaction et après tu tires toi-même les conclusions, alors ça dépend. Si tu t'es fâché avec eux pour des raisons solides...tu penses que...voilà, que c'est un pays mauvais. Mais, il ne faut pas généraliser. » (Paul)*

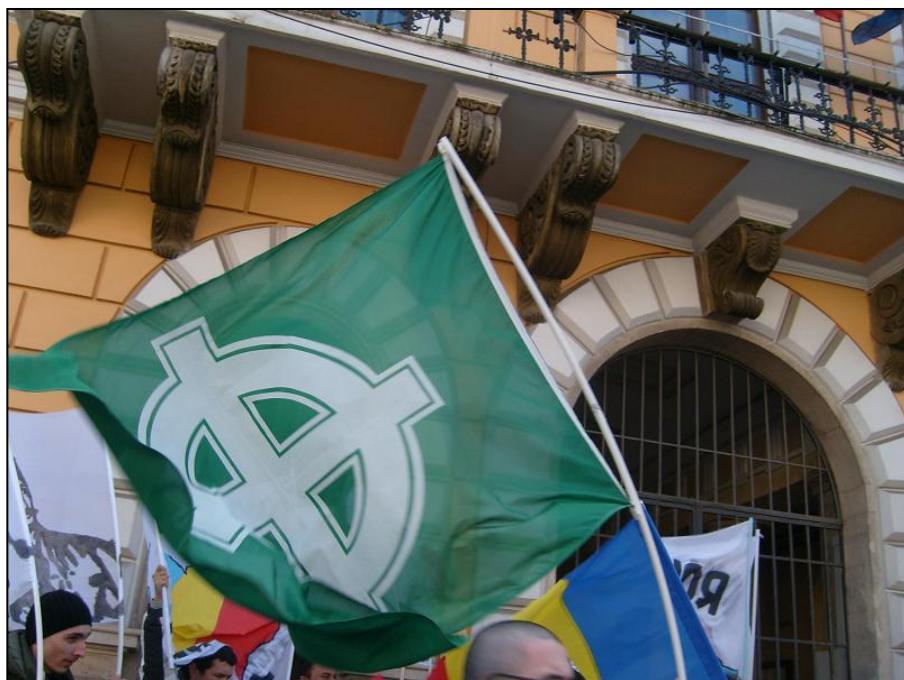
*« Tu vois, ça s'est passé à Ema (nom d'un bar de Cluj, pas spécialement étudiant et non-marqué). Et il y avait toujours un arabe rockeur qui venait là-bas. Et puis il a été battu par ceux de la Nouvelle Droite. Ce qui m'a choqué est que le patron, Ionel, a été du côté de ceux de la Nouvelle Droite. Donc, si dans ton bar il y a un scandale, ça n'a pas d'importance qu'ils battent un chien. Toi, tu interviens parce que c'est ton bar. Et tu ne les laisses pas faire une chose pareille. Et depuis, je ne sors plus là. Bien sûr, ceux qui l'ont battu étaient genre du 2 mètres, rasés, skinhead, on connaît le profil. » (Norbert)*

Photo 14 : Le drapeau de la Roumanie porté par les membres de la Nouvelle Droite



Source : Postolache, 2010

Photo 15 : Le drapeau de la Nouvelle Droite



Source : Postolache, 2010

## Annexe 5 : 1<sup>er</sup> Décembre 2009 à Cluj- Napoca (Journée Nationale roumaine)

Photo 16 : La rue Napoca et les drapeaux roumains arborés le long de la rue



Source : Postolache, 2009

Photo 17 : La Place de l'Union



Source : Postolache, 2009

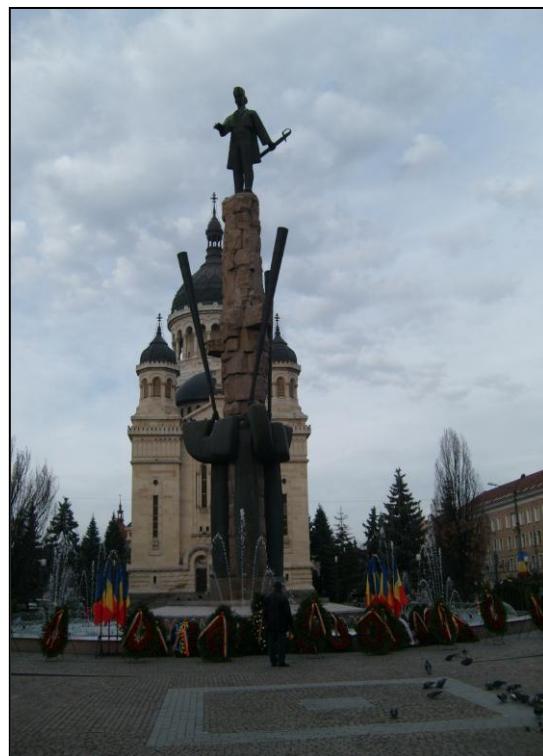
Sur la Place de l'Union, les marchands se sont installés. En 2009, la statue de Mathias Rex était encore en rénovation.

Photo 18 : Le boulevard *Eroilor* (Le Boulevard des Héros) qui fait la liaison entre la Place de l'Union et la Place Avram Iancu



Source : Postolache, 2009

Photo 19 : La Place Avram Iancu et les couronnes amenées à la statue d'Avram Iancu, pour les héros de l'union de 1918



Source : Postolache, 2009

Photo 20 : Les couronnes et les drapeaux au bas de la statue d'Avram Iancu



Source : Postolache, 2009

Photo 21 : Bonhomme de la place d'Avram Iancu fabriqué avec les couleurs du drapeau roumain.



Source : Postolache, 2009

Photo 22 : La Maison Culturelle des Etudiants



Source : Postolache, 2009

Des préparations pour l'organisation des concerts dédiés à la Journée Nationale Roumaine devant La Maison Culturelle des Etudiants

Photo 23 : La Bibliothèque Centrale Universitaire



Source : Postolache, 2009

## Annexe 6 : L'université Babes-Bolyai

Photo 24 : L'université Babes-Bolyai, septembre 2011



Source : Postolache, 2011

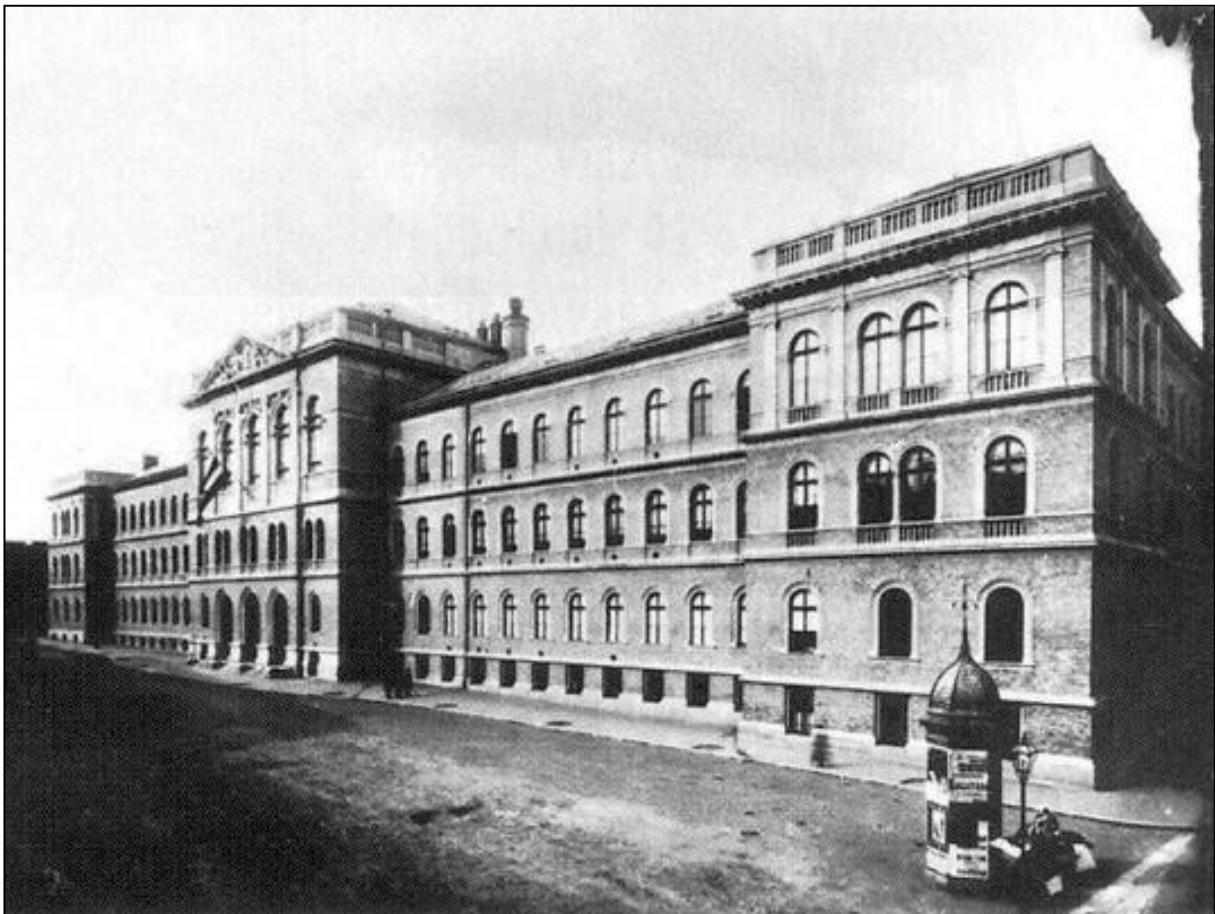
Photo 25 : Plaque à l'entrée de l'université



Sur la plaque  
c'est écrit  
« Bien venue à  
l'université  
Babes-Bolyai »  
en quatre  
langues :  
roumain,  
hongrois,  
allemand et  
anglais.

Source : Postolache, 2011

Photo 26: L'université de Cluj (XIXème siècle)



Source : [www.erdely.ma/ujkepek/2012/03/nagy/1016998.jpg](http://www.erdely.ma/ujkepek/2012/03/nagy/1016998.jpg)

« C'est la première fois que tu suis les cours de la filière roumaine ?

Oui.

Qu'est ce que tu en penses par rapport aux échanges avec les étudiants roumains ?

Ça se passe bien, j'ai des collègues super. J'ai aucune critique à l'adresse de mes collègues ou pour le master. Le seul souci c'est que je ne maîtrise pas encore le roumain, si non je n'ai eu aucun problème lié à mes origines, mes collègues sont super ok, libéraux, pas du tout nationalistes, des fois on rigole, on fait des petites blagues entre nous, on s'amuse...en conclusion, super bien et du point de vue professionnel, on a une très bonne relation.

On est 15 à suivre ce master et parmi les 15, on est 7 à être présent en cours. On a déjà suivi des cours ensemble, avant parce qu'on avait des cours en commun, la filière roumaine avec l'hongroise. On s'est déjà croisé en cours et oui, on avait des échanges à ce moment-là, mais je ne connaissais pas beaucoup de collègues roumains. C'est à partir de la troisième année que j'ai fait connaissance de deux collègues roumains avec lesquels j'ai commencé à sortir.

Pourquoi seulement en troisième année ?

Je ne sais pas. D'abord on n'est pas obligé d'avoir des relations avec les étudiants roumains et les étudiants roumains ne sont pas obligés d'avoir des relations avec nous. Obligé dans le sens où on ne le sentait pas, on n'avait pas ce besoin. Quand on est dans un groupe d'amis, on se retrouve aussi à faire encore des plus petits groupes à l'intérieur du groupe principal. Je ne vais pas m'installer à l'opposé de la salle de cours juste pour faire connaissance avec d'autres personnes, même parmi les 64 étudiants hongrois, je ne connaissais pas tout le monde. Je connaissais mes 7 collègues de groupe, on étudiait tous l'archéologie. Tu ne lies pas de relations avec tout le monde et pour moi l'origine de quelqu'un n'a pas d'importance. J'ai des collègues qui ne parlent pas un mot de roumain. Ils ont étudié le roumain à l'école mais ils ne l'ont pas appris. C'est pour ça aussi qui ne font pas connaissance avec des roumains.

Pour ce qui est de l'histoire, c'est mieux de l'étudier en hongrois, les étudiants roumains ont de la bibliographie en anglais, français, italien, par contre nous, on a

*beaucoup d'auteurs hongrois, plus que des roumains et ainsi on peut lire en hongrois. » (Csabi)*

*« As-tu des amis roumains ?*

*Baah...des collègues...et j'ai un bon ami dont la mère est roumaine et le père hongrois. On parle hongrois, mais j'apprends aussi le roumain avec lui.*

*Comment fonctionnent les relations entre les Roumains et les Hongrois à Cluj ?*

*Bon, il y a aussi des bonnes relations...parfois. Moi-même j'ai un collègue avec lequel j'aime parler...donc, ça va. » (Szabi)*

*« Les relations roumaines-hongroises ? Hmm...A part quelques tendances de séparation qui se manifestent de temps en temps, surtout au niveau de la gouvernance...les relations me semblent bonnes entre les étudiants. De toute façon, chaque ethnie se sent mieux avec son groupe et préfère passer son temps dans son groupe. » (Oana)*

## Annexes 7 : Photos de Cluj-Napoca

Photo 27 : Monument de Samuil Micu, Gheorghe Sincai et Pentru Maior



Source : Postolache, 2011

Le monument est dédié aux fondateurs de l'enseignement roumain. Il se trouve à côté de l'université Babes-Bolyai. A présent, il est utilisé par les jeunes comme lieu « skatepark ».

Photo 28 : Monument de Samuil Micu, Gheorghe Sincai et Petru Maior



Source : Postolache, 2011

*« L'année dernière j'étais en colocation avec un allemand. Il était choqué et disait qu'il voyait partout des drapeaux de la Roumanie. « Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que c'est ? » il se demandait. Et je ne comprends pas et je me demande pourquoi ils ont construit tant d'écoles et d'églises. Et, en plus, la culture reste à un niveau très bas. Je pense que nous sommes figés, nous n'avançons pas... et c'est aussi à cause des parents, de l'éducation, c'est eux qui pourraient aider les relations interethniques.*

*Je me suis rendu compte combien nous sommes influencés, en arrivant à Cluj. Je crois que c'est une question de politique, avec Funar, je crois que beaucoup de personnes étaient affectées à Cluj et les conflits sont les résultats, aussi les tags et maintenant il y a aussi la Légion Droite. » (Levente)*

Photo 29 : Slogans de l'équipe de foot « U » (« Unirea »)



Source : Postolache, 2011

Les messages qui sont sur le bus renvoient à l'idée de nationalisation de l'équipe de foot « Unirea »

Le message de la photo : « Seulement U ! Le symbole des cœurs roumains. Cette vie je tiens avec U »

Photo 30 : Slogans de « U » sur le bus



Source : Postolache, 2011